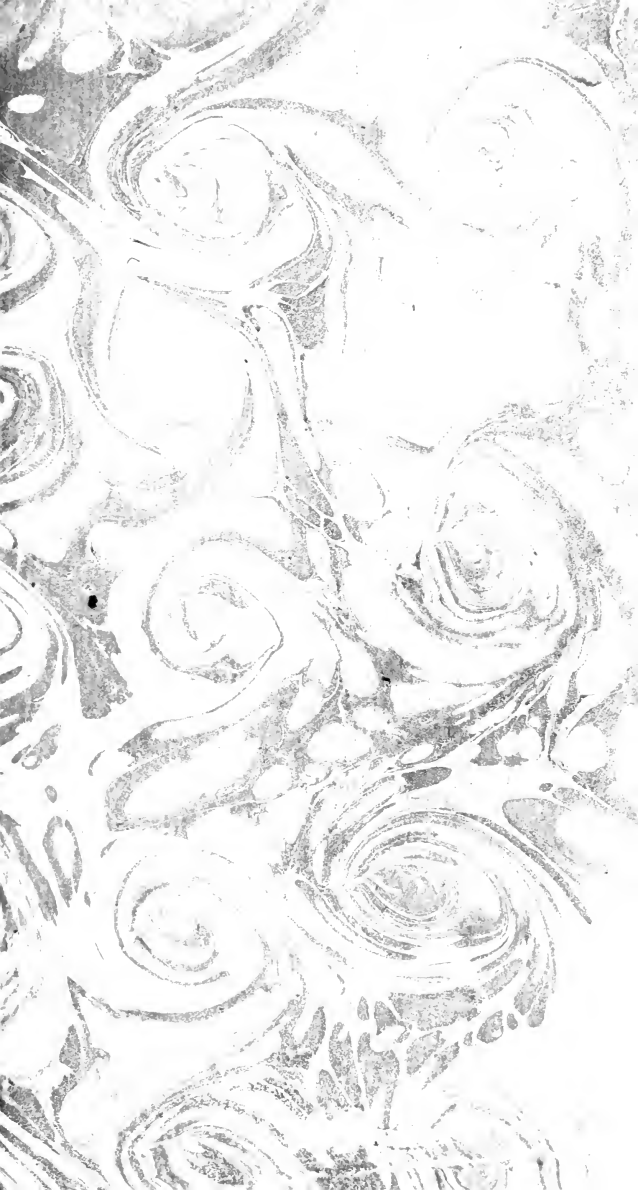


John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o
★ Adams
133.1
v. 4



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRÉS

DE PLUTARQUE.

TOME QUATRIÈME.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRÉS DE PLUTARQUE,

*Traduites en François , avec des Remarques
historiques & critiques , par M. DACIER ,
de l'Académie Royale des Inscriptions &
Belles - Lettres , &c.*

Nouvelle Edition , revue & corrigée.

TOME QUATRIÈME,

C O N T E N A N T

Les Vies { d'ARISTIDE,
de CATON LE CENSEUR,
de PHILOPÆMEN,
de FLAMINIUS,
de PYRRHUS,
de MARIUS.



A P A R I S ,

Chez H O C H E R E A U l'aîné, Libraire , à la descente
du Pont - Neuf , au Phénix.



M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

x^x Adams

133.1

v.4



ARISTIDE.

ARISTIDE, fils de Lyfimachus, étoit de la tribu Antiochide & du bourg d'Alopece. (a) On a parlé fort diversement de ses biens ; les uns ont dit qu'il vécut toujours fort pauvre, & qu'après sa mort il laissa deux filles qui demeurèrent long-tems sans être mariées à cause de leur pauvreté. Mais Démétrius de Phalere, s'opposant à cette tradition, quoique presque générale, assure dans son traité, intitulé *Socrate*, qu'il connoissoit à Phalere une terre, qu'on appelloit la terre d'Aristide, dans laquelle il fut enterré ; & pour faire voir qu'il étoit d'une maison riche, il rapporte trois preuves ; la première, la charge d'archonte qui donnoit son nom à l'année & qui lui échut par le sort auquel on n'admettoit que ceux qui avoient le premier rang dans l'estimation qui étoit faite des biens de chaque particulier, (b) & qui, ayant de

(a) On a parlé fort diversement de ses biens.) Quand Plutarque recherche les biens d'Aristide, ce n'est pas qu'il fasse état du bien tant que

bien, mais c'est qu'à Athenes le bien marquoit le rang que les citoyens tenoient dans la république.

(b) Voyez la vie de Solon.

revenu cinq cens mesures, tant en grains qu'en choses liquides, étoient appelés *Pentacosiomédimnes*. (a) La seconde preuve, c'est le ban de l'ostracisme dont il fut banni, & que l'on ne décernoit jamais contre les pauvres, mais toujours contre ceux des premières maisons, & qui, par leur grandeur & par leur richesse, s'étoient attiré l'envie. Enfin la troisième preuve qu'il rapporte, (b) ce sont les trépieds des jeux publics qu'il consacra dans le temple de Bacchus, comme un titre de sa victoire, & qu'on voit encore de notre tems avec cette inscription : *La tribu Antiochide remporta la victoire ; Aristide fournit aux frais, & Arcestratus fit jouer ses pieces.*

Mais cette dernière preuve qui paroît très-forte, (c) est cependant très-foible ; car Epaminondas même, que chacun fait avoir

(a) *La seconde preuve est le ban de l'ostracisme dont il fut banni.*) Cette preuve seroit fort bonne, si le ban de l'ostracisme n'avoit été décerné que contre les riches, mais il l'étoit aussi contre ceux qui se distinguoient par leur vertu ou par leurs talens : ainsi la preuve est nulle, & Plutarque la combattra bientôt avec raison.

(b) *Ce sont les trépieds qu'il consacra dans le temple de Bacchus.*) Mais cette preuve n'étoit pas encore certaine, comme Plutarque le dira plus bas ; car ces trépieds pouvoient avoir été consacrés par un autre Aristide que celui-ci.

Au reste, les trépieds étoient souvent les prix des jeux, comme on le voit par Homère même. Ils étoient aussi très-souvent consacrés dans les temples.

(c) *Est cependant très-foible ; car Epaminondas même, que chacun fait avoir vécu & être mort dans une grande pauvreté.*) Mais ces exemples peuvent fort bien laisser la preuve dans toute sa force, car il peut bien être qu'Epaminondas & Platon furent les premiers qui profitèrent de la générosité de leurs amis pour fournir aux frais des jeux qu'ils étoient obligés de donner.

vécu & être mort dans une grande pauvreté, & Platon encore qui n'étoit pas riche, se chargerent des frais de jeux qui n'exposeroient pas à une médiocre dépense, puisque le premier défraya les joueurs de flûte à Thebes, & l'autre à Athenes les enfans qui dansoient aux chœurs, Dion ayant fourni à Platon tout l'argent nécessaire pour ces jeux, & Pélopidas l'ayant fourni à Epaminondas. Car les gens de bien n'ont pas déclaré une guerre sans fin & sans treve aux présens de leurs amis; mais regardant comme vils & honteux ceux qu'on en reçoit sans nécessité pour les mettre en réserve & pour s'enrichir, ils ne refusent jamais ceux qu'on leur offre dans des occasions éclatantes & où ils'agit d'acquérir de l'honneur sans aucun soupçon d'avarice.

Pour ce qui est du trépied du temple de Bacchus, Panétius montre clairement que Démétrius a été trompé par la conformité du nom; car depuis la guerre des Medes jusqu'à la fin de la guerre du Péloponese, il n'y a dans les registres que deux Aristides qui aient remporté la victoire dans les jeux qu'ils donnoient à leurs dépens, & ni l'un ni l'autre n'étoient le même que le fils de Lyfimachus; mais le premier étoit fils de Xénophile, & l'autre ne parut que long-tems après, (a) comme le prouvent les caractères

(a) Comme le prouvent les caractères qui commencèrent à être en usage après Euclide.) Panétius veut dire que la victoire que cet Aristide remporta dans ces jeux étant écrite dans les registres d'un autre caractère que celui qui

qui commencèrent à être en usage après Euclide, & le nom même du poëte Arcestratus qui ne se trouve dans aucun registre ni dans aucun auteur pendant toutes les guerres des Medes; (a) au lieu que les registres & les auteurs font foi qu'il y eut un poëte de ce nom-là qui fit jouer ses pieces dans le tems de la guerre du Péloponese; (b) mais pour ce qui est de cet argument de Panétius, il faudroit l'approfondir & l'examiner plus exactement.

Quant au ban de l'ostracisme, (c) il est

étroit en usage avant la guerre du Péloponese, il faut que cet Aristide ne soit pas le fils de Lyfimachus, celui qui combattit à la bataille de Marathon. Ce passage est considérable, en ce qu'on voit que vers le tems de cette guerre du Péloponese, les caractères grecs changerent, & qu'en Grece on jugeoit des tems par la forme des caractères, comme nous en jugeons aujourd'hui. Cet Euclide est le mathématicien Euclide, dont nous avons encore des ouvrages, & qui après la mort de Socrate fut maître de Platon. Au reste, il semble qu'il y a une faute au texte, τῆς μὲν Ἐυκλείδου ἢ τῆς γραμματικῆς. Il nes'agit pas ici de grammaire, mais d'écriture. L'art d'écrire a-t-il jamais été appelé γραμματικὴ? M. Salvini corrige γραμμικῆς, ce qui est conforme au sens; γραμμικῆς, l'art, la maniere de former les caractères.

(a) *Au lieu que les registres & les auteurs font foi, qu'il y eut un poëte de ce nom qui fit jouer ses pieces dans le tems de la guerre du Péloponese.* Ce'a étant, je ne vois pas pourquoi le savant Vossius a mis ce poëte Arcestratus parmi ceux dont l'âge est incertain, puisqu'on voit ici qu'il florissoit pendant la guerre du Péloponese, qui dura vingt-sept ans.

(b) *Mais pour ce qui est de cet argument de Panétius, il faudroit l'approfondir.* En effet il pourroit souffrir quelque contradiction; car le même poëte qui faisoit jouer des pieces pendant la guerre du Péloponese, pouvoit en avoir fait jouer aussi pendant celle des Medes. Ainsi l'inscription que Plutarque a rapportée, pourroit être de notre Aristide.

(c) *Il est très-certain qu'il tomboit indifféremment sur tous ceux qui se distin-*

très-certain qu'il tomboit indifféremment sur tous ceux qui se distinguoient par leur réputation , par leur naissance ou par les talens de la parole , puisque Damon même ; le précepteur de Périclès , en fut banni , parce qu'il paroissoit surpasser les autres en prudence & en sagesse. Idoménée écrit de plus que la charge d'archonte n'échut point à Aristide par le sort , mais qu'elle lui fut donnée par le choix des Athéniens mêmes. (a) En effet , s'il ne fut archonte qu'après la bataille de Platées , comme le même Démétrius l'écrit , il est très-vraisemblable qu'après une si grande gloire & de si grands exploits , il obtint par sa vertu une charge que les autres n'obtenoient qu'en considération de leurs richesses. Mais il est évident que Démétrius a voulu à toute force & par une sorte d'ambition tirer du rang des pauvres , non-seulement Aristide , mais Socrate même , comme si la pauvreté étoit un très-grand mal ; car il assure que ce dernier avoit une maison (b) & qu'il avoit encore

guoient.) Preuve certaine que ce ban ne marquoit pas toujours la richesse de ceux contre lesquels on le decernoit.

(a) *En effet , s'il ne fut archonte qu'après la bataille de Platées , comme le même Démétrius l'écrit.*) Mais Démétrius s'étoit trompé ; Aristide ne fut nullement archonte depuis la bataille de Platées , qui fut donnée la seconde année de l'olympiade LXXV. Dans le catalogue des archon-

tes , on trouve le nom d'Aristide la quatrième année de l'olympiade LXXII , un ou deux ans après la bataille de Marathon , & la seconde de l'olympiade LXXIV , quatre ans avant la bataille de Platées.

(b) *Et qu'il avoit encore soixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faisoit valoir.*) Cela est démenti par ce que Socrate dit lui-même dans son apologie , où il dé-

soixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faisoit valoir.

(a) Pour revenir à Aristide, il eut une étroite liaison avec Clisthene, (b) celui qui établit le gouvernement de la république après que les tyrans furent chassés : & il avoit conçu une estime toute particuliere & une

claire à ses juges que vu son indigence, il ne pouvoit se condamner qu'à une amende d'une mine (de cinquante livres); & que s'il se condamne à une amende de trente mines (cinq cens écus), ce n'est que parce que Criton, Critobule Apollodore veulent bien & répondre & payer pour lui : cela est encore démenti par ce que Criton dit à Socrate dans la prison, comme il est rapporté dans le dialogue de ce nom, tom. II, pag. 96, de ma traduction.

(a) *Pour revenir à Aristide, il eut une étroite liaison avec Clisthene, celui qui établit le gouvernement de la république après que les tyrans furent chassés.* Il n'est point du tout ici question des trente tyrans, comme a traduit Amiot, car ils ne furent chassés que soixante-dix-sept ou soixante-dix-huit ans après la bataille de Platées; & par conséquent Clisthene, qui étoit plus âgé qu'Aristide, ne pouvoit pas avoir rétabli le gouvernement d'Athènes, après que ces trente tyrans eurent été chassés. Plutarque parle ici des Pisistratides qui furent

chassés vers l'olympiade LXVI, vingt-trois ans avant le combat de Marathon, & cent quinze avant qu'Athènes fût délivrée des trente tyrans; aussi le mot *trente* n'est point dans le texte, c'est Amiot qui l'a ajouté, trompé par le mot *tyrans*, comme si Athènes n'avoit eu d'autres tyrans que les trente qui y furent établis par Lyfandre : cela jetoit une grande confusion dans cette histoire. Ce Clisthene étoit petit-fils de Clisthene, tyran de Sicyone, qui avoit donné sa fille unique Agarista à Mégaclês, fils d'Alcmæon; & ce Mégaclês donna à son fil. aîné le nom de Clisthene, pere de sa mere.

(b) *Celui qui établit le gouvernement de la république.* L'intelligence de ce passage doit être tirée de ces paroles d'Hérodote, liv. VI, pag. 122. τῶν τε αὐτοκτοσάντων ἵσταται Κλεισθένης τε ὁ τὰς φυλὰς καὶ τὴν δημοκρατίαν ἀθηναίων καταστήσας. De ce mariage d'Agarista avec Mégaclês, vint ce Clisthene, qui établit les tribus & le gouvernement populaire à Athènes. Il ne le rétablit point, il l'établit,

singulière vénération pour Lycurgue, le législateur de Lacédémone, qu'il préféroit à tous les plus grands politiques, jusqu'à le prendre pour modèle. De-là vint qu'il favorisa l'aristocratie, en quoi il eut toujours à lutter contre Thémistocle qui tenoit pour le gouvernement populaire. Il est vrai que quelques auteurs écrivent que, dès leur enfance étant nourris & élevés ensemble, ils furent toujours opposés, non-seulement dans les affaires sérieuses, mais dans leurs jeux même & dans leurs plaisirs; & que ce fut cette opposition continuelle qui servit le plus à découvrir & à faire connoître leur naturel. L'un étoit souple, hardi, plein de ruses & de finesses pour parvenir à ses fins, & il se portoit très-légèrement à tout avec une vivacité incroyable; au lieu que l'autre étoit ferme & constant dans ses mœurs, inébranlable dans tout ce qui lui paroïssoit juste, & incapable d'user du moindre mensonge & de la moindre ombre de flatterie, de déguisement & de fraude, non pas même par manière de jeu.

(a) Mais Ariston de Chio écrit que leur

(a) *Mais Ariston de Chio.*) Il y a eu plusieurs écrivains de ce nom. Les deux principaux sont Ariston de Chio, philosophe Stoïcien, & Ariston de Céos, philosophe Péripatéticien. On les a souvent confondus; ce que Plutarque rapporte ici, étoit pris sans doute d'un ouvrage intitulé *ἑρωτικὴν ἀντιστάσιν*, ou *ἑρωτικὰ ἔμμενα*,

c'étoit un recueil d'aventures amoureuses. Les uns l'attribuent à Ariston de Chio, & les autres, comme Athenée, à Ariston de Céos. Je serois du sentiment de ces derniers; car un tel ouvrage me paroît plus convenir à un philosophe Péripatéticien, qu'à un philosophe Stoïcien, & je lirois dans Plutarque, *Ariston de Céos*.

inimitié naquit de l'amour, & que de-là elle se porta aux plus grands excès; car étant devenus tous deux amoureux du jeune Stéphilés de l'isle de Céos dont la beauté & la bonne mine éclatoient par-dessus tous les enfans de son âge, ils ne purent supporter modérément leur passion, & conçurent l'un contre l'autre une jalousie si violente, qu'elle ne passa pas même avec la beauté de l'enfant; mais, comme si elle n'avoit été pour eux que comme un prélude & comme une espece d'exercice & de préparation, ils se jetterent aussi-tôt dans le gouvernement de la république, ainsi piqués l'un contre l'autre & tout échauffés encore du feu de leurs premiers combats.

Pour Thémistocle, en pratiquant d'abord & engagnant des amis, il se fit un fort rempart & acquit une autorité qui n'étoit pas méprisable. Aussi quelqu'un lui disant un jour : *Qu'il gouverneroit parfaitement bien les Athéniens s'il conservoit l'égalité, & qu'il ne penchât pas plus pour l'un que pour l'autre. A Dieu ne plaise*, lui répondit-il, *que je sois jamais assis sur un tribunal où mes amis n'aient pas plus de crédit & de faveur auprès de moi que les étrangers.*

Au contraire, Aristide marcha seul, pour ainsi dire, & prit une route toute particuliere dans sa maniere de gouverner; car premièrement, il ne voulut ni plaire à ses amis en commettant à leur gré des injustices, ni leur déplaire en leur refusant tout & en ne leur accordant jamais la moindre grace. Ensuite

voyant que l'appui des amis portoit la plupart des gouverneurs à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices, il se précautionna contre ce penchant en se mettant fortement dans l'esprit & en disant toujours que le véritable citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister toute sa force & tout son appui à faire & à conseiller en tout & par-tout ce qui étoit séant & juste. Cependant, comme Thémistocle entreprenoit beaucoup de choses témérairement, qu'il s'opposoit à tous ses desseins & qu'il rompoit toutes ses mesures, il fut obligé aussi lui-même de le contredire dans tout ce qu'il proposoit, & de le traverser, tant pour se défendre & pour se venger, que pour rabattre son autorité qui alloit toujours croissant par la faveur du peuple; car il estimoit qu'il valoit encore mieux empêcher quelque chose d'utile à la république, que de souffrir que Thémistocle devînt le maître absolu, en lui laissant tout emporter de haute lutte. Enfin un jour entr'autres, Thémistocle ayant fait quelque proposition fort importante & fort avantageuse, Aristide s'y opposa & fut le plus fort; mais en sortant de l'assemblée il ne put se retenir, & dit tout haut : *Qu'il n'y avoit de salut pour les Athéniens que de les jeter Thémistocle & lui dans le Barathre.*

Une autre fois, ayant fait quelque décret pour le proposer au peuple, il trouva dans le conseil beaucoup d'opposition & de contradiction; il ne laissa pas de l'emporter : mais

sur le point que le président de l'assemblée alloit demander le consentement du peuple, comme il avoit vu par les avis contraires les inconvéniens qui en devoient arriver, il s'en déporta volontairement. Souvent il faisoit proposer ses avis par tierces personnes, de peur que Thémistocle, par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre lui, ne s'opposât à tout ce qui pourroit être le plus utile.

Mais ce qu'on trouvoit d'admirable en lui, c'étoit sa constance & sa fermeté dans les changemens imprévus qu'ont à essuyer ceux qui se mêlent du gouvernement; car jamais il ne s'élevoit pour quelques honneurs qu'on lui rendît, ni ne s'abaissoit pour quelques mépris & quelques refus qu'il éprouvât, conservant par-tout sa tranquillité & sa douceur ordinaires, persuadé qu'on doit se livrer à sa patrie & la servir, dans tous les états, gratuitement & sans aucune vue ni de biens ni de gloire. (a) De-là vient que le jour qu'on joua la piece d'Eschyle, intitulée, *Les sept chefs contre Thebes*, lorsque l'acteur récita ces vers que le poëte a faits à la louange d'Amphiaraüs : (b) *Il ne veut pas paroître*

(a) *De-là vint que le jour qu'on joua la piece d'Eschyle, intitulée, Les sept chefs contre Thebes.* C'est ainsi que ce passage doit être traduit, pour faire entendre que cette aventure arriva à Aristide le jour qu'Eschyle fit jouer cette piece pour la première fois.

(b) *Il ne veut pas paroître*

homme de bien, mais l'être.) Ces vers sont dits par le courrier qui vient rendre compte à Etéocle des attaques des ennemis & des chefs qui les commandent; mais Plutarque y a changé un mot, il a mis *δίκαιος, juste*, au lieu qu'Eschyle a mis *ἀνδρῶν, vaillant*. Il ne s'agit pas-là de

homme de bien , mais l'être véritablement , moissonnant les fruits de son esprit profond d'où germent ces sentimens de grandeur & de sagesse ; tout le monde en même tems jetta les yeux sur Aristide , comme sur celui à qui cette grande louange convenoit le plus. Aussi avoit-il la force non-seulement de résister pour la justice aux sentimens de l'amitié & de la faveur , mais ce qui est encore plus difficile , de fouler aux pieds l'inimitié & la colere. Et , à ce propos , on raconte qu'un jour , poursuivant en justice un de ses ennemis , après qu'il eut déduit tous les chefs d'accusation , comme il vit que les juges refusoient d'entendre l'accusé , & qu'ils alloient le condamner tout d'une voix , il se leva de sa place & alla avec lui se jeter aux pieds des juges pour les supplier de l'entendre dans ses justifications , & de ne pas le priver du privilège que lui accordoient les loix.

Un autre jour qu'il présidoit au jugement de la cause de deux particuliers , l'un des deux ayant commencé par dire : *Que son ennemi avoit fait dans sa vie bien des maux à Aristide : Eh , mon ami ,* lui repartit

justice , mais de courage ; le courier dit qu'Amphiaraüs n'a pas mis de devise sur son bouclier comme les autres : *Car , ajoute-t-il , il ne cherche pas à paroître brave , mais à l'être véritablement.* Au lieu de *juste* , ou de *brave* , j'ai mis *homme de bien* , qui en notre langue embrasse

l'un & l'autre. Quel honneur pour Aristide que tout le monde en plein théâtre lui ait appliqué un passage qui renferme un éloge si glorieux ! Au reste ces vers sont parfaitement beaux , & Platon en a fait un bon usage dans son second livre de la république.

Aristide en l'interrompant, *dis seulement les maux qu'il t'a faits ; car c'est ton affaire que je juge & non pas la mienne.*

Il ne fut pas plutôt élu trésorier général de la république, qu'il fit voir que les trésoriers, qui avoient été de son tems & encore ceux qui l'avoient précédé, avoient pillé de grosses sommes, & sur-tout Thémistocle ; car il étoit bien homme sage, mais il n'avoit pas beaucoup d'empire sur ses mains. C'est pourquoi, lorsqu'Aristide voulut rendre ses comptes, Thémistocle fit une grosse brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, & vint à bout de le faire condamner, ainsi que l'écrivit Idoménée. Mais les principaux de la ville & les plus gens de bien s'étant élevés contre un jugement si inique, non-seulement l'amende lui fut remise, mais on le nomma encore trésorier pour l'année suivante.

Alors il fit semblant de se repentir de sa première administration & de vouloir se corriger. Se montrant donc plus traitable & plus facile, il trouva le secret de plaire à tous ceux qui pilloient la république ; car il ne les reprenoit point & n'épluchoit point exactement leurs comptes : de sorte que tous ces pillards gorgés de biens combloient de louanges Aristide & faisoient eux-mêmes des brigues auprès du peuple, s'empressant pour le faire continuer une troisième année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme on alloit le nommer par tous les suffrages, Aristide se levant

tança rudement les Athéniens : *Quand j'ai administré vos finances avec toute la fidélité & toute la vigilance d'un homme de bien, leur dit-il, j'ai été baffoué & traité comme un infame, & aujourd'hui que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je suis un homme admirable & le meilleur des citoyens. Je vous déclare donc que j'ai plus de honte de l'honneur que vous me faites aujourd'hui, que je n'en eus l'année passée de la condamnation que vous prononçâtes contre moi ; & je suis indigné de voir qu'auprès de vous il est plus glorieux de complaire aux méchans, que de ménager & de conserver les biens de la république.*

En parlant ainsi & en faisant connoître les pilleries qui avoient été commises, il ferma la bouche à tous ces voleurs publics qui, dans ce moment-là même, crioient pour lui & rendoient en sa faveur de si grands témoignages ; & il remporta de tous les gens de biens une louange véritable & juste.

Sur ces entrefaites, Datis, (a) envoyé par le roi de Perse, sous prétexte, comme il disoit, de se venger des Athéniens de ce qu'ils avoient brûlé sa ville de Sardis, (b) mais dans la vérité pour subjuguier tous les Grecs, arriva sur les côtes de Marathon avec toute son armée navale, & commença à piller & à ravager tout le pays. De dix généraux que les

(a) Il étoit envoyé avec Artapherne, fils du frere de Darius.

(b) Les Athéniens avoient brûlé Sardis, neuf ou dix ans auparavant.

Athéniens avoient élus pour cette guerre, le premier en autorité & en dignité, c'étoit Miltiade; & Aristide étoit le second après lui en réputation & en crédit. Dans le conseil de guerre qui fut tenu, Miltiade fut d'avis de donner la bataille aux Barbares; & Aristide, s'étant rangé à son sentiment, (a) ne contribua pas peu à faire prendre le parti de combattre. Et comme les dix généraux commandoient l'armée l'un après l'autre chacun leur jour, quand le tour d'Aristide vint, il remit le commandement à Miltiade, enseignant par-là à ses compagnons que, d'obéir & de se soumettre aux ordres des plus sages, ce n'est nullement une chose honteuse, mais que c'est au contraire une chose très-honorable & très-salutaire. Ainsi adoucissant par son exemple la jalousie qui pouvoit causer entr'eux de grands débats; & les portant à se trouver heureux d'obéir à celui qui avoit le plus d'expérience, il fortifia extrêmement Miltiade qui devint maître absolu de l'armée dont le commandement ne fut plus partagé; car les autres généraux ne se soucierent plus de commander leur jour, (b) & voulurent être entièrement à ses ordres.

(a) *Ne contribua pas peu.*
 Dans ce conseil, l'avis de ne pas hasarder le combat, parce qu'ils étoient en plus petit nombre que les Barbares, l'emportoit de beaucoup; mais Miltiade ayant attiré dans son sentiment Callimaque, qui étoit alors polé-

marque, & dont l'autorité étoit égale à celle des dix généraux, l'avis de combattre prévalut; & apparemment Aristide ne contribua pas peu à déterminer Callimaque: c'est ainsi, à mon avis, qu'on peut concilier Plutarque avec Hérodote.

(b) *Et voulurent être entié-*

Dans le combat, (a) le corps de bataille des Athéniens étant fort pressé, & souffrant beaucoup, parce que les Barbares firent-là pendant long-tems leurs plus grands efforts contre la tribu Léontide, & la tribu Antiochide; Thémistocle & Aristide, à la tête de ces deux tribus, car l'un étoit de la tribu Léontide, & l'autre de la tribu Antiochide, combattirent à l'envi avec tant de valeur & de succès, qu'ils rompirent les Barbares & les poussèrent jusqu'à leurs vaisseaux. Mais les capitaines Athéniens voyant qu'après s'y être jettés, au lieu de prendre le chemin des isles pour regagner l'Asie, (b) ils étoient poussés

rement à ses ordres.) Plutarque omet ici une action de Miltiade qui me paroît digne d'être relevée, & qu'Hérodote n'a pas manqué de rapporter; c'est que quoique les autres généraux lui eussent cédé le commandement chacun leur jour, Miltiade ne voulut pourtant pas donner la bataille, aucun de ces jours où ses collègues auroient dû commander, mais qu'il attendit son jour. Il craignit sans doute que celui dont il auroit pris le tour, ne lui eût cédé le commandement malgré lui, & seulement pour suivre l'exemple des autres, & que par envie il ne fût moins bien son devoir dans le combat, pour ne pas servir à la réputation de celui qui commandoit à sa place. L'expérience a fait voir quelquefois, & sur-

tout de nos jours, que cette indigne jalousie a nui à de grandes actions, & les a rendues ou malheureuses, ou long-tems douloureuses.

(a) *Le corps de bataille des Athéniens étant fort pressé, & souffrant beaucoup.*) Car le corps de bataille étoit plus dégarni & plus foible que les ailes, c'est pourquoi les Barbares firent-là leurs plus grands efforts. Hérod. liv. VI.

(b) *Ils étoient poussés par les vents & par les courans au-dedans de l'Attique.*) Hérodote marque expressément que ce fut leur intention de doubler le cap de Sunium, pour surprendre Athenes avant que les Athéniens pussent être arrivés pour la secourir. Et dans cette histoire le témoignage d'Hérodote est très-considérable, car il avoit appris les

par les vents & par les courans au-dedans de l'Attique; & craignant qu'ils ne trouvassent la ville sans défense, ils marcherent à son secours avec neuf tribus, (a) & ils firent tant de diligence, qu'ils y arriverent le jour même.

Aristide, laissé seul à Marathon avec sa tribu pour garder les prisonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui; car l'or & l'argent étant semés çà & là dans le camp, & toutes les tentes & toutes les galeres qu'on avoit prises étant pleines de hardes magnifiques & de toutes sortes de meubles & de richesses sans nombre, non-seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchassent. Malgré ses bons ordres, il ne laissa pourtant pas d'y avoir des gens qui trouverent le moyen de bien faire leurs affaires & de s'enrichir à son insu; (b) entr'autres, Callias

particularités de ce combat de Marathon de ceux même qui s'y étoient trouvés.

(a) *Et ils firent tant de diligence, qu'ils y arriverent le même jour.*) De Marathon à Athenes il y a environ quarante milles; & c'est une grande diligence pour une armée fatiguée d'un long combat, d'avoir fait ce chemin le jour même. Hérodote écrit qu'elle partit des environs du temple d'Hercule à Marathon, & qu'elle alla camper devant Athenes, près du temple d'Hercule, qui étoit à Cynosarges.

(b) *Entr'autres, Callias, qui étoit porte-torche.*) Les porte-torches des mysteres avoient la tête ceinte d'un bandeau. Cet office étoit très-considérable, parce que le porte-torche étoit admis à tous les mysteres les plus secrets. Nous voyons que Pausanias, dans ses Attiques, vante fort le bonheur d'une femme de ce qu'elle avoit vu son frere, ensuite son mari, & après son mari, son fils, revêtus de cet office. Ce Callias étoit cousin-germain d'Aristide, comme on le verra dans la suite.

qui étoit porte-torche. Un des Barbares , l'ayant rencontré dans un lieu écarté , & l'ayant pris vraisemblablement pour quelque roi , à cause de ses longs cheveux & du bandeau dont sa tête étoit ceinte , se prosterna devant lui ; & lui ayant pris la main droite , il lui découvrit une grande quantité d'or qu'on avoit enterré dans un puits ; mais Callias se montra en cette occasion le plus cruel & le plus injuste des hommes ; car il ne se contenta pas d'emporter tout l'or , il tua sur le champ le malheureux qui le lui avoit indiqué , afin qu'il ne le déclarât pas à d'autres. De-là vient , dit-on , que les poètes comiques appellerent les descendans de ce Callias (a) *Laccoplutes* , comme qui diroit *riches du puits* , en brocardant sur le lieu d'où leur auteur avoit tiré toutes ses richesses.

Après l'année de la bataille de Marathon , Aristide fut d'abord élu premier archonte qui donne le nom à l'année , quoique Démétrius de Phalere assure qu'il n'eut cette charge que peu de tems avant sa mort , après la bataille de Platées ; mais dans les registres publics , (b) après l'archonte Xanthippide , sous lequel

(a) *Laccoplutes* , comme qui diroit *riches du puits*.) Ne seroit-ce pas de-là que seroit venu notre proverbe , *riche comme un puits* ? Il est au moins certain qu'il vient de ce que dans les tems de guerre on cachoit ordinairement dans des puits ce qu'on avoit de plus précieux.

thippide , sous lequel *Mardonius fut vaincu à Platées*.) En effet , après l'archonte Xanthippide ou Xanthippe , qui est marqué à la seconde année de l'olympiade LXXV , on ne trouve plus le nom d'Aristide parmi les archontes , marque sûre qu'il ne le fut point après la bataille de Platées.

(b) *Après l'archonte Xan-*

Mardonius fut vaincu à Platées, on ne trouve point du tout le nom d'Aristide parmi les archontes; (a) au lieu qu'on le trouve après l'archonte Phanippe, sous lequel fut gagnée cette célèbre bataille de Marathon.

De toutes les vertus d'Aristide, la plus connue & celle qui se fit le plus sentir, fut sa justice, parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus continuel & dont les fruits se répandent sur plus de monde. De-là vint que, quoiqu'homme pauvre & du simple peuple, il remporta le surnom de *Juste*, surnom très-royal & très-divin, mais que jusqu'ici aucun des tyrans ni des rois n'a ambitionné. Ils ont bien mieux aimé être appelés *Poliorcetes*, preneurs de villes, *Cérauni*, foudres, & *Nicanores*, vainqueurs. Quelques-uns même ont pris plaisir à se voir donner les noms d'*Aigles* & de *Vautours*, préférant ainsi le vain honneur de ces titres qui ne marquent que la force & la puissance, à la solide gloire de ceux qui marquent la vertu. Cependant Dieu même, à qui ils se piquent de se comparer & de ressembler, me paroît ne se distinguer que par trois choses, par l'immortalité, par la puissance & par la vertu. De ces trois qualités la vertu est sans contredit la

(a) *Au lieu qu'on le trouve après l'archonte Phanippe, sous lequel, &c.*) Dans les registres, Phanippe est marqué archonte la troisième année de l'olympiade LXXII, ce fut donc cette troisième année que fut donnée la ba-

taille de Marathon, & non pas la première, comme la plupart des savans l'ont cru. Aristide fut archonte l'année suivante. Aussi est-il marqué la quatrième année de cette même olympiade LXXII, rien n'est plus sûr que ce calcul.

plus respectable & la plus divine ; (a) car l'immortalité convient au vuide & aux élémens. Pour la puissance , les tremblemens de terre , les foudres , les tourbillons de vents & les débordemens des eaux n'en ont-ils pas une infinie ? Mais pour la justice , rien n'y participe de tout ce qui n'est pas capable de raisonner & de connoître l'essence divine.

C'est pourquoi aussi les hommes étant pénétrés de trois différens sentimens envers les dieux , d'un sentiment d'admiration & d'envie , d'un sentiment de crainte & d'un sentiment d'amour & de respect , il semble qu'ils ne les admirent & ne les estiment heureux qu'à cause de leur incorruptibilité & de leur immortalité ; qu'ils ne les craignent qu'à cause de leur puissance & de l'empire qu'ils ont sur tout cet univers ; & qu'ils les aiment , les honorent & les respectent à cause de leur justice. Cependant avec tous ces sentimens qui sont si naturels & si justes , de ces trois qualités ils ne desirerent & n'ambitionnent que les deux premières ; l'immortalité dont notre nature n'est pas capable ; & la puissance dont la plus grande partie dépend toujours de la fortune , & ils laissent derrière & mettent au dernier rang la vertu qui , de tous les biens divins , est le seul qui dépend de nous & est en notre puissance. En quoi ils se trompent grossière-

(a) Car l'immortalité convient au vuide & aux élémens.) Plutarque parle ici selon le sentiment des philosophes qui croyoient que tout

retournoit dans ses premiers principes , & que ces premiers principes étoient impérissables , & immortels par conséquent.

ment, ne prenant pas garde que la vie même de ceux qui sont les plus favorisés de la fortune, les plus puissans & les plus constitués en dignité, c'est la justice seule qui la rend céleste & divine; & qu'au contraire l'injustice la rend terrestre & bestiale.

Pour revenir à Aristide, ce surnom de *Juste* le fit d'abord aimer & respecter, mais enfin il lui attira l'envie, sur-tout par les menées de Thémistocle qui alloit semant ce bruit parmi le peuple, qu'Aristide, ayant aboli tous les tribunaux en jugeant tout par lui-même & en se rendant lui seul arbitre de tous les différends, s'étoit formé insensiblement & sans qu'on s'en apperçût, une monarchie sans pompe & sans gardes. Et le peuple naturellement fier, enorgueilli encore par la victoire, & qui, se croyant digne des plus grands honneurs, vouloit que tout dépendît de son autorité, étoit fort indisposé contre ceux qui acquéroient un nom & une réputation au-dessus des autres. C'est pourquoi, s'étant assemblés de tous les bourgs de l'Attique dans la ville, ils bannirent Aristide du ban de l'ostracisme, déguisant, sous le beau nom de haine de la tyrannie, l'envie qu'ils portoient à sa gloire; car ce ban n'étoit point une punition pour crime ou malversation quelconque; mais en lui donnant une couverture honnête, on l'appelloit un rabais & une diminution de l'orgueil qui croissoit trop, & de la puissance qui devenoit à charge; mais dans la vérité c'étoit un innocent & doux allége-

ment de l'envie : car par son moyen celui qui étoit blessé de cette grandeur qui lui étoit suspecte , exhaloit toute sa haine en condamnant , non à quelque chose de bien violent , mais seulement à un exil de dix années. Il est vrai qu'après qu'on eut fait tomber ce ban si honorable sur des hommes de néant & chargés de crimes , & qu'on eut enfin banni de cette manière l'infame Hyperbolus , cette indignité fit ouvrir les yeux aux Athéniens , & ils y renoncèrent. Or voici la cause & le sujet de l'ostracisme d'Hyperbolus.

Alcibiade & Nicias , les deux citoyens qui avoient le plus de pouvoir & d'autorité dans la ville , étoient opposés l'un à l'autre & se faisoient une guerre ouverte. Voyant donc que le peuple alloit recourir à l'ostracisme , & ne doutant point que cela ne menaçât l'un d'eux , ils s'abouchèrent , réunirent leurs partis & firent par leurs brigues que l'ostracisme tomba sur Hyperbolus. Le peuple , indigné de ce qu'on avoit ainsi ravalé , flétri & déshonoré ce ban , l'abolit & y renonça pour toujours. Or pour donner en gros une idée de l'ostracisme , voici ce que c'étoit. Chaque citoyen prenoit un morceau de pot cassé , & après y avoir écrit le nom de celui qu'il vouloit bannir , il le portoit dans un certain lieu de l'assemblée , qui étoit fermé en rond d'une cloison de bois. Les magistrats commençoient d'abord par compter le nombre des tests : car s'il y en avoit moins de six mille , l'ostracisme étoit nul. Le nombre étant complet , on

mettoit à part tous les noms qui étoient écrits , & le nom qui l'emportoit par le nombre des tests , étoit celui contre lequel on prononçoit le ban pour dix années ; & on laissoit au banni la jouissance de ses biens.

Dans cette occasion où Aristide fut banni , comme on étoit occupé à écrire les noms , on dit qu'il y eut un habitant d'un bourg , homme grossier , qui , ne sachant ni lire ni écrire , s'adressa à Aristide qu'il prit pour un homme du peuple , le pria d'écrire le nom d'Aristide sur son test qu'il lui présenta. Aristide , admirant cette aventure , lui demanda s'il avoit reçu quelque déplaisir d'Aristide : *Aucun* , lui dit le manan , *je ne connois pas même cet homme , mais je suis fatigué & blessé de l'entendre par-tout appeller le Juste.*

Aristide , sans répondre une seule parole , prit tranquillement le test , y écrivit son nom & le lui rendit. Quand il sortit de la ville pour remplir son ban , il leva les mains au ciel , (a) & fit aux dieux une priere , comme

(a) *Et fit aux dieux une priere toute contraire à celle d'Achille.*) Il est certain qu'Aristide fit une priere en cette occasion ; & de ce qu'il étoit homme juste & plein d'amour pour sa patrie , Plutarque dit qu'il est vraisemblable qu'il fit une priere toute contraire à celle que fait dans Homere Achille , qui est un homme emporté , vindicatif , injuste. La priere

d'Achille est assez connue ; il ne se contente pas de prier que les Troyens soient vainqueurs , afin que les Grecs se voient réduits à implorer le secours de son bras , comme nous le voyons dans le premier livre de l'Iliade , il pousse sa rage & son ressentiment jusqu'à prier que les Grecs & les Troyens périssent tous , les uns par les mains des autres , afin que lui &

on peut croire , toute contraire à celle d'Achille. Il pria : *Que jamais il n'arrivât aux Athéniens aucun tems où le peuple fût forcé par la nécessité de se souvenir d'Aristide.*

Trois ans après , Xerxès traversant à grandes journées la Theffalie & la Béotie pour arriver dans l'Attique , les Athéniens révoquerent cette loi & firent un decret qui ordonna le retour de tous les bannis. Ce qui les y obligea , ce fut sur-tout la crainte qu'ils eurent d'Aristide ; car ils craignirent que , se joignant à leurs ennemis , il ne corrompît la plupart des citoyens & qu'il ne les entraînât avec lui dans le parti des Barbares ; en quoi ils jugeoient très-mal du caractère de ce personnage qui , avant ce dernier decret , n'avoit jamais cessé d'exhorter & d'encourager les Grecs à défendre leur liberté , & qui après ce decret , Thémistocle ayant été élu général de l'armée , se joignit à lui & le secourut de sa personne & de ses conseils , portant ainsi son plus grand ennemi au comble de la gloire pour le salut public. (a) Car le général Eurybiade étant déjà tout résolu de quitter Salamine , &

Patroclé , demeurés seuls , aient la gloire de renverser Iliou. II, 16.

(a) Car le général Eurybiade étant déjà tout résolu de quitter Salamine.) Eurybiade Spartiate , étoit le généralissime , l'amiral de toute la flotte. Dans le conseil qu'il assembla , tous les officiers furent d'avis qu'il falloit quitter le poste de Salamine pour

aller donner la bataille devant l'isthme ; & leur raison étoit , que s'ils étoient battus à Salamine , ils seroient assiégés dans l'île , & n'auroient aucun secours ; au lieu que si ce malheur leur arrivoit devant l'isthme , ils pourroient se retirer chacun dans leur pays. Thémistocle fut d'un avis tout contraire , comme on va le voir.

les vaisseaux des ennemis étant venus la nuit se faïfir des passages & faire comme une enceinte autour des isles, sans que personne s'apperçût que l'armée étoit enveloppée, Aristide vint la nuit même d'Egine, & traversa avec un très-grand danger toute la flotte des ennemis. Arrivé à la tente de Thémistocle, il l'appella & le pria de sortir tout seul; Thémistocle étant sorti, il lui parla en ces termes :
(a) Thémistocle, si nous sommes sages, nous renoncerons désormais à cette vaine & puérile dissention qui nous a agités jusqu'ici, & nous nous jetterons dans une émulation plus honorable & plus salutaire en combattant & en faisant à qui mieux mieux pour sauver la Grece, vous en commandant & en faisant le devoir d'un bon & sage capitaine; & moi en vous obéissant & en vous aidant de ma personne & de mes conseils. (b) J'apprends que

(a) Thémistocle, si nous sommes sages.) Hérodote rapporte cet entretien secret de Thémistocle & d'Aristide, livre VIII, 79; mais il le rapporte plus simplement; Plutarque ne s'est attaché qu'à la substance, & l'a embelli à sa manière.

(b) J'apprends que vous êtes le seul qui avez embrassé le bon parti.) Car Thémistocle fut d'avis qu'il falloit combattre à Salamine, & il représenta à Eurybiade, qu'étant inférieurs en nombre & en force de vaisseaux, ils auroient de l'avantage à combattre dans ce détroit qui empêcheroit les

ennemis de se servir de toutes leurs forces, au lieu que s'ils alloient devant l'isthme, outre que l'on perdrait Salamine, Mégare & Egine, ils auroient un grand désavantage à combattre en pleine mer contre une flotte supérieure, & que toutes les troupes les abandonneroient & se retireroient dans leurs pays, de sorte qu'ils n'auroient plus d'armée. Hérodote écrit que Thémistocle ne s'avisait pas le premier de cet avis, & qu'il lui fut inspiré & suggéré par un Athénien nommé Mnésiphile. Mais combien de fois a-t-on vu des officiers subalternes s'attribuer

VOUS

vous êtes le seul qui avez embrassé le bon parti, en conseillant de combattre dans ces détroits sans différer davantage : vos alliés se sont opposés à cet avis ; mais voilà les ennemis mêmes qui vous aident & vous fortifient : car leurs vaisseaux couvrent & ferment la mer tout autour de vous , devant & derriere : de sorte que ceux mêmes qui ne vouloient pas la bataille seront forcés de combattre & de se montrer gens de bien ; car il n'y a plus de chemin ouvert à la fuite.

Thémistocle lui répondit : Aristide , je suis fâché que vous ayez sur moi l'avantage de m'avoir provoqué le premier à un si généreux combat. Il n'est point d'effort que je ne fasse pour surpasser un commencement qui vous est si honorable , & pour effacer une démarche si éclatante par des actions d'un plus grand éclat. En même tems , (a) après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare , il l'exhorta d'aller persuader Eurybiade d'entrer dans son opinion, en lui faisant voir qu'il n'y avoit d'autre salut pour eux que de combattre par mer à

l'honneur d'un avis qui a été heureux , ainsi qu'on a vu des généraux tâcher de frustrer le subalterne de la gloire que méritoit l'avis qu'ils en avoient reçu ? Voyez Hérodote , VIII , 57 , 58 , &c.

(a) Après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare .) Cette ruse étoit

d'envoyer aux ennemis leur dire de sa part que les Grecs avoient résolu d'abandonner Salamine & de s'enfuir , & qu'ils n'avoient qu'à s'opposer à leur fuite , pour en avoir un très-bon marché. Et ce fut un nommé Sicinus qui fut chargé de cette commission. Voyez la Vie de Thémistocle & Hérodote , VIII , 75.

Salamine : car Eurybiade avoit bien plus de foi pour ce que disoit Aristide , que pour ce que disoit Thémistocle. Aussi dans le conseil de guerre qui fut tenu & où assisterent tous les officiers généraux , Cléocrite le Corinthien dit à Thémistocle : *Votre avis ne plaît pas à Aristide , puisque le vôtre & qu'il ne dit mot.* Mais Aristide lui répondit : *Tu te trompes ; je ne me serois point tû si Thémistocle n'avoit dit ce qu'il y a de plus expédient à faire ; & mon silence n'est point pour aucun bien que je lui veuille , c'est une marque du consentement & de l'approbation que je donne à son avis.* Voilà ce qui se passa dans ce conseil.

Ce jour-là même, Aristide voyant la petite île de (a) Psyttalée vis-à-vis de Salamine dans le détroit , toute pleine de troupes ennemies , il fit embarquer promptement dans des esquifs les plus aguerris & les plus déterminés des citoyens , descendit à Psyttalée , tomba brusquement sur les Barbares & les tailla en pièces , hors les principaux qui furent faits prisonniers. De ce nombre furent trois freres , fils de la sœur du roi , appelée Sandaucé. Aristide les envoya sur l'heure à Thémistocle ; (b) & l'on dit que selon l'ordre qu'en donna par un oracle , le divin Euphrantides , ils furent immolés à Bacchus surnommé *Omeistes*.

(a) Petite île entre Salamine & le Pirée , à quelque cent cinq stades de Salamine.

(b) Voyez les remarques sur la vie de Thémistocle , t. II.

Après cet heureux commencement, Aristide garnit de bons soldats cette isle tout autour pour observer tous ceux que la fortune du combat ou la violence de la mer y jetteroient, afin qu'ils sauvassent les alliés & qu'ils fissent main-basse sur les ennemis; car le plus grand choc & le principal effort se firent autour de Psyttalée, comme il l'avoit prévu; aussi fut-ce dans cette isle qu'on érigea le trophée de la victoire.

Le combat fini, Thémistocle, pour fonder Aristide, lui parla en ces termes : *Nous venons d'exécuter un grand exploit, mais le plus fort & le plus important reste encore à faire; c'est de prendre l'Asie entière dans l'Europe même, en navigeant promptement vers l'Hellepont, & en rompant le pont que Xerxès y a laissé pour sa retraite.* A ces mots, Aristide jettant un grand cri, dit à Thémistocle qu'il devoit abandonner un dessein si étrange, & qu'il falloit plutôt chercher & prendre toutes les mesures possibles pour chasser très-promptement le Mede hors de la Grece, de peur que, s'y voyant enfermé avec une si grande puissance & ne trouvant point de voie ouverte pour s'enfuir, le désespoir ne réveillât son courage & ne le portât à se défendre avec la dernière opiniâtreté.

(a) Thémistocle donc envoya pour la

(a) *Thémistocle donc envoya pour la seconde fois vers Xerxès.*) Car il y avoit déjà envoyé Sicinus. Thémistocle fut ravi de cette ouverture d'Aristide, car il vit par-là qu'il pouvoit faire, comme on dit, d'une pierre deux

seconde fois vers Xerxès , & se servit en cette occasion de l'eunuque Anarces qu'il chargea d'aller dire en secret au roi qu'il faisoit tous ses efforts pour détourner les Grecs d'exécuter la résolution qu'ils avoient prise d'envoyer dans l'Hellespont rompre le pont qu'il y avoit laissé , & qu'il lui en donnoit avis pour lui marquer l'affection qu'il lui portoit , & afin qu'il s'en servît pour se mettre en sûreté. Xerxès , effrayé du danger dont on le menaçoit , ne perdit pas un moment & prit aussitôt la route de l'Hellespont avec toute sa flotte. Mardonius fut laissé avec l'armée de terre composée de trois cens mille hommes de ses meilleures troupes.

Ces forces si grandes rendoient très-redoutable ce lieutenant-général du grand roi , & il intimidait encore les Grecs par ses menaces & par les lettres hautaines qu'il leur écrivoit : *Vous avez vaincu*, leur mandoit-il , *sur des bâtimens de mer des hommes qui ne savent combattre que sur terre , & qui sont très-mal-adroits à manier la rame ; mais la Thessalie & la Béotie nous offrent de belles plaines pour faire combattre des escadrons & des bataillons.* Et pour les Athéniens , (a) il leur

coups , servir sa patrie , en obligeant Xerxès à prendre la fuite , & se faire un mérite auprès de ce roi en lui donnant cet avis ; car il paroît manifestement , par tout ce qu'Hérodote écrit , que Thémistocle pensoit sérieusement à se ménager la faveur &

l'appui de ce prince.

(a) *Il leur écrivit des lettres particulieres , où il leur faisoit des propositions.*) Hérodote ne parle point de ces lettres , mais il dit qu'il leur envoya Alexandre , roi de Macédoine , fils d'Amynas , & le septième descendant depuis

écrivit des lettres particulieres où il leur faisoit des propositions de la part du roi qui leur promettoit de rétablir leur ville, de leur donner quantité d'or & d'argent, & de les rendre seigneurs & maîtres de toute la Grece, s'ils vouloient se retirer & abandonner leurs alliés.

(a) Les Lacédémoniens ayant eu vent de ces propositions, & craignant qu'ils ne les acceptassent, envoyèrent des ambassadeurs à Athenes (b) pour prier les Athéniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en sûreté à Sparte, & de recevoir d'eux tout ce qui étoit nécessaire pour la nourriture de leurs vieillards; car le peuple ayant perdu sa ville & tout son pays, se trouvoit dans une nécessité très-pressante.

Perdiccas; & il rapporte la harangue qu'il fit dans le conseil, & ce que les députés de Lacédémone dirent ensuite, liv. VIII, 140, 141.

(a) *Les Lacédémoniens ayant eu vent de ces propositions.*)

Selon Hérodote, ils envoyèrent ces ambassadeurs, non pas sur aucun avis qu'ils eussent eu de ces propositions, mais sur la première nouvelle du départ d'Alexandre de l'armée de Mardonius, car ils se doutèrent bien du sujet de ce voyage. D'ailleurs ils se souvenoient de quelques oracles qui augmentoient leur frayeur, car ils les menaçoient, qu'eux & tous les Doriens seroient chassés du Péloponèse par les

Medes & par les Athéniens. Aussi ces ambassadeurs arrivèrent-ils à Athenes bientôt après Alexandre, & se trouverent à la première audience que le peuple lui donna.

(b) *Pour prier les Athéniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en sûreté à Sparte.*) Hérodote rapporte le discours que ces ambassadeurs firent dans le conseil. VIII, 142. Plutarque n'en a pris que très-légerement la substance. Ils ne proposerent point aux Athéniens d'envoyer à Sparte leurs femmes & leurs enfans, mais ils offrirent seulement de les nourrir pendant toute la guerre.

Les Athéniens , après avoir entendu ces ambassadeurs , firent , par le decret d'Aristide , une réponse qu'on ne peut assez admirer : *Qu'ils pardonnoient à leurs ennemis , s'ils avoient pensé que tout étoit vénal à prix d'or & d'argent ; car les Barbares ne connoissoient rien de plus estimable & de plus précieux que les richesses : mais qu'ils étoient très-fâchés contre les Lacédémoniens de ce qu'ils ne jettoient les yeux que sur la pauvreté & sur la disette extrême où Athenes se trouvoit réduite , & qu'ils avoient oublié la vertu & la magnanimité des Athéniens , puisqu'ils pensoient que l'offre de leurs vivres seroit le grand motif qui les retiendrait dans la ligue & les obligeroit à combattre pour le salut des Grecs.*

Aristide ayant écrit cette réponse dans son decret , & ayant ordonné qu'on fît entrer dans le conseil les ambassadeurs du roi & ceux de Sparte , il commanda qu'on dît aux Lacédémoniens : *Qu'il n'y avoit assez d'or ni sur la terre ni dans les entrailles de la terre pour obliger les Athéniens à le préférer à la liberté de la Grece ; & qu'on répondît à ceux de Mardonius , en leur montrant le soleil : Que tant que cet astre continueroit son cours autour du monde , les Athéniens feroient la guerre aux Perses pour venger leurs terres pillées & saccagées , & leurs temples profanés & brûlés.*

De plus , il ordona que les prêtres maudissent & excommuniasent quiconque oseroit

proposer de faire alliance avec les Medes ou d'abandonner l'alliance des Grecs.

Quand Mardonius fut entré (a) pour la seconde fois dans l'Attique, les Athéniens se retirèrent encore à Salamine. Et alors Aristide, envoyé ambassadeur à Sparte, se plaint de la lenteur & de la négligence des Lacédémoniens, leur reprocha qu'ils abandonnoient encore Athenes aux Barbares, & les exhorta à marcher promptement au secours de ce qui restoit encore de la Grece.

Les éphores, ayant entendu son discours, (b) n'en parurent pas fort touchés; (c) car ils passerent tout le jour en festins & en réjouissances, parce qu'il se rencontra que ce jour-là étoit la fête d'Hyacinthe. Mais la nuit ils choisirent cinq mille Spartiates, & leur ayant fait prendre à chacun sept Ilotes, ils les firent partir secrettement à l'insu des Athéniens.

(a) Mardonius entra pour la seconde fois dans l'Attique, dix mois après que Xerxès se fut rendu maître d'Athenes.

(b) *N'en parurent pas fort touchés.* Ils remirent leur réponse au lendemain, & le lendemain au jour suivant, & d'un jour à l'autre ils gagnèrent dix jours, pendant lesquels ils acheverent la muraille dont ils fermerent l'isthme, & qui les mettoit en sûreté contre les Barbares.

(c) *Car ils passerent tout le jour en festins & en réjouissances, parce qu'il se rencontra que ce jour-là étoit le*

jour de la fête d'Hyacinthe.) Chez les Lacédémoniens, la fête d'Hyacinthe duroit trois jours; le premier & le dernier étoient des jours de tristesse & de deuil pour la mort d'Hyacinthe: mais le second étoit un jour de réjouissance, il y avoit des festins, des jeux, des spectacles & toutes sortes de divertissemens; & c'est apparemment de ce second jour que ce passage de Plutarque doit être entendu. Cette fête se célébroit toutes les années au mois d'Août, en l'honneur d'Apolon & d'Hyacinthe.

Quelques jours après , Aristide s'étant encore plaint au conseil, les éphores lui dirent en riant : *Qu'il falloit qu'il rêvât ou qu'il dormît , & que déjà leur armée étoit arrivée à la ville (a) d'Oressie , marchant contre les étrangers ;* car les Lacédémoniens appellent *Etrangers* les Barbares. Aristide leur répondit : *Que ce n'étoit pas-là le tems de se moquer & de se réjouir en trompant leurs alliés , au lieu de tromper leurs ennemis.* Voilà comme Idoménée raconte la chose de point en point. Mais dans le decret d'Aristide il n'est pas nommé ambassadeur ; on n'y trouve pour ambassadeurs que Cimon , Xanthippe & Myronides.

Quelque tems après il fut élu capitaine général pour la bataille que l'on devoit donner ; & ayant pris huit mille hommes de pied des Athéniens , il marcha à Platées. Là se rendit Pausanias , général en chef de toute l'armée Grecque , menant avec lui les Spartiates ; toutes les autres troupes Grecques arrivoient de jour en jour comme à la file.
(b) L'armée des Barbares étoit campée le long

(a) Dans l'Arcadie au pied du mont Ménale , à trente-sept ou trente-huit milles de Lacédémone.

(b) L'armée des Barbares étoit campée le long du fleuve de l'Asope.) Pour se faire une idée juste de la bataille de Platées , & pour bien entendre les historiens qui la rapportent , il faudroit avoir devant les yeux la situation des deux

armées. Les Barbares étoient campés le long de l'Asope. Hérodote dit que Mardonius avoit étendu son camp depuis Erythres , près de Hysies , jusqu'à Platées. Mais cela ne peut être , car Hysies étoit en deçà de l'Asope , du côté du Cithéron , & Mardonius étoit de l'autre côté vers Thebes. Il faut corriger là Hurie , qui , selon Strabon , apparte-

du fleuve de l'Asope ; mais à cause de la grande étendue de pays qu'elle occupoit, elle ne s'étoit point retranchée, elle avoit seulement enfermé de murailles, au milieu de son camp, un espace en quarré, dont chaque côté étoit de dix (a) stades, pour les bagages & pour ce qu'elle avoit de plus précieux.

Il y avoit dans l'armée Grecque un devin d'Elée, (b) appelé Tifamene ; il prédit à Pausanias & à tous les Grecs (c) qu'ils remporteroient sûrement la victoire, pourvu qu'ils n'attaquassent point & qu'ils ne fissent que se défendre. Et Aristide ayant envoyé à

noit aux Thébains, & elle fut ensuite aux Platéens ; en un mot les Perses campoient à la rive gauche du fleuve, & les Grecs à la rive droite.

(a) Douze cens cinquante pas.

(b) *Appelé Tifamene.* Ce Tifamene avoit autrefois reçu un oracle qui lui promettoit cinq grandes victoires. Les Spartiates, informés de cet oracle, voulurent l'avoir de leur côté pour devin, & lui firent des offres très-considérables ; mais il demanda à être fait citoyen de Sparte : ce qu'on lui refusa. A l'approche des Perses, les Spartiates lui offrirent ce qu'ils lui avoient refusé, mais il demanda le même honneur pour son frere Hégias, & l'obtint ; & voilà les deux hommes seuls qui ont jamais

été faits citoyens de Sparte. Hérodote, IX, 32.

(c) *Qu'ils remporteroient sûrement la victoire, pourvu qu'ils n'attaquassent point.* Voilà à quoi servoient parfaitement les devins ; quand les généraux ne pouvoient retenir ou mener les troupes à leur gré, ils faisoient ordonner par les devins ce qu'ils vouloient, & alors la religion attiroit un respect & une obéissance, qu'on refusoit à l'autorité. Le devin promet aux Grecs la victoire, pourvu qu'ils n'attaquent point, parce que pour attaquer il falloit passer le fleuve, ce qui ne pouvoit se faire sans un grand désavantage. Le devin des Perses leur prédit la même chose pour la même raison, comme on le verra dans la suite.

Delphes consulter l'oracle , le dieu lui répondit : *Que les Grecs remporteroient l'avantage sur leurs ennemis , pourvu qu'ils fissent des prières à Jupiter , à Junon , patronne du mont Cithéron , à Pan (a) & aux nymphes Sphragitides ; qu'ils sacrifiaissent aux héros Androcrates , Leucon , Pisandre , Damocrates , Hypsion , Adéon & Poluide , & qu'ils ne hasardassent la bataille que dans leur propre pays , précisément dans le champ de Cérés Eleusinienne & de Proserpine.*

Cet oracle , rapporté à Aristide , le jetta dans une grande perplexité ; (b) car les héros , auxquels il ordonnoit d'offrir des sacrifices ,

(a) *Et aux nymphes Sphragitides.*) Aux nymphes du mont Cithéron , qui avoient eu le nom de *Sphragitides* , de l'autre appelé *Sphragidion* ; & je crois que ce nom venoit du respect & du silence que l'on gardoit sur ce qui se passoit dans cet autel , de peur de blesser ces nymphes & d'encourir leur indignation. Car *σφραγίς* signifie un cachet , d'où l'on a dit *σφραγίσαντες* *ἐπιμαρτυροῦντες* , qu'on a un cachet sur la lanche , pour dire qu'on ne parle point , qu'on garde le silence , *os signatum habere*. On fait assez la crainte & la superstition des anciens sur les dieux.

(b) *Car les héros , auxquels il ordonnoit d'offrir des sacrifices , étoient les ancêtres des Platéens.*) Ce qui causoit l'embarras d'Aristide , c'est que ces sacrifices & ces prières

que l'oracle ordonnoit de faire à ces héros de Platées & à ces nymphes du Cithéron , sembloient marquer qu'il falloit donner la bataille dans les lieux de leur domination , s'il est permis de parler ainsi , & que la défense de ne hazarder cette bataille que dans son propre pays , le renvoyoit dans l'Attique. Voilà ce qu'il ne pouvoit concilier ; mais la suite va tout applanir , & faire voir que le prêtre Pythien qui avoit rendu cet oracle , étoit mieux instruit que lui , & qu'il n'auroit eu garde de déterminer si précisément la place qu'on devoit choisir pour champ de bataille , s'il n'eût eu un faux-fuyant tout prêt pour sauver l'honneur de l'oracle , en disant que c'étoit la faute des généraux de l'avoir entendu d'un lieu plutôt que de l'autre.

étoient les ancêtres des Platéens, & l'autre des nymphes Sphragitides étoit sur une des croupes du Cithéron vers le couchant d'été; & dans cet antre il y avoit autrefois, dit-on, un oracle, de l'esprit duquel la plupart des habitans du pays étoient possédés; c'est pourquoi on les appelloit *Nympholeptes*, comme qui diroit *possédés par les nymphes*. Et d'un autre côté, de ne promettre la victoire aux Athéniens qu'à condition qu'ils ne donneroient le combat que dans leur propre pays, c'étoit rappeler & faire repasser tout l'effort de la guerre dans l'Attique.

Sur ces entrefaites, le capitaine général des Platéens, appelé Arimneste, eut la nuit un songe. Il lui sembla que Jupiter-Sauveur, lui étant apparu, lui demanda : *Quelle étoit la résolution que les Grecs avoient prise ?* Qu'il lui répondit : *Seigneur, dès demain nous décamperons & remènerons l'armée à Eleusine, & là nous livrerons bataille aux Barbares, selon l'oracle qu'Apollon nous a rendu. (a)* Et qu'alors le dieu lui repartit : *Qu'ils se trompoient totalement ; que le lieu dont l'oracle parloit étoit-là même aux environs de Platées, & qu'ils le trouveroient s'ils le cherchoient bien.*

(a) *Et qu'alors le dieu lui repartit qu'ils se trompoient totalement.* Cela est assez heureux que Jupiter vienne lui-même expliquer l'oracle d'Apollon. Il y a de l'apparence que cet Arimneste, capitaine général des Platéens,

étoit un homme savant dans l'antiquité, & qui étoit instruit qu'au pied du Cithéron il y avoit eu autrefois un temple de Cérès Eleusienne; & que pour le mieux persuader aux Grecs, il fit semblant d'avoir eu cette vision.

Arimneſte , ayant eu cette viſion ſi claire , ne fut pas plutôt éveillée qu'il manda les plus vieux & les plus expérimentés de ſes citoyens ; & conférant & cherchant avec eux , (a) enfin il trouva que , près de la ville de Huſies au pied du Cithéron , il y avoit un vieux temple , appelé *le temple de Cérés Eleuſinienne & de Proſerpine*. Ravi de cette découverte , il en avercit Ariſtide & le mena ſur le lieu qu'ils trouverent très-commode pour y ranger en bataille une armée de gens de pied qui man- queroit de cavalerie , parce que le pied du Cithéron , s'étendant juſqu'auprès de ce temple , empêchoit les gens de cheval d'en approcher. D'ailleurs dans ce lieu-là même étoit la chapelle du héros Androcrates , toute couverte de buiſſons & d'arbres fort épais. Et afin qu'il ne manquât rien à l'oracle pour bien aſſurer l'eſpérance de la victoire , les Platéens , ſur l'avis d'Arimneſte , firent un decret par lequel ils ordonnerent que les bornes qui ſéparaient l'Attique de leur territoire , ſeroient ôtées , & donnerent aux Athéniens tout ce côté de territoire en propriété en faveur de de la Grece , (b) afin que , ſelon les termes

(a) *Enfin il trouva que près de la ville de Huſies.*) C'eſt ainſi qu'il faut lire , *près de la ville de Huſies* , & non pas *près de la ville de Nyſe*. Hérodote marque bien cette ſituation en parlant de cet endroit , *πρὸς τῆς ὑπαρμένης τοῦ Κιθαιρώνα πρὸς τῶν ὄρεων* , & au pied du Cithéron près de Huſies.

Strabon diſtingue fort bien *Hurie* , *Huſies* & *Nyſe* dans ſon neuvième livre.

(b) *Afin que , ſelon les termes de l'oracle , ils puſſent donner la bataille dans leur propre pays.*) C'étoit aider à l'oracle , & non pas l'expliquer ; car l'oracle n'appelloit pas ce pays-là le pays des

de l'oracle , ils pussent donner la bataille dans leur propre pays. Cette générosité des Platéens fut si célèbre , que plusieurs années après , Alexandre , déjà vainqueur de l'Asie , ayant fait relever les murailles de Platées , fit publier par un héraut dans l'assemblée des jeux olympiques : *Qu'il redonnoit cette ville aux Platéens à cause de la vertu & de la générosité dont ils avoient donné de si grandes marques , lorsque dans la guerre des Medes ils avoient fait présent de leur terre aux Athéniens pour le salut de la Grece.*

Quand il fut question de mettre l'armée en bataille & d'assigner aux troupes leur poste , il s'émut un grand différent entre les Tégéates & les Athéniens. Les Tégéates (a) prétendoient que , comme les Lacédémoniens dans toutes les batailles commandoient toujours l'aile droite de l'armée , l'honneur de commander le gauche leur étoit dû ; & pour faire voir qu'ils méritoient seuls ce poste , ils alléguoient les grandes actions de leurs ancêtres & les grands services qu'ils avoient rendus. Comme les Athéniens s'emportoient sur cela & étoient prêts à se mutiner , Aristide survenant au milieu des troupes dit : *Ce n'est pas le tems de contester aux Tégéates ces prouesses & ces services qu'ils relient si fort. Nous*

Athéniens , en vertu de cette donation qu'il prévit devoir être faite , mais il l'appelloit ainsi à cause de ce temple de Cérès Eleusinienne ; car ce temple marquoit que le culte

de cette déesse avoit été porté-là d'Eleusine , & que cette conformité de culte rendoit ce pays-là comme Athénien.

(a) Voyez Hérodote , IX ;

nous contenterons donc , Seigneurs Spartiates , de vous dire , & à vous & à tous les autres Grecs , que ce n'est pas le poste qui ôte ou qui donne le courage ; par-tout où il vous plaira nous placer , nous y ferons notre devoir. En conservant ce poste & en le rendant le plus honorable , nous tâcherons de ne pas ternir la gloire de nos premiers combats. Nous sommes venus ici , non pour contester contre nos alliés , mais pour combattre nos ennemis ; non pour vanter nos peres , mais pour les imiter en nous montrant gens de bien à toute la Grece. Cette journée va faire voir de quoi chacun est digne , tant les villes , que les généraux & que les soldats. Ces paroles ouïes , tous les capitaines & tous ceux qui étoient du conseil jugerent en faveur des Athéniens & leur donnerent le commandement de l'aile gauche.

Pendant que la Grece étoit suspendue dans l'attente de l'événement , les Athéniens en particulier , se trouvoient dans une conjoncture très-difficile & très-dangereuse ; car plusieurs citoyens des maisons les plus nobles & les plus riches , voyant que la guerre les avoit ruinés , & qu'avec leurs biens ils avoient encore perdu tout crédit & toute autorité dans la ville & toute leur gloire & leur dignité , & que d'autres étoient mis en leur place & jouissoient des honneurs qu'ils avoient perdus , s'assemblerent secrettement dans une maison à Platées , & là ils conspirerent de ruiner à Athenes le gouvernement populaire ; & si ce projet ne pouvoit réussir , de perdre

tout & de livrer la Grece aux Barbares.

Ce complot fait au milieu du camp, & quantité de gens étant déjà corrompus & gagnés, Aristide en eut le vent. D'abord il fut dans une extrême alarme à cause du tems & incertain du parti qu'il devoit prendre ; enfin il prit ce sage tempérament, de ne point négliger une affaire si importante, & aussi de ne pas trop la rechercher ; car, comme on ignoroit le nombre de ceux qui pouvoient avoir trempé dans cette conjuration, il trouva qu'il étoit à propos de sacrifier en quelque façon la justice à l'utilité, en ne poursuivant pas tous les coupables. De tout le grand nombre qu'il y en avoit, il se contenta d'en faire arrêter huit, & de ces huit, les deux seuls, contre lesquels il fit faire les informations, parce qu'ils étoient les plus chargés, Eschine du bourg de Lampres, & Agésias du bourg d'Acharnes, (a) se sauverent du camp pendant qu'on faisoit leur procès. Pour les autres, il les relâcha & leur donna le moyen de se rassurer & de se repentir, dans la pensée qu'on n'avoit rien trouvé contre eux ; & il leur fit entendre : (b) *Que la bataille seroit le tribunal où ils pourroient se justifier & faire voir qu'ils n'avoient jamais suivi*

(a) *Se sauverent du camp.*) Il y a bien de l'apparence qu'Aristide favorisa leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, & que leur punition ne causât quelque émeute.

le tribunal où ils pourroient se justifier.) Cette idée est grande & noble, de faire de la bataille un tribunal où des gens accusés d'avoir trahi leur patrie, peuvent se laver & se justifier en faisant leur devoir.

(b) *Que la bataille seroit*

que des conseils justes & utiles à la patrie.

(a) Après ces choses, Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya escarmoucher contre eux sa cavalerie en quoi il étoit le plus fort. Les Grecs étoient campés au pied du mont Cithéron, dans des lieux forts & pierreux, excepté les Mégariens qui, au nombre de trois mille, avoient leur camp dans la plaine; c'est pourquoi ils eurent beaucoup à souffrir de la cavalerie ennemie qui pouvoit les prendre & les entamer de tous côtés. Après avoir soutenu assez long-tems les attaques des Barbares, ils envoyèrent à Pausanias le prier de leur envoyer du secours, parce qu'ils ne pouvoient résister aux troupes dont ils étoient accablés.

Pausanias ayant entendu ces nouvelles, & voyant le camp de ces Mégariens comme obscurci & caché par la quantité de dards & de traits que leur jettoient les Barbares, & les voyant contraints de se resserrer en un petit espace, ne savoit à quoi se déterminer; car il voyoit bien qu'il n'y avoit aucun moyen d'aller contre cette cavalerie avec la phalange

(a) *Après ces choses, Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya escarmoucher contre eux sa cavalerie.* Plutarque suit ici d'autres mémoires que ceux d'Hérodote. Cependant Hérodote paroît plus croyable que tous les mémoires que Plutarque avoit vus, puisqu'il étoit contemporain d'Aristide; car il avoit neuf ou dix

ans quand cette bataille fut donnée, & il ne l'a écrite que sur le rapport de ceux qui avoient combattu. Il écrit que ceci se passa avant que les Grecs eussent quitté le camp d'Erythres pour aller camper aux environs de Platées, près de Hufies, & avant le démêlé des Tégéates contre les Athéniens, Liv. IX, 19, 20, &c.

pesamment armée des Spartiates. Il chercha donc à piquer d'honneur les autres capitaines & chefs de bandes qui étoient autour de lui & à réveiller leur émulation, & exposa le besoin que les Mégariens avoient d'être secourus, pour voir s'il n'y en auroit point parmi eux qui s'offrissent volontairement à aller combattre contre cette cavalerie & les soutenir ; mais ils firent tous la sourde oreille : ce que voyant Aristide, il offrit ses Athéniens ; & en même tems il donna ses ordres à Olympiodore, le plus vaillant des chefs de ses bandes, qui commandoit une compagnie de trois cens hommes & quelques gens de traits mêlés parmi. Ces braves soldats furent prêts en un moment & marcherent à grands pas contre les Barbares.

Masistius, général de la cavalerie des Perses, homme qui se faisoit remarquer & admirer sur tous les autres par sa grande force, par sa taille avantageuse & par sa bonne mine, les voyant venir à lui en bon ordre, tourna bride & poussa contr'eux. Les Athéniens l'attendirent de pied ferme. Il y eut-là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à juger de l'issue de la bataille par le succès de ce combat. La résistance fut long-tems égale de part & d'autre ; mais enfin le cheval de Masistius, ayant reçu un coup de javeline au travers du corps, jetta son maître par terre. Masistius tombé ne pouvoit ni se relever à cause de la pesanteur de ses armes, ni être tué par les Athéniens

qui étoient accourus sur lui, parce qu'il avoit, non-seulement le corps & la tête, mais encore les bras & les jambes tout couverts de lames d'or, d'airain & de fer; mais la visière de son casque ayant laissé voir cette partie du visage découverte, un Athénien lui enfonça le derrière de sa pique dans l'œil & le tua. (a) Les Perses abandonnerent le corps de leur général & prirent la fuite.

La grandeur de cet avantage ne fut pas connue des Athéniens par le grand nombre des ennemis morts, car il n'y en eut que peu qui restèrent sur la place; mais par le deuil qu'en menerent les Barbares, qui eurent tant de douleur de la mort de Mafistius, (b) qu'ils se couperent les cheveux, couperent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets, & remplirent tout leur camp de cris, de gémissemens & de larmes, comme ayant perdu le premier homme de leur armée, en courage & en autorité, après Mardonius.

(c) Après ce combat contre la cavalerie des

(a) *Les Perses abandonnerent le corps de leur général.*)

Hérodote dit, au contraire, qu'ils revinrent à la charge avec furie pour enlever ce corps, & qu'il y eut-là un combat fort âpre, ἐν τῷ μάχῃ βίβλια περὶ τοῦ νεκροῦ γίνεται. IX, 23.

(b) *Qu'ils se couperent les cheveux, & couperent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets.*) C'étoit la coutume de se couper les che-

veux sur le tombeau, ou sur la biere de ceux que l'on pleuroit: on en voit des exemples dans Homere. Celle de couper les crins des mulets & des chevaux n'est pas moins ancienne.

(c) *Après ce combat contre la cavalerie des Barbares.*)

Il y a dans le texte, καὶ δὲ τὴν ἵππων μάχην, ce qui ne doit pas être traduit, après ce combat de cavalerie; car on ne voit pas que les Grecs

Barbares, les deux armées furent long-tems sans en venir aux mains ; car les devins, sur les entrailles des victimes, leur prédisoient également aux uns & aux autres la victoire, s'ils ne faisoient que se défendre ; au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entière, s'ils attaquoient.

Mais enfin Mardonius, voyant qu'il ne lui restoit plus de vivres que pour peu de jours, & que les Grecs se fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivoient journellement, & souffrant impatiemment un délai qui l'affoiblissoit, résolut de ne plus attendre & de passer le fleuve de l'Asope dès le lendemain à la pointe du jour, pour tomber sur les Grecs qu'il espéroit de surprendre. Pour cet effet, dès que la nuit fut venue, il donna l'ordre à tous ses capitaines & officiers. Mais sur le minuit un homme à cheval s'approcha sans bruit du camp des Grecs ; & s'étant adressé aux sentinelles, il leur dit qu'il avoit quelque chose à communiquer à Aristide, général des Athéniens, & qu'ils le fissent venir. Aristide étant venu très-promptement, cet inconnu lui dit : (a) *Je suis Alexandre,*

eussent-là de cavalerie, il n'y eut que l'infanterie qui combattit en cette occasion. Plutarque a donc voulu dire, après ce combat contre la cavalerie des Perses.

(a) *Je suis Alexandre, roi des Macédoniens, qui, par l'amitié que j'ai pour vous.*) Il me semble que Plutarque ne

devoit pas oublier la raison de cette amitié d'Alexandre pour les Grecs, qui est qu'il étoit Grec d'origine. Hérodote ne l'a pas oubliée, car il lui met dans la bouche ces paroles, αὐτὸς γὰρ ἑλλὰς γένος εἰμὶ ἄρχαῖον, car je suis Grec de mon ancienne origine. IX, 44. En effet, du côté du pere,

roi des Macédoniens, qui, par l'amitié que j'ai pour vous, m'expose au plus grand de tous les dangers, afin d'empêcher que la surprise vous liant les mains ne vous fasse combattre avec moins de valeur & faire moins de résistance. Mardonius est résolu de vous attaquer demain; ce n'est pas qu'il y soit porté par aucune bonne espérance ni par aucune confiance bien fondée, mais il y est forcé par la disette où il se trouve de toutes choses; car même les devins, en lui annonçant les sinistres présages des entrailles des victimes & les funestes réponses des oracles, tâchent de le retenir & de le détourner de cette entreprise; mais c'est une nécessité qu'il tente la fortune du combat, ou, s'il diffère plus long-tems, qu'il voie périr toute son armée.

Alexandre, ayant ainsi parlé, pria Aristide de garder ce secret, d'en faire son profit & de ne le communiquer à personne; (a) mais

il descendoit d'Hercule; aussi le même Hérodote écrit dans le cinquième livre. Or que les descendans de Perdiccas fussent Grecs d'origine, comme on l'assure, c'est ce que je sais fort bien, & que je ferai voir dans la suite; & il le prouve par ce qui étoit arrivé à ce même Alexandre, qui s'étant présenté pour combattre aux jeux olympiques, les Grecs refusoient de l'admettre, parce qu'il n'étoit pas permis aux Barbares de se présenter à ces combats, mais Alexandre fit voir qu'il étoit Argien,

& par-là il fut déclaré Grec & reçu.

(a) Mais Aristide lui répondit qu'il ne seroit pas bien de le cacher à Pausanias.) Selon Hérodote, Alexandre avoit excepté Pausanias, ἀπέχετα ποιούμενος πρὸς μηδέναι λέγειν ὑμέας ἄλλοι ἢ Γαυσταίν. Je vous confie ce secret, que vous ne déclarerez à aucun homme vivant, qu'à Pausanias; & cela est bien plus vraisemblable. Quelle apparence qu'Alexandre prétendit qu'Aristide cachât à son général une chose si importante?

Aristide lui ayant dit qu'il ne conviendrait pas de le cacher à Pausanias qui étoit généralissime de l'armée, lui promit qu'il n'en ouvreroit la bouche à aucun des autres officiers avant le combat, & l'assura que la Grece venant à être victorieuse, il n'y auroit pas dans l'armée un seul homme qui ne se souvint du danger auquel il s'étoit exposé pour eux en cette importante occasion, & de l'affection qu'il leur avoit témoignée.

Après cet entretien, le roi des Macédoniens reprit le chemin de son camp; & Aristide alla sur l'heure trouver Pausanias dans sa tente, & lui dire tout ce qu'il avoit entendu. D'abord tous les officiers furent mandés, & on leur ordonna de mettre l'armée en bataille & de se préparer au combat. Cependant Pausanias, comme l'écrit Hérodote, communiqua à Aristide le dessein qu'il avoit formé de changer son ordre de bataille, en faisant passer les Athéniens de l'aile gauche à l'aile droite pour les opposer aux Perses; car ils combattoient avec plus de valeur, parce qu'ils avoient déjà éprouvé cet ennemi, & avec plus de confiance parce qu'ils avoient déjà commencé à le vaincre; & de réserver pour lui l'aile gauche contre laquelle devoient combattre les Grecs qui avoient embrassé le parti des Medes.

(a) Tous les autres capitaines des Athéniens

(a) *Tous les autres capitaines des Athéniens trouvoient cette entreprise de Pausanias trop insolente & trop hautaine.* Hérodote dit tout le contraire; car les capitaines Athé-

trouvoient cette entreprise de Pausanias trop insolente & trop hautaine , de laisser tous les Grecs dans leurs postes , & de remuer à son gré les seuls Athéniens , tantôt d'un côté , tantôt d'un autre , comme de vils esclaves pour les opposer aux plus belliqueuses troupes des ennemis. Mais Aristide leur remontra qu'ils se trompoient très-indignement : *Il n'y a que peu de jours , leur dit-il , que vous disputiez aux Tégéates le commandement de l'aile gauche , & ayant eu la préférence , vous regardâtes cet avantage comme un très-grand honneur ; & aujourd'hui que les Spartiates vous cèdent d'eux-mêmes l'aile droite , & c'est en quelque façon vous céder le commandement de l'armée , vous n'êtes pas charmés de la gloire qui vous en revient , & vous ne regardez pas comme un très-grand gain de n'être pas obligés de combattre contre des gens de même sang , de même origine que vous & vos compatriotes , & de n'avoir en tête que les Barbares , vos ennemis naturels.*

Ces paroles firent tant d'effet , que sur le moment les Athéniens consentirent avec un très-grand plaisir à changer de poste avec les Spartiates ; & l'on n'entendoit parmi eux que des exhortations , qu'ils se faisoient les uns aux autres de se montrer gens de cœur : *Que les ennemis qu'ils avoient en tête n'étoient*

niens , bien loin de trouver cela mauvais , dirent que cette pensée leur étoit venue à eux-mêmes , mais qu'ils

n'avoient osé la proposer , de peur que cela ne déplût aux Spartiates , IX , 45.

pas venus-là avec de meilleures armes & de plus grands courages que n'en avoient ceux qu'ils avoient vaincus à Marathon; qu'on leur voyoit les mêmes arcs, les mêmes habits bigarrés, les mêmes ornemens d'or, des corps aussi mols & efféminés, & des ames aussi foibles & aussi lâches; au lieu que pour nous, continuoient-ils, nous avons toujours les mêmes armes & les mêmes corps, mais nous avons aussi une audace & une confiance augmentées par nos victoires, (a) & nous ne combattons pas comme eux pour un pays & pour une ville seulement, (b) mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, afin qu'ils ne paroissent pas l'ouvrage de Miltiade & de la fortune, mais l'ouvrage des Athéniens.

En parlant ainsi, ils alloient gaiement changer de poste. Mais les Thébains, avertis de cet échange par des déserteurs, en donnerent avis à Mardonius qui, sans perdre un moment,

(a) *Et nous ne combattons pas comme eux, pour un pays & pour une ville seulement.* Je n'aurois pas cru qu'on eût pu se tromper à une chose si claire; cependant cela est arrivé; on a voulu entendre ce *comme eux*, des Spartiates, à qui cela ne convient nullement. Les Spartiates vouloient-ils conquérir un pays, une ville? Il est évident que *comme eux* signifie ici *comme les Barbares*; car les Barbares étoient venus pour

assujettir la Grece & Athenes.

(b) *Mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, &c.* Cette idée est grande & noble. Les Athéniens n'ont pas seulement à combattre pour leur ville & pour leur pays, mais encore pour la gloire des trophées érigés à Marathon & à Salamine; car s'ils perdent cette bataille par leur peu de courage, on croira que ces trophées étoient l'ouvrage de Miltiade, & non pas celui des Athéniens.

soit qu'il craignît d'avoir affaire aux Athéniens, soit qu'il eût l'ambition de combattre contre les Spartiates, changea aussi l'ordre de sa bataille, en faisant passer les Perses à son aile droite, & les Grecs qu'il avoit dans son parti, à sa gauche.

Ce changement ayant été rapporté à Pausanias, ce général changea une seconde fois; & remettant les choses dans leur premier ordre, se remit à son aile droite, & Mardonius se replaça de même comme il étoit au commencement, & reprit son aile gauche où il avoit en tête les Lacédémoniens; ainsi tout ce jour-là se passa sans rien faire. Le soir on tint un conseil où il fut résolu que l'on décamperoit & que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux; (a) car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompues par la cavalerie des Barbares.

La nuit étant venue, & les capitaines commençant à marcher à la tête de leurs bandes (b) vers le camp qu'on avoit marqué, il se trouva que l'armée ne faisoit qu'avec peine, & qu'il étoit très-difficile de la tenir ensemble; car dès qu'elle fut sortie de ses premiers retran-

(a) *Car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompues par la cavalerie.* Ils n'avoient pour tout leur camp, que la fontaine Gargaphie, car ils n'osoient aller au fleuve de l'Asope qui étoit tout près, à cause de la cavalerie ennemie qui les en empêchoit. Cette fontaine ayant été gâtée &

comblée par les ennemis, ils furent obligés de lever le camp. Hérodote, IX, 48.

(b) *Vers le camp qu'on avoit marqué.* Ils vouloient aller à une petite île, qui étoit à dix stades, ou douze cens cinquante pas de l'Asope & de la fontaine de Gargaphie. Hérodote, IX, 50.

chemens , la plupart couroient vers la ville de Platées , & tout étoit plein de confusion , ces troupes débandées courant çà & là , & tendant leurs pavillons par-tout où bon leur sembloit , sans ordre ni discipline. Dans ce désordre & dans cette défobéissance générale , (a) il arriva que les Lacédémoniens furent laissés seuls derriere , mais malgré eux ; car Amompharétus , qui les commandoit , homme plein de courage , qui ne respiroit que les périls , qui depuis long-tems brûloit d'envie de combattre , qui supportoit très-impatiemment les délais & les remises dont on avoit usé , & qui appelloit hautement cette marche une désertion & une fuite , dit : *Qu'il ne quitteroit point son poste & qu'il demeureroit plutôt-là tout seul avec sa troupe pour attendre & pour soutenir tout l'effort de Mardonius.* Pausanias l'alla trouver & lui représenta qu'il falloit obéir à ce qui avoit été résolu & conclu dans le conseil des Grecs ; mais Amompharétus , levant avec ses deux mains une grosse pierre , la jetta aux pieds de Pausanias : *Voilà , lui dit-il , ma balotte pour le combat , & je me moque de toutes les autres résolutions & conclusions lâches & timides de ce beau conseil.*

Pausanias , étonné & ne sachant à quoi se résoudre , prit enfin le parti d'envoyer vers les Athéniens qui étoient déjà avancés , pour

(a) Il arriva que les Lacédémoniens furent laissés seuls derriere.) Ce ne furent pas tous les Lacédémoniens , il n'y

en eut qu'une partie , ceux que commandoit Amompharétus , les autres avoient tous marché. Hérod. IX , 54 , 55.

les prier de l'attendre , afin qu'ils pussent marcher ensemble en corps d'armée , & en même tems il continua son chemin vers Platées avec le reste des troupes , espérant que (a) par-là il obligeroit Amompharétus à suivre cet exemple & à quitter son poste pour les joindre & pour marcher avec eux.

Comme on en étoit-là , le jour parut , & Mardonius qui avoit été averti que les Grecs avoient abandonné leur camp , ayant mis d'abord toute son armée en bataille , marchoit déjà contre les Lacédémoniens avec de grands cris & d'horribles hurlemens des Barbares qui pensoient marcher bien moins pour combattre , que pour dépouiller des fuyards , & il s'en fallut bien peu que cela n'arrivât comme ils l'avoient pensé. En effet , Pausanias , ayant vu ce mouvement de Mardonius , s'arrêta & commanda que chacun prît son poste ; mais , soit pour la colere dont il étoit transporté contre Amompharétus , soit pour la surprise de cette soudaine attaque des Perses , il oublia de donner le mot à ses troupes , d'où il arriva qu'ils ne furent en état de combattre , ni assez tôt , ni tous ensemble , mais par pelotons & çà & là , sans aucun ordre de bataille & ayant déjà les ennemis sur les bras.

(a) *Par-là il obligeroit Amompharétus à suivre cet exemple.*) Et cela arriva comme il l'avoit pensé. Amompharétus quitta enfin son poste , & alla rejoindre les autres troupes , comme elles étoient déjà à dix stades dans le lieu appelé *Argiopius* , où étoit le temple de Cerès Eleusinienne. Hérodote. IX , 55,

Cependant Pausanias, qui offroit des sacrifices, voyant que les entrailles des victimes ne lui étoient pas favorables, ordonna aux Lacédémoniens de mettre leurs boucliers à leurs pieds & de demeurer-là sans bouger, les yeux attachés sur lui, & sans penser seulement à repousser les Barbares; & il continua d'immoler des victimes, la cavalerie ennemie avançant toujours. Elle étoit déjà à la portée du trait, & il y eut plusieurs Spartiates blessés, entr'autres Callicrates, l'homme le mieux fait, de la plus grande mine & de la plus haute taille qui fût dans toute l'armée; ce brave officier, percé d'un trait & prêt à rendre le dernier soupir, dit : *Qu'il n'étoit pas fâché de mourir, car il étoit parti de sa maison dans le dessein de donner sa vie pour le salut de la Grece; mais qu'il étoit fâché de mourir sans avoir donné un coup d'épée & sans avoir témoigné son courage & sa bonne volonté.*

(a) Si cette occasion étoit terrible, la fermeté des Spartiates fut encore plus admirable, car ils ne se défendoient point contre ces ennemis qui les pressoient; mais attendant le moment favorable que Dieu & leur général leur marqueroient pour prendre les armes,

(a). *Si cette occasion étoit terrible.*) On a expliqué le mot *παύσις* de la mort de Callicrates, mais je crois qu'on s'est trompé. Plutarque ne s'arrête pas davantage sur cette mort, & passe à l'action, à l'occasion qui l'avoit causée, & qui en effet est très-digne de sa ré-

flexion; car il n'y a rien de plus terrible que l'état de ces troupes de Sparte, qui étoient exposées aux traits de la cavalerie ennemie, sans se défendre & sans faire aucun mouvement, parce que leur général l'avoit ainsi ordonné.

ils souffroient patiemment d'être blessés & d'être tués dans leur poste.

Il y a des auteurs qui rapportent que , pendant que Pausanias sacrifioit ainsi un peu hors de la bataille & qu'il faisoit ses prieres , quelques Lydiens , survenant tout-à-coup , enleverent ou renverserent tout ce qui étoit sur l'autel , & que Pausanias & ceux qui étoient avec lui , se trouvant sans armes , les chasserent à coups de bâtons & à coups de verges. Et c'est pour conserver la mémoire de cet événement que l'on célèbre encore aujourd'hui à Sparte une fête (a) où les enfans sont fouettés autour d'un autel , & qui finit par une marche qu'on appelle *la marche des Lydiens* ; car c'est une imitation de l'incursion de ces Lydiens & de leur fuite.

Pausanias , au désespoir de ce qui se passoit , & voyant que le devin entassoit victimes sur victimes sans en trouver aucune de favorable , se tourna tout-à-coup vers le temple du Junon , le visage couvert de larmes & levant les mains , il adressa ses prieres à cette déesse , patronne du Cithéron , & aux autres dieux tutélaires de la terre de Platées ; & leur demanda que : *Si ce n'étoit pas l'ordre des destinées , que les Grecs fussent vainqueurs , au moins ils ne*

(a) Où les enfans sont fouettés autour d'un autel , & qui finit par une marche.) Ce passage est très-remarquable , je l'ai traduit très-littéralement pour conserver une particularité que Plutarque seul rapporte , qui est

que cette fête de la flagellation , *δρακονισμός* , car c'est ainsi qu'elle étoit appelée , finissoit par une marche qu'on appelloit *la marche , la procession des Lydiens*. Je n'ai trouvé nulle part aucun vestige de cette marche.

périssent qu'après avoir vendu cherement leur vie, & fait voir à leurs ennemis, par des actions dignes de mémoire, qu'ils étoient venus faire la guerre à de vaillans hommes & à des hommes éprouvés dans les combats.

Pausanias n'eut pas plutôt achevé cette priere, (a) que les entrailles des victimes parurent favorables & que les devins lui annoncerent & lui promirent la victoire. Aussi-tôt l'ordre fut donné à tous les chefs de marcher à l'ennemi; & en même tems cette phalange Lacédémonienne parut aux yeux un seul corps comme d'une bête féroce qui se hérissant se prépare & s'excite au combat. Les Barbares virent bien qu'il y alloit avoir-là une bataille très-âpre contre des hommes qui se défendroient jusqu'à la mort; c'est pour-quoi, se couvrant de leurs grands boucliers, ils tiroient leurs fleches contre les Lacédémoniens; mais ceux-ci, marchant bien ferrés & les pavois joints, tomboient sur eux, leur arrachotent leurs boucliers, & à grands coups de piques qu'ils leur donnoient au travers du visage & de l'estomac, ils en jettoient par terre plusieurs qui, après être tombés, ne

(a) *Que les entrailles des victimes parurent favorables.*)

Je crois que le texte de Plutarque est défectueux en cet endroit; car que veut dire ἰσάνη τὰ ἱερά, *Les entrailles parurent*? Il est visible qu'il manque un mot, & qu'il faut lire ἰσάνη τὰ ἱερά γούνα, *Les entrailles parurent favorables*;

& ce mot à suppléer, c'est Hérodote même qui le fournit, IX, 61. καὶ τοῖσι Λακεδαιμονίοισι αὐτίκα μετὰ τὴν εὐχὴν τὸ πυστανίον, ἐγένετο θυμίοισι τὰ σπάρια χρεῖα. *Et d'abord après la priere de Pausanias, les entrailles des victimes devinrent favorables aux Lacédémoniens qui sacrifioient.*

laissoient pas de marquer encore beaucoup de force & de courage, & de se faire respecter ; (a) car avec les mains nues ils faisoient les piques des Lacédémoniens dont ils brisoient la plus grande partie ; & se relevant ensuite & recourant à leurs haches & à leurs épées, ils combattoient avec beaucoup d'acharnement en les ferrant de près, en arrachant leurs boucliers & en les prenant au corps ; ainsi ils faisoient une très-longue résistance.

Les Athéniens demeurèrent long-tems sans branler, attendant toujours les Lacédémoniens ; mais ayant entendu un grand bruit comme de gens qui combattoient, & un officier envoyé par Pausanias leur ayant dit les affaires qu'ils avoient sur les bras, ils se mirent aussi-tôt en marche pour les aller secourir ; & comme ils s'avançoient à travers la plaine du côté où ils entendoient le bruit, les Grecs,

(a) Car avec les mains nues ils faisoient les piques des Lacédémoniens. Si Plutarque disoit, ils faisoient les épées des Lacédémoniens, il y auroit de la raison, car des mains nues qui faisoient des épées, s'exposent & souffrent beaucoup ; mais il n'en est pas ainsi des piques, car on peut les prendre par le bois, avec les mains nues sans aucun danger. Je crois qu'il y a faute au texte, & que Plutarque, qui étoit homme de grand sens, avoit écrit *ταῖς χερσὶ γυμναῖς*, mais *ταῖς χερσὶ γυμναῖς* & tout nus avec les mains ils faisoient : car

ces Perses étoient nus, c'est-à-dire, sans armes, comme on le voit par Hérodote, IX, 61. Cet historien dit simplement *τὰ γὰρ δόρυ καὶ ἐπιλαμβανόμενοι κατέλυν οἱ βάρβαροι*. Les Barbares prenant les lances des Spartiates, les rompoient. Il n'ajoute point les mains nues, mais plus bas il dit, *ἀποπλῆς ἐστίν*. Car étant sans armes ; & ensuite, *πλεῖστοι γὰρ σφόδρα ἐκλείπουσιν ἡμῶν ἔρσας ἔχοντες*. Car ils étoient sur-tout embarrassés de leurs habits sans armes ; & voilà pourquoi Plutarque avoit sans doute écrit *γυμναῖς*, nus.

qui tenoient le parti des Medes, leur vinrent à la rencontre. Dès qu'Aristide les vit, il s'avança & leur cria de toute sa force, prenant à témoin les dieux des Grecs : *Qu'ils renonçassent à cette guerre impie, & qu'ils ne s'opposassent point aux Athéniens qui alloient au secours de ceux qui exposoient les premiers leur vie pour le salut de la Grece.* Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient pas seulement & qu'ils marchaient à lui tête baissée, il renonça au dessein d'aller secourir les Lacédémoniens; & avec ces seules bandes, il tomba sur ces Grecs (a) qui étoient bien environ cinquante mille. Mais la plupart se débanderent & se retirerent très-promptement, sur-tout dès qu'ils eurent appris que les Barbares avoient été rompus & mis en fuite. Le plus fort de cette mêlée fut contre les Thébains dont les plus nobles & les plus considérables avoient pris le parti des Medes; & comme ils avoient toute l'autorité, ils menoient leurs troupes malgré elles.

La bataille étant donc ainsi partagée en deux endroits, les Lacédémoniens furent les premiers qui de leur côté rompirent & mirent en déroute les Perses; Mardonius même y fut tué par un Spartiate, nommé Arimnestus, qui lui fracassa la tête d'un coup de pierre, comme le lui avoit prédit l'oracle d'Amphiaraus; car Mardonius avoit envoyé un Lydien consulter

(a) *Qui étoient bien environ cinquante mille.*) Voilà une furieuse troupe. C'est une armée. Ce nombre m'est suspect, & je crois qu'il y a faute, & qu'il faut lire cinq mille.

pour lui cet oracle ; (a) & en même tems il avoit auffi envoyé un Carien à l'autre de Trophonius. Le prophete de ce dernier répondit au Carien dans sa langue Carienne. (b) Pour le Lydien , il coucha dans le sanctuaire d'Amphiaraiis , selon la coutume ; & s'étant endormi , il lui sembla qu'un des prêtres du dieu s'approcha de lui , qu'il lui ordonna de sortir du temple , & que sur son refus il lui jeta à la tête une grosse pierre dont il songea qu'il étoit mort. C'est ainsi qu'on le raconte. Les Barbares ayant pris la fuite , les Lacédémoniens les poufferent jusqu'au lieu qu'ils avoient enfermé d'une enceinte de bois , au milieu de leur premier camp , où ils se retirèrent.

Un moment après , les Athéniens , de leur

(a) *Et en même tems il avoit auffi envoyé un Carien à l'autre de Trophonius.*) Cet autre de Trophonius étoit près de la ville de Lebadie , dans la Béotie , au-dessus de Delphes. Pausanias , qui avoit consulté cet oracle , & qui étoit descendu dans cet autre , décrit au long toutes les cérémonies de cette consultation , qui sont très-curieuses. On peut les voir dans ses *Béotiques*. Cet homme que Mardonius avoit envoyé , ne se contenta pas de consulter Trophonius , il consulta presque tous les oracles du pays , car il s'adressa à celui d'Abes , à celui d'Apollon Isménien à Thebes , & à celui d'Apollon

encore à la ville de Ptoüs , tant Mardonius étoit inquiet de l'état de ses affaires , & avide de savoir ce qui arriveroit. Ceci se passa avant qu'il envoyât Alexandre à Athenes. Voyez Hérodote , VIII , 134 , 135.

(b) *Pour le Lydien , il coucha dans le sanctuaire d'Amphiaraiis.*) Comme Amphiaraiis avoit été grand explicateur de songes pendant sa vie , après sa mort & sa déification , il ne donna ses oracles que par des songes qu'il envoyoit à ceux qui le consultoient , & qui pour cet effet étoient obligés de coucher dans son temple sur la peau du bœuf qu'ils venoient de lui sacrifier.

côté, enfoncerent les Thébains & les mirent en fuite, après en avoir tué sur la place trois cens des plus considérables. Comme ils les menoient battant, un envoyé des Lacédémoniens vint leur apprendre que les Barbares s'étoient enfermés dans ce fort de bois, & que les Lacédémoniens les y assiégeoient. Sur ces nouvelles, les Athéniens, laissant les Grecs se sauver tout à leur aise, marcherent au secours des Lacédémoniens qui attaquoient le fort & qui s'y prenoient fort mollement, comme gens peu accoutumés à forcer des murailles & peu expérimentés à faire des sièges. Et étant arrivés, ils attaquèrent ce fort avec tant de vigueur & d'opiniâtreté, (a) qu'enfin après plusieurs assauts ils l'emporterent & firent un grand meurtre des ennemis. De trois cens mille combattans qu'ils étoient, (b) il ne s'en sauva que quarante mille avec Artabaze; & du côté des Grecs qui avoient combattu pour leur patrie, il n'y en eut que mille trois cens soixante de tués. Les Athéniens n'y perdirent que cinquante-deux hommes, & tous de la tribu Ajantide qui se distingua particulièrement, comme l'assure l'historien Clideme. C'est

(a) *Qu'enfin après plusieurs assauts ils l'emporterent.* Les Tégéates y entrèrent les premiers, & ils prirent entr'autres richesses le pavillon de Mardonius & la mangeoire de ses chevaux, qui étoit toute d'airain & admirablement bien travaillée.

(b) *Il ne s'en sauva que quarante mille avec Artabaze.* Hérodoté dit qu'avec les quarante mille qui s'étoient déjà retirés avec Artabaze, de ces trois cens mille dont l'armée des Perses étoit composée, il ne s'en sauva pas trois mille.

pourquoi cette tribu faisoit toutes les années un sacrifice aux nymphes Sphragitides pour leur rendre graces de cette victoire, comme l'oracle d'Apollon l'avoit ordonné ; & c'étoit le trésor public qui fournissoit à cette dépense. Du côté des Lacédémoniens, il y eut quatre-vingt-onze morts, & du côté des Tégéates il n'y en eut que seize. (a) Mais je ne saurois assez m'étonner de ce qu'Hérodote écrit que ce furent-là les seuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares, & que tous les autres ne combattirent point ; car le seul nombre des ennemis qui furent tués, & la quantité de tombeaux témoignent suffisamment que cette grande victoire fut l'exploit commun de tous les Grecs. D'ail-

(a) *Mais je ne saurois assez m'étonner de ce qu'Hérodote écrit, que ce furent les seuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares.*) Mais je m'étonne que Plutarque accuse Hérodote d'avoir dit cela, car il me semble qu'il ne le dit point du tout : il dit seulement que parmi les Grecs qui firent bien leur devoir, & sur-tout les Tégéates & les Athéniens, les Lacédémoniens se distinguèrent particulièrement, de quoi je ne puis donner d'autre marque, ajoute-t-il, sinon que toutes les troupes vainquirent tout ce qui se trouva devant elles, & que les Lacédémoniens eurent affaire aux troupes les plus aguerries & les plus braves de l'armée ennemie.

Ces mots d'Hérodote, ἀλλὰ μὴν ἔστιν ἔχω ἀποσκημίσασθαι, que j'explique, ce que je ne puis marquer par autre chose, ont peut-être été pris par Plutarque dans un autre sens ; il a cru que cet historien vouloit dire, je ne puis rendre témoignage à aucun des autres Grecs. Un Grec, & un Grec comme Plutarque, en doit être plus cru sur sa langue, qu'un François, & qu'un François comme moi. Cependant j'ose assurer que les termes d'Hérodote signifient ce que j'ai dit : on n'a qu'à voir le passage, c'est au livre IX, 70. Car dans Hérodote il n'y a point d'autre passage auquel on puisse rapporter ce que Plutarque dit ici.

leurs, s'il n'y eût eu que ces trois peuples qui eussent combattu & que tous les autres se fussent tenus les bras croisés, jamais on n'auroit fait graver sur l'autel qui fut élevé en mémoire de cette victoire, une telle inscription qui associe tous les Grecs à ce grand honneur : (a) *C'est l'autel que les Grecs, après avoir chassé de leur pays les Perses, & avoir remporté sur eux à force d'armes une victoire signalée, ont élevé à la commune liberté de la Grece en l'honneur de Jupiter Libérateur* (b).

Cette bataille fut donnée le quatre du mois d'Octobre, (c) selon la maniere de compter des Athéniens & selon celle des Béotiens,

(a) *C'est l'autel que les Grecs.*) Dans les vers élégiaques, qui sont de Simonide, selon Pausanias, il manque le vers pentametre après le premier vers, & on l'a supplée de cette maniere :

Εὐτόλμῳ ψυχᾷς λήματι πειθόμενοι.

En suivant l'audacieuse impétuosité de leur courage.

(b) Ou conservateur de la liberté.

(c) *Selon la maniere de compter des Athéniens.*) Le Grec dit du mois Boëdromion. C'est le mois qui répond à notre mois d'Octobre; mais comme les mois Attiques ne quadrent pas exactement avec nos mois, & qu'ils embrassent la moitié d'un de nos mois avec la moitié d'un autre, car, par exemple, le mois Boëdromion commençoit environ au quinze de Septembre, &

finissoit aussi au quinze d'Octobre; il s'ensuit de-là que la bataille de Platées qui fut donnée le 4 Octobre, selon les Athéniens, fut donnée, selon nous, le 19 de Septembre. Cette remarque fut ce mois doit servir pour les autres. Au reste, Plutarque dit ici que cette bataille fut donnée le quatre du mois Boëdromion; & dans la vie de Camillus, il a dit qu'elle fut donnée le trois; il faut corriger l'un ou l'autre de ces passages.

le vingt-quatre du mois appelé *Panemus*, auquel jour se tient encore aujourd'hui une assemblée générale de la Grece dans la ville de Platées dont les habitans offrent un sacrifice à Jupiter Libérateur pour lui rendre tous les ans de nouvelles graces de cette victoire; & il ne faut pas s'étonner de cette irrégularité & différence de jours dans les mois des Grecs, car encore de notre tems que la science de l'astronomie est plus cultivée & plus exactement approfondie, les uns commencent leurs mois lorsque les autres finissent les leurs.

De cette victoire pensanaître la dernière ruine des Grecs; car les Athéniens ne voulant pas céder aux Lacédémoniens le prix de la valeur, ni leur permettre de dresser en particulier un trophée, ils alloient décider ce différent par les armes, & se porter les uns contre les autres aux dernières extrémités, si Aristide, par ses bonnes raisons & par ses remontrances, n'eût adouci & retenu les autres généraux, sur-tout Léocrate & Myronides, & ne les eût persuadés de remettre au jugement des Grecs la décision de cette affaire. Les Grecs étant donc assemblés dans ce lieu-là même pour juger ce différent, Théogiton de Mégare dit dans son avis : *Qu'il ne falloit adjuger ce prix de la valeur, ni à Athenes, ni à Sparte, mais à une troisième ville, s'ils ne vouloient allumer une guerre civile, plus funeste que celle qu'ils venoient de terminer.* Après lui, Cléocrate de Co-

rinthe s'étant levé pour parler, personne ne douta qu'il n'allât demander cet honneur pour sa patrie; car Corinthe étoit la première ville de la Grece en puissance & en dignité, après la ville d'Athenes & celle de Sparte: mais on fut agréablement trompé, quand on vit que son discours étoit tout entier à la louange des Platéens, & qu'il conclut: *Que, pour éteindre cette contention si dangereuse, il falloit leur décerner à eux seuls ce prix dont ni les uns ni les autres des contendans ne pourroient être jaloux ni fâchés.* Ce discours parut admirable & fut reçu avec beaucoup d'applaudissement. Aristide se rangea le premier à cet avis pour tous les Athéniens, & après lui, Pausanias pour les Lacédémoniens.

Etant ainsi tous d'accord, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingt talens pour les Platéens qui les employèrent à bâtir un temple à Minerve, à lui élever une statue & à enrichir ce temple de beaux tableaux qui durent encore & qui sont aussi frais que s'ils sortoient des mains de l'ouvrier. Pour ce qui est du trophée, les Lacédémoniens en érigèrent un en leur particulier, & les Athéniens un autre; & ayant envoyé en commun à Delphes consulter l'oracle sur le sacrifice qu'ils devoient faire, le dieu leur répondit: *Qu'ils élevassent un autel à Jupiter Libérateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le*

pays , parce qu'il avoit été souillé & profané par les Barbares , & qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel appelé l'autel commun.

Cet oracle ayant été rapporté aux Grecs , les généraux allerent d'abord dans tout le pays , (a) & firent éteindre tous les feux ; & Euchidas de la ville de Platées s'étant chargé d'apporter , avec toute la diligence possible , le feu du dieu , alla à Delphes. Il se purifia d'abord , s'aspergea d'eau sacrée , se couronna de laurier , s'approcha de l'autel , y prit avec révérence le feu sacré , & reprit à toutes jambes le chemin de Platées où il arriva avant le coucher du soleil , (b) ayant fait ce jour-là mille stades. En arrivant il salua ses concitoyens , leur remit le feu , tomba à leurs pieds , & un moment après il rendit l'esprit. Les Platéens l'emporterent & l'enterrerent dans le temple de Diane , surnommée *Eucleja* , & mirent sur son tombeau cette épitaphe en un seul vers : *Cy gît Euchidas , pour être allé & revenu de Delphes en un seul jour.*

(a) *Et firent éteindre tous les feux.*) Voici une superstition bien singulière , & dont je ne crois pas qu'on trouve ailleurs un seul exemple : tout le feu d'un pays éteint par religion , parce qu'il avoit été souillé par les Barbares ; elle fait voir l'horrible aversion que les Grecs avoient pour ces étrangers.

(b) *Ayant fait ce jour-là*

mille stades.) Dans nos cartes il n'y a que quatre cens stades , cinquante mille pas , de Platées à Delphes. Mais Plutarque est plus croyable que nos géographes , car il avoit souvent fait ce chemin , il en compte cinq cens , ainsi Euchidas fit ce jour-là mille stades , ou cent vingt-cinq mille pas , c'est-à-dire , quarante lieues à vingt-cinq stades par lieue.

Pour ce qui est d'*Eucleja*, la plupart croient, comme je l'ai déjà dit, que c'est Diane; mais d'autres tiennent que c'est une fille d'Hercule & de Myrto, fille de Ménétius & sœur de Patrocle; & qu'étant morte vierge, elle fut fort honorée des Béotiens & des Locriens. Car dans toutes les places publiques de leurs villes (a) elle a des autels sur lesquels les fiancés & les fiancées font des sacrifices avant que d'épouser.

Dans la première assemblée générale de la Grece, qui se tint quelque tems après, Aristide proposa ce decret : *Que tous les ans toutes les villes de Grece enverroient à Platées leurs députés pour faire des sacrifices aux dieux de la ville; (b) que de cinq en cinq ans on y célébreroit des jeux qu'on appelleroit les jeux de la liberté; qu'on leveroit par toute la Grece dix mille hommes de pied, mille chevaux & une flotte de cent vaisseaux qui seroient entretenus pour faire la guerre aux Barbares, & que les Platéens seroient consacrés à Dieu, &*

(a) Elle a des autels sur lesquels les fiancés & les fiancées font des sacrifices avant que d'épouser.) Cela étoit fort bien imaginé d'obliger les fiancés & les fiancées de faire un sacrifice sur l'autel de *Diane de la bonne Renommée*, pour leur faire entendre, que de la bonne réputation, qui est le fruit de la sagesse, dépend tout le bonheur des mariés.

(b) Que de cinq en cinq ans

on y célébreroit des jeux qu'on appelleroit les jeux de la liberté.) Il y avoit tous les ans à Platées une assemblée générale de la Grece, & l'on y faisoit un sacrifice à Jupiter libérateur, pour lui rendre grâces de cette victoire, & de cinq en cinq ans, on y célébroit ces jeux de la liberté, où l'on couroit tout armé autour de l'autel de Jupiter, & il y avoit de grands prix proposés pour cette course.

comme tels regardés comme saints & inviolables , n'ayant d'autre fonction que d'offrir des prieres & des sacrifices pour le salut des Grecs.

Tous ces articles étant approuvés & passés , les Platéens se chargerent de faire tous les ans l'anniversaire de ceux qui avoient été tués à cette bataille ; ce qu'ils font encore aujourd'hui : & voici l'ordre & la maniere de ce sacrifice. (a) Le seizième jour du mois de Décembre , qui est chez les Béotiens le mois *Alalcomene* , on fait à la pointe du jour une procession précédée par un trompette qui sonne la charge ; après ce trompette marchent plusieurs charriots pleins de couronnes & de branches de myrte ; ces charriots sont suivis d'un taureau noir ; après le taureau marchent des jeunes gens qui portent des cruches pleines de vin & de lait, effusions ordinaires qu'on fait aux morts , & des phioles d'huile & d'essence. Tous ces jeunes gens sont de condition libre ; car il n'est pas permis à aucun esclave de se mêler dans cette cérémonie qu'on fait pour des hommes qui sont morts pour la liberté. Enfin cette pompe est fermée par l'archonte

(a) *Le seizième jour du mois de Décembre.*) Le mois *Maimadérion* est notre mois de Décembre ; mais , comme je l'ai déjà dit, il commençoit vers le quinze de notre mois de Novembre : ainsi le seize du mois répondoit à-peu-près au premier jour de notre mois de Décembre. Mais pour-

quoi les Platéens font-ils en Décembre l'anniversaire de ceux qui avoient été tués le dix-neuf de Septembre ? C'est qu'apparemment ils ne firent les funérailles pour la première fois qu'après que les ennemis se furent entièrement retirés , & que le pays fut libre.

ou le premier magistrat des Platéens, à qui en tout autre tems il est défendu de toucher seulement le fer & de porter d'autre vêtement qu'un vêtement blanc; mais ce jour-là, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée & tenant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le greffe public, il s'avance au travers de la ville vers le lieu où sont les tombeaux. Dès qu'il y est arrivé, il puise de l'eau avec son urne dans la fontaine, (a) lave lui-même les petites colonnes qui sont sur ces tombeaux, les frotte d'essence & égorge ensuite le taureau sur un bûcher qu'on a préparé. (b) Après avoir fait des prières à Jupiter & à Mercure terrestres, il invite ces vaillans hommes à ce festin funebre & à ces effusions mortuaires; & remplissant de vin une coupe, il la verse & dit à haute voix : *Je présente cette coupe à ces vaillans hommes qui sont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà quelle est la cérémonie que gardent & pratiquent encore aujourd'hui les Platéens.

Quand les Athéniens furent retournés chez eux, Aristide, qui vit qu'ils cherchoient par toutes sortes de voies à s'emparer du gouver-

(a) *Lave lui-même les petites colonnes qui sont sur ces tombeaux.* Car c'étoit la coutume de mettre sur les tombeaux de petites colonnes. On peut voir l'épigramme de Callimaque, *ἐὺλαν μῦθ' οὐκ εἰς μίχραν λίδον* &c. & les remarques sur cette épigramme, où la coutume de les couronner & de les par-

fumer d'essence est fort bien expliquée.

(b) *Après avoir fait des prières à Jupiter & à Mercure terrestres.* Jupiter terrestre n'est autre que Pluton; & Mercure étoit aussi appelé terrestre, à cause de son emploi de conduire les ombres dans les enfers.

nement & à le rendre absolument populaire, fit d'un côté cette réflexion, que le peuple méritoit quelque considération à cause de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit de gagner; & de l'autre côté, il pensa aussi qu'il n'étoit pas aisé de réduire & de contenir ce peuple qui avoit les armes à la main, & qui étoit devenu fier & hautain par ses victoires. Dans cet embarras, voici le tempérament qu'il imagina : (a) il fit un décret qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les citoyens, & que les archontes seroient pris parmi tous les Athéniens indifféremment & sans aucune distinction ni préférence.

Thémistocle ayant dit un jour au peuple dans une assemblée, (b) qu'il avoit formé un dessein qui seroit très-utile & très-salutaire à la ville, mais qui étoit d'une telle importance, qu'il devoit être tenu secret, le peuple lui ordonna de le communiquer à Aristide seul qui l'examineroit. Thémistocle s'ouvrit donc à Aristide, & lui dit qu'il avoit pensé qu'on devoit brûler tous les vaisseaux des Grecs; car par ce moyen les Athéniens se rendroient très-puissans & deviendroient les maîtres des autres. Aristide, ayant entendu

(a) *Il fit un decret qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les citoyens, & que les archontes.*) Ce tempérament fut fort sage, car par-là le peuple fut content, dans l'espérance que les archontes seroient pris aussi

dans son corps, & qu'il pourroit parvenir à se voir le maître.

(b) Ceci se passa avant la bataille de Platées, après que Xerxès eut pris la fuite. Voyez la vie de Thémistocle, tom. II.

ce projet, rentra dans l'assemblée & dit : *Athéniens, le dessein que m'a communiqué Thémistocle, est le plus utile qu'on puisse jamais vous proposer, mais il est en même tems le plus injuste.* Sur son rapport les Athéniens ordonnerent à Thémistocle d'y renoncer, tant ce peuple aimoit la justice, & tant ce personnage avoit acquis son estime & sa confiance, par son grand sens & par son amour pour l'honnêteté & pour la vérité.

Quelque tems après, (a) il fut envoyé capitaine général avec Cimon, pour faire la guerre aux Barbares. Là, voyant que Pausanias & tous les autres chefs des Spartiates traitoient tous les alliés avec beaucoup de fierté & d'empire, il prit une route toute contraire ; car il vivoit avec eux sans façon, avec beaucoup de douceur & d'humanité ; & par son exemple, il rendoit Cimon gracieux, accessible à tout le monde, & si équitable qu'il n'y avoit personne qui pût se plaindre de lui. Par ce moyen, insensiblement & sans que personne s'en apperçût, il enleva aux Lacédémoniens le commandement général, non à force d'armes, de navires ou de chevaux, mais à force de douceur & de sage conduite. Car les Athéniens étant déjà très-agréables aux Grecs par la justice d'Aristide & par la douceur de Cimon, l'avarice de Pausanias & sa sévérité outrée les leur rendirent encore plus desirables. Pausanias ne parloit jamais aux capitaines des alliés qu'avec aigreur &

(a) Huit ans après.

avec colere ; & pour les soldats il les faisoit fouetter pour les moindres fautes , ou les obligeoit à se tenir debout tout un jour avec une ancre de fer sur les épaules. Personne ne pouvoit aller au fourrage , ni couper de la paille pour son lit , ni aller puiser de l'eau à la fontaine , qu'après les Spartiates ; car il tenoit toujours-là de ses esclaves qui avec des fouets écartoient tous ceux qui vouloient en approcher. Sur quoi Aristide ayant voulu un jour lui faire des reproches & des remontrances , il fronça le sourcil , & lui dit *qu'il n'avoit pas le loisir de l'entendre* , & ne l'écouta point.

Depuis ce tems-là les capitaines des vaisseaux & les chefs des troupes , sur-tout ceux de Chio , de Samos & de Lesbos , pressoient Aristide de prendre le commandement général & de recevoir sous sa protection & sauvegarde tous les alliés qui souhaitoient depuis long-tems d'être délivrés du joug des Spartiates & de n'obéir qu'aux ordres des Athéniens. Aristide , les ayant entendus , leur répondit : *Qu'il voyoit dans leur discours beaucoup de nécessité & de justice ; mais qu'il manquoit seulement quelque action qui en marquât la sincérité & la vérité , & qui étant exécutée jettât leurs troupes dans l'impossibilité de changer de sentiment.*

Sur cette réponse , Uliade de Samos & Antagoras de Chio , ayant conspiré ensemble , & s'étant liés par les plus grands sermens , allèrent attaquer près de Byfance la galere

de Pausanias qui voguoit à la tête de toute la flotte. Pausanias , voyant cette insolence , se leva transporté de colere & leur dit d'un ton menaçant : *Que bientôt il leur feroit sentir que ce n'étoit pas à sa galere qu'ils avoient fait cette insulte , mais à leur propre pays.* Ils ne firent que se moquer de ses menaces , & ils lui dirent : *Qu'il n'avoit qu'à se retirer & qu'il devoit bien remercier la fortune qui l'avoit secouru à Platées ; car c'étoit le seul respect que les Grecs conservoient pour ce grand exploit , qui les retenoit & qui les empêchoit de se ressentir & de se venger de tous les mauvais traitemens qu'il leur avoit faits.* La fin fut qu'ils quitterent les enseignes des Spartiates , & se rangerent sous celles des Athéniens.

En cette occasion , parut dans tout son jour l'admirable magnanimité de Sparte ; car voyant que ses généraux s'étoient corrompus par cette excessive puissance , elle renonça d'elle-même au commandement général ; & envoyant à l'armée , elle révoqua ses généraux , aimant beaucoup mieux avoir des citoyens sages , modestes & rigides observateurs de ses coutumes & de ses loix , que de commander à toute la Grece.

Pendant que les Lacédémoniens avoient le commandement , tous les Grecs payoient une certaine taxe pour la guerre ; mais alors , pour faire que cette taxe fût imposée sur toutes les villes avec plus d'égalité , ils demanderent aux Athéniens Aristide , & le chargerent d'examiner les terres & leurs revenus , &

d'imposer ensuite à chacun ce qu'il devoit payer raisonnablement selon ses forces.

Aristide, revêtu de cette grande autorité qui le rendoit comme maître de toute la Grece, n'en abusa point; & s'il y entra pauvre, il en sortit encore plus pauvre; car il fit cette imposition, non-seulement avec beaucoup de désintéressement & de justice, mais encore avec beaucoup d'humanité & d'égalité sans fouler personne. De maniere que, comme les anciens ont loué le siecle de Saturne pour l'égalité & la justice qui y regnoient, les alliés des Athéniens vanterent sur-tout (a) & célébrèrent cette imposition d'Aristide, en l'appellant *l'heureux sort de la Grece*; louange qui augmenta encore peu de tems après, (b) cette imposition étant doublée & triplée. Celle d'Aristide ne montoit qu'à quatre cens soixante talens, & bientôt après Périclès l'augmenta presque d'un tiers; car Thucydide écrit qu'au commencement de la guerre les Athéniens retiroient de leurs alliés six cens talens: & après la mort de Périclès, ceux qui gouvernoient le peuple (c) la

(a) *Et célébrèrent cette imposition d'Aristide, en l'appellant l'heureux sort de la Grece.*) Quelle louange pour Aristide, que son imposition fût si juste, que chacun regardât ce qu'il payoit comme la source de son bonheur!

(b) *Cette imposition étant doublée & triplée.*) Car dès que dans les impositions on

n'a plus en vue ni l'humanité ni la justice, & qu'on ne suit qu'une insatiable avidité, il n'y a plus de bornes.

(c) *La porterent peu-à-peu jusqu'à treize cens.*) Voilà donc les tailles triplées en Grece en moins de cinquante ou soixante ans, non pour subvenir à des nécessités pressantes & indispensables, qui

portèrent peu-à-peu jusqu'à treize cens ; non que la guerre fût devenue plus ruineuse par sa longueur ou par les divers accidens de la fortune , mais parce qu'ils accoutumerent le peuple (a) à recevoir des distributions de deniers , à célébrer des jeux , à faire faire de beaux tableaux & de belles statues & à bâtir des temples magnifiques.

Aristide ayant acquis une réputation admirable par la justice de cette imposition , on dit que Thémistocle ne faisoit que s'en moquer , & qu'il alloit disant que les louanges , qu'on lui donnoit sur cela , *n'étoient pas les louanges d'un homme , mais d'un coffre qui garde fidèlement l'argent qu'on lui confie sans en rien retenir.* (b) En quoi il se vengea bien foiblement du trait qu'Aristide avoit lancé sur lui & dont il avoit été fort piqué ; car Thémistocle disant un jour : *Qu'il estimoit que la plus grande qualité d'un général d'armée étoit de savoir pressentir & prévoir les desseins des*

autorisent les impositions extraordinaires , mais pour fournir au luxe & aux vaines curiosités des Athéniens.

(a) *A recevoir des distributions de deniers.* Par exemple , on distribuoit de l'argent à chaque citoyen , afin qu'il eût de quoi assister aux jeux & payer sa place , & le prix de chaque place étoit de deux oboles , de trois sols quatre deniers : Aristophane dans les *Guêpes*. Ensuite on haussa le prix , & on le porta jusqu'à

une drachme , dix sols , & on ne payoit pas cela aux comédiens , aux acteurs , mais aux maîtres qui avoient fait le théâtre à leurs dépens.

(b) *En quoi il se vengea bien foiblement du trait qu'Aristide avoit lancé sur lui.* En effet cette raillerie de Thémistocle étoit très-froide , car le coffre étant un être inanimé , n'a ni raison ni sentiment , & par conséquent est incapable de vertu & de vice.

ennemis, Aristide lui repartit : *Que c'étoit assurément une qualité nécessaire ; (a) mais qu'il y en avoit une autre dont il ne parloit point, qui étoit belle & très-digne d'un général : c'est d'avoir les mains nettes & de ne se laisser pas dominer par l'argent.*

Aristide, ayant donc réglé tous les articles de l'alliance, fit jurer tous les alliés qu'ils les observeroient de point en point, & il jura lui-même pour les Athéniens ; & en prononçant les malédictions qui accompagnoient les sermens, il jetta dans la mer des masses de fer toutes ardentes. Mais dans la suite les affaires forçant les Athéniens à violer quelques-uns de ces articles & à gouverner un peu plus despotiquement, il les exhorta à rejeter sur lui ces malédictions, & à se décharger par-là de la peine dûe à un parjure que la nécessité de leurs affaires exigeoit nécessairement. En général, Théophraste écrit que cet homme, qui, dans tout ce qui le regardoit en particulier & dans toutes les affaires de ses citoyens, étoit souverainement juste, (b) faisoit pourtant dans le gouvernement

(a) *Mais qu'il y en avoit une autre qui étoit belle, &c.*) De pressentir & de prévoir les desseins des ennemis, c'est une qualité nécessaire à un général, & cette qualité marque sa capacité & son habileté ; mais d'avoir les mains nettes, c'est une qualité qui marque sa justice & sa vertu : c'est pourquoi Plu-

tarque l'appelle *belle*, car tout ce qui marque la vertu est plus beau que ce qui marque seulement l'esprit.

(b) *Faisoit pourtant dans le gouvernement de la république une infinité de choses, selon l'exigence des cas.*) C'est-à-dire, qu'Aristide suivoit la justice dans le cours ordinaire des affaires, mais de

de la république une infinité de choses selon l'exigence des cas & selon qu'il étoit expédient à la patrie, qui avoit souvent besoin de recourir à l'injustice pour se soutenir ; & il en rapporte des exemples. Car il écrit qu'un jour, comme il délibéroit dans le conseil de faire porter à Athenes, contre le traité, les trésors qui étoient en dépôt à Délos, les Samiens en ayant proposé l'avis, quand ce fut à lui à parler, il dit, *que cela étoit injuste, mais utile.*

Cependant, après avoir élevé sa ville à ce degré d'honneur & de gloire de commander à tant de milliers d'hommes, il ne laissa pas de demeurer jusqu'à sa mort dans sa pauvreté, & de n'estimer pas moins la gloire qui lui revenoit de cette pauvreté, que celle que lui avoient acquise tous ses trophées ; & en voici une preuve : Callias le porte-torche étoit de ses parens ; quelques ennemis qu'il avoit le poursuivoient en justice & prétendoient le faire condamner à mort. Le jour que l'affaire fut jugée, ils déduisirent assez foiblement les chefs d'accusation dont il s'agissoit, mais ils s'étendirent beaucoup sur une chose étrangère au procès, & dirent aux juges : *Vous connoissez Aristide, fils de*

que dans les nécessités pressantes il s'en croyoit dispensé. En effet, la saine politique ne sauroit blâmer un ministre qui s'éloigne de la justice, quand les besoins de l'état le demandent nécessairement, pourvu que les besoins étant

passés, la justice reprenne son cours ordinaire ; car s'il y a des loix pour les tems heureux, il y en a d'autres pour les tems difficiles. La paix dicte ses loix, & la guerre dicte les siennes.

Lyfimachus, qui est avec justice l'admiration des Grecs pour sa vertu & pour sa grande sagesse. Quelle vie pensez-vous que ce pauvre homme mene dans sa maison, quand vous le voyez venir tous les jours dans vos assemblées avec un méchant habit tout usé? N'y a-t-il pas grand sujet de croire que celui qui tremble ainsi de froid en public meurt de faim en particulier, & qu'il manque des choses les plus nécessaires? C'est cet homme que *Callias*, son cousin germain, & le plus riche des Athéniens, néglige absolument & laisse dans une affreuse misère, avec sa femme & ses enfans, quoiqu'il ait reçu de lui de grands services, & qu'en plusieurs rencontres il ait tiré seul tout le fruit du grand crédit qu'il a auprès de vous.

(a) *Callias*, voyant ses juges plus aigris & plus émus de ces reproches, que des crimes capitaux dont on l'accusoit, & craignant quelque mauvais effet de cette aigreur, appella *Aristide* & le conjura de lui rendre ce témoignage devant les juges; que très-souvent il lui avoit non-seulement offert de l'argent, mais qu'il l'avoit extrêmement

(a) *Callias* voyant ses juges plus aigris & plus émus de ces reproches.) Rien ne marque mieux l'amour, l'estime & la vénération que les Athéniens avoient pour *Aristide*, que ce qui se passa à ce jugement; le seul reproche fait à *Callias* de n'avoir pas assisté un homme de ce mérite, son cousin

germain, fut regardé par ses juges comme un crime plus capital que tous les crimes capitaux dont il étoit accusé, quoique parmi ses crimes on n'eût pas sans doute oublié le meurtre qu'il avoit fait du Perse qui lui avoit indiqué ce puits rempli d'or.

pressé de le prendre & qu'il l'avoit toujours opiniâtrément refusé, en lui disant en propres termes : *Il convient plus à Aristid de faire parade de sa pauvreté, qu'à Callias de ses richesses ; car on trouve assez de gens qui usent tant bien que mal des richesses ; mais il n'est pas facile d'en trouver qui supportent noblement & courageusement la pauvreté ; & il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux qui en aient honte.*

Aristide ayant rendu ce bon témoignage à Callias, il n'y eut personne qui ne sortit de l'assemblée plus amoureux & plus jaloux de la pauvreté d'Aristide, que des richesses de son cousin. Voilà ce qu'a laissé par écrit Eschine, disciple de Socrate ; & Platon, parmi tous les premiers hommes d'Athenes, qui se croyoient de grands personnages & des personnages de la première réputation, ne trouve qu'Aristide seul digne d'estime. (a) Car, pour Thémistocle, Cimon & Périclès, ils ont rempli leur ville de portiques, de richesses & d'autres telles vaines superfluités ; mais pour Aristide, il a toujours eu la vertu en vue dans sa manière de gouverner.

On trouve encore de grandes marques de sa bonté & de sa douceur dans la conduite

(a) Car pour Thémistocle, Cimon & Périclès, ils ont rempli leur ville de portiques, de richesses, &c.) Les ministres qui remplissent leur ville de superbes édifices & de grandes richesses, sont

bien inférieurs à ceux qui la remplissent de vertu ; car pour rendre une ville heureuse, il faut la rendre vertueuse, & non pas riche ; c'est ce que Platon a démontré.

qu'il eut avec Thémistocle ; car l'ayant toujours eu pour ennemi dans tout le tems de son administration, & ayant été même banni par ses menées , cependant quand Thémistocle , accusé de crime capital envers sa patrie , lui eut donné une belle occasion de se venger , il ne se ressentit point des maux qu'il en avoit reçus , ne se joignit point à Alcmeon & à Cimon qui , avec plusieurs autres , le poursuivoient & travailloient à le faire chasser , ne dit jamais contre lui une seule parole & ne se réjouit point de son malheur , comme il ne s'étoit jamais affligé de sa fortune.

Pour ce qui est de la mort d'Aristide , les uns disent qu'il mourut dans le Pont où il étoit allé pour les affaires de la république ; les autres assurent qu'il mourut de vieillesse à Athenes , honoré , respecté & admiré de tous ses citoyens : & voici (a) ce que Cratere le Macédonien nous a laissé sur la mort de ce grand homme. Après le bannissement de Thémistocle , le peuple , devenu fier & insolent , donna lieu à une infinité de calomniateurs qui , attaquant les plus puissans & les plus vertueux des citoyens , les exposoient à l'envie du peuple enflé de sa prospérité & de sa grande puissance. Aristide même ne fut pas épargné ; il fut condamné

(a) *Ce que Cratere le Macédonien.*) Historien qui vivoit peu de tems après Aristide. Il avoit fait un recueil des

Decrets. Vossius croit que c'est le même qui accompagna Alexandre le Grand dans ses expéditions.

pour malversation à la poursuite de Diophante du bourg d'Amphitrope , qui l'accusoit d'avoir reçu de l'argent des Ioniens lorsqu'il imposoit les tailles. Il ajoute que, n'ayant pas le moyen de payer son amende , qui étoit de cinquante (a) mines , il s'embarqua & alla mourir quelque part dans l'Ionie. Mais Cratere ne donne aucune preuve écrite de ce qu'il a avancé , car il ne rapporte ni jugement rendu , ni décret publié , quoiqu'il soit d'ailleurs fort soigneux de recueillir ces sortes de preuves & de citer toujours ses auteurs. Même tous les autres écrivains , pour dire cela en général , qui se sont attachés à écrire les injustices que le peuple a faites à ses gouverneurs & à ses généraux , marquent bien l'exil de Thémistocle , la prison de Miltiade , l'amende à laquelle il condamna Périclès , & la mort de Pachès , qui se tua lui-même dans la salle de l'audience au pied du tribunal où il alloit être condamné ; & rapportent & chantent une infinité d'histoires de cette nature. Ils n'ont pas non plus oublié le bannissement d'Aristide , mais ils ne disent nulle part un mot de cette condamnation dont Cratere a parlé.

Je dis bien plus , c'est qu'encore aujourd'hui on montre à Phalere son tombeau , que la ville lui fit élever à ses frais , parce qu'il n'avoit pas laissé de quoi se faire enterrer. On raconte aussi que ses filles furent mariées aux dépens du Prytanée , la ville s'étant chargée

(a) Deux mille cinq cens livres.

de leur donner leur mariage , & leur ayant ordonné à chacune trois mille (a) drachmes pour dot. Elle donna aussi à son fils Lyfimachus cent (b) mines d'argent , autant d'arpens de terre plantée , (c) & lui ordonna encore quatre (d) drachmes par jour ; & ce fut Alcibiade même qui en dressa le decret. Callisthene écrit de plus que Lyfimachus étant mort , & ayant laissé une fille nommée *Polyerite* , le peuple ordonna aussi à cette fille le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux jeux olympiques. Démétrius de Phalere , Hiéronymus de Rhodes , (e) Ariftoxene le musicien & Aristote même , s'il est vrai que le traité de la noblesse , qu'on trouve parmi ses ouvrages , soit véritablement de lui , racontent que Myrto , nièce d'Aristide , fut mariée au sage Socrate , qui avoit déjà une autre femme , mais qui prit aussi celle-là , parce qu'elle étoit trop pauvre pour trouver un autre mari. (f) Mais quant à ce point , Panétius le

(a) Cinq cens écus.

(b) Cinq mille livres.

(c) Et lui ordonna encore quatre drachmes par jour.)

Quoique cela paroisse aujourd'hui peu de chose , on trouvera pourtant cette somme considérable par rapport au tems , puisqu'alors on ne donnoit aux ambassadeurs que deux drachmes par jour , comme cela paroît manifestement par un passage des *Acharneuses* d'Aristophane ,

où un de ces ambassadeurs dit : *On nous envoya en ambassade auprès du grand roi , en nous donnant deux drachmes par jour.*

(d) Quarante sols.

(e) *Aristoxene le musicien.*)

C'est le même dont il est parlé dans la vie de Lycurgue. L'ouvrage de musique qui nous reste de lui en trois livres , est intitulé : *περὶ ἁρμονικῶν στοιχείων* , des *éléments harmoniques*.

(f) Mais quant à ce point ,

réfute suffisamment dans la vie qu'il a faite de ce philosophe.

Le même Démétrius de Phalere, dans un traité intitulé, *Socrate*, écrit qu'il se souvient d'avoir vu un Lyfimachus, neveu d'Aristide, qui, étant très-pauvre, se tenoit auprès du temple de Bacchus, (a) où il gagnoit sa vie à expliquer les songes sur certaines tables dressées pour cet art; & que lui-même, par un décret, avoit fait donner à sa mere & à une sœur qu'elle avoit, à chacune trois (b) oboles par jour pour leur nourriture. Il écrit aussi que dans la suite, lorsqu'il travailla à réformer les loix d'Athenes, il fit ordonner une (c) drachme par jour à chacune de ces deux femmes; & il ne faut pas s'étonner que ce peuple eût si grand soin des pauvres qui étoient dans la ville, & qu'il voyoit devant ses yeux, puisqu'ayant appris qu'une nièce d'Aristogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état très-pitoyable, sans pouvoir se marier à cause de son extrême mi-

Panétius le réfute suffisamment.) Socrate n'autoit jamais épousé une seconde femme du vivant de la première; outre que la sagesse de ses mœurs autoit résisté à ce second mariage, quoique souffert par le relâchement qui regnoit dans son pays, il ne se trouvoit pas assez bien de sa première femme pour en prendre encore une autre. Platon, son disciple, qui nous a conservé bien des particularités de sa

vie, n'a parlé que d'une femme.

(a) Où il gagnoit sa vie à expliquer les songes sur certaines tables dressées pour cet art.) Ces tables étoient des recueils où l'on marquoit ce que signifioit chaque chose, qui pouvoit venir dans l'esprit, & ce qu'on avoit appris par une prétendue expérience.

(b) Cinq sols.

(c) Dix sols.

fere , (a) il la fit venir à Athenes ; & la mariant à un des plus riches & des plus considérables partis de la ville , il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos. (b) Cette ville donne encore de notre tems tant de marques de cette même humanité & bonté , que c'est avec grande raison qu'elle est louée , honorée & admirée de tout le monde.

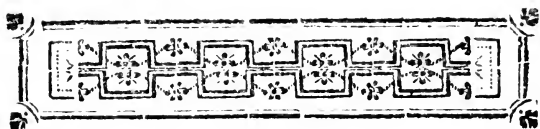
(a) *Il la fit venir à Athenes.* Plutarque relève avec raison la générosité & la charité des Athéniens qui avoient soin non-seulement des pauvres qu'ils avoient devant les yeux , mais encore de ceux qui étoient éloignés , & principalement de ceux dont les ancêtres avoient bien mérité du public. De quelle ardeur cela ne devoit-il pas enflammer le courage des particuliers qui se voyoient assurés de laisser à leurs enfans ou leurs neveux , les récompenses que la mort les auroit empêchés de recevoir eux-mêmes ? Indépendamment de la charité & de l'humanité , la politique seule devoit porter

les états à imiter cette magnificence.

(b) *Cette ville donne encore de notre tems tant de marques de cette même humanité & bonté.*) Depuis le siècle d'Aristide jusqu'à celui de Plutarque , il y a bien près de six cens ans. Il est rare qu'une ville se maintienne si long-tems vertueuse. Le témoignage que Plutarque lui rend ici , lui est bien glorieux , & sert de preuve à l'éloge que quelqu'un lui a donné , qu'à Athenes on ne trouvoit pas un seul pauvre qui demandât l'aumône , & qui déshonorât sa ville par sa mendicité. Les mendiants font un affront public à leur ville.

Fin de la vie d'Aristide.





CATON LE CENSEUR.

ON dit que Caton, surnommé *Marcus*, du nom de son pere, étoit de *Tusculum* d'où sa famille étoit originaire, & qu'avant qu'il allât à la guerre, & qu'il se mêlât du gouvernement, il passoit sa vie dans des terres que son pere lui avoit laissées près des Sabins. Quoique ses ancêtres passassent pour des gens entièrement inconnus, il vante pourtant son pere *Marcus* comme un homme de guerre & un vaillant homme, & il rapporte que son ayeul Caton reçut de ses généraux plusieurs prix d'honneur, & qu'ayant perdu dans les combats cinq chevaux de bataille, le prix lui en fut rendu des deniers publics, le peuple ayant voulu honorer ainsi sa valeur dont il avoit donné de si grandes preuves.

(a) Comme les Romains ont toujours ap-

(a) Comme les Romains ont toujours appelé hommes nouveaux, ceux qui n'avoient aucune illustration par leurs ancêtres.) Un homme qui s'étoit distingué par sa vertu & par des actions considérables, étoit illustre, généreux, mais il n'étoit pas *nobilis*, noble, & ne transmettoit à ses descendants aucune distinction. Mais celui dont les ancêtres

étoient parvenus aux charges, aux dignités, celui-là étoit noble, & rendoit nobles ses descendants. *Asconius* a parfaitement expliqué cette différence. *Qui majorum suorum habuerunt imagines*, dit-il; *ii nobiles*; *qui suas tantum, ii novi*; *qui nec majorum nec suas, ignobiles appellati sunt*. « Ceux qui avoient les images » de leurs ancêtres, ceux-là

pellé *hommes nouveaux* ceux qui n'avoient aucune illustration par leurs ancêtres, & qui commençoient à s'illustrer & à se pousser par la vertu, ils appelloient Caton *nouveau*; mais il disoit que véritablement il étoit homme nouveau quant aux honneurs & aux dignités, mais que quant aux exploits & aux services de ses ancêtres, il étoit très-ancien.

D'abord son troisième nom ne fut pas *Caton*, mais *Priscus*. (a) On changea celui de *Priscus* en celui de *Caton*, à cause de sa grande sagesse; (b) car les Romains appellent les hommes sages *Catons*. Il étoit roux & avoit les yeux verts, comme le témoigne cette épigramme, qu'un de ses malveillans fit contre lui après sa mort : *Ce roux, aux yeux verts, qui mord tout le monde, ce Porcius; (c) Proserpine refuse de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il est.*

« étoient appelés *nobiles*,
« nobles. Ceux qui n'avoient
« que les leurs, on les ap-
« pelloit *hommes nouveaux*;
« & ceux qui n'avoient ni les
« images de leurs ancêtres ni
« les leurs, étoient appelés
« *ignobiles*, ignobles ». Car
le droit d'images, *jus imaginum*, étoit attaché aux charges, aux dignités.

(a) Marcus Porcius Priscus.

(b) Car les Romains appellent les hommes sages, *Catons*. Je soupçonne qu'il y a une faute au texte : car je ne crois pas que jamais, avant Caton, les Romains aient appelé *Catons* les hommes

sages; ils les appelloient *Catos*, *Catus* étant un mot latin qui signifie *sage*, *prudent*, *avisé*; *Catus Aelius Sextus* dans Ennius. Plutarque avoit sans doute écrit, car les Romains appellent les hommes sages, *catos*.

(c) *Proserpine refuse de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il est.* C'est un trait de l'ancienne satire fort plaisant, & d'autant plus plaisant, qu'il porte aussi sur Proserpine, qui ne craint pas moins pour elle que pour ses ombres, ce caractère mordant de Caton.

Pour ce qui est de son tempérament & de sa complexion, un travail continuel & une vie sôbre & réglée, à quoi il s'étoit fait, ayant été nourri de bonne heure dans les armées, le rendirent très-bien disposé, non-seulement pour la santé, mais pour la vigueur & la force. Et quant à la parole, la regardant comme un second corps, & comme un instrument non-seulement utile, mais nécessaire pour l'exécution des grandes choses à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obscurité & hors du maniement des affaires publiques, il la cultiva & l'exerça avec soin. Il alloit plaider dans les bourgs & dans les petites villes voisines, & défendre en jugement ceux qui avoient recours à lui; de sorte que bientôt il passa pour un bon avocat affectionné à ses parties, & ensuite il acquit la réputation d'un bon orateur.

Depuis ce tems-là tous ceux qui le fréquentoient découvroient en lui une gravité de mœurs, une magnanimité, & une supériorité de génie qui demandoient d'être employées dans les plus grandes affaires, & dans une ville qui fût la maitresse des autres. Non-seulement il se montra toujours très-désintéressé en ne recevant jamais aucun salaire de ses plaidoyers, mais il faisoit encore connoître qu'il ne regardoit pas la gloire qui lui revenoit de ces actions, comme une gloire dont il dût être content; toute son ambition étoit de se faire estimer par les armes en combattant vaillamment contre les ennemis.

Aussi , tout jeune encore , il avoit l'estomac tout cicatrisé des blessures qu'il avoit reçues dans les batailles. (a) Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il fit sa première campagne dans le tems qu'Annibal , au plus fort de ses succès , ravageoit & brûloit l'Italie. Dans les combats , sa coutume étoit de ne reculer jamais , d'avancer toujours , de frapper rudement , & de montrer toujours à l'ennemi un visage terrible. De plus il usoit toujours de menaces , & parloit d'un ton de voix effroyable , convaincu , avec raison , & enseignant aux autres , que souvent ces sortes de choses étonnent plus l'ennemi , que l'épée qu'on lui présente.

Dans ses marches il alloit toujours à pied , portant ses armes , & suivi d'un seul esclave , qui portoit ses provisions. Et l'on dit qu'il ne lui arriva jamais de se mettre en colere , ou de se fâcher contre cet esclave , quelque chose qu'il lui servit pour ses repas ; mais que souvent , quand il avoit du loisir , après avoir fait ses fonctions de soldat , il le soulageoit & lui aidait lui-même à préparer son souper. A l'armée il ne buvoit jamais que de l'eau , (b) excepté quelquefois que , brûlé d'une

(a) *Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il fit sa première campagne dans le tems , &c.* Comme Annibal fut quelques années en Italie , cette époque n'est pas encore assez fixée. Si on met le fort des succès d'Annibal dans l'année du gain de la

bataille de Cannes , qui fut la dernière année de l'olympiade CXL , l'année de la naissance de Caton se trouvera la dernière année de l'olymp. CXXXVI , 231 ans avant l'ère chrétienne. Et cela s'accorde avec l'année que Cicéron a marquée.

(b) *Excepté quelquefois*

soif ardente , il demandoit un peu de vinaigre , ou que , se sentant affoibli par le travail ou la lassitude , il prenoit de quelque petit vin.

Près de sa maison de campagne étoit la petite métairie , qui avoit été (a) à Manius Curius , qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe. Caton alloit souvent s'y promener ; & considérant la petitesse de cette terre , & la pauvreté & la simplicité de la maison , il pensoit en lui-même quel homme devoit être ce personnage , qui , étant devenu le plus grand des Romains , & ayant vaincu les nations les plus belliqueuses , & chassé Pyrrhus de l'Italie , cultivoit lui-même ce petit coin de terre , & après tant de triomphes habitoit encore une si chétive maison. C'est-là , disoit-il en lui-même , que les ambassadeurs des Samnites , l'ayant trouvé assis auprès de

que, brûlé d'une soif ardente, il demandoit un peu de vinaigre.) Car le vinaigre est rafraîchissant, *ῥαψαρκιστικόν* , dit Hippocrate , c'est pourquoi on en donnoit aux moissonneurs & à ceux qui travailloient aux champs. Booz dit à Ruth , *Quando herba vestendi fuerit , veni huc & comedere panem* , & *intinge buccellam tuam in aceto*. Ruth , II , 14.

(a) A Manius Curius , qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe.) A Manius Curius Dentatus , qui triompha deux fois dans son

premier consulat , l'an de Rome 463 , premièrement des Samnites , & ensuite des Sabins. Et huit ans après , dans son troisième consulat , il triompha de Pyrrhus , quarante-deux ans avant la naissance de Caton. Il triompha encore des Lucaniens , mais ce ne fut qu'un petit triomphe appelé *ovation*. Dans le texte , les copistes ont mal écrit *Marcus* , au lieu de *Manius*. On trouve souvent de ces fautes sur les noms , il sufit de les corriger , il n'est pas nécessaire d'en avertir.

son foyer , où il faisoit cuire des raves , & lui ayant offert une prodigieuse quantité d'or , reçurent de lui cette réponse : *Que l'or n'étoit point nécessaire à celui qui savoit se contenter d'un tel dîner , & que , pour lui , il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or , que de le posséder lui-même.*

Plein de ces pensées , il s'en retournoit chez lui , & faisant de nouveau la revue de sa maison , de ses champs , de ses esclaves & de toute sa dépense , il augmentoit son travail des mains , & retranschoit toute sa vaine superfluité.

(a) Lorsque Fabius Maximus prit la ville de Tarente , Caton , encore très-jeune , faisoit la guerre sous lui. Heureusement il se trouva logé chez un Pythagoricien , nommé Néarque. Là il souhaita de l'entendre discourir de sa philosophie , & ayant entendu de lui les mêmes réflexions que fait Platon , que la volupté est le plus grand appât du mal , & que le plus grand fléau & la première calamité de l'ame , c'est le corps , dont elle ne peut se délier & se purger dans ce monde que par les raisonnemens par lesquels elle se détache & s'éloigne de toutes les passions & affections corporelles , il fut si charmé de ces

(a) Lorsque Fabius Maximus prit la ville de Tarente , Caton encore très-jeune faisoit la guerre sous lui.) Fabius Maximus prit Tarente dans son cinquième consulat , l'an de Rome 544 , la dernière

année de l'olympiade CXLII. Caton avoit alors vingt-trois ans ; mais il avoit déjà fait sa première campagne cinq ans auparavant , sous le même Fabius qui étoit consul pour la quatrième fois.

beaux discours, qu'il en aima davantage la frugalité & la tempérance. Cependant on dit qu'il ne s'attacha que fort tard aux lettres grecques, & qu'il étoit déjà avancé en âge quand il commença à lire les livres grecs, parmi lesquels il profita un peu de Thucydide, & beaucoup davantage de Démosthène, pour former son style & pour se rendre éloquent. Au moins on voit que ses écrits sont suffisamment ornés & enrichis de maximes & d'histoires empruntées de ces livres; & parmi ses moralités & ses sentences, on en trouve un grand nombre qui sont tirées & traduites mot à mot de ces originaux.

Il y avoit en ce tems-là un homme des plus nobles & des plus puissans de Rome, qui, par son grand sens & par son bon esprit, étoit très-capable de démêler & de connoître une vertu naissante, & qui, par sa bonté, par sa générosité & par sa douceur, étoit très-propre à la nourrir & à la pousser; c'étoit Valérius Flaccus. Ce personnage avoit des terres contiguës à la petite métairie de Caton. Là il entendoit souvent parler ses esclaves de la manière de vivre de son voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs; on lui racontoit que dès le matin, il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adrescoient à lui; que de-là, il revenoit dans son champ, où jettant une méchante tunique sur ses épaules, si c'étoit en hiver, & nud, si c'étoit en été, il travailloit avec ses domestiques; & après le travail,

assis avec eux à table , il mangeoit du même pain & buvoit du même vin. On lui rapportoit encore beaucoup d'autres marques de sa douceur & de sa modération ; on lui redisoit même plusieurs de ses discours , qui étoient autant de sentences pleines de force & de sens.

Valérius , ravi de ces rapports, l'envoya prier à dîner. Depuis ce moment l'ayant hanté plus familièrement , il reconnut en lui des mœurs si douces , & tant d'honnêteté , de politesse & d'esprit , qu'il vit bien que c'étoit comme une plante excellente , qui méritoit d'être cultivée & transplantée dans un meilleur terroir. Il lui conseilla donc & lui persuada d'aller à Rome s'entremettre des affaires publiques.

Il n'y fut pas long-tems sans se faire des amis & des admirateurs par ses plaidoyers. Et Valérius augmentant par son crédit la considération qu'on avoit déjà pour lui , & le poussant aux charges & aux honneurs , il fut premièrement tribun de soldats , ensuite questeur ; & ayant acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans ses charges , il fut concurrent de Valérius , même dans les plus grandes dignités, car on le nomma (a) consul avec lui , & après cela censeur.

D'abord , parmi les plus anciens sénateurs , il choisit Q. Fabius Maximus pour s'attacher à lui. De tous les Romains c'étoit celui qui

(a) Il fut nommé consul avec lui, l'an de Rome 558. Il avoit quarante ans.

avoit le plus de grandeur , de gloire & de puissance ; mais ce que Caton estimoit & admiroit le plus , c'étoit ses mœurs & sa manière de vivre , qu'il regarda comme les plus grands modeles sur lesquels il pût se former. Aussi ne balançat-il pas un moment à se brouiller avec le grand Scipion , qui alors tout jeune encore s'opposoit le plus à l'agrandissement de Fabius , comme de celui qui le traversoit le plus , & qui portoit le plus d'envie à sa gloire. Car ayant été envoyé questeur sous lui à la guerre d'Afrique , comme il vit que ce général continuoit de vivre à l'armée avec sa magnificence ordinaire , & qu'il donnoit de l'argent à ses troupes sans aucun ménagement , il lui parla avec liberté & avec franchise , lui disant , *que cette grande dépense n'étoit pas ce qui faisoit le plus grand tort à la république ; mais que ce qui lui faisoit un tort irréparable , c'est que par là il corrompoit l'ancienne simplicité des soldats , en les accoutumant à employer en luxe & en volupté le superflu d'une paye qui ne devoit être que suffisante pour leurs besoins.* Scipion lui répondit : *Qu'il n'avoit pas besoin d'un questeur si exact ; qu'il vouloit faire la guerre à pleines voiles , & qu'il devoit rendre compte à la république , non des sommes qu'il auroit dépensées , mais des exploits qu'il auroit exécutés.*

Cette réponse ouïe , Caton le quitta dès la Sicile , & s'en retourna à Rome , & criant dans le sénat avec Fabius , *que Scipion fai-*

soit des dépenses immenses & inutiles , & qu'il passoit puérilement les jours dans les théâtres & dans les lieux d'exercice , comme s'il n'étoit point envoyé pour faire la guerre , mais pour célébrer des jeux ; il fit tant qu'on envoya à Scipion des tribuns pour s'informer du fait , & pour le ramener à Rome , si ces accusations se trouvoient véritables.

Ces tribuns étant arrivés à l'armée, Scipion leur remontra , *que la victoire dépendoit des grands préparatifs , & de l'appareil qu'il faisoit pour cette guerre ; & il leur fit voir , que véritablement pendant qu'il avoit du loisir , il vivoit agréablement avec ses amis , mais que sa dépense n'empêchoit pas qu'il ne fût très-sévère & très-exact dans tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important pour la discipline.* Les commissaires furent contens de cette justification , & il continua sa route vers l'Afrique.

Pour revenir à Caton , la réputation & l'autorité qu'il acquéroit par son éloquence , augmentoit de jour en jour , & on l'appelloit communément le **Démosthène Romain** ; mais ce qu'on estimoit & qu'on vantoit encore plus en lui , c'étoit sa maniere de vivre. Dans la carrière de l'éloquence il avoit une infinité de rivaux ; tous les jeunes gens de Rome aspirant à la gloire de bien parler , & tâchant de se surpasser les uns les autres , au lieu qu'il en avoit très-peu dans le reste. Car de trouver des gens qui comme lui puissent labourer leurs terres de leurs propres mains ,

selon l'ancien usage de leurs peres, qui se contentassent d'un dîner préparé sans feu, & d'un souper sobre & frugal, qui s'accommodassent d'un habit très-simple, & d'une pauvre petite maison, & qui fissent plus de cas de pouvoir se passer des choses superflues, que de les posséder, cela étoit très-rare.

(a) La république ne conservoit plus la pureté & la sévérité de son ancienne discipline, à cause de son immense grandeur, & étoit forcée par la quantité d'affaires différentes qu'elle avoit à régler, & par ce nombre infini de peuples qui étoient soumis à son vaste empire, de recevoir dans son sein un mélange confus de toutes sortes de mœurs & des modeles infinis de toutes sortes de vies. C'est donc avec beaucoup de raison & de justice que l'on admiroit Caton, lorsque l'on voyoit tous les autres citoyens effrayés des moindres travaux, & amollis par les voluptés, & Caton seul invincible aux uns & aux autres, non-seulement dans sa jeunesse, & au plus fort de son ambition, mais dans sa vieillesse, lorsque ses années avoient blanchi ses cheveux, & après son consulat & son triomphe, comme un généreux athlete, qui, après avoir été couronné, ne laisse pas de conti-

(a) *La république ne conservoit plus la pureté & la sévérité de son ancienne discipline, à cause de son immense grandeur.*) C'est une vérité que l'expérience de tous les siècles a confirmée. Les mœurs & la pureté de la discipline s'affoiblissent dans un état, à mesure qu'il devient plus grand. Les raisons en sont sensibles.

nuer sa règle & ses exercices ordinaires , & y persévère jusqu'à la mort.

Il écrit lui-même qu'il ne porta jamais de robe qui eût coûté plus de cent drachmes ; que lors même qu'il commandoit les armées , ou qu'il étoit consul , il buvoit du même vin que ses esclaves ; que pour son dîner , il ne faisoit jamais acheter de la viande au marché que pour trente sesterces (a) , & cela pour l'amour de sa ville , afin que son corps , fortifié par cette vie simple & frugale , fût plus propre à soutenir les fatigues de la guerre.

Il ajoute , (b) qu'ayant hérité d'un de ses amis une tapisserie de Babylone à personnages , il la fit vendre le jour même ; que de toutes les maisons qu'il avoit aux champs , il n'y en avoit pas une qui fût blanchie & crépie ; que jamais il n'avoit acheté d'esclaves au-dessus de (c) quinze cens drachmes , ne cherchant point des esclaves beaux , bien-faits , délicats , mais des esclaves robustes & propres au travail , dont il avoit besoin pour mener ses bœufs & pour panser ses chevaux de labourage ; (d) & que quand ces mêmes

(a) Trois livres quinze sols.

(b) Qu'ayant hérité d'un de ses amis une tapisserie de Babylone à personnages.) Le grec dit , ἐπίβλημα τῶν ποικίλων βιβλώων. Ce mot ἐπίβλημα peut signifier une robe , une couverture de lit , une courte-pointe , & une tapisserie. Je l'ai pris dans le dernier sens , à cause d'un passage du troisième chapitre

d'Isaïe , où on lit ἐπιβλήματα καὶ κατὰ τὴν εἰκόνα , ce qui ne se peut entendre , à mon avis , que des tapisseries ou des tapis dont les Perses couvroient les parquets des chambres.

(c) Sept cens cinquante livres.

(d) Et que quand ces mêmes esclaves étoient devenus vieux , il croyoit qu'il falloit les vendre , &c.) C'est ce que

esclaves étoient devenus vieux , il croyoit qu'il falloit les vendre pour ne pas nourrir des gens inutiles. En un mot, qu'il estimoit que rien de superflu n'étoit jamais à bon marché, & que tout ce dont on pouvoit se passer, ne coutât-il qu'une (a) obole, étoit toujours trop cher, & qu'il valoit beaucoup mieux avoir des terres où il y a beaucoup à semer & à faire des nourritures, que des terres où il y a beaucoup à arroser & à balayer.

Les uns interpretoient cela à mesquinerie & à avarice; les autres soutenoient que pour corriger & réprimer par son exemple le luxe & la superfluité de ses citoyens, il se resserroit lui-même dans des bornes plus étroites. (b) Pour moi je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, & après qu'on s'en est servi, de les chasser ou de les vendre dans leur vieillesse, c'est la marque d'un méchant naturel, & d'une ame basse & fordide, qui croit que l'homme n'a de liaison avec l'homme que pour ses besoins &

Caton dit en propres termes, il veut que le pere de famille vende tout ce qui est vieux & inutile. *Vendat boves vetulos, armenta dellicula, oves delliculas, lanam, pelles, plostrium vetus, ferramenta vetera, servum senem, servum morbosum; & si quid aliud superfit, vendat. Patrem familias vendacem, non emacem esse oportet.* Et il a raison en tout, hors sur les esclaves.

(a) Vingt deniers.

(b) Pour moi je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme; & après qu'on s'en est servi, de les chasser.) Ce sentiment fait honneur à Plutarque; cela étoit même plus injuste alors qu'il ne l'est aujourd'hui, car les esclaves n'acquéroient rien pour eux, au lieu que parmi nous les domestiques gagnent & peuvent épargner pour s'entretenir dans leur vieillesse.

pour sa seule utilité. Cependant nous voyons que la bonté a plus d'étendue que la justice, car nous sommes nés pour observer la loi & l'équité avec les hommes ; (a) mais pour la bonté & la reconnoissance , nous les étendons très-souvent jusqu'aux animaux , car elles procedent d'une riche source de douceur & d'humanité , qui est naturellement dans l'homme.

En effet , de nourrir des chevaux après qu'ils sont rompus de travail , & des chiens , je ne dis pas pendant qu'ils sont jeunes & qu'ils peuvent servir , mais quand ils sont vieux & inutiles , cela convient à l'homme , qui a les qualités de l'homme , l'humanité & la bonté. Aussi les Athéniens , après avoir achevé le temple appelé HECATONPEDON , renvoyerent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail , & les envoyèrent dans les pâturages comme des animaux consacrés ; & l'on dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même se présenter au travail , se mettre à la tête de celles qui traînoient des charettes à la citadelle , & marcher devant elles , comme pour les exhorter & les encourager , ils ordonnerent par un décret qu'elle feroit nourrie jusqu'à sa mort aux

(a) *Mais pour la bonté & la reconnoissance , nous les étendons très-souvent jusqu'aux animaux.*.) Cela est certain , & les philosophes ont démontré que le propre de l'homme de bien est de vouloir du bien , non-seulement à tous les

hommes , mais aux animaux , & ils ont poussé cela jusqu'aux plantes & aux choses même les plus inanimées. On peut voir Simplicius sur le trente-quatrième article du Manuel d'Epictète , vol. 1 , pag. 173 de mon édition.

dépens du public. On voit encore , près du tombeau de Cimon , la sépulture des cavales avec lesquelles il avoit été autrefois vainqueur dans les jeux olympiques. Une infinité d'autres ont fait enterrer avec soin les chiens qu'ils avoient nourris , & qui avoient été comme leurs amis familiers. On fait l'histoire de l'ancien Xantippe , pere de Périclès. Lorsque les Athéniens , dans la guerre des Perses , furent obligés de quitter leur ville pour se retirer à Salamine , Xantippe s'embarqua comme les autres ; son chien ne pouvant supporter d'être abandonné de son maître , se jeta à la mer , le suivit toujours en nageant près de son vaisseau , & en arrivant à Salamine il expira sur le rivage ; son maître le fit enterrer sur ce même endroit de la côte , où l'on montre encore son tombeau , qui de-là est appelé *Cynosséma* (a). Car nous ne devons pas nous servir des choses qui ont une ame , comme nous nous servons des fouliers & autres ustensiles , que nous jettons lorsqu'ils sont rompus & usés par le service qu'ils nous ont rendu ; & ne fût-ce pour autre chose que pour apprendre à aimer les hommes , il faudroit en faire comme une espece d'apprentissage en nous accoutumant par ces petites choses à être doux & humains. (b) Je

(a) *La sépulture du chien.*

(b) *Je suis bien que pour rien au monde je ne me déferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres.*) Plutarque pouloit en cela un peu

trop loin l'humanité , & c'étoit un trop grand attachement à la philosophie Pythagoricienne. Pourquoi ne pas se défaire d'un bœuf qui a servi & qui est devenu vieux ? N'y avoit-il

fais bien que pour rien au monde je ne me déferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres ; à plus forte raison ne pourrois-je jamais me résoudre à renvoyer un vieux domestique en le chassant de ma maison comme de sa patrie , & en l'éloignant du lieu où il seroit accoutumé , & de sa manière de vivre ordinaire , pour quelque petit argent que j'en pourrois retirer en le vendant , (a) vû même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'acheteroit , qu'à moi qui l'aurois vendu.

Cependant Caton , comme se glorifiant de pareilles choses , dit lui-même qu'il laissa en Espagne le cheval dont il s'étoit servi pendant qu'il y commandoit , afin de ne pas mettre sur les comptes de la république l'argent qu'il en auroit coûté pour le passer en Italie. Mais quant à ces choses , (b) s'il faut

pas des boucheries , & ne falloit-il pas se nourrir ? Aujourd'hui que nous avons des regles d'humanité & de justice plus sûres que celles de ces philosophes , nous nous contentons de bien nourrir le bœuf qui travaille , & de ne pas le surcharger ; mais nous le vendons quand il est vieux , parce qu'il faut qu'il serve à d'autres usages. Ce que Plutarque ajoute des domestiques est parfaitement beau.

(a) *Vu même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'acheteroit.*) Plutarque joint ici à la raison d'humanité , une raison de justice. Il ne veut

pas que nous embâtions un autre d'un esclave inutile , & que nous connoissons nous-mêmes inutile , puisque nous ne pouvons nous en servir. Mais celui qui l'achete , ne le voit-il pas tel qu'il est ? Il a ses vues. N'importe , ce sentiment de Plutarque est très-beau & très-louable , & il vaut mieux pécher de ce côté-là.

(b) *S'il faut les imputer à magnanimité , ou à bassesse d'ame , c'est au lecteur à se servir de sa raison pour le décider.*) Plutarque ne veut pas le décider lui-même ; car , par ses principes , sa décision n'auroit pas été favorable à

les

les imputer à la magnanimité ou à bassesse d'ame, c'est au lecteur à se servir de sa raison pour le décider. Du reste, il est constant que c'étoit un homme très-admirable par son abstinence, qui alloit au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Pendant qu'il commandoit l'armée, il ne prit jamais du public plus de trois minots attiques de froment par mois pour lui & pour toute sa maison, & il prit toujours un peu moins de trois demi-minots (a) d'orge par jour pour ses chevaux & bêtes de voiture. Ayant eu le gouvernement de la Sardaigne, au lieu que tous les autres préteurs qui l'avoient eu avant lui, ruinoient le pays à se faire fournir des pavillons, des lits, des habits, & les fouloient encore par une suite nombreuse de domestiques, & par une foule d'amis, & par des dépenses excessives en jeux, en festins & autres telles somptuosités; lui au contraire, il ne se fit remarquer que par une simplicité incroyable & inouïe dans toute sa dépense. Car il ne prit pas un seul denier du public; & quand il alloit visiter les villes de son gouvernement, il marchoit à pied, sans aucune voiture, suivi seulement d'un officier public, qui lui por-

Caton; mais pour bien juger de ces maximes de Caton, il en faut juger sur les regles de la philosophie Stoïcienne qu'il suivoit. Selon ces regles, on ne trouvera nulle bassesse d'ame dans toute cette con-

duite; mais je doute qu'on y puisse trouver de la magnanimité, ou ce sera une magnanimité bien alambiquée.

(a) Le minot contenoit cent huit livres pesant.

toit une robe & un vase pour faire les libations à ses sacrifices. Mais si dans ces sortes de choses il se montroit modeste, simple & commode à ceux qui lui étoient soumis, en revanche il leur faisoit sentir sa gravité & sa sévérité dans tout le reste; car il étoit inexorable dans tout ce qui regardoit la justice, & d'une fermeté inébranlable & d'une rigueur inflexible, lorsqu'il s'agissoit de l'exécution des ordres qu'il avoit donnés. (a) De sorte que jamais la puissance Romaine n'avoit paru à ces peuples ni si terrible, ni si aimable.

Ce même caractère; je veux dire ce mélange de qualités contraires qui paroît dans sa conduite & dans ses mœurs, on le trouve dans son style, qui est tout ensemble gracieux & fort, doux & véhément, railleur & austère, sententieux & pourtant simple & familier comme celui qu'on employe dans les conversations & les disputes. Et comme Platon dit de Socrate, *que par le dehors il paroïssoit aux passans un homme grossier, un satyre & un débauché*; (b) mais qu'en de-

(a) De sorte que jamais la puissance Romaine n'avoit paru à ces peuples ni si terrible ni si aimable.) Voilà deux effets qui paroissent bien contraires; cependant il est impossible qu'ils ne se trouvent ensemble, quand ceux qui commandent joignent à l'exacte justice la douceur, la modération & la simplicité.

(b) Mais qu'en dedans il

étoit plein de vertu.) J'ai traduit ce passage sur les endroits même du *Banquet* de Platon d'où il est tiré. On peut les voir, tom. III, pag. 216 & 221. Je soupçonne qu'il manque quelque chose au texte de Plutarque, car ce mot *καὶ πρὸς τοὺς παρὰ τὸν πόρον* me paroît bien petit au prix de ce qu'Alcibiade dit lui-même dans l'original.

dans il étoit plein de vertu , & qu'il en feroit des discours graves & tout divins , qui remuoient l'ame , & qui arrachotent des larmes à ceux qui les écoutotent ; on peut dire la même chose de Caton. De sorte que je ne puis comprendre ce qu'ont pensé ceux qui ont comparé son style à celui de Lyfias. (a) Mais quant à cela nous le laisserons décider à ceux à qui il appartient mieux de sentir & de discerner le style des Romains , & d'en porter leur jugement. Pour nous , persuadés que les mœurs des hommes paroissent beaucoup plus dans leurs discours que dans les traits de leur visage , où la plupart les cherchent pourtant , nous rapporterons de lui quelques-uns de ses mots que l'on a recueillis.

Un jour donc que le peuple vouloit à toute force & hors de saison , que l'on fît une distribution de bled à tous les citoyens , pour l'en détourner , il commença ainsi son discours : *Il est bien difficile , mes citoyens , de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles.* Une autre fois , blâmant l'excessive dépense que l'on faisoit à Rome pour la table , il dit : *Qu'il étoit bien difficile de sauver une ville dans laquelle un poisson se vendoit plus cher*

(a) Mais quant à cela nous le laisserons décider à ceux à qui il appartient mieux de sentir & de discerner le style des Romains.) Plutarque ne savoit pas parfaitement le latin , mais il en savoit assez pour lire les auteurs dans cette

langue , & il avoit lu non-seulement ceux que nous avons , mais aussi plusieurs que nous n'avons pas ; cependant il ne veut pas se mêler de juger de leur style. Voilà une modestie bien louable & peu imitée de notre tems.

qu'un bœuf. Dans une autre rencontre , il dit : Que les Romains ressembloient aux moutons ; car comme un mouton ne fait rien de lui-même , & n'obéit point seul au berger , mais fait tout par compagnie , & suit les autres moutons , il en est de même de vous , Romains ; il y a tels conseillers , dont vous ne daigneriez pas suivre les avis si vous les consultiez chacun en particulier , & qui vous menent pourtant comme ils veulent quand vous êtes tous ensemble. Vous les suivez les uns à l'exemple des autres , comme véritables moutons.

Dans un autre discours qu'il fit contre l'autorité que les femmes prenoient sur leurs maris : *Tous les hommes , dit-il , gouvernent les femmes , nous gouvernons tous les hommes , & nos femmes nous gouvernent. Mais pour ce mot , il peut avoir été pris des apophthegmes de Thémistocle , qui , comme son fils , lui faisoit ordonner plusieurs choses par sa mere : Ma femme , lui dit-il , les Athéniens gouvernent tous les Grecs ; je gouverne les Athéniens , tu me gouvernes , & tu es gouvernée par ton fils. Qu'il use donc avec plus de modération de sa puissance , qui , tout fou qu'il est , le rend maître des Grecs.*

Une autre fois , il dit : *Que le peuple Romain mettoit le prix , non-seulement aux diverses sortes de pourpre , mais encore aux études & aux arts. Car , ajouta-t-il , comme les teinturiers emploient la pourpre , qui est la plus recherchée & qui plaît le plus ,*

(a) *de même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous louez.*

En les exhortant à la vertu, il leur dit : *Si c'est par la vertu & par la sagesse que vous êtes devenus grands, ne changez point pour devenir pires que vous n'êtes ; mais si c'est par l'intempérance & par le vice, changez pour devenir meilleurs ; car vous êtes devenus assez grands par ces méchantes voies.*

Sur ceux de parmi le peuple, qui briguoient les charges, (b) il disoit : *Que c'étoient des gens qui, ne sachant pas le chemin, de peur de s'égarer, cherchoient des huissiers & des massiers qui marchassent devant eux pour les conduire.*

Il reprenoit ses citoyens de ce qu'ils éli-
soient souvent les mêmes personnes pour les
élever aux premières dignités, & il leur di-
soit : *Vous paroissez ou n'estimer pas beaucoup
ces charges, ou ne trouver pas beaucoup de
gens dignes de les remplir.*

Sur un de ses ennemis, qui menoit une vie
très-honteuse & très-infame : (c) *Sa mere,*

(a) *De même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous louez.* Abus assez ordinaire dans tous les états ; on n'apprend & l'on ne recherche que ce qui y est estimé & approuvé, parce qu'il n'y a que cela qui mène à la fortune, & que tout le reste ne fait que languir. Voilà d'où vient que les lettres & les

sciences sont si abandonnées.

(b) *Il disoit que c'étoient des gens qui ne sachant pas le chemin.* Ce mot est excellent. Caton reprochoit par-là à ces gens qui aspiraient aux dignités leur ignorance, qui faisoit qu'ils auroient eu besoin de se conduire par les avis de leurs huissiers & de leurs massiers.

(c) *Sa mere*, dit-il, prend

dit-il, *prend pour une malédiction, & non pour une priere, quand quelqu'un souhaite que ce fils lui survive.*

Un jour, en montrant un homme qui avoit vendu quelques héritages que son pere lui avoit laissés sur la côte de la mer, il faisoit semblant de l'admirer & de le regarder comme un homme plus fort que la mer même : *Car, disoit-il, ce que la mer auroit eu de la peine à miner & à inonder, il l'a englouti tout d'un coup sans la moindre peine.*

Le roi Eumenès étant allé à Rome (a), le sénat le reçut avec toutes sortes d'honneurs, & tous les Romains s'empressoient autour de lui, & lui faisoient la cour à l'envi les uns des autres ; mais on voyoit manifestement que Caton le méprisoit & cherchoit à l'éviter. Sur quoi quelqu'un lui ayant dit : *Pourquoi fuyez-vous ainsi Eumenès ? c'est un si bon prince, & si bon ami des Romains. Si bon prince qu'il te plaira*, lui répond-il, (b) *mais moi je sais qu'un roi est toujours un animal mangeur de chair humaine ; & de tous les rois qu'on a le plus vantés, il n'y en a*

pour une malédiction, & non pour une priere, &c.) Il n'y a jamais eu de trait de satyre plus piquant. La charité des meres pour leurs enfans est si grande, qu'il faut qu'un homme se soit rendu bien infame pour obliger sa mere à regarder comme une malédiction la priere qu'on fait qu'il lui survive.

(a) Eumenès alla à Rome l'an de Rome 581. Caton avoit alors trente-neuf ans.

(b) *Mais moi je sais qu'un roi est toujours un animal mangeur de chair humaine.)* Ce trait est tiré de ce mot d'Homere, dans le premier livre de l'Iliade, *ὁ μὲν τις βασιλεὺς, ὁ δὲ θεὸς, ὁ δὲ ἄνθρωπος, ὁ δὲ κτήνη*, roi mangeur des peuples.

pas un seul qui puisse être comparé à un Epaminondas , à un Périclès , à un Thémistocle , à un Manius Curius , ni même à un Amilcar , surnommé Barca.

Il disoit ordinairement , *que ses ennemis le haïssoient , parce qu'il se levait la nuit , non pour vaquer à ses affaires , mais pour vaquer à celles de la république , & qu'il aimoit mieux en bien faisant n'en être pas récompensé , qu'en mal faisant n'en être pas puni. Que pour lui , il pardonnoit aux autres leurs fautes , mais qu'il ne se pardonnoit jamais les siennes.*

Un jour les Romains ayant nommé trois ambassadeurs pour les envoyer au roi de Bithynie , dont l'un avoit les pieds perdus de la goutte , l'autre avoit un grand vuide au crâne pour avoir été trépané , & le troisième passoit pour fou ; Caton plaisantant sur ce beau choix , dit , *que Rome envoyoit une ambassade qui n'avoit ni pieds , ni tête , (a) ni sens.*

(b) Dans l'affaire des bannis d'Achaïe , Scipion l'ayant sollicité , à la priere de Po-

(a) Le grec dit *ni cœur* ; les anciens plaçoient le sens & l'esprit dans le cœur.

(b) Dans l'affaire des bannis d'Achaïe.) Plutarque parle ici de ces mille Achéens qui , ayant été accusés d'avoir voulu livrer leur patrie au roi Persée , furent arrêtés , renvoyés à Rome , & dispersés dans toute l'Italie , la première année de l'Olympiade CLIII. Ils furent-là

dix-sept ans , après lesquels ceux qui se trouverent encore en vie , au nombre d'environ trois cens , furent renvoyés dans leur patrie par un arrêt du sénat , qui fut rendu surtout en faveur de Polybe , la deuxième année de l'Olympiade CLVII. Polybe les appelle *κατηγορούμενοι* , les accusés , & *ἐναγκλημένοι* , les évoqués en Italie , & il étoit lui-même du nombre

lybe , de favoriser la cause de ces bannis , quand l'affaire fut portée au sénat , il y eut de grandes contestations ; les uns vouloient que ces bannis fussent renvoyés dans leur patrie , & rétablis dans leurs biens , & les autres s'y opposoient. Enfin Caton se levant pour opiner à son tour , dit : *Comme si nous n'avions rien à faire , nous nous amusons ici à disputer tout un jour (a) sur quelques petits méchants vieillards de Grece , pour savoir s'ils seront plutôt enterrés par nos fossoyeurs que par ceux de leur pays.* L'arrêt du sénat fut que les bannis seroient renvoyés.

Quelques jours après , Polybe sollicitoit la permission d'entrer encore au sénat pour demander que ces bannis fussent rétablis dans les honneurs & dignités qu'ils avoient avant leur bannissement ; mais avant que de faire cette démarche , il voulut pressentir le sentiment de Caton. Il va donc le trouver , & lui communique son dessein. Caton se prenant à rire , lui dit : *Polybe , (b) vous n'imitiez pas*

(a) *Sur quelques petits méchants vieillards de Grece , pour savoir s'ils seront plutôt enterrés par nos fossoyeurs , que par ceux de leur pays.*) La plaisanterie de ce mot de Caton ne seroit pas sentie , si on ne savoit que ces bannis étoient dispersés dans l'Italie , & qu'il y avoit dix-sept ans qu'ils y étoient. C'est pourquoi il étoit nécessaire de l'expliquer.

(b) *Vous n'imitiez pas la*

sagesse d'Ulysse , vous voulez rentrer dans l'ancre du Cyclope.) Il n'y a point dans Pline de passage qui ait été plus défiguré par les traducteurs. Amiot a traduit : *Il me semble , Polybias , que tu fais comme Ulysse , qui étant une fois échappé de la caverne du géant Cyclope , y voulut retourner pour aller querir son chapeau & sa ceinture qu'il y avoit oubliés.* Le traducteur latin a dit de

la sagesse d'Ulysse ; vous voulez rentrer dans l'ancre du Cyclope pour un chapeau & pour une ceinture que vous y avez oubliés.

Il disoit , *que les fous servent plus à l'instruction des sages , que les sages à l'instruction des fous ; car les sages fuient l'exemple des fous , & les fous ne suivent pas l'exemple des sages.*

Il disoit encore , *que des jeunes gens , il aimoit bien mieux ceux qui rougissoient , que ceux qui pâlissoient. Et qu'à la guerre , il ne vouloit point d'un soldat , qui , en marchant , remuoit les mains , & en combattant remuoit les pieds , & qui ronfloit plus haut dans son lit , qu'il ne crioit dans les batailles. Pour se moquer d'un homme qui étoit d'une grosseur exorbitante : A quoi , dit-il , peut être utile à sa patrie un corps qui n'est que ventre ?*

Un homme décrié par ses voluptés cherchoit à faire liaison avec lui , mais il le refusa toujours , disant , *qu'il ne pourroit vivre avec un homme qui avoit plus de sentiment dans le palais que dans le cœur.*

même , Polybium , ait *sicut Ulysses , iterum velle Cyclopiis speluncam , quod pileum illic & cinctum per oblivionem reliquisset , subire.* Il ne falloit que lire le neuvième livre de l'Odyssée , pour voir qu'Ulysse ne laissa point son chapeau & sa ceinture dans l'ancre du Cyclope , & qu'il ne pensa nullement à y rentrer pour les aller chercher , & que par conséquent il falloit corriger

dans le texte de Plutarque , *ὅτι ὡς περὶ τὸ ἄλλοτερον* , *Vous ne faites pas comme Ulysse.* Le sens seul demande cette restitution ; Caton ne veut & ne doit pas dire à Polybe qu'il a fait ce qu'a fait un homme sage , mais qu'il fait ce qu'un homme sage n'a pas fait. Comme Polybe étoit lui-même du nombre de ces bannis , ce mot est excellent , & d'une grande justesse.

Il disoit , que *l'ame d'un amant vit dans un corps étranger ; & que , dans sa vie , il n'y avoit que trois choses dont il se repentoit ; la première , d'avoir confié un secret à sa femme ; la seconde , d'avoir été par eau lorsqu'il pouvoit aller par terre ; & la troisième , d'avoir passé un jour sans rien faire.* A un vieillard fort corrompu , il lui dit : *Mon ami , la vieillesse a assez d'autres laideurs ; n'y ajoute point encore la laideur du vice.*

Un tribun du peuple , qui étoit soupçonné de s'être servi de poison , proposoit une loi injuste qu'il s'efforçoit de faire passer ; Caton lui dit : *Mon enfant , je ne sais lequel est le plus dangereux , ou de boire ce que tu prépares , ou d'autoriser ce que tu écris.*

Accablé d'injures par un homme fort débauché , & qui vivoit dans un fort grand désordre , il lui répondit : *Le combat est trop inégal entre toi & moi ; tu entends volontiers des sottises & des infamies , & tu en dis avec plaisir , & moi ni je ne suis accoutumé à en entendre , ni je ne prends plaisir à en dire.*

Voilà quelles étoient ses réponses qu'on nous a conservées , & qui nous marquent suffisamment ses mœurs.

Ayant été nommé consul avec son ami Valérius Flaccus , la province de l'Espagne , que les Romains appellent citérieure , lui échut par le sort. Là , comme il domptoit une partie de ces nations par la force , & qu'il gagnoit les autres par la douceur , tout d'un coup il se trouva environné d'une armée de

Barbares , & en grand danger d'être défait & chaffé. Il envoya donc promptement demander du fecours aux Celtibériens , voifins de fa province. Les Celtibériens demanderent deux cens talens pour l'aller fecourir. Tous les officiers de fon armée trouvoient que c'étoit une chofe infupportable que les Romains achetaffent à beaux deniers comptans le fecours des Barbares ; mais Caton leur dit : *Cet achat n'eft pas fi terrible que vous penfez ; car fi nous fommes vainqueurs , nous les payerons aux dépens de nos ennemis , & non pas aux nôtres. Et fi nous fommes vaincus , il n'y aura perfonne qui paye , ni qui demande.* Il gagna la bataille , & tout lui fuccéda à fouhait. Polybe écrit que les murailles de toutes les villes de cette partie de l'Efpagne , qui eft en-deçà du Bétis , furent rafées par fes ordres dans un feul & même jour. Or il y en avoit un très-grand nombre , & toutes pleines d'hommes très-belliqueux. Caton lui-même écrit , *qu'il prit plus de villes , qu'il ne fut de jours dans fon expédition ; & ce n'eft point une vanterie , car il y en avoit effectivement quatre cens.*

Quoique fes troupes euflent fait un grand butin dans cette expédition , il ne laiffa pas de leur donner encore une livre pefant d'argent par tête , difant , *qu'il valoit mieux qu'ils s'en retournaffent tous dans leurs maifons avec un peu d'argent , que s'il n'y en avoit qu'un petit nombre qui s'y en retournât avec beaucoup d'or.* Et pour lui , il affure que de

tout ce qui avoit été pris à cette guerre , il n'en avoit eu pour sa part que ce qu'il avoit bu & mangé. *Ce n'est pas*, dit-il, *que je blâme ceux qui cherchent à profiter dans ces occasions ; mais c'est que j'aime mieux disputer de valeur & de vertu avec les plus gens de bien , que de richesses avec les plus opulens , & d'avidité avec les plus avarés.* Et non-seulement il se conserva pur & net de toutes sortes de pilleries & de concussions , mais il en conserva aussi purs & nets ses domestiques , & ceux qui lui étoient soumis.

Il avoit mené avec lui cinq esclaves. L'un d'eux , nommé Paccus , avoit acheté trois jeunes garçons , qui étoient parmi les prisonniers ; & ayant su que son maître en étoit averti , il n'osa soutenir sa vue , & se pendit plutôt que de se présenter devant lui. Caton fit vendre les trois jeunes garçons , & porter au trésor le prix qu'il en reçut.

Pendant qu'il s'occupoit à terminer les affaires d'Espagne , le grand Scipion , qui étoit son ennemi , & qui vouloit empêcher le cours de ses prospérités , & avoir l'honneur de finir lui-même cette guerre , fit tant par ses menées , qu'il fut nommé pour lui succéder au gouvernement d'Espagne. Après sa nomination , il ne perdit pas un moment , & se hâta le plus qu'il lui fut possible pour ôter promptement à Caton le commandement de l'armée. Caton , informé de sa marche , prit cinq enseignes de gens de pied , & cinq cens chevaux pour aller au-devant de lui & pour

l'escorter. Chemin faisant, il soumit les Lacétaniens (a), & reprit six cens déserteurs de ses troupes qu'il fit tous mourir. Et comme Scipion en faisoit de grandes plaintes, Caton, se moquant finement de lui sous des paroles couvertes, qui faisoient allusion à ce qui se passoit alors, lui dit : (b) *Que le seul moyen de rendre Rome très-grande, c'étoit que les nobles & les grands ne cédassent pas le prix de la vertu à ceux du peuple, & que ces derniers, du nombre desquels il étoit, le disputassent de toutes leurs forces à ceux que la noblesse & l'éclat des honneurs élevoient au-dessus d'eux.*

Bien plus encore, le sénat ayant ordonné qu'on ne changeroit & qu'on ne remueroit rien dans tout ce que Caton avoit fait & établi, il arriva de-là que cet honneur, que Scipion avoit tant brigué, apporta plus de diminution à sa gloire, qu'elle ne donna d'atteinte à celle de Caton ; car tout le tems de son gouvernement se passa inutilement dans l'inaction & dans une paix profonde, qui ne donna lieu à aucun exploit.

Pour Caton, après avoir été honoré du

(a) Ou Jacétaniens, peuples autour de la ville de Jaca dans la Navarre.

(b) *Que le seul moyen de rendre Rome très-grande.*) Comme Scipion avoit envié à Caton le prix de la vertu en demandant son gouvernement d'Espagne, Caton le lui disputoit aussi de toutes

ses forces, en se comportant jusqu'au dernier moment en général, & en faisant punir des coupables. C'est le sens de ce passage, & ce qui a fait dire par Plutarque, que Caton répondit en paroles couvertes en se moquant finement de lui, & en faisant allusion à ce qui se passoit.

triomphe , il ne fit pas comme la plupart de ceux qui ne combattent pas pour la vertu , mais seulement pour une vaine gloire , & qui , dès qu'ils font parvenus aux premières dignités , & qu'ils ont obtenu les consulats & les triomphes , passent le reste de leur vie dans la paresse & dans la volupté , & se retirent des affaires ; il ne se relâcha pas de même , & n'éteignit point en lui ce desir de vertu. Mais , comme ceux qui ne font que commencer à se mêler du gouvernement & qui sont altérés d'honneur & de gloire , il se roidissoit comme pour commencer une nouvelle carrière ; il étoit toujours prêt à servir ses citoyens , soit en plaidant pour eux , soit en les accompagnant à la guerre. (a) C'est ainsi qu'il suivit le consul Tibérius Sempronius , qui fut envoyé en Thrace & sur le Danube , & lui servit de lieutenant ; & qu'ensuite (b) il servit en qualité de tribun , ou de capitaine de mille hommes , sous le consul Manius Acilius Glabrio , envoyé en Grece contre le roi Antiochus , qui parut aux Romains le plus redoutable de leurs ennemis après Annibal. Car ayant repris presque toutes

(a) *C'est ainsi qu'il suivit le consul Tibérius Sempronius.* L'année qui suivit son consulat , & la seconde année de l'olympiade CXLVI. L'histoire Romaine est pleine de ces exemples de gens qui , ayant commandé des armées , alloient servir ensuite subalternes sous d'autres généraux. Et

je suis persuadé que c'est une des choses qui ont le plus contribué à la grandeur de Rome. Ces grands hommes étoient tout entiers à l'état , & non point à eux-mêmes : ainsi ils servoient l'état en quelque qualité que ce fût.

(b) Quatre ans après son consulat.

les provinces de l'Asie, que Séleucus Nicator tenoit auparavant, & ayant réduit sous son obéissance plusieurs nations barbares très-belliqueuses, il en eut le cœur si enflé, qu'il entreprit la guerre contre les Romains, comme contre les ennemis qui désormais étoient les seuls dignes de lui disputer l'empire. Ayant donc cherché à colorer cette guerre du prétexte d'affranchir les Grecs, qui n'en avoient nul besoin, puisqu'ils étoient déjà libres, & usant de leurs loix, ayant été affranchis depuis peu (a) du joug de Philippe & des Macédoniens par le bienfait des Romains, il marcha contr'eux avec une puissante armée.

A son approche toute la Grece fut ébranlée & chancelante, corrompue par les magnifiques espérances que les orateurs, gagnés par Antiochus, lui inspiroient; mais Acilius la raffermir en y envoyant des ambassadeurs. Titus Flaminius calma & retint dans le devoir sans aucun trouble, plusieurs villes qui commençoient déjà à prêter l'oreille aux nouveautés, comme nous l'avons écrit dans sa vie; & Caton, de son côté, rassura les Corinthiens, ceux de Patres, & ceux d'Egium, & il fit un assez long séjour à Athenes. On dit même qu'on a conservé le discours qu'il fit en grec dans cette occasion au peuple d'Athenes, où il exalte extrêmement la vertu des anciens Athéniens, & étale le grand

(a) Car ils avoient été déclarés libres aux jeux Isthmiques; cinq ans auparavant.

plaisir qu'il a eu de voir la beauté & la grandeur de cette ville si renommée ; & ce bruit-là est faux , car il ne parla aux Athéniens que par truchement. Ce n'est pas qu'il ne fût capable de leur parler en leur langue , mais il étoit entièrement attaché aux coutumes & au langage de ses pères , & se moquoit toujours de ceux qui ne louoient & n'admiroient que le Grec. C'est ainsi qu'il se moqua de Postumius Albinus , qui ayant écrit une histoire en grec , demandoit pardon à ses lecteurs des incongruités qu'il auroit pû faire dans cette langue étrangere. *Il faut sans doute lui pardonner* , dit Caton , *s'il a été forcé d'écrire cette histoire par un arrêt des Amphictyons*. On assure que les Athéniens admirerent dans sa harangue la briéveté & la force de son style ; car ce qu'il avoit dit en très-peu de mots , l'interprete le rendit longuement & par un grand circuit de paroles. De sorte (a) qu'il les laissa dans cette opinion , que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres , & qu'elles venoient aux Romains du fond du cœur.

Après qu'Antiochus eut occupé les pas des montagnes, appelées *Thermopyles* , & qu'aux fortifications naturelles des lieux il eut ajouté

(a) *Qu'il les laissa dans cette opinion , que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres.*)* Mais cette opinion pouvoit être très-malfondée ; car cette longueur & cette traînée de pa-

roles de celui qui expliqua la harangue de Caton , étoient plutôt le défaut de l'interprete , que celui de la langue ; & il y a de l'injustice à l'imputer à toute la nation.

des retranchemens & des murailles , il se tint là en repos , pensant s'être bien mis à couvert des attaques des Romains , & avoir détourné ailleurs l'effort de la guerre ; car les Romains eux-mêmes désespéroient de pouvoir jamais forcer ces passages. (a) Mais Caton s'étant ressouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perses pour attaquer les Grecs dans ces mêmes lieux , il se mit en marche la nuit avec une partie de l'armée.

Quand il eut gagné le sommet des montagnes , le guide , qui étoit un des prisonniers , manqua le chemin , s'étant égaré dans des lieux inaccessibles & remplis de précipices , & jetta les soldats dans une épouvante & dans un désespoir qu'on ne peut exprimer. Caton voyant ce grand péril , commanda aux troupes de demeurer là sans bouger ; & prenant avec lui un certain Lucius Mallius , homme très-dispos pour gravir sur les montagnes les plus escarpées , il marcha long-tems avec un travail infini & un grand danger de sa vie pendant la nuit toute noire, la lune

(a) Mais Caton s'étant ressouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perses.) Lorsque Léonidas , avec une poignée d'hommes , soutint dans ces détroits toute l'armée des Perses , & se maintint invincible jusqu'à ce que les Barbares faisant le tour des montagnes par des sentiers dérobés , tombèrent tous d'un-coup sur eux , & les écrasèrent. On peut voir Strabon , livre IX. Voilà ce que sert à un homme de guerre d'avoir bien lu & de savoir l'histoire des tems passés. Il n'y a point de profession où cette science soit plus nécessaire & plus utile qu'à celle de la guerre.

n'éclairant point, & grimpa au travers d'oliviers sauvages, & de roches hautes & pointues qui bouchoient la vue, & les empêchoient de voir leur chemin devant eux.

Enfin, après des peines infinies, ils arrivèrent à un petit sentier qui paroissoit conduire au bas de la montagne où étoit le camp des ennemis. Là ils mirent des marques & des brisées sur les pointes des rochers qui étoient les plus exposés à la vue, (a) & qui s'élevoient au-dessus des sommets du mont appelé *Callidrome*, & s'en retournerent par les mêmes chemins rejoindre leurs troupes avec lesquelles ils se remirent en marche par les mêmes lieux, en se conduisant toujours par le moyen des brisées qu'ils avoient laissées, & regagnerent le petit sentier, où ils firent la disposition de leurs troupes. Après qu'ils eurent fait un peu de chemin, le sentier leur manqua tout à coup, & ils ne trouverent devant eux qu'une grande fondriere impraticable, ce qui les jetta dans un nouveau désespoir, & dans une frayeur encore plus grande que la première; car ils ne faisoient pas & ne voyoient pas qu'ils étoient plus près des ennemis qu'ils ne pensoient.

Déjà le jour commençoit à poindre, lors-

(a) Et qui s'élevoient au-dessus des sommets du mont appelé *Callidrome*.) La montagne qui domine le détroit des Thermopyles est appelée *Callidrome*. Toutes les montagnes qui sont au levant de ce

détroit, sont comprises sous le nom d'*Æta*, & la plus haute de toutes est appelée *Callidrome*, au pied de laquelle, vers le *flus Maliacus*, est un chemin de soixante pieds de large. On peut voir Tite-Live.

que quelqu'un d'eux crut entendre quelque bruit & des voix d'hommes, & un moment après il crut voir le camp des Grecs & leurs gardes avancées au pied des rochers. Caton faisant donc halte, commanda que les Firmianiens (a) vinssent lui parler seuls. C'étoient les troupes dont il avoit le plus éprouvé la fidélité & le courage dans les occasions les plus dangereuses. Les Firmianiens s'étant promptement rendus auprès de lui, & l'ayant environné, il leur dit : *J'ai besoin de prendre un des ennemis en vie, pour savoir de lui quelles sont ces troupes avancées, & quel est leur nombre, & pour être instruit de la disposition & de l'ordre de toute l'armée, & des préparatifs qu'ils ont faits pour nous attendre & pour nous recevoir; mais d'enlever cet ennemi, c'est une affaire qui demande la célérité & l'audace des lions, qui, sans armes, se jettent au milieu d'un troupeau de bêtes timides.*

Caton n'a pas plutôt achevé de parler, que les Firmianiens, tout comme ils sont, se jettent au bas de la montagne, & courant de roideur à un corps-de-garde avancé, tombent sur lui à l'improviste, le mettent en désordre, le dissipent, & enlevant l'un d'eux tout armé, ils le présentent à Caton. Ce prisonnier lui apprend que toute l'armée est campée avec le roi dans les détroits, & que ces troupes détachées, qui gardent les hauteurs,

(a) Ou *Firmanſens*, les ou *Firmum*, colonie Romaine troupes de la ville de *Firmium* dans le Picenum.

sont six cens Etoliens d'élite. Caton méprisant ces troupes, tant à cause de leur petit nombre, que de leur négligence, & du peu d'ordre qu'elles gardoient, fait sonner les trompettes sans différer, & marche à la tête de son détachement l'épée à la main avec de grands cris. Les Etoliens le voyant descendre des montagnes, prennent la fuite & se retirent vers leur grande armée, où ils remplissent tout de trouble & d'effroi. Dans le même moment Manius de son côté attaque les retranchemens d'Antiochus avec toutes ses troupes, & les force. A cette attaque Antiochus est blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracasse les dents. La douleur qu'il sent l'oblige à tourner bride & à se retirer.

Après sa retraite aucune partie de son armée n'osa faire ferme & attendre les Romains. Ce ne fut plus qu'une déroute; & quoique les lieux fussent très-difficiles, n'y ayant presque point de passages ouverts pour la fuite, parce que d'un côté ce n'étoient que marais profonds, & de l'autre, que roches escarpées, qui empêchoient qu'on ne pût s'écarter ni à droite ni à gauche, & où l'on ne pouvoit ni marcher ni se soutenir; cependant se jettant tous en foule dans ces détroits, & se poussant les uns les autres de peur de l'épée ennemie, ils se renversent dans ces marais & dans ces précipices, où ils périssent misérablement.

Caton, qui en aucune rencontre n'épargnoit ses propres louanges, & qui étoit per-

suadé que les éloges que l'on se donnoit ouvertement à soi-même étoient les justes suites & les accompagnemens naturels des grandes actions , ne se ménagea pas en celle-ci. Il releva ses derniers exploits en des termes très-magnifiques. Il dit : *Que ceux qui l'avoient vu fondre sur les ennemis , les renverser , les poursuivre , avoient avoué que Caton ne devoit point tant au peuple Romain , que le peuple Romain devoit à Caton. Et que le consul Manius lui-même , encore tout chaud de sa victoire , le prenant entre ses bras tout échauffé , & haletant encore du combat , le tint long-tems embrassé , & cria , dans les transports de sa joie , que ni lui , ni tout le peuple Romain , ne pourroient jamais assez dignement récompenser ses services.*

Après le combat , le consul l'envoya porter lui-même à Rome la nouvelle de ses propres exploits. Il traversa heureusement la mer , arriva à Brunduse , & de Brunduse à Tarente en un seul jour ; & ayant marché quatre jours encore , il arriva à Rome à la fin du cinquième jour depuis son embarquement , & y porta le premier la nouvelle de cette grande victoire. Son arrivée remplit la ville de joie & de sacrifices , & le peuple d'une haute opinion de lui-même ; car dès ce moment il se regarda comme seul capable de conquérir par mer & par terre la monarchie de l'Univers.

Voilà à peu près toutes les plus grandes & les plus éclatantes actions de guerre de Ca-

ton. Quant à ses actions particulieres dans le gouvernement civil, (a) il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuser les méchans, & de les poursuivre en justice; car lui-même il en poursuivit plusieurs; il se joignit à d'autres qu'il aida & appuya dans leurs poursuites; & il suscita encore des accusateurs contre les plus considérables des citoyens. C'est ainsi qu'il lâcha un Pétilius contre le grand Scipion. Mais quant à celui-ci, Caton voyant que fier de la noblesse de sa maison, & plein de confiance en son propre courage, il fouloit aux pieds ces accusations, & désespérant de le faire condamner à mort, il renonça à sa poursuite, & s'attacha à son frere Lucius Scipion avec d'autres accusateurs, & le fit condamner à une grosse amende envers le public. Lucius ne pouvant la payer, se vit en danger d'être mis en prison, & ne se tira d'affaire qu'avec beaucoup de peine & en appelant aux tribuns.

On conte à ce propos qu'un jeune homme ayant fait condamner par sentence l'ennemi de son pere mort depuis peu, & traversant la place Romaine le jour même que le jugement avoit été rendu, Caton qui le rencontra

(a) *Il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuser les méchans.* Celapourroit être très-bon; mais la grande licence que les Romains donnoient sur cela à tout le monde, ou-

vroit la porte à de grands désordres, & causoit des inconvéniens très-fâcheux, la plupart ne songeant qu'à satisfaire par ce moyen leur envie & leur haine particuliere; & Caton lui-même n'étoit pas à couvert de ces passions.

courut à lui , & l'embrassant , lui dit : *Voilà les sacrifices mortuaires qu'il faut faire aux manes de ses peres ; il faut leur offrir , non le sang des chevreaux & des agneaux , mais les larmes & la condamnation de leurs ennemis.*

Cependant il ne fut pas lui-même exempt de ces sortes d'attaques dans son administration , car dès la moindre prise qu'il donnoit à ses ennemis , il étoit d'abord mis en justice , & poursuivi sans aucun ménagement , de sorte qu'il passa presque toute sa vie dans ces sortes de périls ; car on dit qu'il fut accusé près de cinquante fois , & qu'à la dernière il avoit quatre-vingt-six ans. Ce fut même dans cette occasion qu'il dit ce bon mot , que l'on a tant cité de lui : *Qu'il étoit bien difficile de rendre compte de sa vie à des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu.* Et ce ne fut pas encore là la fin de ses combats , puisque quatre ans après , à l'âge de quatre-vingt-dix ans , il accusa Servilius Galba ; car , comme Nestor , il vit la quatrième génération , & toujours comme lui dans une action continuelle. En effet , après avoir été toujours opposé au grand Scipion dans le gouvernement , il parvint jusqu'au tems du jeune Scipion , petit-fils adoptif du premier , & fils de Paul Emile , qui vainquit le roi Persée & les Macédoniens.

Dix ans après son consulat , Caton brigua la censure. Cette charge étoit le comble des honneurs , & , pour ainsi dire , la perfection & le couronnement de toutes les dignités où

pouvoit aspirer l'ambition d'un citoyen Romain. Outre les grands pouvoirs qu'elle donnoit , elle mettoit en droit de s'enquérir des vie & mœurs des particuliers ; (a) car les Romains estimoient qu'on ne devoit pas laisser à chacun la liberté de se marier , d'avoir des enfans , de mener telle ou telle vie , de faire des festins ; en un mot , de vivre au gré de ses passions & de ses desirs sans être soumis au jugement & à l'inspection de personne. C'est pourquoi , bien convaincus que c'est dans ces choses privées que les mœurs des hommes paroissent beaucoup plus , que dans les actions politiques & publiques ; ils élurent deux magistrats , gardiens , correcteurs & réformateurs des mœurs , pour empêcher qu'on ne quittât le chemin de la vertu pour se jeter dans celui de la volupté , & qu'on ne transgressât les usages reçus en changeant la vie ordinaire & commune. L'un fut pris parmi les patriciens , & l'autre parmi le peuple , on les nomma censeurs , & on leur attribua le droit d'ôter dans les revues le cheval public à un chevalier , & de chasser du sénat un sénateur qui vivoit dans le désordre. Ils régloient les dépenses des sacrifices ; ils faisoient l'estimation des biens des citoyens , & dans leur cens ils distinguoient les races ,

(a) Car les Romains estimoient qu'on ne devoit pas laisser à chacun la liberté de vivre au gré de ses passions & de ses desirs.) Rien n'étoit plus sage que cette institution. La liberté

que les hommes ont de vivre à leur fantaisie , les perd presque tous , & introduit peu-à-peu dans les états une corruption qui devient enfin générale , & qu'on ne peut plus guérir.

les.

les familles & les différens états de la république.

Cet office a encore plusieurs autres grandes prérogatives. C'est pourquoi quand Caton se présenta pour le briguer, les premiers & les plus considérables personnages du sénat s'y opposèrent. Les nobles s'y opposoient par envie, dans la pensée que c'étoit une flétrissure pour la noblesse, de souffrir que des gens d'une naissance obscure fussent élevés au plus haut degré d'honneur & au faite de la puissance ; & les autres, à qui la conscience reprochoit leur mauvaise vie & leurs mœurs corrompues, s'y opposoient par crainte, redoutant l'austérité de cet homme inexorable dans son autorité, & inflexible dans tout ce qui étoit du devoir de sa charge.

Ayant donc bien comploté ensemble, & étant tous bien ameutés, ils lâcherent à Caton sept concurrens, qui flattoient le peuple de belles espérances, comme si le peuple eût eu besoin d'être gouverné avec douceur, & conduit seulement par le plaisir. Caton, au contraire, sans s'abaisser à aucune flatterie, ni à la moindre complaisance, & menaçant même de son tribunal tous les méchans en face, & criant à haute voix que la ville avoit besoin d'une grande purgation, pressoit & conjuroit le peuple de choisir, s'il étoit sage, non les plus doux & les plus gracieux des médecins, mais les plus durs & les plus impitoyables ; & il ne feignoit pas de dire que les médecins de ce caractère, tels qu'il les

leur falloit, c'étoit lui-même, & du nombre des patriciens Valérius Flaccus; que c'étoit-là le feul avec lequel il efperoit de rendre un très-grand fervice à la république, en coupant & brûlant jufqu'à la racine, comme une autre hydre, le luxe & la molleffe, qui avoient gagné toutes les parties de l'état; & que tous les autres ne s'efforçoient par d'indignes pratiques de parvenir à mal gouverner, que parce qu'ils craignoient ceux qui gouverneroient bien, & qui rempliroient leur devoir dans les fonctions de leur charge.

En cette occafion le peuple Romain fit bien voir combien il étoit véritablement grand & digne d'avoir de grands conduéteurs; car bien loin de redouter la roideur & la févérité de cet inflexible, il rejetta ces doucereux qui paroiffoient ne vouloir gouverner que felon fon bon plaifir & volonté, & élut tout d'une voix Valérius Flaccus avec Caton, écoutant ce dernier, non comme un homme qui demandoit la censure, mais comme un homme qui l'exerçoit déjà, & qui, en vertu de fon pouvoir, donnoit déjà fes ordres.

La premiere chofe que fit Caton, ce fut de nommer prince du fénat fon collègue & fon ami L. Valérius Flaccus, & d'en retrancher un grand nombre d'autres, & nommément Lucius Quintius, qui avoit été conful fept ans auparavant, & ce qui le rendoit encore plus glorieux que le confulat, qui étoit (2) frere de Titus Flaminius, qui avoit vaincu

(2) Frere de Titus Flaminius.) Plutarque appelle Titus

le roi Philippe : & voici le fujet qui obligea Caton à le chaffer.

Lucius Quintius avoit dans fa maison un jeune garçon qu'il avoit pris pour fa beauté. Il le tenoit toujours auprès de lui ; & pendant qu'il commandoit les armées , il lui donnoit plus de crédit & d'autorité qu'il n'en avoit jamais donné à aucun de fes amis les plus familiers & les plus intimes. Un jour qu'il étoit dans fa province confulaire , il arriva dans un feftin que ce jeune garçon , couché à table près de lui , selon fa coutume , après lui avoir fait plufieurs careffes , & dit plufieurs douceurs , comme à un homme , qui , fur-tout dans le vin , fe laiffoit aifément mener par les flatteries ; enfin il lui dit : *Je vous aime avec tant d'ardeur , que quoiqu'il y eût à Rome un combat de gladiateurs , fpectacle que je n'ai jamais vu , j'ai pourtant tout quitté pour venir avec vous , quelque forte paffion que j'aie de voir égorger un homme.*

Lucius , plein d'amour , & voulant répondre à fes douceurs : *S'il n'y a que cela , lui dit-il , tu peux demeurer avec moi fans t'affliger , je te confolerai bientôt de cette perte.* Il ordonna en même tems qu'on tirât des prifons un des criminels qui étoient condamnés à mort , qu'on l'amenât dans la falle du

Quintius Flaminius , & L. minius , & L. Quintius Fla-
Quintius Flaminius , ces deux *minius*. On peut voir les
 freres que Polybe , Tite-Live , remarques sur la vie de
 Cicéron & tous les Hiftoriens *Titus Flaminius*.
 appellent *Titus Quintius Fla-*

festin , & qu'on fît venir l'exécuteur avec sa hache. Quand ils furent là , il demanda au jeune garçon s'il vouloit voir donner le coup ; & le jeune garçon ayant dit qu'il le vouloit , il ordonna à l'exécuteur de trancher la tête à ce malheureux. Plusieurs écrivains ont parlé de cette histoire , (a) mais Cicéron , dans son dialogue de la Vieillesse , introduit Caton qui en fait lui-même le récit. Tite-Live ajoute que ce criminel étoit un déserteur Gaulois , & que ce ne fut pas l'exécuteur , mais Lucius qui lui trancha la tête de sa propre main , & il assure que c'est ainsi que Caton lui-même l'a écrit.

Lucius ayant donc été ainsi chassé du sénat , son frere Titus Flaminius , ne pouvant supporter cet affront , eut recours au peuple , & demanda que Caton expliquât devant lui les raisons qu'il avoit d'imprimer cette tache à sa famille. Caton déduisit dans un discours toute l'histoire de ce festin. Lucius nia le fait ; (b) mais Caton lui ayant déferé le

(a) Mais Cicéron , dans son dialogue de la Vieillesse , introduit Caton qui en fait lui-même le récit.) C'est ainsi que ce passage de Plutarque doit être traduit. Je m'étonne qu'Amiot s'y soit trompé & qu'il ait traduit , & même Cicéron , au livre qu'il a écrit de la Vieillesse , dit qu'il est ainsi écrit en une harangue que Caton en fit devant le peuple Romain. Il n'y en a pas un mot dans ce dialogue. Caton

raconte la chose lui-même tout simplement , il n'est point question de harangue.

(b) Mais Caton lui ayant déferé le serment , Lucius le refusa.) Voilà un grand exemple , qu'un homme aussi corrompu refuse de jurer , pour se tirer d'une affaire qui le couvroit d'infamie. Cela marque le grand respect que les Romains avoient pour la religion du serment , *religio sacramenti*.

ferment, Lucius le refusa, & par-là il fut jugé duement convaincu, & justement puni de cette infamie. Mais un jour, que l'on faisoit jouer des jeux au théâtre, Lucius passant près du banc des consuls, ne s'y arrêta point, & alla s'asseoir plus loin dans un lieu obscur. Le peuple, qui le vit, en eut pitié, se mit à crier, & le força de venir reprendre sa place avec les consuls, corrigeant ainsi & guérissant, autant qu'il lui étoit possible, le malheur qui lui étoit arrivé.

Caton chassa encore du sénat un autre sénateur qui étoit à la veille d'être consul. Ce fut Manilius, & en voici le sujet: c'est qu'il avoit donné un baiser à sa femme en plein jour en présence de sa fille, & il disoit que pour la sienne jamais elle ne l'avoit embrassé que pendant de furieux tonnerres; sur quoi il avoit accoutumé de dire en plaisantant : *Qu'il n'étoit jamais heureux que quand Jupiter tonnoit.*

Ce qui attacha à Caton une note de malignité & d'envie, ce fut ce qu'il fit au frère du grand Scipion, à Lucius, qui avoit été honoré du triomphe pour avoir vaincu le roi Philippe; il lui ôta son cheval dans la revue des chevaliers, & il parut à tout le monde qu'il le faisoit pour insulter à la mémoire de Scipion l'Africain. Mais rien ne fut trouvé si insupportable, & ne blessa tant de gens que la réforme qu'il apporta au luxe. Il étoit impossible de l'emporter en l'attaquant de front à cause que tout le peuple en étoit

gâté & perdu ; mais il tournoya tout autour, & l'attaqua comme par tranchées ; car il ordonna une estimation des habits, des coches, des ornemens de femme, des meubles & des ustensiles de ménage ; (a) & tout ce qui passoit le prix de quinze cens drachmes, il le fit estimer dix fois davantage, & imposa la taille à proportion de cette estimation. Sur mille asses il en faisoit payer trois pour la taille, afin que, surchargés par cette taxe, & voyant que les gens simples & modestes avec autant ou plus de bien qu'eux, payoient pourtant moins à la république, ils se corrigeassent eux-mêmes, & renonçassent à ce luxe qui les raiñoit. Ainsi, il avoit pour ennemis & ceux

(a) *Et tout ce qui passoit le prix de quinze cens drachmes.* Tite-Live dit, *quæ pluris quàm quindecim millibus æris essent*, liv. XXXIX, 44, ce que Plutarque a rendu par ces mots, *δραχμας χιλίας καὶ πενταχσίους ὑπερέβαιον*. Tout ce qui passoit quinze cens drachmes. Il a donc pris les pieces dont parle Tite-Live, pour ce que les Romains appelloient des asses ; puisque pour ces quinze mille asses, qu'il appelle *plusbas* χιλίας, il a mis quinze cens drachmes ; car l'as valant un fol de notre monnoie, les quinze mille font justement quinze cens drachmes, c'est-à-dire, sept cens cinquante de nos livres. Tout ce qui passoit cette somme, il le faisoit estimer dix fois autant, &

imposoit trois pieces pour chaque mille de l'estimation ; de sorte qu'une chose qui étoit, par exemple, du prix de huit cens livres, ou de seize mille asses, il la faisoit estimer cent soixante mille asses, huit mille livres, & imposoit pour la taille vingt-quatre livres. Imposition fort onéreuse. Et elle n'étoit pas seulement sur les meubles & sur les robes, mais aussi sur les esclaves au-dessous de vingt ans, qui depuis le dernier cens avoient été achetés dix mille asses, cinq cens livres ; il les faisoit estimer cent mille asses, cinq mille livres, & payer par conséquent quinze livres de taille pour chacun. Notre luxe résisteroit aujourd'hui à un pareil remède.

qui supportoient ce tribut énorme pour ne pas renoncer à leur luxe , & ceux qui renonçoient à leur luxe pour se délivrer de ce tribut. Car la plupart des hommes croient que c'est leur ôter leurs richesses que de les empêcher de les montrer & d'en faire parade , & que la parade n'est que des superflues & non des nécessaires. Et c'est , dit-on , ce qui faisoit l'étonnement du philosophe Ariston : car il ne comprenoit point comment on appelloit heureux ceux qui possédoient les choses superflues , plutôt que ceux qui avoient largement les choses nécessaires & utiles. Scopas le Thessalien , sur ce qu'un de ses amis lui demandoit quelque chose dont il ne se servoit pas beaucoup , & lui disoit , pour l'obtenir plus facilement , qu'il ne lui demandoit rien de ce qui lui étoit utile & nécessaire : *Eh ! mon ami* , lui répondit-il , *je ne suis heureux & riche qu'en ces choses inutiles & superflues*. Ainsi , il est aisé de voir que cette faim des richesses n'est nullement une passion qui nous soit naturelle ; (a) qu'au contraire elle vient de dehors , & que c'est une opinion du vulgaire qui se glisse & se fourre en nous sans que nous nous en apercevions.

Toutes les plaintes & les criailleries que

(a) *Qu'au contraire elle vient du dehors , & que c'est une opinion du vulgaire.*) Rien n'est plus certain , la nature est contente de ce qui lui suffit , & la faim des

richesses vient toujours de l'exemple , & cet exemple est enfanté par une fausse opinion. Le luxe qui regne aujourd'hui en est une grande preuve.

l'on faisoit contre Caton , ne le touchoient point , & il ne fit que se roidir davantage. Toutes les conduites d'eaux par lesquelles les particuliers détournoient l'eau des fontaines publiques , & les conduisoient dans leurs maisons & dans leurs jardins , il les retrancha. Il fit abattre & démolir tous les bâtimens qui avançaient sur les rues & places publiques. (a) Il rabaiſſa beaucoup les baux de l'état , & hauiſſa exceſſivement les fermes & les impôts que l'on mettoit sur les ventes , ce qui lui attira la haine d'une infinité de gens. C'est pourquoi Titus Flaminius & ceux de ſa cabale s'élevant contre lui , firent caſſer dans le ſénat les baux qu'il avoit faits pour la réparation des temples & des édifices publics , comme faits au dommage de la république , & exciterent les plus mutins & les plus hardis des tribuns à appeller Caton devant le peuple , & à le condamner à une amende de deux talens. Ils le traversèrent encore beaucoup dans l'entreprise qu'il avoit faite d'élever aux dépens du public , dans la place au-deſſous du lieu où ſe tenoit le ſénat , un palais , qui fut pourtant achevé & appellé *la Baſilique Porcia*.

Malgré ces contradictions & ces oppoſitions , il paroît que le peuple applaudit mer-

(a) *Il rabaiſſa beaucoup les baux de l'état , & hauiſſa exceſſivement les fermes & les impôts.*) *Vedigalia ſummis pretiis , ultro tributa infimis locaverunt.* « Ils hauiſſerent extrê-

» mement les fermes , & ra-
 » baiſſerent beaucoup les baux
 » publics ». Il appelle ces baux
ultrô tributa , parce qu'ils ſont
 volontaires , & que les entre-
 preneurs ne ſont pas forcés.

veilleusement à la maniere dont il s'acquitta de sa censure ; car il lui érigea une statue dans le temple de la Santé , & mit au bas , non ses combats , ni ses victoires , ni son triomphe , mais seulement , & voici l'inscription traduite à la lettre : *A l'honneur de Caton , parce que la république Romaine étant presque entièrement baissée & déchue , il l'a rétablie & redressée pendant sa censure par de saintes ordonnances , par des usages & des établissemens très-sages , & par de saintes instructions.*

Cependant avant qu'on lui eût dressé cette statue , il se moquoit ordinairement de ceux qui estimoient & recherchoient ces sortes d'honneurs , & disoit , *qu'ils ne prenoient pas garde qu'ils se glorifioient des ouvrages des fondeurs , des sculpteurs ou des peintres , & que pour lui il se glorifioit de laisser empreintes dans l'ame de ses citoyens de belles images de lui-même.* Et à ceux qui lui témoignoit leur étonnement de ce que beaucoup de gens sans mérite & sans nom avoient des statues , & qu'il n'en avoit point : *J'aime beaucoup mieux , leur dit-il , que l'on demande pourquoi on n'a point érigé de statues à Caton , que pourquoi on lui a fait cet honneur.* Et pour marquer en un mot sur cela son caractère , il ne vouloit point qu'un bon citoyen souffrît qu'on le louât , si ces louanges ne tournoient à l'utilité de la république , quoiqu'il fût l'homme du monde qui se louoit le plus volontiers ; jusques-là que lorsque quelques

citoyens avoient fait des fautes dans la conduite de leur vie, & qu'on les en reprenoit, il avoit accoutumé de dire : *Ils sont excusables, car ils ne sont pas des Catons.*

Sur ceux qui entreprenoient d'imiter quelques-unes de ses actions, & qui les imitoient mal, il disoit : *Ce sont des Catons bien gauches.* Il se vantoit, *que dans les tems fâcheux & difficiles, le sénat avoit toujours les yeux sur lui, comme dans la tempête les passagers les ont toujours sur le pilote.* Et que très-souvent quand il n'étoit pas au sénat, on remettoit les affaires les plus importantes pour l'attendre. Et il ne disoit pas cela seul, tout le monde le disoit comme lui, & lui rendoit le même témoignage ; car il avoit beaucoup d'autorité dans Rome, tant à cause de sa vie sage & réglée, que de son éloquence & de sa vieillesse. Il étoit bon pere & bon mari ; d'ailleurs très-bon économiste, qui ne croyoit pas que d'avoir soin de son bien, de le bien gouverner, & de le faire profiter, ce fût une chose petite ou basse, & que l'on dût faire négligemment & par manière d'acquit. C'est pourquoi je crois qu'il ne fera pas inutile de rapporter ici ce qu'on fait de lui sur cette matiere.

Il épousa une femme noble, plutôt qu'une riche, bien persuadé que la noble & la riche seroient également hautaines & fieres ; mais il pensa que celles qui étoient de bonne maison avoient plus de honte de commettre des

choses qui font rougir, (a) & qu'elles étoient plus soumises à leurs maris dans toutes les choses belles & honnêtes. Il disoit, que ceux qui battoient leurs femmes ou leurs enfans portoient leurs mains sacrilèges sur ce qu'il y avoit de plus sacré ; qu'il préféroit infiniment l'éloge d'être bon mari à celui d'être grand sénateur. Car ce qu'il admiroit le plus dans Socrate, c'est qu'il avoit toujours vécu avec beaucoup de bonté & de douceur avec sa femme, qui étoit de très-mauvaise humeur, & avec ses enfans, qui étoient des écervelés.

Quand il lui fut né un fils, il n'y avoit point d'affaire si pressée, excepté quelque affaire publique, qu'il ne quittât pour aller voir sa femme remuer & emmaillotter son enfant, car elle le nourrissoit elle-même ; & souvent elle donnoit le tetton aux enfans de ses esclaves, dans la vue de faire naître en eux pour son fils une amitié fraternelle ; comme ayant été nourris du même lait. Quand ce fils commença à avoir de la connoissance, il le prit & lui enseigna les lettres, quoiqu'il eût un esclave, nommé Chilon, fort honnête homme & bon grammairien, qui enseignoit beaucoup d'autres enfans. Il ne vouloit pas, comme il le dit lui-même, qu'un esclave dît des injures à son fils, ni qu'il lui tirât les oreilles, sous prétexte qu'il apprenoit lentement ; & il ne pouvoit souffrir que son fils eût à un esclave une aussi grande obli-

(a) Cela n'est pas toujours vrai.

gation que celle de l'avoir élevé ; mais il étoit lui-même son précepteur , son docteur en droit & son maître d'exercices. Car il ne lui enseignoit pas seulement à lancer le javelot , à combattre armé de toutes pieces & à monter à cheval , mais encore il le dressoit à combattre à coups de poings , à souffrir le froid & le chaud & à surmonter à la nage le courant le plus impétueux d'une rivière. Il rapporte lui-même qu'il écrivoit pour lui des histoires de sa propre main & en gros caractères , afin que , dès la maison paternelle , il fût aidé d'un aussi grand secours qu'est la connoissance des anciens faits de ses compatriotes. Il évitoit toute parole sale & déshonnête devant son fils , comme il l'auroit évitée devant les vierges sacrées , qu'ils appellent *vestales*. Jamais il ne se baignoit avec lui ; mais quant à cela , c'étoit une coutume généralement reçue à Rome : car même les gendres n'avoient garde de se baigner avec leurs beaux-peres , ayant honte de paroître nus devant eux. Il est vrai que dans la suite des tems ils apprirent des Grecs à se dépouiller sans façon & à se baigner nus avec les hommes ; & à leur tour , ils apprirent bientôt aux Grecs à en user de même devant les femmes , & à se baigner nus avec elles.

Ainsi donc Caton travailloit à faire de son fils un chef-d'œuvre en le dressant & le formant à la vertu ; car il trouvoit en lui beaucoup de bonne volonté & une ame très-do-

cile par l'excellence de son naturel. Mais son corps étoit trop foible pour soutenir de si grands travaux ; c'est pourquoi son pere fut obligé de relâcher un peu de l'âpreté & de la sévérité de cette discipline. Cette foiblesse de complexion n'empêcha pas qu'il ne fût très-vaillant homme , & qu'il ne servît fort bien ; car même il se distingua extrêmement dans la bataille que Paul Emile donna contre le roi Persée.

On raconte qu'à cette bataille l'épée lui étant sautée de la main , tant à cause d'un coup qu'il avoit reçu , que de la fueur qui l'empêchoit de la tenir , il en fut au désespoir ; & se tournant vers quelques-uns de ses camarades pour les prier de lui aider à la recouvrer , il alla avec eux se jeter encore au milieu des ennemis. Là il fit de si grands efforts , qu'à grands coups d'épée il parvint à nettoyer & à éclaircir l'endroit où il l'avoit perdue , & qu'il la trouva enfin sous des monceaux d'armes & sous quantité de corps morts , tant amis qu'ennemis , entassés les uns sur les autres. Le général Paul Emile loua fort ce jeune homme de cette action ; & l'on montre encore une lettre que Caton écrivit à son fils , où il exalte extrêmement cette douleur qu'il eut de son épée perdue , & l'ardeur avec laquelle il la recouvra. Dans la suite ce jeune homme épousa la fille de ce même Paul Emile , nommée Tertia , sœur du jeune Scipion , & il eut l'honneur d'être reçu dans l'alliance d'une si grande maison ,

non moins pour sa propre vertu , que pour celle de son pere.

Tel fut le soin que Caton prit de l'éducation de son fils , & qui répondit très-dignement à son attente. Il eut plusieurs esclaves qu'il acheta parmi les prisonniers, choisissant toujours les plus jeunes & ceux qui étoient les plus capables de recevoir l'instruction & l'éducation , comme de jeunes chiens ou de jeunes poulains qu'on peut dresser & former. Aucun de ses esclaves ne sortoit jamais pour aller dans aucune autre maison, que lorsque Caton ou sa femme l'envoyoit; & si on demandoit à cet esclave , qui alloit en commission , ce que faisoit son maître , il ne manquoit jamais de répondre qu'il n'en favoit rien. Car Caton vouloit qu'un esclave s'occupât toujours dans la maison , ou qu'il dormît; & il aimoit fort ceux qui dormoient, persuadé qu'ils étoient plus doux que ceux qui ne dormoient point , & plus propres à remplir tout ce qui étoit de leur devoir. Et comme il savoit que ce qui rend le plus ordinairement les esclaves paresseux & fripons , c'est l'amour , il établit que ses esclaves pourroient voir les servantes de sa maison en certain tems , pour une certaine piece d'argent qu'il fixa, avec défenses d'approcher d'aucune autre femme.

Au commencement , pendant qu'il étoit encore pauvre & qu'il alloit à l'armée comme simple soldat , il ne se fâcha jamais de quoi que ce fût qu'on lui servît ; car il trouvoit

qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de gronder & de quereller ses esclaves pour sa (a) bouche. Mais dans la suite ses affaires étant devenues meilleures, comme il donnoit souvent à manger à ses amis & aux principaux officiers, (b) il ne manquoit jamais, après le dîner, de châtier avec des écrivies ceux qui avoient mal servi ou laissé gâter quelque chose. Il trouvoit toujours moyen d'exciter des querelles entre ses domestiques & de les tenir toujours brouillés; car il craignoit & avoit pour suspecte leur bonne intelligence. Quand quelqu'un d'eux avoit commis quelque crime digne de mort, il le jugeoit; & s'il étoit convaincu, il le faisoit mourir devant tous ses camarades, afin que cet exemple les instruisît. Etant devenu plus attentif à faire profiter son bien, il quitta le labourage qu'il trouva d'un plus grand amusement que d'un grand revenu; & plaçant ses soins en des choses plus sûres & plus immanquables, il acquit des étangs, des terres où il y avoit des sources d'eaux chaudes, des lieux propres pour les foulons, (c) des héritages où l'on pouvoit occuper

(a) Le grec dit, *pour son ventre.*

(b) *Il ne manquoit jamais après le dîner de châtier avec des écrivies ceux qui avoient mal servi.* Voilà une plaisante vertu. Quand il étoit pauvre, il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de gronder ses valets

pour son ventre; & il n'est pas plutôt devenu riche, qu'il leur donne les écrivies dès qu'ils ont mal servi ou laissé gâter quelque viande, & cela pour ce même ventre pour lequel il trouvoit qu'il étoit si honteux même de les gronder.

(c) *Des héritages où l'on*

beaucoup d'ouvriers, & où il y avoit beaucoup de bois & de bons pâturages, dont il tiroit de grosses sommes, & *qui étoient à couvert* (ce sont ses termes) *de la colere même de Jupiter.*

Il pratiqua l'usure la plus condamnée de toutes les usures, & qu'on appelle l'usure des vaisseaux; & en voici la maniere: il obligeoit ceux à qui il prêtoit de faire une compagnie de plusieurs associés, par exemple, de cinquante marchands qui équipotent en tout cinquante vaisseaux sur lesquels il avoit une portion qu'il faisoit régir par un affranchi, nommé Quintion, qui étoit son commis & qui alloit avec eux. Tous ces marchands s'obligeoient pour les sommes prêtées chacun pour son compte, & il avoit outre cela sa portion dans la société; ainsi, il ne risquoit jamais tout son argent, mais seulement une petite partie & pour de gros intérêts.

Il prêtoit aussi de l'argent à ses esclaves qui vouloient trafiquer: ces esclaves en achetoient de jeunes garçons; & après les avoir dressés & instruits aux dépens de Caton, ils les revendoient à l'encan au bout de l'année, & Caton en retenoit pour lui plusieurs qu'il prenoit au prix qu'en avoit offert celui qui avoit mis la plus forte enchere, & qu'il

pouvait occuper beaucoup *pression singuliere dans la*
d'ouvriers.) C'est ainsi que *langue grecque, & dont*
j'explique *ἐργατῶν χάρις*, *on trouve peu d'exemples.*
du texte, qui est une ex-

rabattoit sur l'argent qu'il avoit fourni. Pour exciter son fils à s'appliquer à cette sorte d'économie , il lui disoit : *Que de diminuer son patrimoine , c'étoit le fait , non d'un homme , mais d'une veuve.* Mais ce qu'il a jamais dit de plus fort & qui marque le plus son avarice , c'est ce qu'il a osé avancer : *Que l'homme admirable , l'homme divin & digne d'une gloire immortelle , est celui qui en mourant fait voir dans ses livres de comptes qu'il a acquis plus de bien qu'il n'en a hérité de ses peres.*

Caton étant déjà fort avancé en âge , il arriva à Rome deux ambassadeurs d'Athenes , Carnéade , de la secte Académique , & Diogene , de la secte Stoïque. Ils étoient envoyés pour demander au sénat la décharge d'une amende de cinq cens talens à laquelle les Athéniens avoient été condamnés par contumace par une sentence des Sicyoniens à la poursuite de ceux d'Orope. A l'arrivée de ces philosophes , tous les jeunes gens les plus amoureux des lettres & les plus studieux allèrent les voir , & prirent un si grand plaisir à les entendre , qu'ils étoient ravis d'admiration. Sur - tout ils furent charmés de la grace de Carnéade , dont la force étoit très-grande , & dont la réputation n'étoit pas moins grande que la force , & qui , heureusement ayant eu pour auditeurs les plus grands de Rome & les esprits les plus portés à la douceur & à l'humanité , fit d'abord un si grand bruit dans la ville , que tout en retentit comme d'un vent impétueux. Par-

tout on disoit qu'il étoit arrivé un Grec étonnant , qui étoit au - dessus de l'homme par son grand savoir , & qui , calmant & adoucissant par son éloquence les passions les plus violentes , inspiroit aux jeunes gens un certain amour qui les portoit à quitter tous les autres plaisirs & toutes les autres occupations , & les poussoit à s'appliquer à la philosophie , comme par une espece d'enthousiasme ou d'inspiration divine.

Tous les Romains étoient ravis de cette aventure , & ils voyoient avec grand plaisir leurs enfans s'adonner à cette érudition grecque & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton , dès le commencement que cet amour de lettres se glissa dans la ville , en fut très-fâché , craignant que tous les jeunes ne tournassent de ce côté-là leur ambition & leur émulation , & qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire & de s'illustrer par les armes. Mais après que la réputation de ces philosophes fut répandue par-tout , (a) & que leurs pre-

(a) *Et que leurs premiers discours eurent couru dans toute la ville , traduits en latin par un des principaux du sénat.* Voici un des sénateurs les plus considérables qui traduit les discours de ces philosophes , & qui les traduit à la priere des Romains ; cela fait honneur & au traducteur & à la ville qui le demande. Long-tems après Caton , Pompée ayant vaincu

Mithridate , trouva dans la cassette de ce prince des traités d'Hippocrate & des recueils de remedes dont il avoit écrit de sa propre main la composition , l'usage & les vertus ; il les fit traduire , & les donna au public. Il en fut remercié par le sénat , comme d'un présent qui n'étoit pas moins utile à la vie des citoyens , que sa victoire l'avoit été à la république. C'est une

miers discours eurent couru dans toute la ville , traduits en latin par un des principaux du sénat , par Caius Acilius , qui en étoit charmé lui-même , & qui avoit été prié de les traduire ; alors ne pouvant plus se tenir , il résolut de congédier ces philosophes sous quelque prétexte honnête pour sauver les bienséances , & de les faire sortir de la ville très-promptement.

Etant donc allé au sénat , il se plaignit aux magistrats de ce qu'ils retenoient si long-tems à Rome , sans expédition , des ambassadeurs comme ceux-là , qui pouvoient persuader sans aucune peine tout ce qu'il leur plaisoit : *Il faut au plutôt* , leur dit-il , *con-*
noître de leur affaire , & ordonner ce qui sera
juste , afin que , s'en retournant dans leurs
écoles , ils instruisent , tant qu'ils voudront ,
les enfans des Grecs , (a) & que les enfans
des Romains n'écoutent ici que les loix &
les magistrats , comme ils faisoient avant
leur arrivée. Et ce discours - là , il le tint , non pour aucune inimitié particulière qu'il eût pour Carnéade , comme quelques - uns l'ont pensé , (b) mais parce qu'il étoit en-

grande autorité pour ces traductions. On peut dire même qu'elles n'étoient pas si nécessaires alors qu'elles le sont aujourd'hui.

(a) *Et que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les magistrats.*) Pitoyable prévention ! Il n'y a point de gens qui obéissent

mieux aux loix & aux magistrats , que ceux qui suivent les préceptes de la philosophie , & il n'y a point de meilleurs maîtres pour cela que Socrate & Platon.

(b) *Mais parce qu'il étoit entièrement opposé à la philosophie.*) Il y paroissoit bien à ses mœurs & à son avarice.

tièrement opposé à la philosophie, & qu'il se faisoit un honneur de mépriser les muses grecques & toute cette érudition étrangere. Car il appelloit Socrate même *un grand parleur, un homme violent & un séditieux qui avoit tâché, autant qu'il lui avoit été possible, de se rendre le tyran de sa patrie, (a) en abolissant les coutumes reçues & en précipitant ses citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix.* Et pour se moquer du long tems qu'on donnoit à Socrate qui enseignoit l'éloquence, il disoit : *Que ses disciples vieillissent auprès de lui pour aller ensuite exercer leur art & plaider des causes dans les enfers.* Pour détourner son fils de s'appliquer à ces sciences, il crioit d'une voix plus forte que son âge ne permettoit, comme un homme inspiré & plein de l'esprit prophétique : *Que les Romains perdroyent la république dès qu'ils se seroient rempli l'esprit de ces lettres grecques.* Mais quant à cette malheureuse prédiction, le tems en a assez montré la vanité ; car nous voyons que Rome a été élevée au comble de la gloire & de la puissance, que les lettres grecques y ont été

Mais cette avarice même & ces mœurs faisoient voir le grand besoin qu'il en avoit. Rien ne fait tant d'honneur à la philosophie, que le malheureux état de ceux qui la condamnent & qui la profitent.

(a) *En abolissant les coutumes reçues, & en précipitant*

ses citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix.) Mais si ces coutumes reçues étoient pernicieuses, & si ces opinions nouvelles étoient seules droites & justes, falloit-il s'opiniâtrer à conserver les premières, & à rejeter les autres qui étoient une source de salut ?

florissantes , & que l'érudition dans tous les genres y a été en honneur.

Mais Caton n'étoit pas seulement l'ennemi juré des philosophes Grecs , il avoit encore pour très-suspects ceux qui pratiquoient la médecine à Rome. Car , sur ce qu'il avoit ouï parler apparemment de la réponse d'Hippocrate , qui , lorsque le roi de Perse l'appelloit auprès de lui pour se faire traiter d'une grande maladie & lui promettoit pour récompense plusieurs talens , lui récrivit : *Je n'irai jamais guérir les Barbares qui sont les ennemis des Grecs* ; il soutenoit que c'étoit-là le formulaire du serment que faisoient tous les médecins , & il ordonnoit à son fils de ne se mettre jamais entre leurs mains. (a) Il disoit qu'il avoit fait un petit recueil de remèdes dont il se servoit pour traiter tous ceux qui étoient malades dans sa maison & pour leur ordonner le régime convenable ; que jamais il n'avoit recours à cette diète exacte & à ces jeûnes que les médecins ordonnent souvent , mais qu'il se nourrissoit & nourrissoit toute sa maison d'herbes , de chair de canard , de palombe ou de lievre ; que c'étoit la meilleure nourriture , la plus légère & la plus facile à digérer pour les foibles & les malades ,

(a) *Il disoit qu'il avoit fait un petit recueil de remèdes.*) va jusqu'à en donner pour des foulures ; il enseigne même la manière de remettre des membres démis , & donne les paroles enchantées dont il faut se servir.

excepté qu'elle cauſoit la nuit des ſonges & des rêveries. Enfin il aſſuroit que , par le ſeul ſecours de ſes remedes & de ſon régime , il s'étoit toujours bien porté , & avoit conſervé dans une ſanté parfaite tous ceux qui lui appartenoient. (a) Mais quant à ce dernier article , il eſt ſujet à contradiction , car il perdit ſa femme & ſon fils. Et pour lui , comme il étoit d'une complexion très-ſaine & très-vigoureuſe , il ſe ſoutint long - tems par la ſeule force de ſon tempérament , juſques-là qu'étant déjà fort vieux , il couchoit encore avec ſa femme ; & qu'après l'avoir perdue il ſe maria à une fille d'un âge peu ſortable au ſien ; & voici à quelle occaſion ſe fit ce mariage.

Après la mort de ſa femme , il maria ſon fils avec la fille de Paul Emile, ſœur du jeune Scipion , & demeura veuf , ayant un commerce avec une jeune eſclave qui alloit le trouver ſecretement ; mais ce commerce ne pouvoit pas être long-tems caché dans une petite maiſon où il y avoit une jeune femme mariée. Un jour donc que cette jeune eſclave paſſoit un peu trop inſolement devant la chambre du fils pour aller dans celle du pere , le jeune Caton qui la vit, ne dit pas une ſeule

(a) *Mais avant à ce dernier article , il eſt ſujet à contradiction , car il perdit ſa femme & ſon fils.*) Plutarque fait entendre ici qu'il ſe doutoit que la prétendue habileté de Caton , dans la médecine ,

avoit été funeſte à ſa femme & à ſon fils ; & il y a bien de l'apparence. Il ne faut que lire ſes livres pour être étonné que ſa belle méthode & ſes beaux remedes n'euffent pas fait périr toute ſa maiſon.

parole , mais il la regarda avec indignation , & en détourna aussi-tôt la vue de honte. Le bon homme fut bientôt informé de cette aventure ; & voyant que son commerce déplaîsoit à son fils & à sa belle-fille , il n'en témoigna rien , & ne leur fit ni le moindre reproche ni la moindre plainte : mais dès le lendemain , il alla à la place à son ordinaire avec ses amis qui l'accompagnoient. En marchant il adressa la parole à un certain Saloni-
 nius , qui avoit été son greffier , & qui le suivoit comme les autres , & lui demanda à haute voix , *s'il avoit marié sa fille*. Saloni-
 nius lui répondit : *Qu'il ne l'avoit pas encore ma-
 riée , & qu'il n'auroit eu garde de le faire sans
 lui demander son agrément. Puisque cela est ,*
 répondit Caton , *je t'ai trouvé un gendre très-
 convenable , à moins que son âge ne fasse de
 la peine à ta fille. Car du reste , il n'y a rien
 à redire en lui , mais il est fort vieux*. Salo-
 nius lui ayant répondu : *Que c'étoit à lui à
 établir sa fille & à la donner à qui il vou-
 droit , puisqu'elle étoit sous sa protection , &
 qu'elle avoit grand besoin de ses bontés ;* alors
 Caton , sans différer davantage : *Le gendre
 que je te destine ,* lui dit-il , *c'est moi*.

Ce mot surprit d'abord cet homme , comme on peut le croire , & le jetta dans un grand étonnement ; car , d'un côté , il voyoit Ca-
 ton hors d'âge de se marier ; & de l'autre
 côté , il se trouvoit si fort au-dessous d'une
 maison consulaire & triomphale , qu'il ne
 pouvoit pas se flatter d'avoir un gendre de

cette élévation. Mais enfin voyant que Caton ne se moquoit point & qu'il parloit sérieusement, il l'accepta avec joie; & étant arrivés à la place, ils en dressèrent sur l'heure le contrat.

Comme on préparoit la noce, le jeune Caton, prenant avec lui plusieurs de ses parens & de ses amis, alla trouver son pere, & lui demanda s'il lui avoit donné quelque sujet de plainte ou causé quelque déplaisir pour l'obliger à lui donner une marâtre. A ces mots, Caton se récria : *Dis de meilleures choses, mon fils ; je n'ai point à me plaindre, & je ne puis que me louer de toutes tes actions & de toute ta conduite ; mais je desire d'avoir plusieurs enfans qui te ressemblent & de laisser à ma patrie plusieurs citoyens comme toi.* Mais, pour cette réponse, on dit que Pisistrate, le tyran d'Athenes, l'avoit faite avant lui, lorsque ayant déjà d'un premier lit des enfans assez grands, il épousa en secondes noces Timonossa d'Argos, de laquelle on dit qu'il eut deux fils, Jophon & Theffalus.

Caton eut de cette seconde femme un fils qu'il nomma Salonius du nom de l'ayeul maternel : pour son fils de la premiere femme, le jeune Caton, il mourut dans la charge de prêteur. Son pere parle souvent de lui dans ses ouvrages, comme d'un homme qui avoit donné beaucoup de marques d'une grande valeur. Il supporta cette perte avec toute la confiance & toute la fermeté d'un philosophe, &

& n'en perdit pas un seul moment de son application aux affaires de la république. Car il ne fit pas comme Lucius Lucullus après lui, & Métellus surnommé le pieux; il ne tira pas de sa vieillesse un prétexte de renoncer aux affaires, persuadé que la charge & l'emploi d'un homme d'état, c'est de servir le public jusqu'à la fin de sa vie. Il ne fit pas non plus ce que Scipion l'Africain avoit fait auparavant; car, irrité de l'envie qui s'étoit opposée à sa gloire, il avoit quitté la ville & s'étoit retiré aux champs, où, par un changement étrange, il ne se proposa d'autre fin que de passer le reste de sa vie dans le repos & dans l'inaction. Mais, comme quelqu'un dit à Denys le tyran, *que le plus beau suaire c'étoit la tyrannie*, lui de même il se persuada que la plus belle & la plus noble maniere de vieillir, c'étoit de vieillir en s'entremettant toujours des affaires publiques. Seulement, quand il avoit quelques momens de loisir, il avoit recours à quelques amusemens & à quelques plaisirs pour se délasser, c'étoit de composer des livres & de s'appliquer à l'agriculture. (a) Voilà d'où

(a) *Voilà d'où vient qu'il a fait tant d'ouvrages, & des ouvrages si divers, & qu'il a écrit même des histoires.* Les anciens citent beaucoup d'ouvrages de Caton; car outre plus de cent cinquante oraisons qu'on avoit de lui, il avoit fait un traité de la *Discipline militaire*, des livres

d'Origines, où il expliquoit l'origine des villes d'Italie; mais dans cet ouvrage il n'y avoit que deux livres sur cette matiere; les cinq autres étoient proprement l'histoire du peuple Romain, & sur-tout le détail de la première & de la seconde guerre punique.

vient qu'il a fait tant d'ouvrages & des ouvrages si divers , & qu'il a écrit même des histoires.

Pendant qu'il étoit encore jeune , il s'appliqua à l'agriculture à cause du profit qui en revenoit ; car il disoit qu'il n'avoit que deux sortes de revenu , le labour & l'épargne ; mais dans sa vieillesse il ne s'y adonna plus que pour le plaisir & pour la théorie seulement : (a) car il a fait un traité *de la chose rustique* , (b) dans lequel il enseigne la manière de faire des gâteaux , & les moyens de conserver les fruits toute l'année , se piquant toujours de traiter ses sujets proprement & convenablement à la matière , & d'entrer dans les plus petits détails.

Quand il étoit à la campagne , sa table étoit meilleure & mieux servie qu'à Rome ; car tous les jours il prioit à souper quelques-uns de ses amis du voisinage , & il passoit joyeusement le tems avec eux , en se montrant homme de très-bonne & très-agréable compagnie , non - seulement à ceux de son âge , mais encore aux jeunes gens , comme ayant une grande expérience du monde , &

(a) *Car il a fait un traité de la chose rustique.*) C'est le seul de ses ouvrages qui nous soit resté ; nous n'avons des autres que quelques fragmens.

(b) *Dans lequel il enseigne la manière de faire des gâteaux , & les moyens de conserver les fruits toute l'année.*) Il enseigne à faire plusieurs

différentes sortes de gâteaux , & la manière de conserver les fruits ; il n'y a point de détail de toute l'économie rustique où il n'entre , il va jusqu'à donner la méthode d'engraisser les oies , la volaille , les pigeons , & tout cela est traité avec un style court , serré , précis & très-convenable.

ayant vu par lui-même & entendu des autres une infinité de choses curieuses que l'on écou-
toit avec plaisir. Il étoit persuadé que la table
étoit un des moyens les plus propres à faire
naître l'amitié. A la sienne, les propos les
plus ordinaires étoient les éloges des bons
& braves citoyens, & jamais on ne disoit un
seul mot des méchans & inutiles, Caton ne
souffrant pas qu'on en parlât à sa table ni en
bien ni en mal, & en éloignant toujours
l'occasion.

On prétend que le dernier service qu'il
rendit au public dans son ministère, ce fut
la ruine de Carthage. Véritablement celui
qui acheva ce grand ouvrage, ce fut le jeune
Scipion; mais il ne l'acheva que par le con-
seil & à la poursuite de Caton sur-tout, qui
fit entreprendre cette troisième guerre pu-
nique; & en voici le sujet. Les Carthagi-
nois, & Massinissa, roi de Numidie, se fai-
soient une cruelle guerre. Caton fut envoyé
en Afrique pour connoître de leurs différens.
Massinissa étoit de pere en fils ami des Ro-
mains, & les Carthaginois étoient devenus
leurs alliés depuis leur défaite par le grand
Scipion, (a) qui, dans le traité de paix fait
avec eux, leur avoit ôté une grande partie

(a) *Qui dans le traité de
paix fait avec eux, leur avoit
ôté une grande partie de leur
empire, & imposé un gros
tribut.* Il les avoit obligés
à livrer toute leur flotte, il
avoit fait donner à Massinissa
une partie du royaume de

Syphax, & il leur avoit fait
payer dix mille talens; trente
millions. Cette paix, qui mit
fin à la seconde guerre pu-
nique, fut faite la troisième
année de l'olympiade CXLIV,
deux cens ans avant l'ère
chrétienne.

de leur empire & imposé un gros tribut.

Caton, en arrivant à Carthage, ne trouva pas cette ville dans l'état où les Romains la croyoient, épuisée d'hommes & d'argent, affoiblie & humiliée ; au contraire, il la trouva remplie d'une florissante jeunesse, pleine d'or & d'argent, fournie d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes & d'un riche appareil de guerre, & si fiere & si pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avoit rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition & ses espérances. Il vit bien d'abord que les Romains n'avoient pas le tems de penser à ajuster & à terminer les différens des Carthaginois & des Numides ; & que, s'ils ne se rendoient promptement maîtres de cette place, qui étoit leur ancienne ennemie, qui de plus avoit le cœur gros & plein de ressentiment de tout ce qu'on lui avoit fait, & qui, en si peu de tems, (a) s'étoit non-seulement rétablie, mais agrandie d'une maniere incroyable, ils alloient retomber dans leurs premiers dangers.

Il s'en retourna donc très-promptement, & déclara au sénat : *Que tous les malheurs & toutes les défaites des Carthaginois n'avoient pas tant épuisé leurs forces, que consumé leur folie & leur imprudence ; que par toutes les guerres que les Romains leur avoient faites, ils couroient risque de les avoir rendus non plus foibles, mais aguerris ; que les combats*

(a) Dans l'espace de cinquante ans, qu'il y a depuis la seconde guerre punique jusqu'à la troisième.

contre les Numides n'étoient qu'un essai & qu'un exercice pour se préparer à ceux qu'ils méditoient contre les Romains ; & que la paix & tous les traités qu'on avoit avec eux , n'étoient de leur côté qu'un vain nom & qu'une surseance d'armes pour attendre le tems qui leur conviendrait. On ajoute qu'en finissant ces mots , il jetta aux pieds du sénat des figues de Lybie , qu'il avoit dans le pan de sa robe , & que , comme les sénateurs admiraient leur beauté & leur grosseur , il leur dit : La terre qui porte ce beau fruit n'est qu'à trois journées de Rome.

Mais ce qu'il y a de plus fort , c'est que , dans quelque autre affaire que ce fût qu'on lui demandât son avis , après avoir opiné , il ne manquoit jamais d'ajouter ce refrain : *Et je suis d'avis de ruiner Carthage.* Publius Scipion , surnommé Nasica , s'opiniâtroit à dire & à soutenir le contraire , & finissoit tous ses avis par ces mots : *Et je suis d'avis de laisser Carthage debout.* Il y a de l'apparence que ce grand homme , voyant que le peuple étoit d'une insolence qui lui faisoit commettre toutes sortes d'excès , qu'enflé de ses prospérités & plein d'orgueil , il ne pouvoit être retenu par le sénat même , & que sa puissance étoit parvenue à un point qu'il étoit en état d'entraîner par force la ville dans tous les partis qu'il voudroit embrasser , il vouloit leur laisser la crainte de Carthage comme un frein pour modérer & pour réprimer leur audace. Car il voyoit que les

Carthaginois étoient trop foibles pour subjuguier les Romains , & qu'ils étoient aussi trop forts pour en être méprisés.

Caton , de son côté , trouvoit que , pour un peuple déjà forcené de sa grande puissance , & qu'une licence sans bornes précipitoit dans toutes sortes d'égaremens , il n'y avoit rien de plus dangereux que de lui laisser , pour ainsi dire , pendre sur sa tête une ville toujours puissante , & alors devenue prudente & sage comme châtiée & instruite par ses malheurs , & de ne pas lui ôter entièrement toute crainte du dehors , lorsqu'on lui laissoit au-dedans tous les moyens de se porter à tous les excès , & de commettre les fautes les plus terribles. Et voilà comme l'on dit que Caton procura cette troisième & dernière guerre contre les Carthaginois. (a) Elle étoit à peine commencée qu'il mourut , après avoir prophétisé qui feroit le personnage qui la termineroit glorieusement. C'étoit alors un jeune homme qui commandoit à cette guerre mille hommes de pied , & qui avoit déjà donné de grandes preuves de prudence & de courage.

(a) Elle étoit à peine commencée , qu'il mourut.) Il mourut la première ou la seconde année de cette guerre , & par conséquent , s'il étoit né la dernière année de l'Olympiade CXXXVI , il n'avoit que quatre-vingt-deux ou trois ans , la seconde année de l'Olympiade CLVII , où il mourut. Par conséquent ce que Plutarque

a dit ci-devant , qu'il avoit quatre-vingt-dix ans quand il accusa Servilius Galba , n'a plus été vrai ; car , selon cette tradition , il feroit né à la fin de l'Olympiade CXXXI , & il auroit eu plus de vingt-cinq ou vingt-six ans à sa première campagne , contre ce que Plutarque a dit qu'il n'en avoit que dix-sept.

Quand les nouvelles de ses premières actions furent portées à Rome, Caton, les entendant, s'écria : (a) *C'est le seul qui ait du sens, les autres ne sont que des ombres vaines.* Ce second Scipion, car c'est lui dont on parloit, assura bientôt par ses grands exploits la vérité de cette prophétie.

Caton ne laissa de sa seconde femme qu'un fils à qui il donna le surnom de Salonien, du nom de son ayeul maternel, & un fils de son fils du premier lit, qui étoit déjà mort. Caton le Salonien mourut préteur; il laissa un fils appelé Marc, qui parvint (b) à la dignité consulaire, (c) & il fut l'ayeul de Caton le philosophe, l'homme de son tems qui eut le plus de vertu & le plus de réputation.

(a) *C'est le seul qui ait du sens, les autres ne sont que des ombres vaines.* C'est un vers d'Homere du dixième livre de l'Odyssée, où Circé déclare à Ulysse qu'il faut qu'il aille aux enfers consulter l'ame de Tirésias, qui est, dit-il, le seul qui ait du sens; les autres auprès de lui ne sont que des ombres vaines. Il n'y a point de plus grande louange que celle que Caton donne ici au jeune

Scipion, en lui appliquant ce vers.

(b) Il fut consul la troisième année de l'olympiade CLXVI, trente-sept ans après la mort de son ayeul.

(c) *Et il fut l'ayeul de Caton le philosophe.* Cela doit se rapporter à Caton le Salonien, & non pas à son fils Marc; car Caton le Salonien fut l'ayeul de Caton d'Utique, qui étoit fils de Marc; car voici sa généalogie.

Caton le Censeur.

|
Caton le Salonien.

|
Marc Caton, qui fut consul.

|
Caton d'Utique.

Fin de la vie de Caton le Censeur.



COMPARAISON

D'ARISTIDE ET DE CATON.

APRÈS que l'on a recueilli tout ce que l'on a conservé de plus digne de mémoire de ces grands hommes, si l'on compare la vie de l'un à celle de l'autre, on n'y trouve pas une différence bien notable & bien sensible; car cette différence est obscurcie & comme effacée par des conformités & par des ressemblances qui sautent aux yeux. Mais s'il faut les distinguer par une comparaison détaillée, comme on distingue des poèmes & des tableaux, on trouve d'abord que ce qu'ils ont de commun l'un & l'autre, c'est qu'ils ne se sont pas poussés dans le gouvernement & dans la réputation par des moyens qu'ils eussent de leur famille, mais par leur propre vertu, par leur sagesse & par leur grande capacité.

(a) Il est vrai qu'Aristide, Athenes n'étant pas alors bien puissante, & les orateurs & les gouverneurs du peuple n'ayant pas

(a) *Il est vrai qu'Aristide, Athenes n'étant pas encore alors bien puissante, & les orateurs & les gouverneurs du peuple.)* Voilà déjà un grand avantage que Caton a sur Aristide; il n'étoit pas si difficile à ce dernier de s'avancer dans

une ville, où il n'avoit que des rivaux peu puissans, & qui n'avoient sur lui aucun avantage; au lieu que cela étoit très-difficile à Caton, qui avoit pour concurrens les plus considérables de la république.

beaucoup d'avantage les uns sur les autres du côté des richesses , trouva plus de facilité à s'avancer & à acquérir de la réputation. Car le premier état , le premier rang étoit de ceux qui avoient de revenu annuel cinq cens mesures tant en grains qu'en choses liquides ; le second rang étoit celui des chevaliers qui en avoient trois cens ; & le troisième enfin étoit de ceux qui en avoient deux cens , & qu'on appelloit *Zeugites*. Au lieu que Caton , sorti d'une petite ville & nourri dans une vie rustique , alla se jeter comme dans une mer sans fond ni rive , je veux dire dans le gouvernement de la ville de Rome , qui ne recevoit plus des chefs , comme les Curius , les Fabrices & les Hostilius. Car elle n'appelloit plus les pauvres & les laboureurs de leur bêche & de leur charrue au tribunal pour les établir conducteurs & gouverneurs de sa république , mais elle étoit déjà accoutumée à regarder à la noblesse des maisons , aux richesses , aux distributions des deniers & aux brigues qu'on faisoit pour parvenir aux premières charges ; & alors déjà enflée de sa grandeur & de sa puissance , elle se plaisoit à voir une foule de candidats s'empresse à lui faire la cour pour obtenir ses suffrages. Et ce n'étoit pas la même chose d'avoir pour concurrent un Thémistocle , qui n'étoit distingué ni par sa naissance ni par ses richesses , car il étoit fils d'un des moindres citoyens d'Athènes ; & tout le bien qu'il avoit , quand il commença à se jeter

dans les affaires de la république , ne montoit tout au plus qu'à quatre ou cinq talens ; ou d'avoir à disputer la première place avec un Scipion l'Africain , avec un Servilius Galba , ou avec un Quintius Flaminius , & sans autre support ni autre appui qu'une langue libre & toujours prête à parler pour la raison & pour la justice.

(a) De plus , Aristide , à la bataille de Marathon & ensuite à celle de Platées , ne fut que le dixième général ; au lieu que Caton fut élu un des deux consuls sur une foule de compétiteurs , & ensuite un des deux censeurs , malgré les ardues poursuites de sept concurrens qu'on lui avoit opposés , & qui étoient des premières & des plus illustres maisons de Rome.

(b) Il faut dire encore qu'Aristide , dans toutes ses victoires , ne remporta jamais le

(a) *De plus Aristide , à la bataille de Marathon & ensuite à celle de Platées , ne fut que le dixième général.*

Second avantage que Caton eut sur Aristide ; c'est que les Athéniens donnerent à Aristide neuf collègues , quand ils l'é lurent général , & que les Romains nommerent Caton consul , & ensuite censeur , quoique ces deux charges ne donnaissent qu'un collègue. Ainsi il semble que la confiance des Romains pour Caton ait été plus grande que celle des Athéniens pour Aristide. Mais quant à ce

point , la forme du gouvernement y peut avoir autant de part que les raisons politiques.

(b) *Il faut dire encore qu'Aristide dans toutes ses victoires , ne remporta jamais le premier honneur.* Troisième avantage de Caton sur Aristide. Celui-ci eut des concurrens qui lui disputèrent la gloire du gain de ses batailles , au lieu que Caton eut toujours le principal honneur dans ses combats , non-seulement pendant qu'il fut général , mais lors même qu'il étoit tribun de soldats.

premier honneur ; car à la bataille de Marathon le premier prix fut adjugé à Miltiade ; à celle de Salamine , il fut déferé à Thémistocle ; & à celle de Platées , Hérodote même assure que cette éclatante victoire fut l'ouvrage de Pausanias. Et non-seulement Aristide ne remporta pas le premier honneur , mais le second même lui fut disputé par les Sophanes , les Aminias , les Callimaques & les Cynegires , qui se distinguèrent au-dessus de tous les autres dans tous ces combats ; au lieu que Caton prima toujours & dans les combats & dans les conseils , non-seulement pendant son consulat à la guerre d'Espagne , mais n'étant encore que simple tribun de mille hommes de pied sous les ordres d'un autre qui étoit consul & qui commandoit l'armée , il remporta seul la gloire de cette grande victoire. Car il ouvrit les passages aux Romains contre Antiochus ; & par un long circuit , il porta par les derrières la guerre à ce roi , qui , plein de confiance en la bonté de son poste , ne voyoit que devant lui , & ne regardoit que le front de ses retranchemens. Cette victoire , qui fut visiblement l'ouvrage de Caton , chassa l'Asie de la Grece & ouvrit ensuite les portes de cette Asie à Scipion.

Caton & Aristide furent donc tous deux également invincibles à la guerre ; (a) mais ,

(a) *Mais dans le gouvernement de la république , Aristide eut du dessous.*) Quatriéme avantage de Caton sur Aristide. Celui-ci ne put se soutenir contre Thémistocle ,

dans le gouvernement de la république, Aristide eut du dessous, ayant été banni du ban de l'ostracisme par les menées de Thémistocle qui le supplanta; au lieu que Caton, quoiqu'il eût pour ennemis & pour antagonistes tous les plus grands & les plus puissans de Rome, & que, comme un généreux athlète, il eût toujours jusqu'à sa dernière vieillesse de nouveaux combats à soutenir, il se maintint toujours ferme & inébranlable. Souvent accusé devant le peuple & souvent accusateur, il ne fut jamais condamné & fit condamner la plupart de ses adversaires, n'ayant d'autre rempart de sa vie, ni d'autres armes offensives & défensives que son éloquence à laquelle il est bien plus juste d'attribuer la cause de ce qu'il n'a rien souffert contre sa dignité, que de l'imputer à la fortune ou au bon génie qu'il avoit pour protecteur. C'est un grand outil que l'éloquence; Antipater le sentoît bien, car il rend ce témoignage à Aristote dans ce qu'il a écrit après sa mort, qu'avec toutes les autres grandes qualités que possédoit ce philosophe, il avoit encore celle de persuader tout ce qu'il vouloit.

C'est une chose avouée de tout le monde, que la vertu politique, c'est-à-dire, l'art de gouverner les villes & les royaumes, est la plus grande & la plus parfaite que l'homme puisse acquérir; (a) & la plupart conviennent

qui le fit chasser; au lieu que Caton se maintint contre tous les plus grands & les plus puissans de Rome, & cela par sa seule éloquence.

(a) Et la plupart con-

que l'économie n'est pas une des moindres parties de cette vertu. En effet la ville, qui n'est qu'un assemblage de maisons & qui fait un tout de plusieurs parties ramassées, n'est forte & puissante dans son total, qu'autant que sont forts & puissans tous les membres qui la composent. Aussi Lycurgue, en chassant de Sparte l'or & l'argent, & en y introduisant à leur place une monnoie de fer & de fer gâté & corrompu, n'eut point en vue de faire renoncer ses citoyens à l'économie, mais seulement de retrancher le luxe & l'amour des richesses, comme des abscesses enflammées, afin qu'ils eussent tous abondamment les choses utiles & nécessaires. Et par ce sage établissement, il montra autant & plus qu'aucun autre législateur sa grande prévoyance; car il fit voir qu'il ne craignoit pas moins pour sa république, le pauvre & le nécessaireux qui n'avoit ni feu ni lieu, que l'opulent & le superbe.

(a) Il semble donc que Caton ne fut pas

viennent que l'économie n'est pas une des moindres parties de cette vertu.) Cela ne peut pas être révoqué en doute. Les richesses étant un des moyens qui peuvent le plus contribuer au salut ou à la perte des états: l'art qui enseigne à les régir, & qui est celui qu'on appelle *économique*, est sans contredit une partie de l'art de la politique; & il n'en est pas une des moindres parties, puisqu'il ne

faut pas une médiocre prudence pour tenir sur cela le juste milieu, & pour bannir d'un état la pauvreté & la trop grande opulence.

(a) *Il semble donc que Caton ne fut pas moins bon pere de famille, que bon & sage gouverneur.*) On croiroit d'abord que Plutarque donne encore ici l'avantage à Caton sur Aristide, parce que Caton augmenta son bien, & qu'Aristide mourut pauvre; mais la

moins bon pere de famille, que bon & sage gouverneur de ville ; car il augmenta son bien & il enseigna aux autres l'économie & l'agriculture par les traités qu'il en a composés & qui sont remplis de préceptes très-excellens & très-utiles. Mais Aristide, par sa pauvreté, a diffamé & rendu odieuse la justice même, comme la ruine des maisons, la source de la pauvreté, & comme celle qui est beaucoup plus utile aux autres qu'à ceux qui la possèdent. Cependant Hésiode nous dit plusieurs belles choses pour nous exhorter en même tems à la justice & à l'économie, (a) & il n'en veut qu'à la paresse qu'il regarde seule comme la source de l'injustice. (b) Et c'est à quoi s'accorde parfaitement ce passage d'Homere : *Je n'ai aimé ni le travail, ni le la-*

la suite va faire voir que la pauvreté d'Aristide est plus honorable que la richesse de Caton. Car la richesse de Caton ne fut pas toujours acquise par des voies bien honnêtes & bien pures, puisque l'usure & l'avarice y eurent beaucoup de part ; & la pauvreté d'Aristide

ne venoit point de paresse, mais étoit l'effet de sa magnanimité.

(a) *Et il n'en veut qu'à la paresse.* Plutarque a en vue ici ce vers d'Hésiode, dans son ouvrage *des œuvres & des jours*, tout rempli d'excellens préceptes, qui renferment un grand sens.

Εργον δὲ ἔσθ' ἐν ὄνειδος, ἀργίη δὲ τ'ὄνειδος.

Ce n'est pas le travail qui est honteux, mais c'est la paresse qui est une grande honte.

(b) *Et c'est à quoi s'accorde parfaitement ce passage d'Homere.* Ce passage est du quatorzième livre de l'Odyssée, où Ulysse raconte à Eumée ses feintes aven-

tures. Le précepte que Plutarque en tire, fait voir que des narrations les plus simples de ce poète, on en peut tirer des choses très-utiles pour les mœurs.

bourage , ni l'économie domestique , qui donne les moyens de nourrir & d'élever ses enfans ; mais j'ai aimé les vaisseaux bien équipés , les guerres , les javelots , les fleches. Ce poëte nous enseignant par-là que ceux qui négligent l'économie & le soin de leur maison , (a) tirent ordinairement leur entretien de la violence & de l'injustice. Car ce que les médecins disent de l'huile , qu'elle est très-bonne aux parties extérieures du corps , & très-mauvaise aux parties intérieures , on ne fauroit le dire de la justice ; & il n'est pas vrai que le juste est utile seulement aux autres , & qu'il est inutile à lui-même & aux siens. (b) Mais il semble que la politique d'Aristide étoit très-défectueuse de ce côté-là , s'il est vrai , comme la plupart le disent , qu'il n'ait pas eu la prévoyance de laisser de quoi doter ses filles & de quoi se faire enterrer.

On voit la maison de Caton subsister jusqu'à la quatrième génération , & fournir des consuls & des généraux d'armée à Rome ; car ses petits-fils & les enfans de ses petits-fils furent élevés aux premières dignités. Mais les descendans d'Aristide , qui avoient gouverné si long-tems les Grecs , se trouverent

(a) *Tirent ordinairement leur entretien de la violence & de l'injustice.*) Cela est certain : quand on a dissipé son bien par la paresse ou par ses débauches , on y supplée d'ordinaire par l'injustice & par la violence. Il y a peu de gens que la vertu

fasse triompher de cette nécessité.

(b) *Mais il semble que la politique d'Aristide étoit très-défectueuse de ce côté-là.*) Bien loin d'être défectueuse , elle étoit très-grande & très-noble , & Plutarque en va dire les raisons.

réduits à une si grande & si extrême indigence , qu'elle obligea les uns à faire les devins & les diseurs de bonne aventure pour gagner leur vie , réduisit les autres à vivre de quêtes que l'on faisoit pour eux , & ne laissa aux uns ni aux autres les moyens de penser ni d'exécuter rien de grand , & qui répondît à la réputation de ce grand homme.

Il est vrai que , quant à ce point , il peut fournir un grand sujet de dispute ; car il est certain que la pauvreté n'est pas honteuse par elle-même , mais seulement quand elle est une preuve de paresse , d'intempérance , de prodigalité & de folie. Et au contraire , quand elle se trouve dans un homme sage , laborieux , juste , vaillant , & qui , s'étant rendu toutes les vertus familières , gouverne bien un état , c'est un signe de magnanimité & de grandeur de courage. Car il est impossible de faire de grandes choses quand on pense petitement , & d'assister plusieurs personnes qui ont besoin , quand on a soi-même besoin d'une infinité de choses. (a) Et la plus grande provision que l'on puisse faire pour bien gouverner , ce n'est pas la richesse , mais la suffisance honnête qui , en nous empêchant de désirer les choses superflues & de travail-

(a) *Et la plus grande provision que l'on puisse faire pour bien gouverner , ce n'est pas la richesse , mais la suffisance.* Tout ce que Plutarque dit ici est indubitable , mais on auroit bien de la peine à le persuader à notre siècle ,

où l'amour des richesses a tout corrompu. Nous y avons pourtant vu de grands hommes , qui , comme Aristide , ont résisté à cette passion , & qui après avoir bien servi l'état , ont eu l'honneur de mourir pauvres.

ler à les acquérir , nous laisse le loisir de nous occuper uniquement des affaires publiques. Dieu ne manque de rien absolument & n'a besoin de rien. Il en est ainsi à proportion de l'homme vertueux ; plus il fait réduire & diminuer ses besoins , plus il est parfait & plus il approche de Dieu même. Car , comme le corps bien formé & bien constitué pour la santé , n'a besoin ni d'habits superflus ni d'une nourriture extraordinaire , il en est de même d'une vie & d'une maison saine ; peu de chose , & ce qu'il y a de plus commun suffit pour les entretenir. (a) En un mot , il faut que les richesses soient proportionnées aux besoins ; car celui qui amasse beaucoup de bien & qui n'en dépense que peu , n'a pas ce qui suffit : mais si tout ce qu'il a amassé avec tant de soin , il ne le dépense point , parce qu'il n'en a pas besoin & que son desir ne l'y porte pas , il est vain ; & s'il en a besoin , & que par avarice & par mesquinerie il s'empêche d'en jouir , il est misérable.

Et sur cela je demanderois volontiers à Caton lui-même , si la richesse consiste dans la jouissance , pourquoi fait-il si fort le fier d'avoir amassé tant de bien , lorsqu'il en a dépensé si peu ? Et si c'est une très-belle

(a) *En un mot , il faut que les richesses soient proportionnées aux besoins.*) On peut voir sur cela l'article premier du *Manuel* d'Epicure , & le commentaire de Simplicius. Hiéroclès a fort bien dit que les richesses n'ont été inventées que comme un secours pour le corps , & qu'on les a appelées par cette raison d'un mot (*opes*) qui marque qu'elles doivent servir aux besoins du corps. Sur le xxxix^e vers de Pythagore.

chose , comme ce l'est en effet , de se contenter du pain le plus commun & tel qu'on le trouve , de boire le même vin que ses ouvriers & les domestiques , de n'avoir besoin d'étoffes de pourpre ni pour ses meubles ni pour ses habits , & de ne rechercher point une maison blanchie & crépie ; ni Aristide , ni Epaminondas , ni Manius Curius , ni Fabricius , n'ont donc manqué à rien qui fût de leur devoir , quand ils ont négligé d'acquérir des biens dont ils condamnoient & méprisoient l'usage. Car il n'étoit pas nécessaire à un homme qui trouvoit les raves un mets délicieux , & qui prenoit plaisir à les faire cuire lui-même , pendant que sa femme de son côté pétrissoit son pain ; il n'étoit pas nécessaire , dis-je , de se tant tourmenter , de parler si souvent de mailles & de deniers , & d'écrire & d'enseigner par quels moyens on peut devenir très promptement riche. Car le simple & ce qui suffit est très-considérable en ce qu'il détourne le desir & la pensée de ce qui est superflu.

C'est sur quoi on rapporte qu'Aristide , dans le plaidoyer qu'il fit pour son cousin Callias , dit : *Que d'avoir honte de la pauvreté , cela convenoit à ceux qui étoient pauvres malgré eux ; mais qu'à ceux qui l'étoient volontairement & par choix , il leur convenoit de s'en glorifier.* Car il est ridicule de penser que la pauvreté d'Aristide fût l'effet de son imbécillité & de sa paresse , puisqu'il lui étoit très-facile , sans rien faire de honteux , & en

retenant seulement la dépouille d'un des Barbares ; ou en se rendant maître d'un seul de leurs pavillons , de devenir tout d'un coup très-riche. En voilà assez sur ce sujet.

Quant aux faits d'armes qu'ils ont exécutés l'un & l'autre en commandant en chef, ceux de Caton n'ont presque rien ajouté à la grandeur de Rome qui étoit déjà très-grande ; (a) mais dans ceux d'Aristide on trouve les victoires les plus belles , les plus éclatantes & les plus glorieuses qui aient jamais été remportées par les Grecs ; celle de Marathon , celle de Salamine , celle de Platées. (b) Et il n'est pas raisonnable de comparer ni Antiochus à Xerxès , ni toutes ces villes qui furent prises & rasées en Espagne à tant de milliers de Barbares qui furent taillés en pièces sur terre ou défaits sur mer. Et dans toutes ces actions Aristide ne fut inférieur à aucuns des autres Grecs à bien servir & à bien payer de sa personne ; (c) mais la gloire

(a) *Mais dans ceux d'Aristide , on trouve les victoires les plus belles , les plus éclatantes.*) Ainsi Aristide a l'avantage sur Caton du côté des exploits de guerre , comme il l'a du côté de la magnanimité & du mépris des richesses.

(b) *Il n'est pas raisonnable de comparer ni Antiochus à Xerxès.*) Il rend ici raison de la préférence qu'il donne à Aristide pour la guerre. Xerxès étoit un ennemi bien autrement redoutable à la

Grèce, qu'Antiochus ne l'étoit à l'Italie ; & il n'y a nulle comparaison entre ces quatre cens villes ou bourgades rasées en Espagne , & ces milliers de Barbares défaits sur terre & sur mer.

(c) *Mais la gloire & la couronne de ces grands succès, comme l'or & l'argent qui y furent pris , il les céda à ceux.*) Ce tour de Plutarque est très-beau. Ce qui est plus glorieux que la victoire même, c'est d'en céder la couronne

& la couronne de ces grands succès , comme l'or & l'argent qui y furent pris , il les céda à ceux qui en avoient plus grand besoin que lui , parce que dans tout cela il avoit sur eux un grand avantage.

Pour moi je ne blâmerai point Caton de ce qu'il se vantoit toujours & qu'il se préféroit toujours à tous les autres ; quoiqu'il ait dit lui-même dans un certain traité : *Que , de se louer soi-même , comme de se blâmer , c'étoit toujours une chose très-importune & très-ridicule.* Je dirai seulement qu'il me semble que celui qui se loue à tout propos n'est pas si parfait dans la vertu , que celui qui n'a pas besoin que les autres même le louent. Car la modestie est ce qui contribue le plus à inspirer la douceur nécessaire à ceux qui gouvernent ; & au contraire l'orgueil rend toujours difficile & chagrin , & attire inmanquablement la haine & l'envie. Ce vice fut toujours inconnu à Aristide ; au lieu que Caton en fut fort taché. (a) Aristide , en servant & favorisant lui-même Thémistocle , son ennemi capital , pour le faire parvenir aux premières charges , & en lui servant , pour ainsi dire , de garde pendant qu'il fut général , releva la ville d'Athènes ; & Ca-

& le prix à ses collègues , car cette générosité ne peut venir que d'un grand fond de richesse.

(a) *Aristide en servant & en favorisant lui-même Thémistocle , son ennemi capital.* Voici encore un avantage très-consi-

dérable qu'Aristide a sur Caton ; c'est qu'en servant son ennemi capital , il releva la ville d'Athènes ; au lieu que Caton pensa ruiner Rome , pour ruiner son ennemi. Et pour un homme d'état , il n'y a pas de plus grande honte.

ton , en s'opposant toujours à Scipion , empêcha & ruina presque son expédition contre les Carthaginois , dans laquelle fut défait Annibal , ce terrible ennemi des Romains , qui jusques-là avoit été invincible. Et enfin , en faisant naître par ses cabales & ses intrigues de nouveaux soupçons , & en semant de nouvelles calomnies , il fit tant qu'il le chassa lui-même de Rome , & fit condamner son frere Lucius pour crime de péculat.

Pour ce qui est de l'intempérance que Caton a tant vantée & à laquelle il donne de si grands éloges , Aristide l'a toujours conservée véritablement pure & nette de tout soupçon ; au lieu que Caton , par son second mariage , par ce mariage si indigne de lui & si fort hors d'âge , a donné grand sujet de l'accuser d'avoir manqué de cette vertu. En effet étant déjà si vieux & ayant un fils déjà marié & sa belle-fille chez lui , de s'être remarié & remarié à la fille de son greffier , à la fille d'un pere aux gages du public , cela n'est ni beau ni honnête. Mais , soit qu'il l'ait fait par un appétit de volupté ou par un esprit de colere & de vengeance pour punir son fils d'avoir regardé de mauvais œil sa servante qu'il entretenoit , l'action & le prétexte sont également honteux & indignes. Et quant au discours qu'il tint à son fils pour justifier son mariage , c'est un discours ironique & moqueur qui n'a nulle ombre de vérité. Car s'il vouloit avoir des enfans aussi gens de bien que celui-là , il devoit donc

épouser une fille de noble maison , s'y prendre de meilleure heure , ne pas se contenter d'entretenir une fille de mauvaise vie , pendant que ce commerce put être caché ; & quand il fut découvert , ne pas s'oublier jusqu'à faire son beau-pere de celui à qui il pouvoit bien commander ; mais auquel il ne pouvoit s'allier sans honte.

Fin de la comparaison d'Aristide & de Caton.





PHILOPÆMEN.

(a) **I**L y avoit à Mantinée un homme nommé Cassandre , qui étoit d'une des premières maisons de la ville & un des plus puissans parmi les citoyens ; (b) mais étant tombé dans quelque malheur & obligé de quitter sa patrie , il se retira à (c) Mégalopolis , à cause sur-tout du pere de Philopœmen , qui avoit nom Craugis , homme très-généreux & très-magnifique en tout , & qui en particulier étoit lié avec lui d'une amitié fort étroite. Pendant que Craugis vécut , Cassandre fut fort bien traité chez lui & partagea toute sa fortune ; & après sa mort , pour marquer la reconnoissance qu'il conservoit de tous les bons offices qu'il en avoit reçus & de l'hospitalité qu'il avoit si généreusement pratiquée à son égard , il prit soin d'élever lui-même son fils devenu orphelin , comme Homere dit qu'Achille fut élevé par Phœnix. Il s'ap-

(a) *Il y avoit à Mantinée un homme nommé Cassandre.*) Dans quelques exemplaires il est nommé *Cléandre* , & c'est le nom que lui donne Pausanias. Il est étonnant qu'on n'ait pas plus de connoissance d'un homme qui avoit élevé Philopœmen.

(b) *Mais étant tombé dans quelque malheur.*) Apparemment il avoit commis quelque meurtre ; car en ces tems-là c'étoit la cause ordinaire de ces exils volontaires , comme nous le voyons dans Homere.

(c) *Ville d'Arcadie comme Mantinée.*

pliqua d'abord à former ses mœurs & à lui donner une éducation véritablement noble & royale , & y réussit si bien , que l'enfant profitoit à vue d'œil.

(a) Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdémus & de Démophanes , citoyens de Mégalopolis , & qui , ayant été disciples d'Arcésilas dans l'école de l'académie , (b) appliquèrent , plus qu'aucun des philosophes de leur tems , au gouvernement de la république & au maniement des grandes affaires , tous les beaux préceptes que la philosophie leur avoit donnés. Ces deux philosophes délivrèrent leur patrie du tyran Aristomede , en lui suscitant des meurtriers qui s'en défirent : ils aiderent Aratus à chasser le tyran Nicoclès ; & à la priere des Cyréniens , qui étoient travaillés de troubles & de séditions , comme d'une maladie très-dangereuse , ils passerent la mer , établirent de bonnes loix dans leur ville & réformèrent entièrement l'état. Mais , parmi leurs plus beaux actes de vertu , ils mirent eux-mêmes au premier rang l'éducation de Philopæmen ,

(a) *Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdémus & de Démophanes.* C'est-à-dire , que Cassandre étoit le gouverneur , & qu'Ecdémus & Démophanes furent ses précepteurs. Pausanias les nomme *Ecdelus & Megalophanes*. Ils étoient disciples d'Arcésilas , qui avoit fondé la moyenne académie.

(b) *Appliquèrent plus qu'aucun des philosophes de leur tems au gouvernement de la république , tous les beaux préceptes.* Aussi est-ce le but de la véritable philosophie , sur-tout de celle de Platon , qu'Arcésilas suivoit , de porter les hommes à servir leur patrie , & de se prêter à tous ceux qui ont besoin de secours.

comme

comme ayant rendu , par le fecours de la philosophie , cet homme , le bonheur commun de la Grece. Aussi , comme on dit que les meres aiment plus leurs derniers enfans qu'elles ont sur l'âge , la Grece , comme ayant enfanté Philopœmen dans sa vieillesse , & après tous les grands personnages qu'elle avoit portés , l'aima singulièrement ; & elle augmentoit sa puissance à mesure qu'elle voyoit croître sa réputation. C'est pourquoi un Romain , pour le louer comme il méritoit , l'appella *le dernier des Grecs* , voulant dire par-là que la Grece n'avoit produit après lui aucun grand homme , aucun homme qui fût digne d'elle.

(a) Il n'étoit pas laid de visage , comme quelques-uns le disent , car nous voyons encore une de ses statues qui est dans le temple de Delphes. Et quant à la méprise de son hôtesse de Mégare , on prétend qu'elle vint uniquement de sa facilité & de la simplicité dont il étoit vêtu ; car cette femme , ayant appris que le général des Grecs alloit arriver chez elle , se tourmentoit & s'empressoit pour lui préparer à souper , son mari par hazard n'étant pas alors au logis ; Philopœmen arrive dans ce moment , couvert d'un

(a) *Il n'étoit pas laid de visage*) Pausanias dit tout le contraire ; car il assure qu'en grandeur & force de corps , il ne cédoit à aucun homme du Péloponèse , mais qu'il étoit laid de visage , τὸ δὲ

εἶδος οὐ τὸ προσέπρε κακόν ; & il faut s'avouer que cette laideur fonde mieux la réputation de Philopœmen . κακὸς ὁμοῖος δὲ καὶ δειλὸς μὲν . Je porte la peine de ma mauvaise mine.

manteau fort simple ; elle le prit pour un de ses domestiques ou pour quelque fourrier , qui venoit préparer son logement , & elle le pria de lui aider à faire la cuisine. D'abord Philopœmen , sans autre façon , jetta son manteau & se mit à fendre du bois. Sur ces entrefaites le mari revient , & ayant vu Philopœmen en cet état , car il le connoissoit : *Que faites-vous donc là , seigneur Philopœmen ?* lui dit-il. *Rien autre chose* , lui répondit Philopœmen en son langage Dorique , *que porter la peine de ma mauvaise mine.* Titus Flaminius , le raillant un jour sur sa taille , lui dit : *Philopœmen , vous avez de belles mains & de belles jambes , mais vous n'avez point de ventre* ; en effet il étoit fort menu de la ceinture. Mais cette raillerie tomboit plutôt sur l'état de ses troupes , que sur la taille , car il avoit une bonne infanterie & une bonne cavalerie ; mais le plus souvent il manquoit de fonds pour les nourrir. (a) Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles.

Quant à ses mœurs , son ambition n'étoit pas entièrement exempte d'opiniâtreté , de contention ni de colere ; car ayant pris Epaminondas pour son modele , il imita admirablement sa prudence à délibérer & à résoudre , son activité & son audace à exécuter.

(a) *Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles.* Car dans ces écoles on parloit de tout , & on dispuoit sur toutes sortes de sujets. Et les actions & les bons mots des grands hommes qui vivoient alors , fournissoient la matiere à ces sortes de disputes.

ter , & son parfait désintéressement ; mais pour sa douceur , sa patience , son humanité dans les différens qui naissent ordinairement dans le gouvernement d'un état , c'est ce qu'il ne put jamais imiter , emporté par la colere qui lui étoit naturelle , & par cet esprit de contention qui étoit en lui ; c'est pourquoi il paroissoit plus propre aux vertus guerrieres qu'aux vertus politiques.

Aussi dès son enfance il n'aimoit que les gens de guerre , & il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices qui pouvoient le rendre propre à ce métier , à combattre armé , à monter à cheval , lancer le javelot. Et comme il paroissoit très-bien constitué & très-bien formé pour la lutte , & que ses amis particuliers & même ses maîtres l'exhortoient à s'y appliquer , il leur demanda *si cet exercice des athletes ne nuiroit point au métier de soldat*. Ils lui répondirent , comme cela est vrai : *Que le corps & la vie de l'athlete différent du corps & de la vie de l'homme de guerre en tout & par tout ; & que leur régime & leurs exercices sont tout autres. Les athletes cherchent , par un long sommeil & par des réplétions continuelles , par un travail & par un repos réglés , à conserver & à augmenter leur embonpoint , qui , par cette habitude , devient très-sujet à se perdre ou à changer , pour peu qu'ils s'écartent de leur regle ordinaire ; au lieu que la vie des gens de guerre doit être faite à toutes sortes d'inégalités & de dérangemens : il faut qu'ils supportent facilement*

la faim & la soif, & que , sans incommodité, ils puissent passer les nuits sans dormir.

Cette réponse entendue , non-seulement Philopœmen rejetta la lutte , mais il s'en moqua ; & dans la suite , étant général d'armée , il bannit , autant qu'il lui fut possible , tout exercice athlétique en le diffamant par toutes sortes de flétrissures & de mépris , comme un métier qui gâtoit & corrompoit les corps les plus robustes & les plus propres à la guerre , en les rendant inutiles aux combats véritables & nécessaires.

Dès qu'il fut hors de la puissance de ses gouverneurs & de ses maîtres , il se mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoyoit faire des courses dans la Laconie pour piller & pour en emmener des troupeaux & des esclaves. Et dans toutes ces courses , il étoit toujours le premier quand on sortoit , & le dernier quand on revenoit.

Pendant qu'il étoit de loisir & qu'il n'y avoit point de troupes en campagne , il s'exerçoit à la chasse & rendoit son corps léger & robuste , ou bien il labouroit la terre ; car il avoit un bel héritage à vingt stades (a) de la ville , où il alloit très-souvent après son dîner ou après son souper. Le soir il se jettoit sur une méchante paille comme l'un de ses esclaves , & passoit ainsi la nuit. Le lendemain à la pointe du jour il alloit avec ses vigneronns travailler à la vigne , ou avec ses laboureurs mener la charrue , après quoi il

(a) Deux mille cinq cens pas.

s'en retournoit à la ville où il travailloit aux affaires publiques avec ses amis & les magistrats.

Tout ce qu'il gaignoit à la guerre il le dépensoit en chevaux & en armes, ou bien il l'employoit à payer la rançon de ceux de ses citoyens qui avoient été faits prisonniers. (a) Il tâchoit d'augmenter son bien par le revenu du labourage qui est le plus juste de tous les gains, & il ne s'y appliquoit pas par maniere d'acquit & comme pour se divertir, mais avec grand soin, très-persuadé qu'il n'y a rien de plus convenable & de plus honnête que de faire profiter son bien pour s'abstenir de celui des autres.

Il écoutoit volontiers les discours & lisoit les traités des philosophes, non pas tous, mais seulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du progrès dans la vertu. (b) De toutes

(a) Il tâchoit d'augmenter son bien par le revenu du labourage, qui est le plus juste de tous les gains. C'est ce que Columelle établit dans la préface de ses livres de la chose rustique. *Sola res rustica, quæ sine dubitatione proxima & quasi consanguinea sapientiæ est.* « Que la chose rustique, » qui sans contredit est la » proche parente & comme » la sœur germaine de la » sagesse », &c. Et après avoir parcouru tous les arts & tous les métiers, il ajoute : *supereft, ut dixi, unum genus liberale & ingenuum rei fami-*

liaris augenda, quod ex agri-
colatione contingit. « Il ne » reste qu'un seul moyen » noble & digne d'un homme » libre, d'augmenter son » bien, qui est l'agriculture.

(b) De toutes les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguïser le courage & porter aux grandes actions. Voici un grand témoignage que Philopæmen rend à Homere; il le trouve plein de grandes idées, mais il ne cherche & ne s'approprie que celles qui peuvent aiguïser le courage, & ce poète en est

les grandes idées d'Homere , il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguïser le courage & porter aux grandes actions. Et pour toutes les autres lectures il aimoit surtout (a) à lire les traités d'Evangelus , qu'on appelle *les Tactiques* , c'est-à-dire , l'art de ranger des troupes en bataille , & les histoires de la vie d'Alexandre ; car il pensoit qu'il falloit toujours rapporter les paroles aux actions , & ne lire que pour apprendre à agir ; à moins qu'on ne veuille lire seulement pour passer le tems , & pour se former à un babil infructueux & inutile.

Quand il avoit lû les préceptes & les regles des Tactiques , il ne faisoit nul cas d'en voir les démonstrations par les plans sur des planches ; (b) mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne. Car dans ses marches il observoit exactement la position des lieux hauts & des lieux bas , toutes les coupures & irrégularités du terrain , & toutes les différentes formes & fi-

plein ; jamais écrivain n'a peint la valeur avec des traits si vifs. Il animeroit les plus lâches.

(a) *Alire les traités d'Evangelus.*) Ancien auteur qui avoit écrit de l'art de ranger les troupes en bataille. Il en est parlé dans Arrien , qui a traité le même sujet , & qui dit que les écrits de cet Evangelus & ceux de Polybe , d'Eupolémus , d'Iphicrate & de Posidonius , étoient moins

utiles de son tems , parce qu'ils avoient omis beaucoup de choses comme connues , & qui avoient pourtant besoin alors d'explication.

(b) *Mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne.*) En effet , cela est bien plus utile , & rend la pratique des préceptes bien plus aisée dans l'occasion , que de voir les plans sur des planches.

gures que les bataillons & les escadrons sont obligés de subir à cause des ruisseaux, des ravins & des défilés qui les forcent de se resserrer ou de s'étendre ; & après avoir médité sur cela en lui-même, il en conversoit avec ceux qui l'accompagnoient. En général il paroît que Philopœmen avoit une inclination trop forte pour les armes, qu'il embrassoit la guerre comme une profession qui donnoit plus d'étendue à la vertu, & en un mot, (a) qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier, comme gens oiseux & inutiles.

Il étoit dans sa trentième année lorsque (b) Cléomène, roi de Lacédémone, tombant tout d'un coup une belle nuit sur Mégalopolis, força les gardes, pénétra jusqu'au milieu de la ville, & s'empara de la place publique où il se mit en bataille. Philopœmen, sorti au secours de ses citoyens, ne put chasser les ennemis, quoiqu'il combattît avec la dernière valeur, en exposant sa vie sans aucun ménagement ; mais par sa longue & vigoureuse résistance, & en attirant à lui Cléomène, il donna le tems aux Mégalopolitains de se sauver & de sortir de la ville, & il sortit le dernier avec beaucoup de peine &

(a) *Qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier, comme gens oiseux & inutiles.* C'est être trop entêté de la guerre, & ce sentiment est outré. Il y a des professions qui ne sont pas véritablement si éclatantes, que celle des

armes, mais qui ne sont ni moins nécessaires ni moins utiles.

(b) *Cléomène, roi de Lacédémone.* Il se rendit maître de Mégalopolis, la seconde année de l'olympiade cxxxix, l'an 221 avant l'ère chrétienne.

après des efforts infinis, ayant eu son cheval tué sous lui & étant lui-même fort blessé.

Quand ils eurent gagné Messene, Cléomene, entièrement maître de Mégalopolis, leur envoya offrir de leur rendre leur ville avec toutes leurs richesses & tout leur pays. Philopœmen, voyant qu'ils recevoient agréablement ces offres & qu'ils se préparoient à s'en retourner, s'y opposa & les en empêcha, en leur représentant que Cléomene ne vouloit pas leur rendre leur ville, mais se rendre encore maître de leur personne, pour la garder plus sûrement; car il voyoit bien qu'il n'auroit point le tems de s'arrêter là pour garder des maisons & des murailles vuides, & que cette solitude le forceroit bientôt d'en sortir. Par ces remontrances il détourna ses citoyens de leur dessein, & donna à Cléomene un prétexte de ravager la ville, d'en ruiner la plus grande partie, & de n'en sortir qu'avec un très-gros butin.

Quelques mois après, le roi Antigonus marcha (a) avec les troupes des Achéens

(a) Avec les troupes des Achéens.) Les Achéens ou Achaïens, *Ἀχαιοί*, les peuples de l'Achaïe. Ce mot *Achaïe* a une signification fort étendue, qu'il faut expliquer. Dans sa signification la plus commune, il se prend pour toute la Grece, qui est hors du Péloponèse, au-dessous de la Macédoine, entre l'Epire & la mer Egée. Mais dans Plutarque, comme le P. Lubin

l'a remarqué, il se prend plus particulièrement pour cette partie du Péloponèse, qui est au-dessous du golfe de Corinthe, & qui s'appelloit anciennement *Ægialus*, parce qu'elle est sur la côte de la mer, depuis Sicyone jusqu'à Patres. Ce fut-là que se forma la ligue dite des Achéens, dans laquelle entrèrent plusieurs villes des plus considérables; & c'est de ces derniers

contre Cléomène qui s'étoit emparé des hauteurs de Sellasie & qui avoit occupé & fortifié tous les passages, & mit son armée en bataille fort près de lui, dans la résolution de l'attaquer & de le forcer dans son poste. Philopœmen étoit avec ses citoyens dans la cavalerie d'Antigonos, & il étoit soutenu par les nombreuses bandes des Illyriens, très-bons soldats, qui fermoient cette pointe de la bataille. Ils avoient ordre de demeurer-là sans branler, jusqu'à ce que de l'autre aile où étoit le roi Antigonos, on eût élevé au bout d'une pique une cotte d'armes de pourpre. Mais les chefs, voulant forcer, avec les Illyriens, les Lacédémoniens qui leur étoient opposés, s'ébranlèrent les premiers pendant que la cavalerie des Achéens demouroit en bataille sans faire aucun mouvement, selon l'ordre qu'elle avoit reçu. Euclidas, frere de Cléomène, qui commandoit de ce côté-là, ayant appris que ces Illyriens s'avançoient sans être soutenus par la cavalerie, détache promptement son infanterie la plus légèrement armée, & l'envoie par les derrières attaquer ces Illyriens dénués de leur cavalerie. Cela étant exécuté, & cette infanterie légère d'Euclidas, ayant fait tourner tête à ces Illyriens, les enfonça & les mit en désordre. Philopœmen, qui étoit en bas dans la cavalerie des Achéens, voyant que ce n'étoit point une affaire bien difficile que de tomber sur cette infanterie

Achéens que Plutarque parle dans celle de Pélopidas, ^f & dans la vie de Philopœmen, dans celle d'Aratus.

d'Euclidas & de la renverser, & que c'étoit là le moment de le faire, il en dit d'abord son avis aux officiers du roi qui commandoient la cavalerie. Mais ces officiers, bien loin d'entrer dans son sentiment, le traitèrent de fou & de visionnaire; car sa réputation n'étoit pas encore assez grande ni assez établie pour autoriser & pour faire hazarder cette manœuvre dans une occasion si délicate & si importante.

Philopœmen ne se rebuta point; & seul avec ses citoyens qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite & en fit un grand meurtre. Non content de ce succès, & voulant encourager encore davantage les troupes du roi & pénétrer jusqu'aux ennemis qui occupoient le haut de la montagne, sans leur donner le tems de se remettre du trouble où la défaite & la fuite de cette infanterie les avoit jettés, il quitta son cheval: & s'avancant à pied, chargé d'une lourde cuirasse de cavalier & de toutes les autres pièces d'une pesante armure, par des chemins tortueux & pleins de torrens & de fondrières qui les occupoient, il combattoit courageusement avec des peines & des difficultés infinies.

En cet état il reçut un coup de javelot qui lui perça les deux cuisses. La blessure ne fut pas mortelle, mais elle étoit très-grande, le fer du javelot traversant les deux cuisses de part en part. Arrêté par ce coup, comme s'il avoit eu les fers aux pieds, il ne favoit à

quoi se résoudre ; car la courroie du javelot lui cauſoit de ſi grandes douleurs , quand on tâchoit de le retirer par la plaie , que ceux qui étoient autour de lui n'oſoient y toucher ; & il voyoit que le combat , devenu furieux & dans ſa plus grande force , ne pouvoit durer long-tems. Au défefpoir de ſe voir donc ainſi retenu & plein d'impatience de retourner dans la mêlée , le dépit & l'honneur le portèrent à remuer ſi violemment les cuiffes , qu'en les avançant & retirant alternativement malgré des douleurs inſupportables , il fit tant qu'il rompit le javelot par le milieu & ordonna qu'on retirât les tronçons chacun de leur côté. Se voyant dégagé par ce moyen , il va l'épée à la main à la tête de ſes troupes , ſe jette au milieu des ennemis , & par cette action il enflamma tellement le courage & l'émulation des ſiens , qu'ils renverſèrent tout & gagnèrent le haut de la montagne.

Antigonuſ , ayant donc remporté cette victoire ſignalée , tendit un piège à ſes Macédoniens pour être informé de la vérité ; & faiſant ſemblant d'être fâché , il demanda à Alexandre qui commandoit ſa cavalerie : *Pourquoi il avoit chargé avant le ſignal contre l'ordre qu'il avoit donné.* Alexandre lui répondit : *Qu'il avoit été forcé malgré lui d'en venir aux mains , parce qu'un jeune cavalier Mégaloſopolitain s'étoit hâté d'attaquer ſans attendre d'ordre.* Alors Antigonuſ , en riant , lui dit : *Ce jeune cavalier dont tu parles a fait l'action d'un grand capitaine ; & toi ,*

tu as fait l'action d'un jeune cavalier.

Depuis ce moment-là, Philopœmen fut dans une grande réputation, comme on peut le croire, jusques-là qu'Antigonus vouloit l'avoir avec lui & lui offroit de grands biens avec un commandement considérable dans ses troupes, s'il vouloit entrer à son service. Il le refusa, parce qu'il se connoissoit d'un naturel trop impétueux & trop difficile pour obéir à un prince étranger. Mais ne voulant pas non plus demeurer oisif & sans occupation, & pour s'exercer & pour apprendre encore mieux le métier des armes, il s'embarqua & passa en Crete où il y avoit de la guerre.

Après avoir servi assez long-tems avec des hommes très-belliqueux & très-adroits à toutes sortes de combats, & d'ailleurs très-tempérans & accoutumés à un régime très-sévère, il s'en retourna chez les Achéens avec un si grand nom, qu'à son arrivée il fut fait général de la cavalerie. D'abord il examina l'état de ses troupes. Il vit que, lorsqu'il falloit marcher, les cavaliers n'avoient que de méchans petits chevaux qu'ils prenoient du premier venu; que la plupart même n'alloient point en campagne & envoyoit d'autres à leur place; & qu'en général le défaut d'exercice étoit joint à une grande timidité & bassesse de courage, les généraux, qui avoient été avant lui, ayant négligé de les corriger de peur de se les attirer; car parmi les Achéens ce sont les cavaliers qui sont les plus puissans & les maîtres des pu-

nitions & des récompenses. Philopœmen ne put dissimuler ni souffrir ce relâchement ; il alla lui-même de ville en ville , exhortant en particulier tous les jeunes gens , les piquant d'un desir de gloire , châtiant même ceux qui avoient besoin d'être forcés , & leur faisant faire très-souvent l'exercice des revues & des joutes & des tournois dans les lieux où ils pouvoient avoir le plus de spectateurs. Par ce moyen , en très-peu de tems , il les rendit tous si robustes , si adroits , si courageux , & ce qui est le principal dans les tactiques , si légers & si prompts , que toutes les évolutions & tous les mouvemens à droite , à gauche , ou de la tête à la queue , soit de tous les escadrons ensemble , soit de chaque cavalier seul , ils les faisoient avec tant d'adresse & de facilité , qu'on eût dit que toute cette cavalerie n'étoit qu'un seul & même corps qui se remuoit d'un mouvement libre & volontaire.

Dans un grand combat (a) que les Achéens eurent à soutenir près la riviere de Larisse contre les Etoliens & les Eléens , le général de la cavalerie des Eléens , nommé Damophante , s'avança hors des rangs & courut impétueusement contre Philopœmen. Celui-ci l'attendoit de pied ferme ; & le prévenant il le renversa d'un coup de pique aux pieds de son cheval. Damophante tombé , tous les ennemis prirent la fuite. Cette action fit un

(a) Ce combat fut donné étoit dans sa quarante-
la quatrième année de l'olympiade
quatrième année.
XLII. Philopœmen

grand honneur à Philopœmen , & tout le monde avoua qu'il n'étoit ni au-dessous d'aucun gendarme pour les coups de main , ni inférieur aux plus vieux capitaines en sagesse & en prudence , & qu'il étoit également propre & à combattre & à commander.

Il est vrai que le premier qui éleva la communauté des Achéens à ce haut degré de gloire & de puissance , ce fut Aratus. Avant lui ils étoient méprisés & foibles , parce qu'ils étoient désunis , & que chaque ville ne pensoit & ne travailloit que pour elle. Aratus les releva en les unissant & en les liguant toutes ensemble , & en y établissant une police toute Grecque & pleine de concorde & de véritable amitié. Ensuite , comme on voit dans le courant des eaux , quand de petites matieres qu'elles entraînent ont commencé à s'arrêter , celles qui surviennent s'arrêtent & s'accrochent aux premières ; & peu-à-peu cet amas croissant fait enfin un corps qui devient une digue ferme & solide ; il en est de même de la Grece. Elle étoit foible en ce tems-là & très-aisée à dissiper , étant séparée çà & là par ses villes. Les Achéens s'arrêtent d'abord comme ces petites matieres s'arrêtent au fond de l'eau ; ils attirent ensuite toutes les villes des environs & les accrochent ; les unes en les secourant & en les délivrant de leurs tyrans , & les autres en les gagnant par leur union & par leur police. Et par ce moyen ils avoient en vue de faire de tout le Péloponese un seul corps & une seule puissance à laquelle

rien ne pourroit résister. Il est vrai que pendant la vie d'Aratus toutes ses villes étoient encore comme soumises aux armes des Macédoniens, car elles faisoient toutes la cour à Ptolémée, ensuite à Antigonus & à Philippe, qui s'entremettoient de toutes les affaires des Grecs. Mais dès que Philopœmen eut commencé à prendre en main le gouvernement, les Achéens, se voyant assez forts pour résister aux plus grandes puissances, cessèrent d'appeler des commandans étrangers. Car pour Aratus, comme il se trouvoit peu propre aux armes, la plupart des grandes choses qu'il fit, il les fit par son adresse, par son affabilité, par sa douceur & par les liaisons d'amitié qu'il contracta avec les rois, comme nous l'avons écrit dans sa vie. Mais Philopœmen, qui étoit un grand homme de guerre & homme de main, plein de force & d'audace, & de plus toujours heureux & qui avoit fait pencher la victoire de son côté dans tous ses premiers combats, releva le courage des Achéens, accoutumés à vaincre avec lui, & leur inspira des sentimens généreux & proportionnés à leur grandeur & à leur puissance.

Premièrement, il changea leur ordonnance de bataille & leur armure, qui étoient très-défectueuses, car ils ne portoient que des boucliers très-légers, parce qu'ils étoient très-minces & si étroits qu'ils ne couvroient pas toute la largeur du corps, & ils n'avoient que des piques beaucoup plus courtes que celles des Macédoniens, avec lesquelles ils

pouvoient combattre & frapper de loin ; car à cause de leur légèreté elles étoient faciles à lancer, mais quand il falloit joindre l'ennemi ils avoient toujours du désavantage. Pour ce qui est de l'ordonnance de leur bataille, (a) ils n'étoient point accoutumés à celle qu'on appelle *spirale*, & ils ne se servoient que de la phalange ou bataillon quarré, mais qui, n'ayant point de front qui présentât plusieurs piques ensemble, & ne connoissant point l'art de se faire un rempart de ses boucliers joints ensemble & bien ferrés, comme la phalange des Macédoniens, ils étoient d'abord ouverts & rompus. Philopœmen changea l'une & l'autre ; car au lieu de ces petites targes étroites, il leur fit prendre de grands & forts boucliers ; & au lieu de ces petites piques légères, il leur donna de bonnes lances, il les arma de bons casques, de bonnes cuirasses & de bons cuissarts, & par-là il les accoutuma à combattre de pied ferme & en gagnant toujours du terrain, au lieu de courir & de voltiger comme des troupes légèrement armées qui escarmouchent plutôt qu'elles ne combattent. Il fit armer de même tous les jeunes gens qui étoient en âge de porter les

(a) *Ils n'étoient point accoutumés à celle qu'on appelle Spirale.* C'est ainsi qu'on a traduit, *τάξις εἰς σπείραν*. J'avoue que je ne l'entends point, & que dans les traités des *Tactiques* que j'ai lus, je n'ai rien trouvé de cette ordonnance qu'on prétend que Plutar-

que appelle ici *Spirale*. Etoit-ce une ordonnance où, après un bataillon avancé, il y en avoit un rentrant, & ainsi alternativement ? Pour moi j'aurois cru que *τάξις εἰς σπείραν* étoit une ordonnance par bataillons séparés, afin de laisser entre deux des intervalles.

armes , & par ce moyen il leur inspira une telle confiance , qu'ils se regardoient comme invincibles.

Ensuite il modéra & régla leur luxe & leur excessive dépense ; car il n'étoit pas possible de déraciner entièrement cette forte passion qu'ils avoient pour toute vanité & superfluité, comme une maladie trop invétérée. Ils n'aimoient que les habits magnifiques , les lits & les meubles de la pourpre la plus précieuse & les tables les plus somptueuses & les plus délicates. Mais après qu'il eut commencé à corriger ce penchant & à les faire passer de l'amour des choses superflues à celui des choses utiles & honnêtes , il les eut bientôt persuadés & comme forcés de retrancher ces dépenses journalieres pour le soin & la parure de leurs corps , & de ne chercher à paroître magnifiques que dans leurs armes & dans tout leur équipage de guerre. En très-peu de tems on vit par-tout les boutiques de fourbisseurs pleines de coupes & de vases d'or & d'argent mis en pieces , & de cuirasses , de boucliers & de freins que l'on doroit & argentoit , & les stades & les lices remplis de jeunes chevaux que l'on domptoit , & de jeunes gens qui s'exerçoient armés de toutes pieces. Vous n'auriez vu entre les mains des femmes que des casques qu'elles ornoient de pennaches teints dans les plus vives couleurs , & des cottes d'armes de cavaliers & des casques de soldats qu'elles brodoient. Cette vue seule augmentant leur audace , & excitant leur desir ,

les rendoit amoureux des plus grands dangers & impatiens d'aller se couvrir de gloire. La somptuosité dans toutes les autres choses qui attirent les yeux, amène le luxe (a) & engendre la mollesse dans l'ame de ceux qui la regardent, l'irritation & le chatouillement du sens extérieur amollissant & brisant toute la vigueur & toute la force de l'entendement & de la pensée; au lieu que la magnificence, dans tout ce qui concerne la guerre, fortifie & élève le cœur. (b) C'est ainsi qu'Homere feint qu'Achille, dès que sa mere eut mis à ses

(a) *Et engendre la mollesse dans l'ame de ceux qui la regardent.* Il y a dans le grec τοῖς χρημαίοις, dans l'ame de ceux qui s'en servent. Mais c'est, à mon avis, ce que Plutarque ne doit pas dire; la somptuosité n'engendre pas le luxe dans l'ame de ceux qui s'en servent, le luxe y est déjà, & elle ne fait que l'y nourrir. Je crois qu'il y a une faute au texte, & qu'il faut corriger τοῖς ἰσχυαίοις, à ceux qui la regardent. Car voilà ce qui arrive; la somptuosité corrompt l'ame de ceux qui la voyent, leur souffle son poison, & par-là elle gagne & se communique. Toute la suite même du passage prouve qu'il s'agit ici de regarder; ἰσχυαίον actif n'est pas nouveau dans la langue grecque.

(b) *C'est ainsi qu'Homere feint qu'Achille, dès que sa mere eut mis à ses pieds les belles armes toutes neuves.*

Quelle grande beauté Plutarque nous fait découvrir par sa réflexion dans ce passage du dix-neuvième livre de l'Illiade, lorsque Thétis apporte à Achille ces armes que Vulcain vient de faire pour lui, & qu'elle les met à ses pieds! *Le seul Achille*, dit-il, *en les voyant, sent rallumer son courage & redoubler sa fureur; les éclairs de ses yeux sont comme les éclairs du tonnerre; la joie qu'il a de les voir entre ses mains, l'anime d'un nouveau feu, &c.* On croit ne voir là qu'une grande force de poésie, & Plutarque y découvre une grande force de sens, & nous fait voir qu'Homere, très-instruit de tout ce qui regarde la nature, y peint avec de véritables couleurs les mouvemens que la vue d'armes magnifiques excite naturellement dans le cœur d'un héros.

pieds les belles armes toutes neuves qu'elle lui apportoit, n'y eût pas plutôt jetté la vue, qu'il se sentit comme forcené & brûlant d'impatience de s'en servir.

Quand Philopœmen eut accoutumé les jeunes gens à s'orner & à se parer ainsi de leurs armes, il les exerça & les forma; car ils obéissoient avec grand plaisir à tous les mouvemens qu'il vouloit leur apprendre; & il y avoit entr'eux une forte d'émulation à qui les exécuteroit avec plus de facilité & de promptitude. L'ordre de bataille qu'il leur enseigna leur plut merveilleusement, parce que ces rangs ainsi ferrés leur parurent plus difficiles à rompre. Et leurs armes leur devinrent plus aisées & plus légères, parce qu'ils les manioient & les portoient avec plus de plaisir à cause de leur éclat & de leur beauté, & qu'il leur tarديوit de les essayer & de les voir teintes du sang de leurs ennemis.

Dans ce tems-là les Achéens étoient en guerre avec Machanidas, tyran de Lacédémone, qui avec une puissante armée épioit l'occasion d'affujettir tous les Péloponésiens. Dès qu'on eut nouvelles qu'il étoit déjà arrivé sur les terres de Mantinée, (a) Philopœmen se mit promptement en campagne contre lui à la tête de ses troupes. Ils se mirent tous deux en bataille près de la ville, tous deux avec toutes les forces de

(a) Ce combat de Mantinée l'olympiade CXLIII. Voyez
fut donné la seconde année de Polybe, liv. XI.

leur pays & avec beaucoup d'étrangers soudoyés.

Quand les deux armées furent aux mains, Machanidas avec ses troupes étrangères mit d'abord en fuite les gens de trait, & les Tarentins qui faisoient l'aile gauche & couvroient les Achéens; (a) & au lieu d'aller tout de suite attaquer ces Achéens & d'enfoncer tout ce qui faisoit ferme, il se laissa emporter à poursuivre les fuyards en laissant sa phalange découverte pendant que les Achéens gardoient tous leurs rangs. Philopœmen, voyant cette déroute au commencement du combat, & croyant bien que tout étoit perdu, fit pourtant semblant de n'être pas touché de ce malheur & de le regarder comme peu considérable. S'étant ensuite aperçu de la faute que les ennemis faisoient de s'abandonner à poursuivre son aile gauche en s'éloignant de leur phalange & en laissant dans leur bataille un endroit vuide, il ne se mit nullement en devoir de s'y opposer & de les arrêter; au contraire il les laissa aller; & quand ils furent assez éloignés, (b) il alla

(a) *Et au lieu d'aller tout de suite attaquer ces Achéens.* Voici comme Polybe parle de cette faute de Machanidas, liv. XI. *Quand les troupes étrangères eurent plié, & que l'aile gauche fut mise en déroute, Machanidas, au lieu de suivre son premier dessein & d'attaquer en flanc & de front les Achéens pour tâcher de remporter une victoire com-*

plette, par une imprudence & par une ardeur de jeune homme se laissa emporter au torrent de ses étrangers soudoyés, & se mit à poursuivre avec eux les fuyards, comme si la peur n'avoit pas été suffisante toute seule pour pousser jusqu'aux portes de la ville ceux qui avoient une fois plié.

(b) *Il alla attaquer l'infan-*

attaquer l'infanterie des Lacédémoniens qu'il voyoit dénuée de son aile droite. Tournant donc à gauche, il alla prendre par les flancs cette phalange qui n'avoit plus son général & qui ne s'attendoit point d'être attaquée ; car elle croyoit que la victoire étoit gagnée , & que les ennemis étoient défaits , voyant que Machanidas étoit à leur poursuite.

Après qu'il eut renversé cette infanterie avec un grand meurtre , car on dit qu'il y fut tué plus de quatre mille Lacédémoniens , il marcha contre Machanidas qui revenoit de sa poursuite avec ses troupes étrangères. Entre ces deux généraux il se trouva un fossé fort profond qui les séparoit. (a) Ils le parcouroient l'un & l'autre , cherchant un lieu commode pour le passer ; l'un à dessein de prendre la fuite , & l'autre à dessein de s'y opposer. A les voir , on eût dit que c'étoient , non deux généraux animés au combat , mais deux bêtes féroces que l'extrême nécessité réduit à se défendre , (b) ou plutôt Philo-

terie des Lacédémoniens.) Il alla d'abord occuper la place que Machanidas venoit de quitter , & se mit entre lui & la phalange. Polybe.

(a) *Ils le parcouroient l'un & l'autre , cherchant un lieu commode pour le passer.*) Cela ne peut être , selon Polybe. Philopæmen ne cherchoit point à passer le fossé qu'il auroit passé facilement s'il avoit voulu , puisqu'il avoit un pont qu'il faisoit garder

soigneusement , mais il vouloit empêcher Machanidas de le passer , & profiter de l'avantage que son ennemi lui donneroit en voulant le franchir.

(b) *Ou plutôt Philopæmen ressembloit à un veneur.*) Ce passage m'a paru défectueux dans le texte , c'est pourquoi j'ai ajouté un mot pour l'éclaircir & pour séparer ces deux comparaisons , qui ne peuvent se trouver ensemble ; car Plutarque , après avoir dit

pœmen ressembloit à un veneur acharné qui ne veut pas laisser échapper sa proie. Le cheval du tyran qui étoit fort & courageux, & que les éperons désespéroient & mettoient tout en sang, se hazarda à franchir le fossé; & avançant tout le devant au-delà du bord, il s'efforçoit de se lancer de l'autre côté.

Dans ce moment, Simmias & Polyénus, qui accompagnoient Philopœmen dans tous les combats, & qui se tenoient auprès de sa personne pour le défendre & pour le couvrir de leurs boucliers, accoururent tous deux les piques baissées. Mais Philopœmen fut encore plus diligent, il les prévint; & s'avancant contre Machanidas, comme il vit que son cheval, déjà dressé pour se lancer, le couvroit tout entier, il détourna un peu le sien; & prenant sa javeline il la poussa de toute sa force & l'enfonça dans le corps du tyran qu'il renversa dans le fossé.

Les Achéens, remplis d'admiration pour cette action de leur général & pour le grand sens qu'il avoit témoigné dans cette bataille dont le gain étoit dû à sa bonne conduite, lui érigèrent une statue de bronze où ils le représenterent dans cette attitude, & qu'ils placèrent à Delphes dans le temple d'Apollon.

On dit que, dans l'assemblée des jeux

que Philopœmen & Machanidas ressembloient à deux bêtes féroces que la nécessité force à se battre, ne peut pas ajouter que Philopœmen ressembloit à un veneur

acharné. Philopœmen ne peut pas ressembler en même tems à la bête & au veneur; *ou plutôt* que j'ai mis, remédie à tout.

Néméens , Philopœmen , (*a*) élu pour la seconde fois général des Achéens , peu de tems après qu'il eut gagné cette célèbre bataille de Mantinée , & se trouvant alors de loisir à cause de la fête , fit d'abord devant tous les Grecs la revue de sa phalange magnifiquement parée , & lui fit faire son exercice ordinaire pour leur donner le plaisir de voir avec quelle adresse , quelle force & quelle légéreté elle faisoit tous les mouvemens que l'art ordonne sans jamais confondre ni troubler les rangs ; qu'ensuite il entra dans le théâtre où les musiciens disputoient le prix de la musique , accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes-d'armes , tous bien faits , tous à la fleur de l'âge , tous pleins de respect pour leur général , & tous faisant paroître une jeune audace guerriere qu'avoient inspirée & nourrie plusieurs glorieux combats.

Dans le moment que cette florissante jeunesse entroit avec Philopœmen , par hazard le musicien Pylade , qui chantoit sur sa lyre les Perses de (*b*) Timothée , prononça le premier vers qui dit :

*C'est lui qui couronne nos têtes
Des fleurons de la Liberté.*

La majesté de ce vers admirablement bien

(*a*) La troisième année de l'olympiade CXLIII , qui étoit justement l'année des jeux Néméens.

(*b*) Timothée , poète dithyrambique , qui florissoit vers l'olymp. XCV , l'an 398 avant l'an premier de l'ere chrét.

soutenue par la beauté de la voix de celui qui le chantoit , frappa toute l'assemblée. En même tems tous les Grecs jetterent les yeux sur Philopœmen avec des battemens de mains & de grands cris de joie, rappelant déjà leur ancienne gloire par leur fierté, & se croyant même déjà parvenus à ce haut degré de magnanimité par la confiance qui animoit leur courage.

Comme on dit que les jeunes chevaux desifrent toujours ceux qui ont accoutumé de les monter , & que , si quelqu'autre cavalier les monte, ils s'effarouchent & se cabrent sous cette main étrangere , il en étoit de même de la ligue des Achéens. Dès qu'il y avoit quelque occasion de guerre & qu'il s'agissoit de donner des combats, si l'on avoit nommé quelqu'autre général, elle perdoit d'abord courage & cherchoit toujours des yeux son Philopœmen; & dès qu'il paroissoit, elle étoit relevée & prête à agir par la grande confiance qu'elle avoit en son courage & en sa prudence , sentant bien qu'il étoit le seul de tous les généraux dont les ennemis ne pouvoient soutenir la vue , & dont la gloire & le nom les faisoient trembler , comme toutes leurs actions le donnoient à connoître.

Philippe , roi de Macédoine , persuadé que , s'il pouvoit se défaire de Philopœmen , tous les Achéens lui feroient encore soumis , envoya secrettement à Argos des hommes pour l'assassiner. Mais cette embûche fut découverte , & Philippe devint l'objet de la haine

&

& du mépris de tous les Grecs. Les Béotiens assiégeoient Mégare & étoient sur le point de se rendre maîtres de la place ; tout-d'un-coup il se répandit un bruit dans leur armée que Philopœmen venoit au secours des assiégés & qu'il étoit déjà bien proche. A cette nouvelle, quoique fausse, les Béotiens abandonnent leurs échelles déjà plantées contre les murs & prennent la fuite.

Nabis, qui fut tyran de Lacédémone après Machanidas, avoit emporté d'emblée la ville de Messene. (a) Philopœmen, qui n'étoit alors que simple particulier, sans autorité, sans charge, tâchoit d'engager Lyssippe, alors général des Achéens, à marcher au secours des Messéniens. Lyssippe, ne voulant pas y entendre, & disant toujours qu'il n'y avoit plus de remède, & que la place étoit perdue, les ennemis étant dedans, Philopœmen marcha à son secours avec ses seuls citoyens qui n'attendirent ni decret ni élection qui lui déferassent le commandement, mais qui le suivirent (b) comme par un decret de la nature, qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander.

Il ne fut pas plutôt arrivé au voisinage de Messene, que Nabis, averti de son approche,

(a) La quatrième année de l'olympiade CXLIII, ou l'année suivante.

(b) Comme par un decret de la nature, qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander.) C'est certainement la voix

de la nature. Mais cela ne doit s'entendre que quand on est libre ; car lorsque les loix ou le consentement des peuples ont nommé un général, c'est à lui qu'il faut obéir, & c'est à la nature à se taire.

ne l'attendit point, quoiqu'il eût toutes ses troupes dans la ville; mais sortant par une autre porte, il délogea très-promptement & emmena toute son armée, regardant comme une fortune signalée de pouvoir l'éviter, comme il l'évita en effet, & Messene fut délivrée.

Voilà ce qu'il y a de beau dans la vie de Philopœmen & qui ne peut être contredit. Mais le second voyage qu'il fit en Crete (a), à la priere des Gortyniens qui l'appellerent pour le faire leur général dans une guerre qu'ils avoient à soutenir, ne fut pas regardé de même par tout le monde, car il donna lieu de le calomnier & de dire que, pendant que sa patrie étoit violemment attaquée par Nabis, (b) il s'étoit retiré, ou par lâcheté pour éviter le combat contre un ennemi redoutable, ou par une vanité déplacée pour aller se montrer aux étrangers. Et il est vrai que dans ce même tems-là les Mégalopolitains étoient si pressés, qu'ils se voyoient réduits à se renfermer dans leurs murailles & à semer leurs places & leurs rues pour avoir de quoi se nourrir, toute la campagne aux environs étant ravagée & les Lacédémoniens campant presque à leurs portes: & lui cependant il

(a) La quatrième année de l'olympiade CXLIV.

(b) *Il s'étoit retiré, ou par lâcheté pour éviter le combat.* Mais cette calomnie étoit ridicule; il s'étoit retiré, parce qu'y ayant un autre général

nommé à sa place, il étoit devenu simple particulier, & qu'il étoit glorieux à sa patrie que, dans le tems que son successeur la servoit contre Nabis, il allât commander les troupes des Gortyniens.

faisoit la guerre aux Crétois , & s'étoit fait élire général en terre étrangere au-delà des mers, ce qui donnoit un prétexte à ses ennemis de l'accuser qu'il fuyoit la guerre allumée dans son pays pour ne pas secourir sa patrie.

Il y en avoit pourtant d'autres qui disoient que les Achéens ayant élu d'autres généraux, Philopœmen, qui se trouvoit simple particulier & sans charge, étoit allé occuper son loisir à commander les troupes des Gortyniens, car il étoit ennemi juré de la paresse & de l'inaction ; & très-persuadé qu'il en est de la vertu militaire & de l'art de commander, comme de toutes les autres choses utiles & nécessaires, il faut les réduire en pratique & les exercer continuellement si l'on veut s'y rendre habile. Et c'est ce qu'il fit bien connoître par un mot qu'il dit sur le roi Ptolémée : beaucoup de gens louoient un jour hautement ce roi comme un homme qui étudioit tous les jours le métier de la guerre & l'art de commander, & qui formoit & fortifioit bien son corps par les exercices des armes. *Eh !* dit-il, *qui est-ce qui peut louer & admirer un roi qui, à l'âge où il est, s'amuse encore à étudier, au lieu de montrer ce qu'il a appris ?*

Les Mégalopolitains donc, irrités de son absence qu'ils prenoient pour une désertion & pour une trahison, vouloient à toute force le bannir par un decret public & le priver du droit de bourgeoisie. Mais les Achéens les en empêcherent, (a) en envoyant à Mégalo-

(a) En envoyant à Mégalopolis le général Aristenete.)

polis le général Aristenete qui, quoiqu'il eût quelques différends avec Philopœmen sur le gouvernement de la république, empêcha qu'on ne prononçât contre lui cette condamnation. Depuis ce tems-là Philopœmen, se voyant méprisé par ses citoyens, débaucha quelques bourgs & quelques villages de leur ressort, & les fit soulever, en leur suggérant qu'ils n'étoient pas anciennement contri- buables & dépendans de Mégalopolis, & en leur aidant à soutenir ce prétexte & à opprimer la ville dans le conseil des Achéens; mais cela n'arriva que dans la suite.

Pendant qu'il commanda les Gortyniens en Crete, il ne fit pas la guerre en homme du Péloponèse & en Arcadien, ouvertement & généreusement; mais prenant les mœurs & les manieres des Crétois, & se servant contre eux-mêmes de leurs stratagêmes, de leurs ruses, de leurs surprises & de leurs embûches, il leur eut bientôt fait voir qu'ils n'étoient que des enfans qui n'imaginoient que des choses insensées & vaines, au prix de celles qu'invente un capitaine habile & expérimenté.

Après s'être fait admirer par ces peuples dans toutes ces choses & avoir acquis une très-grande réputation par ses exploits, il

Polybe & Tite-Live l'appellent Aristene, *Aristænus*, & c'est ainsi qu'il faut corriger le texte. Aristene fut envoyé à Mégalopolis deux ans après le départ de Philopœmen pour Crete, la seconde année

de l'olympiade CXLV. Il y a une belle comparaison de cet Aristene avec Philopœmen dans les fragmens de Polybe. Aristenete étoit de Dymes, & il fut aussi général des Achéens.

s'en retourna couvert de gloire dans le Péloponèse. En y arrivant il trouva que Philippe venoit d'être défait (a) en bataille par Titus Flaminius, & que les Achéens & les Romains faisoient la guerre à Nabis. Il fut d'abord élu (b) général de cette ligue ; & ayant donné un combat naval, il eut le même sort qu'avoit eu Epaminondas dans un cas pareil, il vit diminuer sa réputation & la grande idée que l'on avoit de son courage & de sa prudence, pour avoir malheureusement combattu par mer.

Il est vrai que quelques-uns ont dit qu'Epaminondas ne voulant pas que ses citoyens goûtassent des avantages qui viennent de la marine, de peur que, sans qu'il s'en aperçût, (c) de bons & de vaillans soldats de terre ferme, ils ne devinssent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toujours prêts à gagner leurs vaisseaux & à prendre la fuite, il se retira volontairement de l'Asie & des isles sans y avoir rien fait. Au lieu que Philopœmen, persuadé que la

(a) Il fut défait la troisième année de l'olympiade CXLV.

(b) La quatrième année de l'olympiade CXLVI.

(c) *De bons & de vaillans soldats de terre ferme, ils ne devinssent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toujours prêts à gagner leurs vaisseaux & à prendre la fuite.* Ce passage de Platon est au commencement du quatrième livre

des loix, tom. II, pag. 706, & par cet endroit de Plutarque, on voit qu'il faut recevoir dans le texte de ce philosophe *ναυικῶν*, qui combattent de pied ferme, au lieu de *ν.μικῶν*, légitimes ; car Platon oppose manifestement *ναυικῶν* à *πυρρῶν καὶ ἀπυρρῶν*, & au lieu d'*ἀπυρρῶν* j'ai lu *ἀπυρρῶν* ; car c'est Epaminondas qui s'en retourne sans rien faire.

science qu'il avoit acquise en commandant des armées de terre lui suffiroit pour bien commander aussi des troupes de mer, (a) apprit à ses dépens quelle grande partie de la vertu c'est que l'exercice, & combien il ajoute de puissance & de force à ceux qui se le sont rendu familier ; car il ne fut pas seulement vaincu dans ce combat naval à cause de son peu d'expérience, mais il commit encore une très-grande faute en se servant d'un vaisseau qui avoit beaucoup de réputation, mais qui étoit fort vieux & qui n'avoit pas servi depuis quarante ans, & en le faisant monter par ses citoyens qui pensèrent tous périr, le vaisseau ayant fait eau de toutes parts. Voyant donc qu'après ce mauvais succès les ennemis le méprisoient comme un homme qui avoit renoncé entièrement à la mer, & qu'ils assié-

(a) *Apprit, à ses dépens, quelle grande partie de la vertu c'est que l'exercice.*)

Voici un grand général de troupes de terre, qui croit pouvoir commander aussi des troupes de mer. L'expérience fit voir combien il se trompoit. Ce sont deux arts très-différens : & pour illustrer ce passage, je crois que le lecteur ne sera pas fâché que je lui rapporte ici ce que dit un jour un des plus grands capitaines que la France, que dis-je ? que la terre ait jamais porté ; c'est le grand prince de Condé. On parloit d'une bataille navale ; ce prince dit qu'il souhaiteroit

passionnément d'en voir une ; & que s'il s'y trouvoit, il regarderoit avec grande application. Un officier de marine qui étoit présent, lui dit : *Monseigneur, si votre altesse y étoit, il n'y a point d'amiral qui ne fût ravi de recevoir vos ordres. Mes ordres, reprit brusquement le prince, je me garderois bien de dire seulement mon avis ; je me tiendrois sur le pont bien tranquillement, & je regarderois tous les mouvemens & toutes les manœuvres pour m'instruire.* Si Philopœmen avoit eu le bon sens & la modestie de ce prince, il n'auroit pas reçu ce grand échec.

geoient avec insolence la ville de (a) Gythium, il s'embarqua promptement & alla à eux lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & qu'à cause de leur victoire ils étoient dispersés çà & là sans aucune précaution & sans se tenir sur leurs gardes; & arrivant la nuit il mit ses gens à terre, brûla entièrement leur camp & fit un grand carnage de leurs troupes.

Quelques jours après, Nabis s'étant présenté tout-à-coup devant lui, comme il avoit à passer des défilés très-dangereux, & ayant par-là imprimé la terreur dans l'esprit des Achéens qui ne croyoient pas qu'il fût possible de se tirer de ces passages difficiles par eux-mêmes & dont les ennemis leur fermoient l'issue, Philopæmen s'arrêta un peu de tems; & après avoir considéré de l'œil la nature du pays; il fit voir en cette occasion que l'art des tactiques est la cime & la perfection de l'art militaire; car il n'eut pas plutôt changé l'ordonnance de sa phalange pour l'accommoder à l'affiette du lieu, qu'il surmonta toutes ces difficultés très-facilement & sans aucun trouble; de maniere qu'il tomba sur les ennemis qui pensoient le tenir, & les mit en fuite. Mais, comme il vit qu'ils ne se retiroient pas tous ensemble vers leur ville, qu'ils se dispersoient çà & là, & que tout le pays étoit fourré, bossu & très-difficile pour la cavalerie à cause des ruisseaux & des fondrières dont il est coupé, il fit sonner la retraite & campa

(a) C'étoit l'arsenal & le port de Lacédémone, à cinq quarts de lieue de la ville.

dans ce lieu-là même qu'il étoit encore grand jour. Mais comme il se douta bien que, dès que la nuit seroit venue, les ennemis, revenant de leur fuite, se retireroient vers la ville un à un & deux à deux, il plaça en embuscade, tout autour dans tous les passages sur les ruisseaux & sur les collines, de petits corps de soldats Achéens qui tuèrent un grand nombre des gens de Nabis; parce que ne se retirant pas tous ensemble, mais qui çà qui là, selon qu'ils avoient été dispersés par la fuite, ils tomboient entre les mains de leurs ennemis comme des oiseaux qui donnent dans les filets de l'oïseleur.

Ces grandes actions faisoient que tous les Grecs aimoient & estimoient singulièrement Philopœmen, & que dans les théâtres ils le combloient d'honneurs. Une distinction si marquée bleissoit secrettement Titus Flaminius naturellement ambitieux & jaloux: car il prétendoit qu'étant consul Romain il devoit être plus respecté & plus honoré par les Achéens, qu'un homme d'Arcadie. Et il pensoit de plus que par ses bienfaits il avoit infiniment plus mérité que lui des Grecs; lui qui, par un seul cri de héraut, (a) avoit affranchi & mis en liberté toute cette partie de la Grece qui étoit dans l'esclavage de Philippe & des Lacédémoniens.

Bientôt après (b) Flaminius fit la paix

(a) Dans les jeux Isthmiques, la quatrième année de l'Olympiade CXLV.

(b) La première année de l'Olympiade CXLVI.

avec Nabis, & Nabis fut tué en trahison par les Etoliens. Cette mort causa du trouble & du désordre dans Sparte, & Philopœmen, saisissant cette occasion, y marcha avec une si grosse puissance, & fit si bien que, gagnant les uns par ses raisons & entraînant les autres par la force, il obligea cette ville d'entrer dans la ligue des Achéens.

Ce succès augmenta merveilleusement sa réputation parmi ces peuples; car ce n'étoit pas un petit service que d'avoir acquis à la ligue une ville aussi puissante que Sparte, & d'une si grande autorité. Par-là il gagna aussi l'amitié & la confiance des plus gens de bien de Lacédémone, qui espérèrent l'avoir pour garant & pour défenseur de la liberté. Voilà pourquoi, quand la maison & tous les biens de Nabis eurent été vendus, ils résolurent, par un décret public, de lui faire présent de tout l'argent qui étoit revenu de cette vente, qui montoit à six-vingt talens, & de lui envoyer à cet effet une ambassade pour le prier de les recevoir.

Ce fut en cette occasion qu'il parut très-clairement que la vertu de ce grand personnage étoit bien pure, & qu'il ne paroïssoit pas seulement homme de bien, mais qu'il l'étoit effectivement, car on ne trouva pas un seul Spartiate qui voulût se charger de la commission de lui aller offrir ce présent; mais saisis de respect & de crainte, ils s'en excusèrent tous; de sorte qu'enfin ils prirent le parti de lui envoyer faire la propo-

sition par un de ses hôtes, nommé Timolaïs.

Ce Timolaïs étant arrivé à Mégalopolis, logea chez Philopœmen qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là il eut le tems de considérer la gravité de sa conversation, la frugalité de sa vie & la sévérité de ses mœurs qui le rendoient imprenable & inaccessible à l'argent; & il fut si étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'osa jamais lui ouvrir la bouche du présent qu'il venoit lui offrir, & qu'ayant donné quelque'autre prétexte à son voyage, il s'en retourna comme il étoit venu. Il fut envoyé une seconde fois & ne fut pas plus hardi. Enfin au troisième voyage il se hazarda, quoiqu'avec peine, à déclarer à Philopœmen la bonne volonté de Sparte.

Philopœmen l'écouta avec plaisir; mais sur l'heure même il alla à Sparte & il conseilla aux Spartiates de ne pas dépenser leur argent à gagner & à corrompre leurs amis, gens de bien, parce qu'ils pourroient toujours user & jouir de leur vertu & de leur sagesse sans rien donner, & de le garder pour acheter & gagner les méchans, & ceux, qui dans les conseils brouilloient & divisoient la ville par leurs discours séditieux, afin que l'argent les obligeant à se taire, ils leur fissent moins de peine dans le gouvernement : *Car il vaut beaucoup mieux*, ajouta-t-il, *fermer la bouche à ses ennemis qu'à ses amis.* Voilà quelle étoit la noblesse & la magnanimité de Philopœmen sur tout ce qui regardoit l'argent.

Quelque tems après, (a) Diophane, général des Achéens, averti que les Lacédémoniens pensoient à des nouveautés, se disposoit à les châtier; & les Lacédémoniens de leur côté se préparoient à la guerre & mettoient tout le Péloponese en combustion. Philopæmen tâcha d'adoucir l'esprit de Diophane & d'appaîser sa colere, en lui représentant : (b) *Que , pendant que le roi Antiochus & les Romains se faisoient la guerre au milieu de la Grece avec deux armées si puissantes , le devoir du général des Achéens étoit de tourner toutes ses pensées de ce côté-là & d'avoir toujours l'œil sur eux ; que ce n'étoit nullement le tems de remuer & d'exciter une guerre intestine , & qu'au contraire il étoit de la prudence de dissimuler quelques fautes qui auroient été commises , & de faire semblant de ne les pas voir.*

Diophane ne fit point état de ses remontrances ; il entra à main armée dans la Laconie avec Flaminius , & ils s'avancerent tous deux vers la ville. Philopæmen , irrité de cette entreprise & du mépris qu'on avoit fait de son avis, (c) hazarda-là une action

(a) La premiere année de Polympiade CXLVII.

(b) *Que pendant que le roi Antiochus & les Romains se faisoient la guerre au milieu de la Grece.* Car cette même année G. Livius , qui commandoit la flotte Romaine , venoit de gagner un grand combat naval à Ephese

contre Antiochus.

(c) *Hazarda-là une action , qui , si on l'examine à la rigueur , ne peut être trouvée ni bonne ni juste.* Car à la rigueur Philopæmen étoit inexcusable ; & c'étoit une démarche très - injuste & très-mauvaise de quitter son général , & d'aller se jeter

qui, si on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne ni juste, mais qui marque un courage & une audace que rien ne pouvoit étonner. Il se jeta dans Sparte, & simple particulier, il empêcha le général des Achéens & le consul Romain d'y entrer. Il apaisa les troubles qui divisoient la ville, & raffermi les Spartiates dans la ligue comme ils étoient auparavant.

Quelque tems après, (a) Philopœmen, élu encore général, ayant eu quelques sujets de plainte contre les Lacédémoniens, les obligea de rappeler les bannis dans Sparte, fit mourir quatre-vingt Spartiates selon Polybe, & selon Aristocrate, trois cens cinquante, qui avoient condamné ces bannis; rasa leurs murailles, leur retrancha une grande partie de leur territoire qu'il ajouta au territoire de Mégalo polis; & tous ceux à qui les tyrans avoient donné droit de bourgeoisie dans Sparte, il les chassa & les transféra dans l'Achaïe, excepté trois mille qui ne voulurent pas sortir de Sparte, & qu'il fit vendre à l'encan. De l'argent qui revint de cette vente, il en fit bâtir à Mégalo polis un portique magnifique, comme pour leur insulter & pour rendre leur honte plus publique & plus durable.

Enfin pour assouvir son ressentiment contre les Lacédémoniens & pour achever de les

dans Sparte, pour s'opposer à lui. Le succès le justifia, mais les actions d'un homme de bien ne doivent

pas attendre du succès leur apologie.

(a) La troisième année de l'olympiade CXLVII.

humilier , quoique leur humiliation fût déjà assez grande , & plus grande qu'ils n'avoient mérité , il fit contr'eux la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre leur gouvernement , (a) il cassa & annulla tous les établissemens de Lycurgue & força les enfans & les jeunes gens de renoncer à l'éducation de leur pays pour prendre celle de l'Achaïe , parce qu'il voyoit que , pendant qu'ils continueroient d'observer les loix de Lycurgue , ils feroient toujours fiers & n'auroient que des pensées nobles & généreuses. Dans ce tems-là donc les grandes calamités dont ils furent accueillis , les ayant forcés de souffrir que Philopœmen coupât ainsi les nerfs de leur république , ils plierent sous le joug & furent dans l'humiliation & dans la bassesse. Mais quelques années après ils demandèrent aux Romains la permission de reprendre leur ancienne discipline & de quitter celle d'Achaïe ; (b) & l'ayant obtenue , ils retirèrent leur ville

(a) *Il cassa & annulla tous les établissemens de Lycurgue.*) Plutarque a raison d'appeller cette insulte ; la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre le gouvernement de Sparte ; car l'unique moyen de la détruire entièrement , c'étoit d'y abolir un établissement qui l'avoit déjà maintenue florissante & glorieuse pendant plus de sept cens ans. C'est porter une plaie mortelle à un état , que de lui ôter des usages qui maintiennent les mœurs &

la discipline , & qui y entretiennent une noblesse & une fertté , seules capables de le faire triompher de ses ennemis.

(b) *Et l'ayant obtenue , ils retirèrent leur ville de cet abîme de maux.*) Voilà un grand éloge pour les établissemens de Lycurgue. Ceci confirme ce que Plutarque a dit dans la Comparaison de Numa & de Lycurgue : *Que les Romains se sont accrus & agrandis , en renonçant aux institutions de Numa , & qu'*

de cet abîme de maux & de cette corruption où elle étoit plongée , & la releverent , autant qu'il leur étoit possible , dans l'état où ils se trouvoient.

Lorsque la guerre s'alluma en Grece entre les Romains & le roi Antiochus , (a) Philopœmen étoit simple particulier ; & voyant qu'Antiochus , qui hyvernoit à Chalcis , passoit le tems en galanteries , que malgré son âge il célébroit des noces en épousant une jeune fille , & que ses Syriens , vivant dans la dernière licence sans capitaines & sans chefs , se dispersoient dans toutes les villes où ils commettoient mille insolences & mille désordres , il témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être plus général des Achéens , & qu'il envioit aux Romains une victoire si facile & qui leur coûteroit si peu : *Car pour moi , dit-il , si j'avois le commandement , je les taillerois tous en pieces dans les tavernes.*

Après que les Romains eurent défait Antiochus , (b) ils s'appliquerent tout de bon à pousser leurs affaires du côté de la Grece ; & avec toutes leurs forces ils tenoient déjà les Achéens comme enveloppés. Ils avoient même un puissant parti dans toutes les villes par le moyen des orateurs & des gouverneurs du

les Lacédémoniens n'ont pas plutôt violé les ordonnances de Lycurgue , que de fort grands ils sont devenus fort petits , & qu'après avoir perdu l'empire de la Grece , ils ont vu leur état en

danger d'être entièrement détruit.

(a) La troisième année de l'olympiade CXLVI.

(b) Antiochus fut défait la troisième année de l'olympiade CXLVIII.

peuple qu'ils avoient gagnés. De sorte que , par la faveur & par la protection des dieux , leur puissance , qui alloit toujours croissant , étoit déjà parvenue au faite de la grandeur où leur fortune devoit s'élever. Philopœmen, attentif à toutes leurs démarches , faisoit comme un bon pilote qui combat contre les vagues & les vents ; tantôt forcé par le tems il cédoit en quelque chose & se laissoit entraîner , & tantôt se roidissant il résistoit de toutes ses forces & n'oublioit rien pour porter ceux qui avoient le plus d'autorité ou d'éloquence à embrasser le parti de la liberté.

(a) Aristenete de Mégalopolis , homme qui avoit beaucoup de crédit parmi les Achéens & qui faisoit la cour aux Romains , lui étoit opposé ; & un jour il dit en plein conseil : *Qu'il étoit d'avis que les Achéens ne devoient s'opposer en rien aux Romains , ni se montrer ingrats envers eux.* Philopœmen ne dit rien d'abord , quoiqu'il supportât ce discours avec peine ; mais enfin voyant qu'il continuoit , & n'étant plus maître de sa colere , il lui dit tout haut : (b) *Eh , mon ami , pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuse fin des Grecs ?*

(a) *Aristenete de Mégalopolis.*) Il faut encore lire ici *Aristene* , car c'est le même dont on a déjà parlé , & que Polybe & Tite-Live appellent *Aristæus*. Il avoit été souvent général des Achéens , & il étoit grand partisan des Romains.

(b) *Eh , mon ami , pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuse fin des Grecs ?*) Ce mot est fort beau. Philopœmen veut dire qu'il n'y aura plus de Grecs dès qu'ils seront soumis aux Romains.

Le consul Manius Acilius (a), ayant défait Antiochus, demanda aux Achéens qu'ils permissent aux bannis de Lacédémone de retourner dans leur ville, & Flaminius favorisoit cette demande d'Acilius. Philopœmen s'y opposa, non qu'il fût ennemi des bannis; mais c'est qu'il vouloit qu'on n'accordât pas cette grace à la priere de Flaminius & des Romains, & que les bannis en eussent toute l'obligation aux Achéens & à lui. En effet, ayant été élu général (b) pour l'année suivante, il ramena lui-même les bannis, tant sa fierté & son grand courage le portoient naturellement à se révolter & à se roidir contre les puissances qui vouloient tout emporter par autorité.

Il fut élu (c) pour la huitième fois général des Achéens à l'âge de soixante-dix ans; & il espéroit non-seulement qu'il passeroit son année sans guerre, mais encore que les affaires lui permettroient d'achever en repos le peu qu'il avoit encore à vivre; car, comme les maladies semblent diminuer & s'affoiblir à mesure que les forces du corps diminuent, de même dans les villes Grecques l'amour des guerres & des combats s'affoiblissoit à mesure qu'elles sentoient diminuer leur puissance. Mais la déesse de la vengeance (d), qui a soin

(a) Manius Acilius Glabrio, qui fut consul avec P. Cornélius Scipio Nalica, la première année de l'olympiade CXLVII.

(b) Il ne fut pas élu l'année

suiivante, mais deux ans après; c'est-à-dire, la troisième année de l'olympiade CXLVII.

(c) La première année de l'olympiade CXLIX.

(d) Néméis.

de punir les paroles hautaines, le fit tomber au bout de sa course, comme un athlète qui, ayant fourni sa carrière très-heureusement, tombe au pied de la borne. Car on dit que dans une assemblée quelques-uns étant venus à louer un certain personnage, comme un grand général, Philopœmen dit : (a) *Comment peut-on faire cas d'un homme qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis ?*

Peu de jours après il arriva que Dinocrate le Messénien qui en particulier étoit ennemi de Philopœmen, & qui étoit haï de tous les gens de bien à cause de sa méchanceté & de sa mauvaise vie, détacha Messène de la ligue des Achéens ; & en même tems on apprit qu'il étoit sur le point (b) de s'emparer d'un bourg appelé *Colonis*, poste considérable. Philopœmen étoit alors malade de la fièvre à Argos. Dès qu'il eut cette nouvelle, il partit pour se rendre à Mégalopolis, & fit tant de diligence qu'il y arriva le jour même, ayant fait plus de

(a) *Comment peut-on faire cas d'un homme qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis ?*) C'étoit le sentiment de Régulus, qu'Horace a si bien exprimé dans l'Ode 5 du livre III. Mais Plutarque a raison de trouver cette parole de Philopœmen trop hautaine, car le plus brave homme du monde peut fort bien être pris prisonnier les armes à la main. C'est même

souvent une suite de son grand courage, comme l'expérience l'a souvent fait voir.

(b) *Des'emparer d'unbourg appelé Colonis.*) Je ne connois point de bourg de ce nom. Plutarque avoit sans doute écrit *Coronis*, qui est un poste considérable au-dessous de Messène, sur le bord de la mer. Il en est parlé dans Strabon, & Tite-Live lui donne ce nom dans cette même histoire.

quatre cens stades (a). Il ne s'y arrêta point ; mais prenant avec lui quelques gens de cheval (b) des plus considérables des citoyens , tous jeunes gens qui , pour l'affection qu'ils lui portoient , & aussi pour l'amour de la gloire , le suivirent volontairement , il marcha contre Messene.

A moitié chemin , (c) sur la colline appelée *la colline d'Evandre* , il trouva Dinocrate qui venoit à sa rencontre ; il le chargea & le mit en fuite. Mais cinq cens chevaux , qui gardoient le plat-pays de Messene , étant survenus , & ceux qui avoient été poussés , s'étant ralliés & joints à ces derniers , & occupant toutes les hauteurs de la colline , Philopœmen , qui craignoit d'être enveloppé & qui vouloit sauver ces jeunes cavaliers qui l'avoient suivi , se retiroit par des lieux bossus & difficiles , se tenant toujours à la queue , & tournant souvent tête aux ennemis pour les attirer à lui & pour les empêcher de suivre ses cavaliers. Mais les ennemis n'osoient le joindre & se contentoient de caracoller tout autour avec de grands cris.

(a) Cinquante mille pas.

(b) Il ne mena avec lui que soixante cavaliers , mais Lycortas s'étoit avancé avec des troupes.

(c) Sur la colline , appelée *la colline d'Evandre*.) Personne , que je sache , n'a fait mention de cette colline d'Evandre. Mais à quelque distance de Messene , en tirant vers l'Arcadie , Polybe , &

après lui Pausanias , placent une colline appelée *Evan* , qui est sans doute celle dont Plutarque parle ici. Ceux qui n'ont pas compris que cette colline étoit appelée *Evan* d'une exclamation bacchique , & n'entendant point ce mot , ont cru que c'étoit un nom tronqué , & ont mis *Evandre* sans savoir pourquoi.

Après s'être avancé plusieurs fois contr'eux pour donner le tems à ces jeunes gens de faire leur retraite, il ne se donna pas de garde qu'il se trouva seul au milieu de ce grand nombre d'ennemis. Aucun n'eut pourtant l'audace d'en venir aux mains avec lui ; mais en l'accablant de traits ils firent tant qu'ils le poussèrent dans des lieux pleins de rochers & de précipices où il ne pouvoit faire passer son cheval, quoiqu'à grands coups d'éperons il lui déchirât les flancs. Sa vieillesse lui laissoit encore toute sa légèreté & sa force, à cause du continuel exercice où il l'entretenoit & elle ne l'empêchoit nullement de se sauver ; mais malheureusement il étoit affoibli par la maladie & extrêmement fatigué du chemin qu'il avoit fait & du travail qu'il avoit soutenu, de sorte qu'il étoit pesant & qu'il ne pouvoit presque se remuer. En cet état, son cheval venant à broncher, le jetta par terre ; sa chute fut rude ; il se fit une si grande plaie à la tête, qu'il demeura long-tems étendu sur la place sans voix & sans mouvement.

Les ennemis, le croyant mort, s'approchèrent, & commencerent à le tourner pour le dépouiller. Dans ce moment il leva la tête & ouvrit les yeux : les ennemis, voyant qu'il étoit en vie, se jetterent en foule sur lui, lui lierent les mains derrière le dos, & l'accablant de chaînes, ils le menerent en cet état à Messene, en lui faisant, avec une insolence sans bornes, tous les outrages & toutes les indignités dont ils purent s'aviser ; outrages

que ce grand homme n'auroit jamais imaginé, non pas même en songe, pouvoir un jour souffrir de cet infame Dinocrate.

A la premiere nouvelle, qui fut portée à Messene, qu'il étoit pris & qu'on l'amenoit, les Messéniens furent si transportés de joie, qu'ils coururent tous aux portes de la ville. Mais quand ils virent Philopœmen qu'on traînoit ainsi lié & garotté contre sa dignité & malgré la gloire de ses exploits & de ses trophées, la plupart furent touchés de pitié & compatirent à son malheur jusqu'à verser des larmes & à mépriser & déplorer cette grandeur humaine comme une grandeur trompeuse & infidele & comme un néant. De sorte que bientôt il courut presque dans toutes les bouches un propos plein d'humanité, qu'on devoit se souvenir des bienfaits qu'on avoit reçus de lui, & de la liberté qu'il avoit rendue à l'Achaïe en chassant le tyran Nabis. Mais il y en avoit d'autres, quoiqu'en petit nombre, qui, voulant faire leur cour à Dinocrate, alloient disant qu'il falloit mettre Philopœmen à la torture & le faire mourir dans les tourmens comme un ennemi dangereux qui ne pardonnoit jamais, & qui deviendroit encore plus redoutable à Dinocrate s'il échappoit après les indignités qu'il lui avoit faites & les chaînes dont il l'avoit chargé. En même tems (a) ils le conduisirent dans le

(a) *Ils le conduisirent dans un lieu appelé le Trésor.* explique. *Admonent deinde quidam esse Thesaurum publicum sub terra saxo qua-*
Voici comme Tite-Live s'en

lieu appelé *le Trésor*. C'est un caveau sous terre qui ne reçoit aucun air ni aucun jour du dehors & qui n'a point de porte, mais qui se bouche avec une grosse pierre qu'on roule à l'entrée. Ils l'enfermerent dans ce caveau ; & l'ayant bien bouché avec sa pierre, ils mirent des soldats tout autour pour le garder.

Les jeunes cavaliers Mégaloopolitains, revenus de leur frayeur & s'arrêtant au milieu de leur fuite, commencent à s'appercevoir que Philopœmen n'est pas avec eux. Ils le cherchent, ils l'appellent ; & comme il ne paroît point & qu'il ne répond point à leur voix, ils s'arrêtent-là assez long-tems & se disent les uns aux autres qu'ils s'étoient sauvés avec honte & contre toute justice, en abandonnant aux ennemis leur général qui n'avoit méprisé sa vie que pour l'amour d'eux. En même tems ils courent çà & là, & s'informant par-tout, enfin ils apprennent qu'il a été pris, & aussitôt ils vont répandre cette nouvelle dans toutes les villes de l'Achaïe. Les Achéens, très-affligés de cette prise & la regardant comme un très-grand malheur, résolurent de le redemander aux Messéniens, de leur en-

drato septum : eo vindus demittitur, & saxum ingens, quo operitur, machinâ super impositum est. « Là quelques-uns font ressouvenir qu'il y a sous terre le Trésor public, bien revêtu de pierre quarrée : on le descend donc dans ce caveau, & par le moyen d'une ma-

chine, d'une grue, on en ferme l'ouverture avec une grosse pierre dont on avoit accoutumé de la boucher ». Liv. xxxix. Ce caveau étoit appelé *le Trésor public*, parce que dans les tems de guerre ils y enfermoient leur argent & ce qu'ils avoient de plus précieux,

voyer pour cet effet une ambassade & de se préparer cependant à marcher contr'eux avec toutes leurs forces, s'ils le refusoient.

Pendant que cela s'exécute, Dinocrate, qui craignoit sur-tout le retardement comme le salut de Philopœmen, & qui vouloit prévenir les démarches des Achéens; dès que la nuit fut venue & que le peuple se fut retiré, ouvrit la prison & y fit descendre l'exécuteur pour porter le poison à Philopœmen, avec ordre de se tenir-là jusqu'à ce qu'il l'eût avalé.

Quand l'exécuteur descendit dans le caveau, Philopœmen étoit couché sur son manteau sans dormir & tout occupé de sa douleur & de sa tristesse. Dès qu'il vit de la lumière, & cet homme près de lui tenant sa lampe d'une main & la coupe de poison de l'autre, il se releva avec peine à cause de sa grande foiblesse, se mit en son séant; & prenant la coupe il demanda à l'exécuteur s'il n'avoit rien entendu dire de ses cavaliers & sur-tout de Lycortas. L'exécuteur lui dit qu'il avoit oui dire qu'ils s'étoient presque tous sauvés. Philopœmen le remercia d'un signe de tête; & le regardant avec douceur: *Tu me donnes-là une bonne nouvelle*, lui dit-il, *nous ne sommes donc pas malheureux en tout*. Et sans dire une seule parole de plus, sans jeter le moindre soupir, il but le poison & se recoucha sur son manteau. Il ne donna pas beaucoup de peine au poison, car il étoit si abattu & si foible qu'il fut éteint dans un moment.

Quand le bruit de sa mort fut répandu parmi les Achéens, toutes leurs villes furent plongées dans un deuil & dans un abattement qu'on ne peut exprimer; & aussi-tôt tous leurs jeunes gens, qui étoient en âge de porter les armes, & tous leurs magistrats se rendirent à Mégalopolis. Là, dans un grand conseil qui fut tenu, on résolut de ne pas différer un seul moment la vengeance de cet horrible attentat; (a) & ayant élu sur l'heure même Lycortas pour leur général, ils se jetterent dans la Messénie où ils mirent tout à feu & à sang. Les Messéniens épouvantés prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes & reçurent les Achéens. Dinocrate, prévenant le supplice qu'il méritoit, se tua lui-même; & tous ceux qui avoient été d'avis de faire mourir Philopœmen, suivirent son exemple. Mais ceux qui avoient opiné à lui faire donner la torture, Lycortas les fit prendre pour les faire expirer dans les tourmens.

Après qu'on eut brûlé le corps de Philopœmen, qu'on eut ramassé ses cendres & qu'on les eut mises dans une urne, on se mit en marche pour les porter à Mégalopolis. Cette marche ne se fit point turbulemment ni pêle-mêle, mais avec une belle ordonnance & en mêlant à ce convoi funebre une sorte de pompe triomphale. On voyoit d'abord les gens de pied la tête ceinte de couronnes

(a) Et ayant élu sur l'heure même Lycortas pour leur général.) La seconde année de l'olympiade CXLIX. Ce Lycortas étoit le pere de l'historien Polybe.

& tous fondant en larmes. Après cette infanterie suivoient les ennemis chargés de chaînes. (a) Le fils du général, le jeune Polybe, marchoit ensuite portant dans ses mains l'urne qui renfermoit les cendres, mais qui étoit si couverte de bandelettes & de couronnes qu'elle ne paroissoit presque point. Autour de Polybe marchoient les plus nobles & les plus considérables des Achéens. L'urne étoit suivie de toute la cavalerie magnifiquement armée & montée superbement, qui fermoit la marche, sans donner ni de grandes marques d'abattement pour un si grand deuil, ni de grands signes de joie pour une telle victoire. Tous les peuples des villes & des villages des environs venoient au-devant de ce convoi, comme autrefois ils venoient au-devant de lui-même pour le recevoir & lui faire l'honneur, quand il revenoit de ses expéditions couvert de gloire ; & après avoir salué & touché respectueusement son urne, ils la suivoient & l'accompagnoient. Ce nombre infini d'hommes & de femmes, de vieillards & d'enfans, qui se joignoient à ce convoi, jettoient des cris si perçans, que de l'armée ils retentissoient jusques dans la ville de Mégalo-
polis qui répondoit à ces cris par ses gémissens, pressée de son affliction, & pleurant d'autant plus amèrement la mort de ce grand homme, qu'elle étoit persuadée qu'avec lui étoit morte toute l'autorité, toute la préé-

(a) *Le fils du général, le jeune Polybe.* C'est Polybe l'historien, qui pouvoit avoir alors vingt-deux ans.

minence qu'elle avoit sur les Achéens.

Philopœmen fut donc enterré très-honorablement, & les prisonniers de Messene furent lapidés autour de son tombeau. Toutes les villes par des decrets publics lui décernerent tous les plus grands honneurs (a) & plusieurs statues avec de magnifiques inscriptions. (b) Mais plusieurs années après, dans les tems les plus calamiteux de la Grece,

(a) *Et lui érigerent plusieurs statues avec de magnifiques inscriptions.* Pausanias rapporte l'inscription que ceux de Tégée mirent à la statue qu'ils érigerent à ce grand homme; elle est en huit vers

élégiaques, & d'une si grande beauté, qu'elle mérite d'être rapportée. Le lecteur ne sera pas fâché de la voir. La voici comme elle est rapportée dans les *Arcadiques* de Pausanias, pag. 280.

Τὸ δὲ ἀρετὰ καὶ δόξα καὶ Ἑλλάδα πολλὰ μετὰ ἀλκαῖς,

Πολλὰ δὲ καὶ βυλαῖς ἔργα ποιησάμεν,

Ἀρκάδιος αἰχμητᾶ Φιλοποίμενος, ᾧ μέγα κύδιος

Ἔσπετ' ἐνὶ πολέμῳ δῆρατος ἀγεμόνι.

Μανύει δὲ τρόπαια τετυγμένα δισσὰ τυράννων

Σπάρτας αἰζομένην δὲ ἄρατο δυλοσύναν.

Ὡν ἔνεκεν Τεγέα μεγαλόφρονα Κρατύγιλος υἱὸν

Σταῖσεν ἀμωμήτῃ κράντορ' ἐλευθερίας.

La valeur & la gloire de Philopœmen d'Arcadie, de ce grand capitaine qui a exécuté plusieurs grands exploits par sa force, & plusieurs autres par sa sagesse & par sa prudence, ont retenti dans toute la Grece : Deux trophés érigés de la défaite de deux tyrans de Sparte, & cette ville délivrée du joug de la servitude, en sont des témoins irréprochables. Pour ces grands

bienfaits, la ville de Tégée; pleine de reconnoissance, a élevé cette statue au magnanime fils de Craugis, comme à l'auteur de sa liberté.

(b) Mais plusieurs années après. Trente-sept ans après la mort de Philopœmen, c'est-à-dire, la seconde année de l'olympiade CLVIII, cent quarante-cinq ans avant l'an premier de l'ere chrétienne.

lorsque Corinthe fut brûlée & détruite par le proconsul Mummius, (a) un calomniateur Romain fit tous ses efforts pour les faire abattre, & le poursuivit lui-même criminellement comme s'il eût été en vie, l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains, & de s'être montré toujours mal intentionné pour eux dans toutes leurs affaires; la chose fut portée au conseil devant Mummius.

Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation & expliqua tous ses moyens. (b) Mais après que Polybe lui eut répondu pour le réfuter, ni Mummius ni ses lieutenans ne voulurent ordonner ni souffrir que l'on détruisît les monumens de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il eût opposé comme une digue aux prospérités de Flaminius & d'Acilius. (c) Car ces Romains mettoient de la différence entre la vertu & l'intérêt, comme cela est sèant & raisonnable; ils distinguoient le beau & l'honnête de l'utile, & ils étoient persuadés que tous les gens de bien con-

(a) *Un calomniateur Romain fit tous ses efforts pour les faire abattre, & le poursuivit lui-même criminellement.* Voici une chose bien singulière. Ce misérable orateur vouloit faire sa cour aux Romains, en détruisant les statues & en abolissant la mémoire d'un homme qui avoit toujours été leur ennemi.

(b) *Mais après que Polybe lui eut répondu pour le réfuter.* Je voudrois bien qu'on

nous eût conservé le discours que ce sage historien fit en cette occasion pour réfuter ce misérable calomniateur.

(c) *Car ces Romains mettoient de la différence entre la vertu & l'intérêt.* Il dit ces Romains pour distinguer les Romains de ce tems-là, des Romains qui vinrent ensuite. Les véritables Romains sacrifioient toujours l'intérêt à la vertu, & l'utile à l'honnête.

servent de la reconnoissance pour leurs bienfaiteurs & cherchent les occasions de s'acquitter envers eux, en leur rendant la pareille ; & qu'ils respectent, honorent & vénèrent la mémoire des grands hommes qui se sont rendus recommandables par leur vertu. Voilà quant à la vie de Philopœmen.

Fin de la vie de Philopœmen.





T. Q U I N C T I U S F L A M I N I U S.

C E L U I que nous avons choisi pour le comparer à Philopœmen , (*a*) c'est Titus Quinctius Flaminius. Tous (*b*) ceux qui voudront savoir comment il étoit fait , n'ont

(*a*) *C'est Titus Quinctius Flaminius.*) Il faut écrire *Flaminius* , & non pas *Flaminius*. Si Plutarque a écrit *Flaminius* , il est tombé dans une grande erreur en confondant les familles , il appelle *Flaminius* , celui que Polybe , Tite-Live , & tous les historiens appellent *Flaminius* , & qui est très-différent de *Flaminius*. *Flaminius* étoit de famille Patricienne , & *Flaminius* de famille Plébéienne. En un mot Caius Flaminius qui fut tué à la bataille du lac de Thrasymène , & ce T. Quinctius Flaminius , étoient très-différens. Je dois avertir que dans un manuscrit on lit toujours *Φλαμίνιος* , *Flaminius* , au lieu de *Φλαμίνιος* , *Flaminius* , cela m'autorisoit suffisamment à changer ce nom dans le texte , & à remettre *Flaminius* au lieu de *Flaminius*. Mais

je n'ai rien voulu changer ; il suffit d'en avertir.

(*b*) *Ceux qui voudront savoir comment il étoit fait , n'ont qu'à aller voir la petite statue de bronze que l'on a encore de lui à Rome.*) Je m'étonne qu'un historien sage comme Plutarque , renvoie ses lecteurs à cette statue. Cela étoit bon tout-au-plus pour ceux qui étoient à Rome , & pour le tems où il écrivoit ; mais comme ces vies sont faites pour tous les hommes , pour tous les pays , & pour tous les tems , comment veut-il que ceux qui liront cette vie à cinq cens lieues de Rome , & mille ans après lui , entreprennent un si long voyage pour voir cette statue , qui ne subsistera peut-être plus , & pour savoir comment *Flaminius* étoit fait. Il valoit mieux qu'il prît la peine de nous le dire ,

qu'à aller voir la petite statue de bronze que l'on a encore de lui à Rome près du grand Apollon, que l'on a apportée de Carthage, & que l'on a placée vis-à-vis du Cirque, sur le piédestal de laquelle il y a une inscription Grecque. Et quant à son naturel, on dit qu'il étoit fort prompt, tant à se mettre en colere & à châtier, qu'à rendre service & à faire plaisir. Mais c'étoit d'une maniere bien différente, car il ne gardoit pas long-tems sa colere & ne châtioit que légèrement, au lieu qu'il ne faisoit jamais plaisir à demi; que les graces qu'il accordoit étoient toujours pleines & entieres, & qu'il conservoit pour tous ceux à qui il avoit rendu service, la même affection & la même bonne volonté que s'il avoit reçu ce service d'eux, regardant, comme le plus grand de tous ses biens, de pouvoir cultiver & conserver ceux qu'il avoit une fois obligés. Naturellement ambitieux & convoiteux d'honneur & de gloire, il vouloit ne devoir qu'à lui-même ses plus belles & ses plus grandes actions; (a) c'est pourquoi il fréquentoit plus volontiers ceux qui avoient besoin de son aide, que ceux qui pouvoient l'aider, cherchant les premiers comme une ample matiere à sa vertu, & fuyant les autres comme des

(a) *C'est pourquoi il fréquentoit plus volontiers ceux qui avoient besoin de son aide, que ceux qui pouvoient l'aider.* Quelle maxime noble & généreuse! Elle devrait bien faire rougir ces ames basses, qui, dans toute leur vie, ne

font pas une démarche & ne lient ni commerce ni amitié qu'avec ceux qui peuvent les aider & leur être utiles, & qui dans cette vue font la cour à des gens indignes, & qu'ils ne sauroient s'empêcher de mépriser.

concurrents prêts à lui ravir la moitié de sa gloire.

Il fut nourri & élevé dans le métier des armes ; car Rome ayant alors de grandes guerres à soutenir, tous les jeunes gens, dès qu'ils étoient en âge de servir, alloient apprendre dans les armées à se rendre capables de commander. Flaminius fit cet apprentissage comme les autres, & il fut tribun de soldats dans la guerre contre Annibal (*a*) sous le consul Marcellus. Ce consul ayant été tué dans une embuscade qu'Annibal lui dressa, Flaminius fut fait gouverneur de tout le pays Tarentin & de la ville de Tarente, qui venoit d'être prise pour la seconde fois.

Dans ce commandement il acquit une grande réputation, non-seulement de valeur, mais aussi de probité & de justice. C'est pourquoi il fut choisi pour commissaire & pour chef des colonies que les Romains envoyèrent dans les deux villes de (*b*) Narnia & de Cosse ; ce qui lui éleva si fort le courage, que passant par-dessus les autres charges qui étoient les premiers grades par lesquels les jeunes gens étoient obligés de passer, le tribunat, la préture & l'édilité, il osa aspirer tout-d'un-coup au consulat, & descendit à la place pour le demander, appuyé de la faveur de ces deux colonies. Mais les tribuns Fulvius & Manlius

(*a*) Flaminius fut fait tribun de soldats à vingt ans, la quatrième année de l'Olympiade CXLII.

(*b*) Narnia, ville de l'Ombrie, & Cosse, ville de l'Etrurie.

s'y oppofoient , difant que c'étoit une chofe étrange & inouïe , qu'un jeune homme , qui étoit encore novice & qui n'étoit pas encore initié aux premiers myfteres du gouvernement , forçât les loix pour s'élever tout-d'un-coup à la premiere dignité de la république. Le Sénat remit la décifion aux fuffrages du peuple ; & le peuple d'une commune voix , (a) nomma Flaminius conful avec Sextus Ælius, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans.

Quand on tira au fort les provinces , la guerre contre (b) Philippe & contre les Macédoniens échut à Flaminius ; & l'on peut dire qu'en cela la fortune favorifa extrêmement les Romains , car les affaires & les ennemis qu'ils avoient fur les bras , ne demandoient pas un général qui voulût tout emporter par la guerre & par la force , mais plutôt qui sût employer à propos la douceur & la perfuafion. En effet , le roi Philippe tiroit de fon feul royaume de Macédoine affez d'hommes pour fournir à tous fes combats ; mais fa principale

(a) *Nomma Flaminius conful avec Sextus Ælius , quoiqu'il n'eût pas encore trente ans.*) Voici une époque sûre qui nous mene sûrement à l'année de la naiffance de Flaminius. Plutarque nous dit qu'il fut nommé conful avec Sextus Ælius Pætus , la feconde, ou felon d'autres , la troifième année de l'olympiade CXLV , l'an de Rome 555⁸, 196 ans avant l'ere chrétienne , & qu'il n'avoit pas encore trente ans accom-

plis ; il falloit donc qu'il fût né l'an de Rome 526 , la premiere année de l'olympiade CXXXVIII ; ce calcul s'accorde avec celui de Tite-Live , qui écrit que lorsqu'il fit publier la liberté des Grecs aux jeux Isthmiques , ce qui arriva la premiere année de Polymp. CXLVI , il n'avoit que trentetrois ans , *fed erat trium ferè & triginta annorum.*

(b) Fils de Démétrius II , & pere de Perfée & de Démétrius.

force pour traîner la guerre en longueur , c'étoit la Grece ; elle lui fournissoit l'argent , les vivres , les munitions & les retraites , en un mot , c'étoit l'arsenal & le magasin de son armée. De sorte que pendant qu'on n'auroit point détaché les Grecs de l'alliance de Philippe , cette guerre ne pouvoit être terminée par un seul combat.

Alors la Grece n'étoit pas encore accoutumée aux Romains , elle ne commençoit qu'à entrer dans leurs affaires. C'est pourquoi si le général des Romains n'avoit été homme doux & traitable , plus porté à terminer les différens par des conférences , que par la force , assez insinuant pour persuader ceux à qui il parloit , & assez affable pour écouter leurs raisons avec bonté & douceur , (a) & toujours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des ajustemens , la Grece n'auroit pas si facilement renoncé à un joug auquel elle étoit accoutumée , pour se soumettre à une domination étrangere. Mais c'est ce qui paroîtra mieux par ses actions que nous allons écrire.

Titus ayant remarqué que les généraux , qui avoient été envoyés avant lui contre Philippe , (b) comme Sulpitius & Publius ,

(a) *Et toujours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des ajustemens.* Voilà une grande leçon que Plutarque donne ici. Il n'y a rien de plus contraire au succès des négociations & des conférences ,

qu'une grande roideur & un trop grand attachement à ses intérêts ; il faut savoir se relâcher. Car , comme Plutarque le dit ailleurs , l'habile politique est celui qui fait donner peu pour avoir beaucoup.

(b) *Comme Sulpitius &*

n'étoient entrés dans la Macédoine que sur l'arrière-saison , & qu'ils n'y avoient fait la guerre qu'avec beaucoup de lenteur, se consumant en des combats de postes , & en des escarmouches pour forcer quelques passages, ou pour enlever des convois, il jugea qu'il ne devoit pas suivre leur exemple. Ils avoient passé toute l'année de leur consulat dans Rome à se mêler des affaires , & à jouir des honneurs & des prééminences de leur dignité, & sur la fin de l'automne ils étoient partis pour l'armée. Il ne voulut pas faire comme eux , & en jouissant chez lui des mêmes honneurs gagner une année pour commander ainsi deux années de suite , l'une à Rome comme consul , & l'autre à l'armée comme général ou préteur. Mais au contraire, n'ayant d'autre ambition que d'employer utilement l'année même de son consulat à pousser la guerre qui lui étoit commise, il renonça avec plaisir aux honneurs & à tous les autres avantages dont sa charge l'auroit fait jouir à Rome , & demanda au sénat qu'on lui donnât son frere Lucius pour commander son armée de mer. Ce qu'ayant obtenu , parmi les soldats , qui sous la conduite de Scipion avoient défait Asdrubal en Espagne, & Annibal en Afrique,

Publius.) Comme P. Sulpitius Galba qui fut consul avec C. Aurélius Cotta , deux ans auparavant , la quatrième année de l'olympiade CXLIV , & qui en effet n'arriva en Grece que sur la fin de cette année-là,

& comme Publius , c'est-à-dire, comme Publius Villius Tappulus, qui fut consul avec L. Cornélius Lentulus l'année après Sulpitius , & avant Flamininus , la première année de l'olympiade CXLV.

il en choisit environ trois mille , qui étoient encore en état de servir , & pleins de bonne volonté pour le suivre ; il en fit le fort de son armée , & passa ainsi en Epire. Là il trouva que Publius étoit bien campé devant l'armée de Philippe, (a) qui depuis long-tems gardoit les passages & les défilés le long de l'Apfus , mais qu'il étoit-là sans rien faire à cause de la difficulté des lieux.

Après avoir donc pris le commandement de l'armée , & renvoyé Publius, il commença à considérer & à examiner l'assiette du lieu. C'est un pays naturellement fortifié comme celui de (b) Tempé , mais il n'a pas comme lui de beaux bois , des forêts d'une verdure charmante , des endroits délicieux & d'agréables prairies. A droite & à gauche ce sont de longues & hautes montagnes qui font en bas une vallée fort profonde , le long de laquelle coule l'Apfus assez semblable par sa figure & par sa rapidité au Penée. Il coule au pied de ces montagnes qu'il défend , & ne laisse entre-deux qu'un petit chemin taillé dans le roc , & si escarpé & si étroit, qu'une armée ne pourroit y passer que très-difficilement & avec des peines infinies quand il ne seroit pas défendu,

(a) *Qui depuis long-tems gardoit les passages & les défilés le long du fleuve Apfus.*) Dans les gorges des montagnes , l'Apfus est une rivière du pays des Taulantiens , entre l'Epire & l'Illyrie , & l'Aoïs & le

Panvasus , autres fleuves au-dessous de Dyrrachium , Durazzo. Philippe empêchoit par-là les Romains de pénétrer dans la Macédoine.

(b) *Tempé* , lieu délicieux de la Thessalie.

& pour peu qu'on le défendît, il seroit absolument impraticable.

Il y avoit des gens qui vouloient faire prendre à Flaminius un grand circuit, & le mener par la (a) Daffaretide le long du Lycus, où ils lui disoient que le chemin étoit large & facile. Mais Flaminius, qui craignoit que s'il s'éloignoit de la mer, & qu'il s'engageât dans des lieux maigres, & que l'on ne feroit que difficilement, Philippe s'opiniâtrant à ne pas combattre, il ne manqua enfin de vivres, & ne fût forcé de regagner la mer & de s'en retourner comme son prédécesseur, sans avoir rien fait, résolut d'aller par le haut des montagnes & de forcer ces passages, quoi qu'il lui en dût coûter. L'armée de Philippe occupoit toutes ces hauteurs, de sorte que les Romains pris en flanc des deux côtés étoient accablés d'une grêle de dards & de fleches. Ils ne se rebutoient pourtant pas. Il se fit-là plusieurs combats, & il y eut beaucoup de gens blessés & tués de part & d'autre, sans que l'on vît aucune fin.

Sur ces entrefaites quelques bergers, qui païssoient leurs troupeaux sur ces montagnes, vinrent à Flaminius lui dire qu'ils savoient un détour qui n'étoit point gardé, par où ils meneroient son armée, lui promirent de le rendre sur le sommet des montagnes en trois jours au plus tard; & pour garant de leur parole, ils lui donnerent Charops, fils de

(a) Au-dessus de l'Epire.

Machatas , le premier & le plus considérable des Epirotes , qui étoit fort affectionné aux Romains , & qui en secret les favorisoit en tout par la crainte qu'il avoit de Philippe.

Flaminius , s'assurant sur le témoignage & sur la garantie de Charops , envoie un de ses capitaines avec quatre mille hommes de pied & trois cens chevaux. Ces pasteurs liés & garottés , conduisent ces troupes. Le jour ils demeuroient cachés dans des fonds couverts de bois ; & dès que la nuit étoit venue , ils se remettoient en marche à la clarté de la Lune , qui heureusement étoit alors dans son plein. Pendant ces trois jours Flaminius ne faisoit faire aucun mouvement à son armée , il attechoit seulement quelques escarmouches pour amuser & pour occuper l'ennemi. Mais le matin que ces troupes qu'il avoit détachées devoient paroître sur les hauteurs , dès la pointe du jour il fit prendre les armes à toute son armée , & l'ayant partagée en trois corps , il se mit à la tête du corps du milieu ; & marchant le long du fleuve par le sentier qui étoit le plus étroit , il mena toutes ses bandes droit contre la montagne , toujours exposé aux traits des Macédoniens , & toujours combattant à coups de main contre ceux qui défendoient les passages. Les deux autres corps le secondoient sans se ménager en combattant à l'envi avec beaucoup de courage , & en gravissant sur ces montagnes avec une merveilleuse ardeur.

Cependant le Soleil se leve , & en même

tems on voit une fumée qui paroît au loin , & qui n'est pas d'abord bien épaisse , mais qui ressemble à ces brouillards qui se levent le matin sur la cime des montagnes. Les ennemis ne pouvoient l'appercevoir , parce qu'elle étoit derriere leur dos ; car elle venoit des troupes qui avoient gagné les hauteurs. Et les Romains accablés de fatigue & pressés par le combat , n'osoient s'assurer que ce fût-là le signal dont ils étoient convenus , & n'avoient qu'une opinion flottante & incertaine ; mais enfin ils tournerent leurs espérances du côté de leurs vœux. Et bientôt après voyant cette fumée grossir , obscurcir l'air , & s'élever en se déployant par grands tourbillons , ils ne douterent plus que ce ne fussent les feux que leurs amis avoient allumés pour marquer qu'ils avoient gagné les sommets de la montagne. En même tems ils redoublent leurs efforts ; & se jettant impétueusement sur l'ennemi avec de grands cris , ils le poussent dans les endroits les plus difficiles. Les autres , qui étoient derriere , répondent du haut de la montagne à ces cris avec un bruit épouvantable , & qui effraya tellement les Macédoniens , que perdant courage , ils prirent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille , car la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre.

Les Romains , après avoir pillé leur camp , & avoir pris leurs tentes & leurs esclaves , s'emparerent de tous les passages , & traverserent toute l'Epire avec tant d'ordre & de

discipline , que bien qu'ils fussent très-éloignés de leurs vaisseaux de charge & de la mer , qu'on ne leur eût pas distribué leur bled du mois , & qu'ils n'eussent point de vivandiers , ils ne touchèrent pourtant à chose aucune du pays , quoiqu'ils y trouvassent toutes sortes de bien en abondance & fort à la main. Car Flaminius informé que Philippe dans sa fuite traversant la Thessalie obligeoit les hommes à sortir de leurs maisons pour se retirer dans les montagnes , qu'il brûloit leurs villes , & que toutes les richesses , qu'ils n'avoient pu emporter à cause de leur quantité ou de leur grand poids , il les abandonnoit au pillage à ses troupes , comme quittant & cédant déjà le pays aux Romains , se faisoit au contraire un honneur d'obliger ses soldats à épargner & à conserver le pays comme leurs propres terres qui leur avoient été cédées.

Aussi les choses qui arriverent incontinent après , leur firent-elles bientôt sentir ce que leur valaient cette modération & cette bonne discipline ; car ils ne furent pas plutôt sur les frontieres de la Thessalie , que toutes les villes sortoient au-devant d'eux , que les Grecs , qui sont en-deçà des Thermopyles , desiroient de voir Flaminius , & que leurs cœurs voloient à sa rencontre ; que les Achéens non-seulement renoncèrent à l'alliance de Philippe , mais résolurent même par un decret public de s'unir contre lui avec les Romains ; enfin que les Etoliens , qui avoient embrassé le parti des Romains , & qui leur étoient extrêmement

affectionnés, ayant offert aux Opuntiens de mettre une bonne garnison dans leur ville & de la défendre, (a) les Opuntiens n'y voulurent point entendre; mais ayant appelé Flaminius, ils reçurent sa parole & se donnerent à lui. Et à ce propos on dit que Pyrrhus la première fois qu'il vit de dessus une éminence l'armée des Romains marcher dans cette belle ordonnance, dit que *cette marche des Barbares ne lui paroissoit nullement barbare.*

Ceux qui voyoient Flaminius pour la première fois, étoient forcés de tenir de lui le même langage; car après avoir ouï dire aux Macédoniens, qu'un homme venoit à la tête d'une armée de Barbares saccageant & ruinant tout, & ne faisant que des esclaves; comme ils virent un homme à la fleur de son âge, d'un air gracieux & humain, d'un esprit doux & accort, qui parloit fort bien grec, & qui n'aimoit que la vraie gloire, ils furent d'abord merveilleusement rassurés & si transportés de joie, que se répandant dans toutes les villes, ils les remplissoient de la même affection qu'ils avoient pour lui; car ils leur faisoient entendre qu'elles trouveroient en lui, non l'artisan de leur servitude, mais l'auteur de leur liberté.

(a) *Les Opuntiens n'y voulurent point entendre, mais ayant appelé Flaminius.*) Les Opuntiens ne voulurent point recevoir une garnison des Etoliens, quoi-

qu'ils tinssent le parti des Romains; parce qu'ils ne se fioient pas à eux, & qu'ils les regardoient comme des peuples inconstans & infideles

Depuis ce tems-là Philippe ayant demandé une entrevue pour tâcher de trouver les moyens de terminer cette guerre, (a) Flaminius s'y rendit, & les conférences durèrent trois jours. Flaminius offrit à Philippe la paix & l'amitié des Romains, à condition qu'il laisseroit les Grecs en liberté & soumis à leurs loix, & qu'il retireroit ses garnisons de leurs places. Ce que Philippe ayant refusé, alors tout le monde vit clairement, & ceux qui étoient les plus affectionnés au parti de Philippe furent forcés de le reconnoître, que les Romains étoient venus pour faire la guerre, non aux Grecs, mais aux Macédoniens en faveur des Grecs. Tout réussissoit donc à Flaminius sans qu'il fût obligé de recourir aux armes; & comme il traversoit la Béotie, les premiers des Thébains sortirent au-devant de lui. Ils tenoient le parti de Philippe (b) à cause de Brachullelis, mais ils respectoient & honoroient Flaminius, & vouloient se ménager auprès de l'un & de l'autre pour conserver

(a) *Flaminius s'y rendit, & les conférences durèrent trois jours.* Les conférences se passerent près de Nicée, sur le rivage du golfe de Malée. Le premier jour Flaminius étoit à terre, & Philippe sur la proue de son vaisseau à l'ancre. Le lendemain Philippe descendit, & ils s'abouchèrent près de Nicée. Le troisième jour ils s'assemblerent sur le rivage auprès de Thronie. Polybe raconte au long dans

son dix-septième livre, tout ce qui se passa dans ces entrevues.

(b) *A cause de Bracchullelis.* Il faut corriger le texte, & lire à cause de *Brachyllas*, car c'est ainsi que Polybe le nomme toujours. C'étoit un des principaux de la Béotie, & grand partisan de Philippe. Il fut fait général des Béotiens; mais enfin on le fit assassiner par six hommes, à la tête desquels étoit Zeuxippe.

leur amitié. Flaminius les reçut avec beaucoup de douceur & d'humanité, les embrassa, & continua tout doucement son chemin avec eux, en leur faisant mille questions, & en leur contant plusieurs choses; les amusant ainsi à dessein jusqu'à ce que ses soldats, qui étoient demeurés derriere, l'eussent joint. En avançant ainsi insensiblement, il arriva aux portes de Thebes, & entra avec eux dans la ville, ce qui ne leur fut pas fort agréable; mais ils n'osèrent s'y opposer, parce qu'il étoit assez bien accompagné.

Dès qu'il fut dans Thebes il fit assembler le conseil; & comme s'il n'eût pas été maître de la ville, il voulut les gagner par la persuasion, & les porter à se déclarer pour les Romains. En quoi il étoit admirablement secondé par le roi Attalus, qui n'oublioit rien pour obliger les Thébains à faire cette alliance. Mais comme Attalus parloit pour Flaminius, apparemment avec plus de véhémence que son âge ne le permettoit & pour étaler son éloquence, au milieu de son discours, il fut surpris d'un violent hoquet ou d'une fluxion qui lui ôta tout-à-coup la voix & le sentiment; il tomba, & peu de jours après on l'embarqua & on le porta en Asie où il mourut. Les Béotiens embrassèrent ainsi le parti des Romains. (a) Philippe envoya tout aussi-tôt

(a) *Philippe envoya tout aussi-tôt des ambassadeurs à Rome.*) Comme on étoit alors en hyver, & que les armées ne pouvoient rien faire, Flaminius trouva à propos de faire savoir au sénat l'état des choses. Ainsi il permit à

des ambassadeurs à Rome ; & Flaminius y envoya aussi de son côté ses députés pour agir auprès du sénat, & pour l'obliger, ou à le continuer dans sa charge, la guerre durant encore, ou à lui donner les pouvoirs nécessaires pour la terminer par une bonne paix ; car comme il étoit ambitieux & jaloux, il craignoit qu'on ne lui envoyât un successeur, qui lui raviroit toute sa gloire.

Ses amis le servirent si efficacement, que le sénat refusa à Philippe tout ce qu'il demandoit, & ordonna que Flaminius seroit continué dans sa charge. Il n'eut pas plutôt reçu ce decret, que le courage enflé de nouvelles espérances, il tira vers la Thessalie, pour terminer par un combat cette guerre contre Philippe. Son armée étoit de vingt-six mille combattans, dont les Etoliens avoient fourni six mille hommes de pied & quatre cens chevaux. L'armée de Philippe n'étoit pas inférieure en nombre. Marchant donc ainsi l'un contre l'autre, (a) ils arriverent en même tems près de la ville de Scotuse, où ils résolurent de décider par une bataille tous leurs différends. Ni les officiers, ni les soldats de l'une & de l'autre armée ne furent étonnés de se trouver en présence ; au contraire à cette vue ils

Philippe d'envoyer ses ambassadeurs au sénat, & lui donna deux mois de trêve. Il envoya aussi ses députés, & toutes les parties intéressées, comme les Etoliens, les Achéens, les Athéniens, & le roi Attalus, y envoyèrent aussi les leurs.

(a) *Ils arriverent en même tems près de la ville de Scotuse.*) Philippe campa dans les terres de Scotuse, ville de la Magnésie, & Flaminius se logea vis-à-vis dans la Pharsale aux environs de Thétidie.

sentirent tous augmenter leur courage & croître leur ambition; les Romains pensoient que s'ils étoient vainqueurs des Macédoniens, dont les victoires d'Alexandre avoient rendu le nom si fameux, il ne se pourroit rien ajouter à leur gloire; & les Macédoniens se flattoient que s'ils battoient les Romains si supérieurs aux Perses, ils rendroient le nom de Philippe plus célèbre & plus éclatant que celui d'Alexandre même.

Flaminius exhortoit ses troupes à bien faire leur devoir, & leur représentoit qu'ils alloient combattre au milieu de la Grece, c'est-à-dire, dans le plus beau & le plus noble de tous les théâtres, & contre les plus vaillans & les plus renommés de leurs ennemis. Et Philippe, soit par hazard ou par trop de hâte, parce que le tems pressoit, (a) monta sur un tertre élevé, qui étoit hors de son camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau qu'on avoit élevé à plusieurs morts qui y étoient enterrés. De-là il haranguoit ses soldats, & leur disoit tout ce qu'on a accoutumé de dire en ces occasions pour encourager des troupes. Mais le funeste augure du lieu plonge ses soldats dans le découragement; il en est troublé lui-même, & se tient en repos sans rien entreprendre pour ce jour-là.

Le lendemain à la pointe du jour après une

(a) *Monta sur un tertre élevé qui étoit hors de son camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau.*) Polybe ne dit pas un mot de

cette particularité, & Tite-Live qui marque que Philippe monta sur un tertre, ne rapporte point cette réflexion superstitieuse.

nit fort pluvieuse, les nuages s'étant tournés en brouillards, (a) toute la campagne fut couverte d'une profonde obscurité, & un air épais & trouble tomba du haut des montagnes dès que le jour eut commencé, & remplit tout l'espace qui séparoit les deux camps, de maniere que les deux armées ne pouvoient se voir. Ceux qui furent envoyés des deux côtés à la découverte, & pour se saisir de quelques postes, s'étant rencontrés sans se voir, se chargerent, & combattirent près des lieux qu'on appelle *Cynoscéphales*, *têtes de chien*, nom qui leur a été donné, parce qu'ils sont remplis de pointes de plusieurs éminences plantées les unes devant les autres, qui représentent assez bien cette figure.

L'état de cette escarmouche fut fort divers, comme cela est vraisemblable en des lieux raboteux & difficiles ; & comme chacun fuyoit & poursuivoit à son tour par plusieurs fois, & que les deux camps, qui voyoient déjà clairement tout ce qui se passoit, parce que le brouillard étoit tombé, & que l'air s'étoit éclairci, (b) envoyoient incessamment

(a) *Toute la campagne fut couverte d'une profonde obscurité.* L'histoire justifie ici les fictions de la poésie. Cette profonde obscurité, c'est ce qu'Homere appelle *une nuit*, qui venant à tomber sur la campagne, empêche les armées de se voir.

(b) *Envoyoient incessamment du renfort.* Flamininus

envoya deux officiers Eoliens, Archidamus & Eupoleme, avec quinze cens chevaux & deux mille hommes de pied ; & Philippe envoya aux siens Héraclide avec la cavalerie Thessalienne, Léon avec la cavalerie Macédonienne, & Athénagore avec la plus grande partie des étrangers soudoyés.

du renfort à ceux qui étoient pousés ; bientôt l'affaire fut générale , & les deux armées en vinrent aux mains. Philippe eut de l'avantage à son aile droite , parce que tombant impétueusement de ces lieux hauts sur les Romains avec sa phalange , ils ne purent soutenir le choc de ces bandes ferrées & couvertes de leurs boucliers , (a) & dont le front présentoit une haie de piques. Leurs plus braves troupes furent obligées de plier.

Il n'en fut pas de même à son aile gauche. Comme les rangs étoient rompus & séparés par ces terres qui occupoient ce terrain , Flaminius laissant-là son aile gauche qui étoit défaite , passa promptement à son aile droite , & chargea vivement cette aile gauche des Macédoniens , qui à cause de l'inégalité & de la difficulté des lieux , ne pouvoient se maintenir en forme de phalange , ni doubler leurs

(a) *Et dont le front présentoit une haie de piques.* Pour bien entendre ce que Plutarque dit ici , il faut connoître l'ordonnance de la phalange Macédonienne ; comme Polybe la décrit à la fin de son dix-septième livre. Le front de cette phalange étoit hérissé de piques , qu'il présentoit à l'ennemi. Car les piques du second , du troisième , du quatrième rang passaient au-delà du front de plusieurs coudées , & celles du cinquième passaient seulement de deux coudées. De sorte que voilà cinq piques pour

chaque soldat du premier rang. Ainsi il n'y avoit nulle sorte d'ordonnance qui pût soutenir le front de cette phalange Macédonienne , pourvu qu'elle gardât sa forme & sa force. Mais aussi cela étoit sujet à de grands inconvéniens , dont le plus grand étoit qu'elle ne pouvoit servir que dans des plaines rases où il n'y eût ni arbres , ni éminences , ni ruisseaux , ni fossés , ni autres coupures. Car si le terrain étoit inégal & coupé , elle devenoit inutile , comme cela parut en cette occasion.

rangs pour donner de la profondeur à ce corps , ce qui fait toute sa force , & qui n'étoient pas non plus en état de combattre séparément d'homme à homme , parce que leur armure étoit si pesante , qu'ils ne pouvoient se remuer que très-difficilement. Car la phalange Macédonienne ressemble à un animal d'une force indomptable pendant qu'elle ne fait qu'un seul corps , & qu'elle se tient ferrée , les boucliers bien joints ; mais quand elle est séparée & rompue , chacun de ceux qui la composent perd la force que lui donne cette union , tant par l'incommodité de son armure , que parce qu'il tire bien plus de force & de vigueur des différentes parties de ce tout qui se soutiennent les unes les autres , qu'il n'en tire de lui-même.

(a) Cette aile gauche étant renversée , les uns se mettent à poursuivre les fuyards ; les autres coulant le long de l'aile droite des Macédoniens qui combattent encore , les prennent par les flancs , & en font un grand carnage ; de sorte que ceux mêmes qui avoient déjà vaincu étant rompus , prennent la fuite , & jettent leurs armes. Il n'y en eut pas moins de huit mille de tués sur la place , & on fit environ cinq mille prisonniers. Les Etoliens furent accusés d'avoir été cause que Philippe se

(a) *Cette aile gauche étant renversée.*) Je m'étonne que Plutarque n'ait pas fait mention des éléphants dont Flamininus se servit fort utilement à cette bataille. Ni Polybe ni Tite-Live ne les ont oubliés.

fauva ; car ils s'amuserent à piller son camp pendant que les Romains étoient occupés à la poursuite ; de sorte que quand ils furent revenus , ils ne trouverent presque plus rien. Ils leur en firent d'abord des reproches , entrèrent ensuite en querelle , & enfin ils se chargerent d'injures.

Mais ce qui fâcha le plus Flaminius , (a) c'est que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire , & qu'ils prévinrent toute la Grece de cette opinion par le bruit qu'ils en répandirent ; de maniere que dans tous les vers que l'on faisoit , & dans toutes les chansons qu'on chantoit dans les rues , les Etoliens étoient toujours mis avant les Romains , comme dans cette épigramme en forme d'építaphe , qui de toutes les pieces qu'on fit sur cette aventure , fut celle qui eut le plus de cours : *Passant , nous sommes gisant sur cette campagne trente mille Theffaliens , dont on n'a honoré la mort ni de larmes , ni de funérailles , & qui avons été domptés par les armes des Etoliens & des Latins que Flaminius a amenés des plaines Italiques pour la ruine de l'Emathie. Et Philippe avec sa fierté & son*

(a) *C'est que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire.*) Ils ne devoient pas se l'attribuer tout entier ; mais il est certain qu'ils y avoient beaucoup contribué ; car Polybe assure que dans la premiere escarmouche qui entraîna le combat général , les Macédoniens chargerent les

Romains avec tant de furie , qu'ils les chasserent des sommets des montagnes qu'ils avoient gagnés ; & que si la cavalerie Etolienne n'eût fait ferme , les Romains auroient été obligés de prendre la fuite. On peut voir aussi ce que cet historien dit dans les *Excerpt.* Legat. art. VI.

audace a pris la fuite plus vîte que les cerfs les plus légers.

Alcée fit cette épigramme pour insulter à Philippe en grossissant contre la vérité le nombre des morts. Et comme elle étoit dans la bouche de tout le monde, Flaminius en étoit encore plus affligé que Philippe ; car Philippe ne fit qu'en rire, & pour se venger d'Alcée, il lui fit ce couplet où il suivoit la même figure : *Passant, ce chevron dépouillé de son écorce & de ses feuilles, & haut élevé, que tu vois planté sur ce tertre, c'est un gibet qui attend impatiemment le poète Alcée.* Mais Flaminius, qui avoit l'ambition d'être estimé & honoré des Grecs, ne supporta pas modérément cette injure ; (a) c'est pourquoi dans la fuite il n'appella point de compagnon & démêla lui seul toutes ses affaires, ne faisant pas grand compte des Etoliens.

Ceux-ci en furent très-fâchés ; & bientôt après Flaminius ayant prêté l'oreille à quelques propositions d'accommodement, & reçu pour cet effet une ambassade de la part de Philippe, (b) ils allèrent dans toutes les villes, disant

(a) *C'est pourquoi dans la fuite il n'appella point de compagnon.*) Plutarque me paroît s'exprimer ici d'une manière trop vague. Polybe dit seulement qu'il ne parloit point aux Etoliens des affaires publiques, qu'il n'en communiquoit point avec eux, & qu'il le faisoit par lui-même & par ses amis.

(b) *Ils allèrent dans toutes les villes, disant & criant que l'on vendoit la paix à Philippe.*) C'étoit déjà la coutume parmi les Grecs, dit Polybe, de ne rien faire pour rien, & de se laisser gagner par des présens. Les Etoliens jugeant donc de Flaminius par ce qu'ils faisoient eux-mêmes, ne pouvoient s'ima-

&

& criant que l'on vendoit la paix à Philippe lorsque l'on pouvoit, pour ainsi dire, rompre le cou à cette guerre, & exterminer la puissance qui la première avoit assujetti les Grecs. Ces discours des Etoliens, quoique faux, ne laissoient pas de troubler les amis & les alliés des Romains; mais Philippe étant venu lui-même pour traiter des conditions (a), ôta tout le soupçon que l'on pouvoit avoir contre lui, en faisant Flaminius & les Romains absolument maîtres de sa fortune.

Ce fut ainsi que Flaminius termina cette guerre; il donna le royaume de Macédoine à Philippe, lui ordonna de se retirer entièrement de la Grece, le condamna à payer mille talens, lui enleva tous ses vaisseaux, excepté dix qu'il lui laissa, & prit pour ôtage l'un de ses deux fils, nommé Démétrius, qu'il envoya à Rome. En quoi l'on peut dire qu'il usa très-sagement du présent, & qu'il prévint & prévint très-prudemment l'avenir. (b) Car Annibal,

gner que cette facilité qu'il avoit pour Philippe, ne fût pas l'effet de la corruption.
Legat. VI.

(a) Cette conférence se passa à l'entrée de la vallée de Tempé, la quatrième année de l'olympiade CXLV.

(b) *Car Annibal, ce mortel ennemi des Romains, banni de son pays, s'étoit déjà retiré auprès du roi Antiochus.* Je crois que Plutarque se trompe ici, Annibal n'étoit pas encore à la cour d'Antiochus. La paix fut faite avec Philippe, & la

liberté des Grecs publiée dans les jeux Isthmiques par la voix du héraut, la première année de l'olympiade CXLVI, sous le consulat de L. Furius Purpureo & de M. Cl. Marcellus; & ce ne fut que l'année suivante, sous le consulat de Caton & de Val. Flaccus, qu'Annibal voyant que les Romains avoient envoyé à Carthage trois ambassadeurs pour se plaindre de lui, se déroba secrètement la nuit, alla s'embarquer le lendemain matin près de Thapse,

ce mortel ennemi des Romains, banni de son pays, s'étoit déjà retiré auprès du roi Antiochus, (a) & le pressoit d'aller au-devant de la Fortune qui lui tendoit les mains, & Antiochus voyant sa puissance considérablement accrue par ses glorieux exploits, qui lui avoient fait donner le surnom de Grand, étoit de lui-même très-porté à aspirer à la monarchie universelle, & sur-tout à prendre les armes contre les Romains. (b) Si Flaminius n'avoit donc par sa grande prudence prévu ce qui devoit arriver, qu'il n'eût pas promptement conclu cette paix, que la guerre contre Antiochus se fût jointe au milieu de la Grece à la guerre qu'on avoit contre Philippe, & que les deux plus grands & les plus puissans

arriva le jour même à l'isle de Cercina, où il trouva quantité de vaisseaux marchands: on étoit alors au cœur de l'été. Pour empêcher que quelqu'un de ces marchands n'allât dire à Carthage qu'on l'avoit vu à Cercina, il leur donna à tous un grand repas, qu'il fit durer bien avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'il trouva le moment favorable pour s'échapper. Il arriva à Tyr, où il ne séjourna que peu de jours, & navigea à Antioche. Il trouva qu'Antiochus en étoit parti; & après avoir été saluer son fils qui célébroit une grande fête à Daphné, il partit & arriva à Ephese, où il trouva Antiochus. Tite-Live, liv. XXXIII.

(a) Et le pressoit d'aller au-

devant de la Fortune qui lui tendoit les mains.) Car quelle conjoncture plus favorable pour attaquer les Romains, que pendant qu'ils avoient sur les bras Philippe, & que le mécontentement des Eoliens les portoit à prendre les armes contr'eux?

(b) Si Flaminius n'avoit donc par sa grande prudence prévu ce qui devoit arriver.) Selon Polybe, ce qui porta Flaminius à conclure la paix avec Philippe, ce fut qu'il avoit appris qu'Antiochus étoit parti de la Syrie avec une armée considérable, & qu'il s'avançoit vers l'Europe, & il craignit que Philippe ne profitât de cette conjoncture pour continuer la guerre.

rois qu'il y eût alors , unis d'intérêts , se fussent élevés en même tems contre Rome , il est certain qu'elle se feroit trouvée encore engagée dans des combats & dans des dangers aussi grands que ceux qu'elle avoit eus à soutenir dans les guerres contre Annibal. Mais Flaminius , en mettant si à propos cette paix comme un milieu entre ces deux guerres , & en finissant heureusement l'une avant que l'autre commençât , emporta d'un seul coup la dernière espérance de Philippe , & la première d'Antiochus.

Cependant les dix députés que le sénat envoyoit à Flaminius , arriverent en Grece , & selon les instructions qu'ils avoient reçues , ils conseilloient à Flaminius de rendre la liberté à tous les Grecs , mais de retenir les villes de Corinthe , de Chalcis & de Démétriade , & d'y mettre de bonnes garnisons pour s'en assurer contre Antiochus. Sur cela les Etoliens , grands artisans de calomnies & de séditions , effarouchent ces villes , & les portent à se mutiner. Ils vouloient que Flaminius déliât les fers de la Grece , car c'est ainsi que Philippe avoit accoutumé d'appeler ces villes , & ils alloient demandant aux Grecs , *Si de ce qu'ils avoient un collier plus pesant , mais plus poli que celui d'autrefois , ils en étoient si ravis , & s'ils admiroient Flaminius comme leur bienfaiteur de ce que rompant les fers qu'ils avoient aux pieds , il les avoit attachés par le cou.* Flaminius au désespoir de ces criailleries qu'il supportoit très-imp-

tiemment, parla si fortement dans le conseil, qu'enfin il obtint que ces villes seroient délivrées de leurs garnisons, afin que la grace que les Grecs recevoient de lui, fût entiere & parfaite.

On étoit alors (a) sur le point de célébrer les jeux Isthmiques. Une infinité de gens étoient accourus de tous côtés pour voir ces jeux ; car la Grece se voyant depuis quelque tems libre de guerres, en état de jouir d'une paix sûre & dans l'espérance d'une prochaine liberté, ne songeoit qu'à célébrer des fêtes. Le jour de l'assemblée, dès que le son de la trompette eut ordonné le silence, le héraut s'avancant au milieu, prononça à haute voix, *que le sénat de Rome, & Titus Quinctius Flaminius, général des Romains, avec le pouvoir consulaire, ayant défait en bataille le roi Philippe & les Macédoniens, délivroient de toutes garnisons & de tous impôts les Corinthiens, les Locriens, les Phociens, les Eubéens, les Achéens, les Phthiotes, les Magnésiens, les Theffaliens & les Perrhebes, qu'ils les déclaroient libres, & vouloient qu'ils gardassent leurs loix & leurs privilèges.*

D'abord tout le monde n'entendit pas ce que le héraut avoit dit, ou ne l'entendit pas assez distinctement. Tout le stade étoit plein de bruit & de confusion ; on ne voyoit que des gens qui alloient & venoient ; les uns admiroient ; les autres questionnoient, & tous

(a) La quatrième année de l'olympiade CXLV.

demandoient également quel'on recommençât la publication.

La trompette ayant donc encore ordonné le silence , le héraut s'avança pour la seconde fois ; & poussant sa voix plus qu'il n'avoit fait, il se fit entendre très-clairement de toute l'assemblée , & l'on ne perdit pas un mot du decret. Aussi-tôt la joie fit pousser des cris si forts & si perçans , que la mer en retentit. Tout le théâtre se leva , on ne pensa plus aux athletes , & on alla en foule pour saluer , embrasser & remercier le défenseur & le sauveur de la Grece , & l'auteur de sa liberté.

Alors on vit arriver effectivement ce que jusques-là on avoit pris pour une hyperbole , dont on se servoit pour exagérer la grandeur & la force excessive des cris & des clameurs ; car des corbeaux , qui dans ce moment voloient par hazard sur l'assemblée , tomberent dans le stade. Et la raison de cet effet si surprenant , n'est que l'air rompu. Car lorsque plusieurs voix très-fortes jointes ensemble frappent l'air, il est forcé de se séparer. C'est pourquoi n'étant plus l'appui des oiseaux qui volent , & laissant un grand vuide , il faut nécessairement que ces oiseaux tombent , n'étant plus soutenus. A moins qu'on n'aime mieux dire que ces oiseaux frappés violemment , & blessés de cette voix comme d'un trait, tombent & meurent sur l'heure. Il peut être aussi qu'il se fait alors dans l'air une espece de tourbillon comme on voit dans la mer des

tournoyemens d'eau se former par la violence de la tourmente.

Dès que l'assemblée fut levée, si Flaminius n'eût sagement prévu le concours de ce monde infini, qui alloit l'environner dans un moment, & qu'il ne se fût promptement retiré pour se mettre à couvert, il n'auroit pu y résister, il auroit été étouffé sans doute, si grande étoit la foule de ceux qui s'empressoient autour de lui. Quand ils se furent lassés à crier autour de son pavillon jusqu'à la nuit, enfin ils prirent le parti de se retirer; & tous ceux qu'ils rencontroient parens, amis & citoyens, ils les arrêtoient, se jettoient à leur cou, les baisoient, les embrassoient, & ils alloient souper ensemble & faire bonne chere.

Là se livrant encore plus à la joie, comme on peut penser, ils ne s'entretenoient que de la Grece. Ils rappelloient tous les grands combats qu'elle avoit entrepris pour la liberté: *Après avoir soutenu tant de guerres, disoient-ils, cependant jamais sa valeur n'a reçu un si doux & si assuré loyer, que lorsque des étrangers sont venus combattre pour elle. C'est alors que sans avoir presque versé une goutte de sang, & sans avoir perdu un seul homme qui l'ait plongée dans le deuil, elle a remporté le plus beau de tous les prix, & le plus digne d'être disputé par des hommes. La valeur & la prudence sont rares dans tous les tems, mais de toutes les vertus la plus rare, c'est la justice. Les Agésilas, les Lyfandres, les Nicias, les Alcibiades, ont bien su conduire des*

guerres , & gagner des batailles par terre & par mer ; mais de tourner tous ces grands succès à l'avantage des autres , c'est ce qu'ils n'ont jamais su faire ; au contraire , si l'on en excepte la bataille de Marathon , le combat naval de Salamine , la bataille de Platées , celle des Thermopyles , & les exploits de Cimon sur (a) l'Eurymédon , & autour de Cypre , toutes les batailles que la Grece a données , elle les a données contre elle-même pour se voir réduite sous le joug , & tous les trophées qu'elle a érigés n'ont été que des monumens de ses malheurs & de sa honte. Car elle a ruiné toutes ses affaires par la méchanceté & par l'envie de ceux qui la conduisoient. Au lieu que des (b) étrangers qui paroissent n'avoir plus avec nous qu'une bien petite étincelle , & des restes presque effacés d'une ancienne parenté , & de la part desquels la Grece ne pouvoit attendre que par une espece de miracle , la moindre grace , ni le moindre bienfait , sont venus d'eux-mêmes essuyer les plus grands travaux , & s'exposer aux dangers les plus terribles pour arracher la Grece à des maîtres difficiles & à des tyrans impitoyables , & pour la mettre en liberté.

Voilà les réflexions que les Grecs faisoient sur l'état présent des affaires , & les effets répondoient à cette glorieuse proclamation ; car dans le même tems Flaminius envoya

(a) Fleuve de la Pamphylie.

disoient descendus des Grecs par Enée.

(b) Les Romains qui se

Lentulus en Asie pour affranchir les (a) Baryliens, Titillius (b) en Thrace pour délivrer les villes & les isles de cette contrée des garnisons de Philippe : Publius Villius s'embarqua pour aller s'aboucher avec Antiôchus, & traiter avec lui de la liberté des Grecs qui lui étoient soumis ; & Flaminius étant passé à Chalcis, & de-là dans la Magnésie, ôta partout les garnisons, & rendit à tous les peuples leurs loix & leur police.

Quand il fut de retour à Argos, (c) il fut fait président des jeux Néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter la célébrité & la magnificence de la fête, & fit publier encore dans ces jeux, comme il avoit fait dans les jeux Isthmiques, la liberté des Grecs par la voix du héraut. En visitant toutes les villes, il y établissoit de bonnes ordonnances, & y réformoit la justice, & rappelloit l'amitié & la concorde entre les citoyens, en apaisant les séditions & les querelles, & en faisant revenir les bannis, mille fois plus content de pouvoir par ses persuasions porter les Grecs à se réconcilier les uns avec les autres, & à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avoit été d'avoir vaincu les Macédoniens ; (d) de sorte que la

(a) Peuples de Carie.

(b) Titillius, Polybe & Tite-Live l'appellent I. Stertinus.

(c) La seconde année de l'olympiade CXLVI.

(d) De sorte que la liberté même leur parut le moindre

des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui.) Quelle force de sens dans ces paroles ! La liberté qui est regardée comme le plus grand des biens, parut pourtant aux Grecs le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de

liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui.

On rapporte que le philosophe Xénocrate ayant été délivré un jour par l'orateur Lycurgue des mains des fermiers, qui le traînoient en prison pour lui faire payer la taille que les étrangers devoient au trésor, & ayant rencontré bientôt après les fils de son libérateur, il leur dit : *Je paye avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Mais la reconnoissance que les Grecs témoignèrent à Flaminius & aux Romains pour tous les bienfaits qu'ils en avoient reçus, n'aboutit pas seulement à les faire louer de tout le monde, elle servit encore infiniment à augmenter leur puissance, en obligeant tout le monde à se confier en eux & à s'abandonner à leur bonne foi. Car ils ne se contentoient pas de recevoir les généraux qu'ils leur envoyoit, ils les demandoient eux-mêmes, ils les appelloient, & se remettoient entre leurs mains: Et non-seulement les peuples & les villes, mais les princes & les rois mêmes, qui se plaignoient de l'injustice des rois voisins, avoient recours à eux & se mettoient sous leur protection & sauvegarde, de sorte qu'en peu de tems, par la faveur du ciel, toute la terre fut soumise à leur domination.

Flaminius se glorifia de la liberté qu'il avoit donnée à la Grece plus que de tous ses autres

Flaminius; car la liberté leur & la concorde n'eussent été
auroit été inutile, si la justice rétablies parmi eux.

exploits ; car il consacra dans le temple de Delphes plusieurs boucliers d'argent , & son propre bouclier , & mit au bas cette inscription en vers grecs : *Braves jumeaux , fils de Jupiter , Tyndarides , rois de Sparte , qui vous plaisez à dompter des chevaux , Flaminus de la race d'Enée , vous consacre cette offrande , après avoir rendu aux Grecs leur ancienne liberté.* Il consacra aussi à Apollon une couronne d'or avec cette inscription aussi en vers grecs : *Fils de Latone , voici la couronne d'or qu'a mise sur vos cheveux immortels le magnanime général des descendans d'Enée. Grand Dieu , accordez donc au divin Flaminus la gloire que méritent sa force , son courage , & ses grands exploits.*

La ville de Corinthe a eu deux fois l'honneur de servir de théâtre à la publication de la liberté des Grecs. La première fois , lorsque Flaminus fit faire la proclamation dont nous venons de parler , & la seconde fois de notre tems , lorsque Néron se trouvant à Corinthe , comme on se préparoit à célébrer les jeux Isthmiques , déclara les Grecs libres , & leur rendit leurs privileges & leurs loix. Flaminus fit la publication par la voix d'un héraut , au lieu que Néron la fit lui-même à la fin d'un discours qu'il prononça sur son tribunal au milieu de l'assemblée. Mais cette dernière est postérieure à la première de plus de deux cens cinquante ans (a).

(a) Elle lui est postérieure de deux cens soixante-trois ans.

Après cette grande action Flaminius entreprit la plus belle & la plus juste de toutes les guerres contre Nabis, le plus injuste & le plus cruel des tyrans, qui tenoit Lacédémone dans une dure servitude. Mais la fin ne répondit point aux grandes espérances qu'on avoit conçues de lui; car pouvant le prendre prisonnier, il ne le voulut pas, & lui accorda la paix, abandonnant ainsi les intérêts de Sparte, & la laissant indignement opprimée sous le joug du tyran, (a) soit qu'il craignît que si la guerre traînoit en longueur, un nouveau général ne vînt de Rome lui succéder & lui ravir toute sa gloire, soit qu'il y eût été porté par les mouvemens d'une secrète envie, & d'une violente jalousie qu'allumoient en lui les honneurs que l'on rendoit à Philopœmen. Car ce personnage ayant fait voir dans toutes les autres occasions qu'il étoit grand capitaine, avoit sur-tout donné dans cette guerre contre

(a) *Soit qu'il craignît que si la guerre traînoit en longueur, un nouveau général ne vînt.* Tite-Live touche cette raison, mais il en rapporte d'autres qui font plus d'honneur à Flaminius, & il est juste que la grandeur de ce personnage fasse pencher notre jugement de ce dernier côté. L'hyver approchoit, il falloit faire le siège de Lacédémone, qui pouvoit être fort long; le pays ennemi ne fournissoit rien, car on y avoit fait le dégât; il falloit donc faire venir des vivres de

loin, & les convois étoient difficiles. D'ailleurs Villius, qui revenoit de la cour d'Antiochus, rapportoit que la paix avec ce prince n'étoit pas trop sûre, & qu'il étoit déjà passé en Europe avec une flotte & une armée de terre plus forte qu'auparavant. S'il étoit donc arrivé pendant que les Romains auroient été occupés au siège de Lacédémone, quelles troupes auroit-on opposées à un roi si puissant? Tite-Live, livre XXXIV, 33, 34.

Nabis, des preuves admirables de son courage & de sa capacité. C'est pourquoi les Grecs lui rendoient les mêmes respects, & lui faisoient dans les assemblées & dans les théâtres les mêmes honneurs qu'à Flaminius. De quoi Flaminius étoit extrêmement blessé; car il prétendoit qu'un simple homme d'Arcadie, qui n'avoit jamais commandé que dans de petites guerres sur les frontieres de son pays, ne devoit pas être si honoré & si admiré, qu'un consul Romain qui étoit venu faire la guerre pour le salut de toute la Grece. Cependant Flaminius ne manquoit pas de raisons pour justifier en cela sa conduite; car il disoit *qu'il n'avoit terminé cette guerre, (a) que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit absolument ruiner & perdre le tyran, sans causer de très-grands maux à tous les Spartiates.*

De tous les honneurs que les Grecs lui décernerent pour lui marquer leur reconnaissance, & qui furent très-grands & en très-grand nombre, il n'y en eut qu'un seul qui parut égaler ses bienfaits; ce fut un présent qu'ils lui firent, & qui lui fut plus cher que

(a) *Que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit absolument ruiner & perdre le tyran, sans causer de très-grands maux aux Spartiates.* Tite-Live emploie aussi cette raison. Flaminius avouoit lui-même, dit-il, qu'il n'auroit pas fallu prêter l'oreille à cette paix, si on avoit pu la rejeter sans ruiner entièrement Lacédémone. Mais que comme cette

guerre ne pouvoit se terminer sans la perte entière de cette ville, il avoit cru qu'il valoit mieux y laisser le tyran entièrement affoibli & après lui avoir ôté tout moyen de nuire, que de le faire mourir par des remèdes trop forts & qu'elle ne pouvoit supporter, & de ne lui laisser que la consolation de n'avoir péri que pour recouvrer sa liberté.

tout ce qu'ils avoient fait pour lui , & voici quel fut ce présent. De tous les Romains qui avoient été faits prisonniers dans les batailles que Rome avoit perdues contre Annibal pendant la seconde guerre punique , la plupart avoient été vendus & dispersés dans toutes les parties du monde , où ils gémissaient dans l'esclavage. Il y en avoit en Grece environ douze cens , objet toujours digne de pitié pour le changement de leur fortune , mais plus digne encore dans cette conjoncture où se trouvant les uns avec leurs fils , les autres avec leurs freres , ceux-ci avec leurs amis , ceux - là avec leurs compagnons & leurs citoyens , ils les voyoient libres , & ils se voyoient esclaves ; ils les voyoient victorieux , & ils se voyoient vaincus & prisonniers. Flaminius , quelque touché qu'il fût de leur malheur , ne voulut pas les ôter par force à leurs maîtres. Mais les Grecs les ayant rachetés à cinq mines (a) par tête , & les ayant tous rassemblés , ils lui en firent présent , comme il alloit s'embarquer pour s'en retourner à Rome ; de sorte qu'il fit son voyage plein de satisfaction & de joie , de voir ses belles actions honorées d'une récompense si belle & si convenable à un grand personnage qui aimoit sa patrie & ses citoyens. Aussi ce fut cela qui rendit son triomphe plus célèbre & plus éclatant ; car ces pauvres gens firent en cette occasion ce que font tous les esclaves

(a) A deux cens cinquante montoient à la somme de trois livres , ainsi ces douze cens cens mille livres.

quand on les met en liberté; (a) ils se firent raser la tête, prirent des bonnets, & en cet état ils suivirent le char de Flaminius le jour de son triomphe.

Les dépouilles que l'on portoit en pompe, augmentoient la beauté du spectacle. Parmi ces dépouilles on voyoit des casques Grecs, des targes & des piques Macédoniennes, & une grande quantité d'or & d'argent. Car Itanus (b) écrit que dans ce triomphe (c) on passa en revue trois mille sept cents treize livres pesant d'or en lingots, & quarante-trois mille deux cents soixante-dix livres d'argent, & quatorze mille cinq cents quatorze pieces d'or monnoyé, appelées philippes, sans compter les mille talens que Philippe devoit payer; il est vrai que dans la suite les Romains remirent ces mille talens à ce prince à la prière & à la sollicitation de Flaminius, le déclarèrent leur allié, & lui rendirent son

(a) *Ils se firent raser la tête, prirent des bonnets.*) C'étoit la coutume. C'est pourquoi

Sosie dit dans la première scene de l'Amphitryon de Plaute,

Ut ego hodie raso capite calvus capiam pileum.

* Afin qu'aujourd'hui la tête
» rase & chauve je prenne le
» bonnet ». Cette cérémonie se faisoit à Rome dans le temple de la déesse Éronie, qui étoit la patrone des esclaves.

(b) Itanus, auteur inconnu.

(c) *On passa en revue trois mille sept cents treize livres pesant d'or en lingots.*) La

livre d'argent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, valoit cinquante livres de notre monnoie, & la livre d'or cinq cent, & le philippe valoit environ sept livres. Ainsi tout l'or & l'argent du triomphe de Flaminius montoit à la somme de quatre millions cent vingt-un mille cinq cents quatre-vingt-dix-huit livres.

filz Démétrius , qui étoit en ôtage à Rome.

Quelque tems après (a), le roi Antiochus , étant passé en Grece avec une grosse flotte & une puissante armée , sollicitoit les villes , & les portoit à quitter l'alliance des Romains , ou semoit de la division entr'elles. Il étoit secondé & appuyé par les Etoliens , qui étoient ennemis des Romains depuis long-tems , & qui ne cherchoient qu'une occasion de faire éclater leur haine. Ils donnoient pour prétexte de la guerre , le dessein d'affranchir les Grecs qui n'avoient nul besoin d'être affranchis , puisqu'ils étoient déjà libres , mais manquant d'un prétexte plus spécieux & mieux fondé , ils enseignoient au roi Antiochus à colorer du plus beau de tous les noms son injuste entreprise.

Les Romains , qui craignoient ce soulèvement , & la grande réputation des forces de ce prince , envoyèrent contre lui le consul Manius Acilius , (b) & lui donnerent Flaminus pour lieutenant à cause du grand respect que les Grecs avoient pour lui. Aussi il ne parut pas plutôt , que ceux qui étoient demeurés fideles , il les rendit encore plus fermes dans le parti des Romains , & pour

(a) Trois ans après la paix faite avec Nabis , la premiere année de l'olympiade CXLVI.

(b) Et lui donnerent Flaminus pour lieutenant.) Plutarque prétend que les Romains donnerent au consul Manius Acilius , Titus Flaminus pour lieutenant ;

mais Tite-Live assure que ce fut L. Quinctius Flaminus. Il ne se contente pas de le nommer par son nom , il le désigne encore par son consulat. *Lucium Quinctium superioris anni consulem legari ad id bellum placuit.* XXXVI, 1.

les autres, qui commençoient déjà à se gâter, il réveilla dans leur esprit la mémoire de l'amitié qu'ils lui portoient ; & s'en servit comme d'un breuvage qu'un habile médecin donne à propos à ses malades au commencement de leur maladie. Par ce moyen il les guérit entièrement, les ramena & les empêcha de pousser plus loin leur faute. Il n'y en eut que très-peu qui lui échapperent, déjà entièrement gagnés & corrompus par les Etoliens. Encore Flaminius, quelque aigri & irrité qu'il fût contr'eux, ne laissa-t-il pas d'en avoir soin après la bataille. Car Antiochus, défait aux Thermopyles, ayant pris la fuite, & s'étant embarqué très-promptement pour se retirer en Asie, le consul Manius poursuivit les Etoliens, assiégea les uns en personne, & abandonna les autres en proie au roi Philippe. Voilà d'un côté les Dolopes & les Magnésiens, les Athamanes & les (a) Apérantes mal menés par le roi de Macédoine, & de l'autre côté le consul Manius, qui après avoir saccagé la ville d'Héraclée, assiégeoit les restes des Etoliens dans Naupaëte. (b) Flaminius, saisi de compassion pour les Grecs, part du Péloponèse sur un vaisseau, se rend auprès du consul devant Naupaëte, (c) & commence d'abord

(a) L'Apérantie, province de Thessalie.

(b) *Flaminius, saisi de compassion pour les Grecs, part du Péloponèse.* Il étoit à Chalcis dans l'Eubée. Il en

partit sur ce que les Messéniens lui envoyèrent des députés, pour lui dire qu'ils étoient prêts à lui remettre leur ville. Liv. XXXVI, 31.

(c) *Et commence d'abord*

par le gronder de ce qu'après avoir vaincu il laisse remporter à Philippe le prix de sa victoire, & tout l'avantage de cette guerre ; car pendant que pour satisfaire sa colere & sa vengeance, il s'amuse & se consume devant une seule place, le Macédonien va subjuguant plusieurs nations entieres & plusieurs rois.

Dès que les assiégés le virent de dessus leurs murailles, ils se mirent à l'appeller, à lui tendre les mains, & à le prier de leur être favorable. Flaminius ne leur répondit rien ; mais s'étant tourné, il versa des larmes & se retira. Quelques jours après il parla encore à Manius, & ayant enfin calmé sa colere, il fit tant auprès de lui, qu'il l'obligea d'accorder une treve aux Etoliens, pendant laquelle ils pourroient envoyer des ambassadeurs à Rome pour tâcher d'obtenir quelques bonnes condi-

par le gronder de ce qu'après avoir vaincu, il laisse remporter à Philippe le prix de sa victoire.) Manius Acilius, lui dit-il, ignorez-vous ce qui se passe ? ou le sachant, pensez-vous que cela n'importe pas extrêmement à la république ? Ces paroles ayant excité l'attente du consul, qui lui dit, que ne déclarez-vous ce que c'est ? Ne voyez-vous pas, continua Flaminius, qu'après avoir défait Antiochus, vous consommez tout votre tems au siege de deux places, lorsque l'année de votre commandement est prête à finir, & que cependant

Philippe, qui n'a vu ni l'armée, ni les enseignes des ennemis, a déjà subjugué non-seulement des villes, mais des nations entieres, l'Athamanie, la Perthebie, l'Apéranthie & la Dolopie. Or il n'est pas tant de notre intérêt que les forces des Etoliens soient diminuées, qu'il l'est que Philippe ne s'accroisse pas extrêmement, & c'est une honte pour nous que vos soldats & vous, vous n'ayez pas encore pour prix de votre victoire, autant de villes que Philippe a déjà de provinces. Livre xxxvi,
34.

tions. Mais il eut bien d'autres peines , & il lui fallut livrer bien d'autres combats quand il voulut intercéder pour les Chalcidiens auprès de Manius qui étoit entré contre eux dans une furieuse colere , à cause du mariage qu'Antiochus avoit fait chez eux , la guerre déjà commencée , mariage qui ne convenoit ni à son âge , ni au temps ; car ce prince déjà vieux , devenu amoureux d'une jeune personne , la plus belle de tout le pays , & fille de Cléoptoleme , l'épousa , ce qui porta les Chalcidiens , ravis de cette alliance , à embrasser son parti avec beaucoup d'affection , & à lui livrer leur ville , comme une place d'armes très-commode pour cette guerre.

Antiochus donc , ayant perdu la bataille , s'enfuit à Chalcis , & prenant sa jeune femme , toutes ses richesses , & tous ses amis , il s'embarqua pour passer en Asie. Manius ne perdit point de tems ; plein de fureur il marcha contre les Chalcidiens. Flaminius le suivit , ménageant tous les momens , & faisant tous ses efforts pour l'adoucir , & pour les excuser. Enfin à force de le prier , & de prier tous les officiers Romains , qui avoient le plus d'autorité dans l'armée & le plus de pouvoir sur son esprit , il l'appaisa.

Les Chalcidiens , sauvés de ce grand danger par son secours , lui en marquerent leur reconnaissance en lui dédiant , & en lui consacrant les plus beaux de leurs édifices publics , dont nous voyons encore les inscriptions. Sur la porte du lieu où les jeunes gens s'exercent ,

on lit: (a) *Le peuple a consacré ce Gymnase à Titus & à Hercule. D'un autre côté, sur le portail du temple appelé Delphinion, il y a: Le peuple a consacré ce temple à Titus & à Apollon.* (b) Et encore de notre tems le peuple de Chalcis nomme un prêtre pour Flaminus, & dans les sacrifices qu'on lui fait, dès que les libations sont finies, on chante un cantique fait en son honneur. Nous ne le rapporterons pas ici tout entier, car il est fort long, & nous nous contenterons d'en rapporter la fin: *Nous honorons la fidélité des Romains, cette fidélité toujours pure & sans tache, & nous nous obligeons par les sermens les plus inviolables d'y répondre par un fidele attachement. Filles du Ciel, divines Muses, chantez le grand Jupiter, chantez Rome & Titus, chantez la fidélité des Romains. O Apollon, divinité secourable! O Titus, notre Dieu tutélaire, & notre sauveur!*

Tous les autres Grecs lui rendoient de même des honneurs dignes de lui; & ce qui montre bien que ces honneurs étoient très-véritables, & qu'ils partoient du fond du cœur, sans que la flatterie y eût aucune part, c'est l'unanimité merveilleuse avec laquelle tout le monde concouroit à les lui rendre, à

(a) *Le peuple a consacré ce gymnase à Titus & à Hercule.* Quel honneur pour Flaminus que son nom fût mêlé avec les noms des dieux Sauveurs, comme Apollon & Hercule, & quel raffinement de reconnaissance dans ces peuples!

(b) *Et encore de notre tems le peuple de Cha'cis nomme un prêtre pour Flaminus.* Voilà une reconnaissance si constante, puisqu'elle duroit encore plus de deux cens soixante-dix ans après la mort de Flaminus.

cause de la douceur de ses mœurs. Car il avoit une bonté naturelle qu'on ne peut trop louer ; & s'il lui est arrivé quelquefois d'avoir des démêlés avec quelqu'un pour des affaires, ou pour quelque point d'honneur, comme avec Philopœmen & avec Diophane, général des Achéens ; il n'étoit pourtant jamais fâcheux ni aigre, & ne pouffoit jamais sa colere jusqu'aux effets, mais elle aboutissoit seulement à quelque franchise de discours qu'autorise même la liberté qui doit regner dans les conseils & dans les délibérations publiques. Il n'y avoit donc personne qui pût le trouver amer & vindicatif, mais la plupart des gens le trouvoient trop léger & trop prompt à se mettre en colere. Du reste c'étoit un homme d'un commerce agréable, & d'une conversation, non-seulement très-gracieuse, mais aiguillée de beaucoup de vivacité & de sel. Voyant un jour que les Achéens pensoient à se rendre maîtres de l'isle de Zacinthe, pour les en détourner, il leur dit, *que si jamais ils s'avissoient de mettre la tête hors du Péloponese, ils courroient le même danger que les tortues qui mettent la tête hors de leur coquille.*

Dans la premiere conférence qu'il eut avec le roi Philippe pour traiter de la paix, Philippe lui ayant dit, *Flaminius, vous êtes venu bien accompagné, & moi je suis venu seul. Je le pense bien*, lui répondit vivement *Flaminius, vous y avez mis bon ordre, (a) car*

(a) Car vous vous êtes de tous vos amis.) Philippe défait de tous vos parens & en avoit fait mourir un très-

vous vous êtes défait de tous vos parens & de tous vos amis. Dinocrate le Messénien s'étant enivré un jour à Rome dans un festin, se mit à danser déguisé en femme, & le lendemain il prioit Flaminius de lui aider dans le dessein qu'il avoit de porter ceux de Messène à quitter l'alliance des Achéens. Flaminius lui répondit : J'y penserai, mais je m'étonne qu'ayant dans la tête de si grandes entreprises, tu puisses danser & chanter à un festin.

Le roi Antiochus avoit envoyé aux Achéens des ambassadeurs pour tâcher de les obliger à quitter le parti des Romains. Ces ambassadeurs, admis à leur première audience, étaloient le grand nombre des troupes du roi leur maître; &, pour les faire paroître davantage, ils les comptoient par tous leurs différens noms. Sur quoi Flaminius, prenant la parole, dit: *Que, soupant un soir chez un de ses hôtes, il gronda de la quantité de viandes qu'on lui servoit; qu'il lui dit qu'il s'étonnoit comment il avoit pu faire une provision si grande de tant de différens mets; & que son hôte lui répondit, que cette grande quantité de viandes ne devoit pas lui faire de la peine; car, dit-il, ce sont toutes viandes de cochon diversifiées par l'apprêt & par la sausse. Je vous dis de même, seigneurs Achéens, que cette grande quantité de troupes d'Antiochus ne vous étonne point & ne vous fasse point de peine; ces lanciers, ces piquiers, ces rondachers, ces fantassins*

grand nombre; & il étoit si exterminoit des familles entières dans sa cruauté, qu'il tieres.

qu'on fait sonner à vos oreilles , ce sont toutes troupes Syriennes , diversifiées par leurs petites armes , dont vous ne devez pas faire grand cas.

Après toutes ses grandes actions qu'il avoit faites en Grece & dans la guerre contre Antiochus , il fut élu censeur (*a*). Cette charge est la plus grande dignité , & en quelque façon le comble (*b*) des honneurs où puisse s'élever un citoyen Romain dans sa république. On lui donna pour collègue le fils de Marcellus qui avoit été cinq fois consul. Ils chassèrent du sénat quatre sénateurs qui n'étoient pas des familles les plus notables , & ils donnerent le droit de bourgeoisie à tous ceux qui se présenterent pour se faire enregistrer , pourvu qu'ils fussent nés de pere & de mere libres. Ils furent forcés à cela par le tribun du peuple , nommé Térentius Culéo , qui , pour insulter à la noblesse , persuada au peuple de l'ordonner.

Dans ce tems-là les deux personnages les plus célèbres & les plus puissans de Rome , Scipion l'Africain , & Caton , étoient ennemis déclarés. Flaminius nomma Scipion prince du sénat , comme le premier & le plus homme de bien de la république , & rompit entièrement avec Caton. Et voici l'accident qui causa cette rupture : Flaminius avoit un frere nommé Lucius Quinctius Flaminius , qui ne lui ressembloit en aucune maniere ; car il étoit

(*a*) La troisième année de l'Olympiade CXLVII.

(*b*) Voyez la vie de Caton.

si adonné à ses plaisirs & si plongé dans les plus infames débauches, qu'il fouloit aux pieds toute sorte de bienséance & d'honnêteté. Il avoit avec lui un jeune garçon dont il étoit amoureux, & qu'il menoit par-tout quand il alloit à la tête des armées ou commander dans les provinces. Un jour (a), dans un festin, ce jeune garçon, pour se faire valoir & pour lui faire sa cour, lui dit qu'il l'aimoit si éperduement que, pour le suivre, il avoit quitté le spectacle d'un combat de gladiateurs, quoiqu'il n'eût jamais vu tuer aucun homme, & qu'il fouhaitât passionnément de le voir; mais qu'il avoit beaucoup mieux aimé lui faire plaisir, que de s'en faire à lui-même. Lucius, ravi de cette marque de passion, lui dit : *Il n'y a rien de perdu, j'y suppléerai & ton envie va être satisfaite.* En même tems il ordonna qu'on tirât des prisons un des criminels condamnés à mort & qu'on l'amenât dans la salle; & ayant fait venir l'exécuteur, il lui commanda de lui couper la tête, ce qui fut exécuté. Valérius Antias écrit que ce fut pour une jeune fille, & non pour un jeune garçon, qu'il fit cette horrible galanterie. Et Tite-Live (b) assure que Caton lui-même, dans le premier livre de ses histoires, a écrit qu'un transfuge Gaulois étant venu dans ce moment-là à sa porte avec sa femme & ses

(a) Plutarque a déjà conté cette histoire dans la vie de Caton. livre XXXIX, 42, où il rapporte même ce que Plutarque raconte de Valérius

(b) Voyez Tite-Live, Antias.

enfans, Lucius le fit entrer sur l'heure dans la salle du festin, & qu'il le tua lui-même de sa propre main pour donner à ce jeune garçon le plaisir de ce spectacle. Mais il y a de l'apparence que Caton n'a écrit cette circonstance que pour rendre son accusation plus forte en aggravant le crime de Lucius. Car que ce malheureux fut, non un transfuge, mais un prisonnier, & un prisonnier condamné à mort, c'est ce que la plupart des auteurs assurent, & entr'autres Cicéron, dans son traité de la vieillesse, où il fait parler Caton lui-même qui le dit en termes exprès.

Ce fut sur cela que Caton, étant censeur & purgeant le sénat, chassa de cette assemblée Lucius, malgré sa dignité consulaire, & quoique la honte de cet affront réjaillît aussi sur son frere Titus. Voilà pourquoi ces deux freres, dans un état très-humilié & fondant en larmes, s'adresserent au peuple pour demander que Caton fût obligé de venir rendre compte des raisons qui l'avoient porté à plonger une maison si illustre dans une si grande infamie. Leur demande parut juste. Caton ne recula point; il se présenta sans autre délai sur la place; & étant monté sur son tribunal avec son collègue, il demanda tout haut à Titus *s'il n'avoit aucune connoissance de ce festin.* Titus ayant dit qu'il n'en avoit aucune, alors Caton déduisit tout ce qui s'y étoit passé; & après avoir fini, il déféra le serment à Lucius s'il vouloit soutenir que, dans tout ce qu'il avoit dit, il eût avancé quelque chose qui ne
fût

fût pas véritable. Lucius garda le silence ; & alors le peuple jugea qu'il avoit mérité cette note d'infamie , & accompagna Caton honorablement jusqu'à sa maison.

Titus , affligé du malheur de son frere , se ligua avec ceux qui haïssoient déjà Caton ; & par ce moyen , s'étant rendu le plus fort dans le sénat , il fit casser tous les baux , tous les arrentemens & tous les marchés qu'il avoit faits au nom de la république , & lui suscita à lui-même une infinité de procès & de procès considérables. En quoi je ne fais s'il fit en homme sage & en bon politique de lever ainsi l'étendart & de se porter en implacable ennemi contre un magistrat qui faisoit le devoir de sa charge , & contre un très-bon citoyen , pour un homme de sa maison véritablement , mais qui étoit indigne d'en être , & qui s'étoit attiré l'affront qu'on lui avoit fait. Cependant quelques jours après , le peuple étant assemblé dans le théâtre pour voir des jeux , & le sénat étant assis à son ordinaire dans l'endroit le plus honorable , on apperçut Lucius qui s'étoit placé dans les derniers rangs comme un homme accablé du poids de son ignominie. Cet état d'humiliation fit pitié au peuple , il ne put soutenir cette vue ; il se mit à lui crier qu'il avançât , & ne cessa de crier qu'après qu'il fut assis parmi les consulaires qui lui firent place.

L'ambition naturelle de Flaminius fut généralement applaudie pendant qu'elle eut de quoi se nourrir & s'exercer dans les guerres

dont nous venons de parler ; car même on vit avec plaisir qu'après son consulat il voulut être tribun de soldats , sans que personne exigeât cela de lui. Mais après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge ni commandement , (a) il fut fort blâmé de ce que , dans ce reste de vie qui n'est plus propre aux affaires , il n'avoit pu se contenir , & qu'il s'étoit laissé emporter à cet amour forcené de

(a) *Il fut fort blâmé de ce que dans ce reste de vie , qui n'est plus propre aux affaires , il n'avoit pu se contenir.* Je suis surpris de ce jugement de Plutarque ; ne diroit-on pas que Flamininus avoit alors quatre-vingts ans ? Cependant quand il alla en ambassade vers Prusias , & qu'il demanda si inflamment la mort d'Annibal , qui lui fut accordée , il n'avoit pas quarante-quatre ans , car il étoit né la première année de l'olympiade CXXXVIII , & Annibal se fit mourir la première année de l'olympiade CXLIX , il n'y a donc que onze olympiades entre deux , c'est-à-dire , quarante-quatre ans. A cet âge n'est-on plus en état de se mêler d'affaires & de servir son pays ? & le sénat ne l'envoye-t-il pas en ambassade vers Prusias ? Il le croyoit donc propre aux affaires. Ce que Plutarque dit ici est d'autant plus surprenant , que dans plusieurs endroits de ses ouvrages , il enseigne qu'il n'y a point d'âge qui dis-
pense un homme de bien de

s'entremettre des affaires publiques ; & c'est dans cette vue même qu'il a fait le beau traité , *Si l'homme d'âge doit se mêler du gouvernement* , où il fait voir que c'est un tombeau très-glorieux , pour y être inhumé honorablement , en ajoutant à sa mort la gloire de toute sa vie. Ce seroit une chose bien déplorable qu'un homme renonçât aux affaires publiques , lorsque l'âge a fortifié sa prudence & augmenté son expérience , & l'a rendu par-là plus capable de bien servir son pays. Il faut nécessairement que Plutarque n'ait pas pris garde d'assez près au tems , & qu'il ait reculé de plusieurs années cette ambassade de Flamininus ; & ce qui le prouve , c'est ce qu'il vient de dire : *après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge ni commandement.* Ce n'est pas par l'âge que cet acharnement de Flamininus contre Annibal fut blâmé , mais par sa cruauté & par son indignité.

réputation & à cette passion de jeune homme toujours déplacée dans les vieillards.

Ce fut de cette ambition demesurée que vint cet acharnement qu'il eut contre Annibal, & qui lui attira le blâme & la haine de tout le monde. Car Annibal, s'étant dérobé secrètement de Carthage, s'étoit retiré auprès d'Antiochus ; mais Antiochus ayant été défait en Phrygie, & ayant accepté avec grande joie les conditions de paix qu'on lui offrit, Annibal fut encore obligé de s'enfuir. Il fut longtemps errant de côté & d'autre, & enfin il s'arrêta en Bithynie à la cour du roi Prusias. Les Romains n'ignoroient pas sa retraite, mais ils faisoient semblant de ne la pas voir, le méprisant à cause de sa foiblesse & de sa vieillesse, & le regardant comme un homme que la fortune avoit entièrement renversé.

Dans ce tems-là, Flaminius, envoyé en ambassade auprès de Prusias par le sénat pour quelques autres affaires, trouva Annibal à cette cour, & ne put souffrir qu'il fût en vie. Prusias s'employa fortement pour lui, priant, conjurant & pressant Flaminius d'avoir pitié de ce vieillard, son ami, son suppliant, son hôte. Jamais Flaminius ne se laissa fléchir & demanda toujours sa mort.

Il y avoit sur la mort d'Annibal un ancien oracle qui disoit : *La terre Lybisse engloutira le corps d'Annibal*. Les Carthaginois ne doutoient point que l'oracle ne parlât de la Lybie, & qu'il ne lui prédît qu'il seroit enterré

à Carthage où vraisemblablement il devoit finir ses jours. Mais dans la Bithynie , assez près de la mer , il y a un petit canton sablonneux avec une petite bourgade appelée *Libyssa*. C'étoit-là qu'Annibal faisoit sa demeure ordinaire ; & comme il connoissoit le peu de fermeté & la timidité de Prusias , & qu'il craignoit toujours les Romains , il avoit pratiqué de longue main sous terre sept conduits qui répondoient tous à sa maison , & qui , prenant tous de différens côtés , alloient aboutir fort loin par des issues imperceptibles.

Il ne fut pas plutôt informé de l'ordre que Flaminius avoit donné à Prusias , qu'il chercha à se sauver par ces souterrains ; mais étant tombé entre les mains des gardes du roi qu'on avoit disposés pour l'observer , il résolut de se faire mourir. Quelques auteurs rapportent qu'ayant entortillé son manteau autour de son cou , il ordonna à un de ses esclaves d'appuyer son genou contre son dos , de tirer ce manteau de toute sa force , & en le tirant de le tordre jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement étouffé. Il y en a d'autres qui assurent que , suivant les exemples de Thémistocle & de Midas , il but du sang de taureau. Mais Tite-Live écrit (a) qu'ayant sur lui du poison , il en composa un breuvage , & que prenant la coupe il dit : *Délivrons les Romains de leur inquiétude & de leur frayeur , ils ont trouvé trop long & trop dan-*

(a) Livre XXXIX , 51 , où il raconte toute cette histoire.

gereux d'attendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils haïssent. Certainement Titus ne remportera pas en cette occasion une victoire digne de lui être enviée , ni qui réponde à la gloire de ses devanciers qui , dans la guerre contre Pyrrhus , envoyèrent avertir cet ennemi puissant & victorieux qu'il se tint sur ses gardes , parce qu'on avoit résolu de l'empoisonner.

C'est ainsi qu'on assure que mourut Annibal. Quand la nouvelle de sa mort fut portée au sénat , la plupart des sénateurs trouverent Flaminius trop odieux , trop excessif dans ses précautions & dans ses craintes , & trop cruel d'avoir fait mourir Annibal qu'on laissoit vivre par pitié , vaincu & matté qu'il étoit par l'âge & par ses infortunes , comme un oiseau que la vieillesse a dépouillé de son beau plumage , & qu'on ne laisse pas de nourrir : & de l'avoir fait mourir de sa seule autorité , sans que personne lui en eût donné l'ordre , & seulement par une convoitise de gloire , pour remporter dans la suite des tems le glorieux titre d'auteur de la mort d'Annibal. Et rappelant à ce sujet la douceur & la magnanimité de Scipion l'Africain , ils admiroient davantage ce grand homme qui , après avoir défait en Lybie cet ennemi jusques-là invincible & encore si redoutable aux Romains , ne le chassa point de son pays & ne le demanda point à ses citoyens ; mais , comme il l'avoit déjà favorablement reçu & fort bien traité dans une

conférence qu'il eut avec lui avant le combat, il le traita de même après sa défaite, & dans les conditions de paix qu'il lui accorda, il ne proposa rien contre lui & n'insulta point à son infortune.

On rapporte qu'ils s'abouchèrent (a) une autre fois à Ephèse, & que, se promenant ensemble, Annibal prit toujours la place d'honneur, comme lui appartenant de droit à cause de sa dignité, que Scipion le souffrit sans mot dire, & continua de se promener bonnement & simplement; qu'ensuite la conversation étant tombée sur les généraux d'armée, Annibal avança que de tous les capitaines Alexandre étoit le premier, Pyrrhus le second, & lui le troisième; que Scipion, en souriant, lui dit : *Que seroit-ce donc si je ne vous avois pas vaincu ? Oh ! Scipion, repartit Annibal, si vous ne m'aviez pas vaincu, je ne me nommerois pas le troisième, je me nommerois le premier.*

Ainsi la plupart, rapportant & admirant ces grandes actions de Scipion, blâmoient encore davantage Flaminius d'avoir porté ses mains sur un cadavre qui n'appartenoit point aux Romains. Il y en avoit pourtant qui louoient cette action & qui disoient : *Qu'Annibal, pendant qu'il vivoit, étoit un feu caché qui n'attendoit que quelqu'un qui le soufflât ; que ce n'étoit ni son corps ni son bras qui étoient redoutables aux Romains pendant*

(a) Cette conversation se passa la quatrième année de l'olympiade CXLVI.

la vigueur de son âge , mais que c'étoient sa grande capacité & son expérience jointes à cette animosité naturelle & à cette haine invétérée qu'il avoit contr'eux , & dont la caducité ne diminue jamais la violence ; car le naturel persévère & domine toujours dans les mœurs ; que la fortune ne demeure pas toujours la même , & que , changeant continuellement , elle invite par de nouvelles espérances à de nouvelles entreprises ceux qui , par la haine qu'ils nous portent , n'ont jamais cessé de nous faire la guerre dans leur cœur.

Ce qui arriva dans la suite servit encore davantage à justifier Flaminius ; car , d'un côté , on vit un Aristonicus , fils de la fille d'un joueur de lyre , remplir l'Asie de séditions & de guerres pour la gloire d'Eumenes dont il étoit fils naturel , & de l'autre côté , on vit Mithridate , après tous les grands coups que Sylla & Fimbria lui avoient portés , après la perte de tant de batailles & après la mort de tant de ses capitaines qui avoient péri dans les combats , se relever de toutes ses défaites & se remontrer encore plus formidable à Lucullus & par terre & par mer. Annibal n'étoit pas même si abattu ni si humilié que Marius : car il avoit encore un grand roi pour ami , il tiroit de lui de grandes pensions pour son entretien , il avoit de grandes relations avec la flotte & avec la cavalerie & l'infanterie de ce prince , au lieu que Marius étoit errant dans la Lybie où il mendoit son pain. Cependant les Romains ,

qui ne faisoient que rire & se moquer de sa misère , égorgés bientôt après & battus de verges au milieu de Rome , se virent obligés de se prosterner devant lui & d'en recevoir la loi ; tant il est vrai que dans cette vie rien de tout ce qui est présent ne peut être regardé comme grand ni comme petit par rapport à l'avenir toujours incertain ; car l'homme est dans un continuel changement , & jamais il n'est dans un état fixe , & il ne cesse de changer que quand il cesse de vivre. C'est pourquoi il y a des auteurs qui assurent que Flaminius ne fit pas cette action de sa seule autorité, (a) mais qu'il fut envoyé en ambassade , avec Lucius Scipion , à la cour de Prusias , uniquement pour demander la mort d'Annibal. Comme cette ambassade fut la dernière des actions mémorables de Flaminius , que l'histoire ne nous apprend point qu'il ait rien fait de considérable depuis ce tems-là , ni pour la guerre ni pour la paix , & que nous savons seulement qu'il mourut dans sa maison d'une mort naturelle & tranquille , il est tems de faire la comparaison.

(a) *Mais qu'il fut envoyé en ambassade avec L. Scipion à la cour de Prusias , uniquement pour demander la mort d'Annibal.* Tite-Live l'insinue de même , & Annibal

n'en doutoit point , car il le dit en propres termes. *Hi legatum consularem , qui auctor esset Prusiæ per scelus occidendi hospitæ , miserunt.* XXXIX, 51.

Fin de la vie de Flaminius.



COMPARAISON

DE PHILOPÆMEN

ET DE T. QUINCTIUS FLAMINIUS.

POUR ce qui regarde la grandeur des bienfaits dont la Grece a été comblée , ni Philopœmen , ni aucun des grands hommes de la même nation , plus illustres encore que Philopœmen , ne sont dignes d'être comparés à Flaminius. Car tous ces grands personnages étant Grecs ont fait la guerre aux Grecs ; (a) au lieu que Flaminius , n'étant point Grec , a fait la guerre pour les Grecs. (b) Et lorsque Philopœmen , désespérant de pouvoir secourir ses citoyens qui avoient sur les bras une furieuse guerre , & qui étoient réduits à la dernière extrémité , s'en alla en Crete , dans ce même tems - là , Flaminius , ayant défait le roi Philippe au milieu de la Grece , brisoit les fers de tou-

(a) *Au lieu que Flaminius n'étant point Grec , a fait la guerre pour les Grecs.*) Voilà une grande différence ; les capitaines Grecs ont fait la guerre aux Grecs , & un capitaine Romain fait la guerre pour les Grecs. Mais l'ambition de Rome ne peut-elle pas avoir quelque part à ces grandes actions de Flaminius ?

(b) *Et lorsque Philopœmen , désespérant de pouvoir secourir ses citoyens , s'en alla en Crete.*) Voici encore un grand avantage que Flaminius a sur Philopœmen , c'est que celui-ci quitta son pays pressé par une furieuse guerre , pour aller servir les Crétois , & que Flaminius quitta le sien pour aller délivrer les Grecs de servitude.

tes les villes & de toutes les nations Grecques, & leur rendoit la liberté.

Mais si l'on recherche les batailles de l'un & de l'autre, on trouvera que Philopœmen, étant général des Achéens, battit & tailla en pieces plus de Grecs, que Flaminius, en combattant pour les Grecs, ne défit & ne tua de Macédoniens. Et pour ce qui est de leurs défauts, l'un pécha par ambition, & l'autre par opiniâtreté; l'un fut prompt à se mettre en colere, & l'autre très-difficile à appaiser. Flaminius laissa à Philippe vaincu sa dignité royale & pardonna aux Etoliens, & Philopœmen, par un emportement de colere, ôta à sa patrie même beaucoup de bourgs & de villages qui étoient de son ressort, & par conséquent ses contribuables.

De plus, Titus demeuroit toujours constamment ami de ceux à qui il avoit une fois fait du bien; & Philopœmen étoit toujours prêt à rompre par colere avec son meilleur ami & à gêner & détruire toutes les graces qu'il lui avoit faites. En effet, après tous les biens dont il avoit comblé Lacédémone, il rasa ses murailles & ravagea tout son pays; & enfin il la changea toute entiere & renversa toute la forme de son gouvernement. Il semble même que, par un excès de colere & par un esprit de contention trop opiniâtre, il hâta sa mort lorsqu'il marcha mal-à-propos & trop chaudement contre Messene; au lieu de faire

comme Titus , & de conduire son entreprise avec beaucoup de sens & de prudence , en prenant toutes les précautions nécessaires pour en assurer le succès.

Que si l'on regarde au nombre des guerres qu'ils ont faites , & des trophées qu'ils ont érigés , l'expérience de Philopœmen paroîtra plus nourrie & plus assurée & l'emportera de beaucoup ; (a) car la guerre que Flaminius eut contre Philippe fut décidée en deux seuls combats : au lieu que cette quantité de batailles , que Philopœmen a gagnées , ne laisse aucun lieu à la fortune de rien disputer à sa grande capacité.

Il y a plus encore , Flaminius acquit sa réputation en se servant de la puissance de sa république qui étoit alors dans toute sa vigueur & dans toute sa force ; & Philopœmen cimenta la sienne dans le tems que la Grece étoit sur son déclin. De sorte que tous ces grands succès sont pour celui-ci son propre ouvrage , & pour l'autre l'ouvrage de tous les Romains ; car Titus eut l'avantage de commander de bonnes troupes , & Philopœmen eut la gloire de rendre bonnes celles qu'il commandoit.

(a) *Car la guerre que Flaminius eut contre Philippe , fut décidée en deux seuls combats , au lieu que cette quantité de batailles.*) Il est plus aisé que la fortune s'arroge quelque chose en une ou deux occasions , qu'il ne l'est qu'elle

s'attribue la gloire de plusieurs succès. Le grand nombre de ces succès met en sûreté la capacité & l'expérience du capitaine ; la fortune est trop volage & trop changeante pour mériter qu'on les mette sur son compte.

Et quant à ce que tous les combats de Philopœmen ont été contre les Grecs, ce n'est pas une marque de son bonheur, mais une forte preuve de sa vertu & de son courage; car par-tout où toutes les autres choses sont égales, celui qui excelle n'excelle que par sa vertu. En effet, Philopœmen, ayant eu affaire contre les plus braves & les plus aguerris des Grecs, surmonta les plus rusés par ses finesse & les plus vaillans par son audace & par son courage. Ajoutez à cela que Titus gagna toutes ses batailles par les moyens qu'il avoit en main, en se servant de l'armure connue de son tems & de l'ordonnance qu'il avoit trouvée toute établie; & que Philopœmen gagna les siennes en changeant l'armure reçue & l'ordonnance qui étoit en usage. (a) De maniere que ce qui contribue le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & seulement pratiqué & employé par l'autre.

Pour ce qui est des exploits personnels & des coups de main, il y en a plusieurs & de très-grands de Philopœmen, & pas un seul de Flaminius. Au contraire, on dit qu'un Etolien, nommé Archimede, raillant

(a) *De maniere que ce qui contribue le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & seulement pratiqué & employé par l'autre.*) Or il n'est pas douteux que celui qui imagine, qui invente & qui change ce qui est défectueux, ne soit

supérieur à celui qui ne fait que se servir de ce qui est déjà tout établi & tout trouvé; mais on peut dire aussi que celui qui se sert de ce qui est déjà trouvé, & qui n'y change rien, parce qu'il est très-bon, est louable de n'y rien changer.

ce dernier, lui reprocha que dans une occasion , lorsque l'épée à la main il couroit contre les Macédoniens qui faisoient ferme & qui combattoient encore , au lieu de combattre , il s'étoit arrêté & faisoit aux dieux des prieres les mains levées vers le ciel.

D'ailleurs tout ce que Flaminius a fait de beau , il l'a fait pendant qu'il étoit ou général d'armée ou lieutenant ; au lieu que Philopœmène s'est pas montré aux Achéens moins vertueux ni moins homme d'exécution , simple particulier , que lorsqu'il étoit à la tête des troupes. Car étant capitaine général , il chassa véritablement Nabis de Messene & délivra les Messéniens ; mais n'étant que simple particulier , il ferma la porte de Sparte au général Diophane & à Flaminius , & par cette audace il sauva les Lacédémoniens. Aussi étoit-il si fort né pour commander qu'il savoit non-seulement commander selon les loix , (a) mais commander aux loix mêmes quand l'utilité publique le requéroit ; car il croyoit devoir ne pas attendre que ceux qu'il devoit gouverner lui déferaissent le commandement , & se servir d'eux quand l'occasion le demandoit , (b) persuadé que dans ces occasions

(a) *Mais commander aux loix mêmes , quand l'utilité publique le requéroit.* Car c'étoit commander aux loix que de prendre de lui-même le commandement sans attendre qu'il lui fût déferé par ses

citoyens. Ces occasions sont rares & singulieres , & il n'appartient pas à tout le monde d'imiter un exemple qui pourroit être très-dangereux.

(b) *Persuadé que dans ces*

le véritable général n'est pas celui que le peuple choisit, mais celui qui pense le mieux pour le peuple.

Les actions de clémence & d'humanité que Titus fit en faveur des Grecs, sont certainement glorieuses & méritent de grandes louanges; mais les actes de fermeté & de constance, que Philopœmen fit contre les Romains pour le maintien de la liberté, sont encore plus glorieux & plus dignes d'éloge; (a) car il est beaucoup plus aisé de faire du bien aux foibles, qu'il ne l'est de nuire aux puissans, en s'opposant à leurs entreprises. Après avoir comparé ces deux grands hommes; comme la différence qui est entr'eux est fort difficile à démêler, voyons (b) si, en donnant au Grec la couronne de

occasions le véritable général n'est pas celui que le peuple choisit, mais celui qui pense le mieux pour le peuple.) Autre principe qui pourroit être d'une dangereuse conséquence. Il n'y a qu'un grand homme de bien & un homme, qui, par de grandes actions, s'est acquis une autorité suffisante, & a donné de fortes preuves de son amour & de sa fidélité pour son pays, qui puisse le mettre en pratique, & les occasions en sont rares.

(a) *Car il est beaucoup plus aisé de faire du bien aux foibles, qu'il ne l'est de nuire aux puissans, en s'opposant à leurs entreprises.*) Cela est

certain. Les actes de fermeté & de constance que l'on fait contre les puissans en s'opposant à leurs entreprises injustes, sont mille fois plus glorieux & plus louables que la clémence & l'humanité que l'on déploie, en faisant du bien aux foibles & aux malheureux. Ce dernier est de l'homme, & l'autre est du héros.

(b) *Si en donnant au Grec la couronne de l'expérience militaire & du grand art de commander, & au Romain celle de la bonté & de la justice.*) Voilà un beau partage. Plutarque ne décide point entre ces deux grands hommes, & nous laisse la chose à

l'expérience militaire & du grand art de commander , & au Romain celle de la bonté & de la justice , nous n'aurons pas porté un bon & équitable jugement.

juger ; pour moi j'avoue que la couronne de la bonté & de la justice me paroît plus précieuse & plus désirable , que celle de l'expérience militaire & de l'art de commander. On ne porte celle-ci qu'à certaines grandes fêtes , & trois ou quatre fois en toute sa vie ; & l'autre est un ornement de tous les jours , & que la mort même ne fait pas perdre.

*Fin de la comparaison de Philopæmen
& de Flaminius.*





P Y R R H U S.

QUELQUES historiens racontent qu'après le déluge , Phaëton fut le premier qui regna sur les Tesprotiens & les Molosses , & que ce prince fut un de ceux qui vinrent en Épire avec Pélasge. (a) D'autres rapportent que Deucalion & Pyrrha , après avoir bâti le temple de Dodone , s'établirent dans ce pays des Molosses. Plusieurs siècles après, (b) Néoptoleme , fils d'Achille , y étant venu avec beaucoup de troupes , s'empara de tout le pays , laissa après lui une longue succession de rois , qui furent appelés *les Pyrrhides* ; car dans son enfance il avoit eu le surnom de Pyrrhus (c) , & (d) il donna ce même nom à l'ainé de ses enfans , qu'il eut de la princesse Lanassa , fille de Cléodes , fils d'Hyllus. Et ce fut de-là qu'Achille même eut en Épire les honneurs divins , ayant été sur-

(a) D'autres rapportent que Deucalion & Pyrrha , après avoir bâti le temple de Dodone.) Ce temple de Jupiter à Dodone est donc le plus ancien de tous les temples. Mais les Grecs ont attribué à Deucalion ce qui ne fut fait que long-tems après lui.

(b) Depuis le déluge de Deucalion jusqu'à Néopto-

leme , il y a environ trois cents quarante ans.

(c) C'est-à-dire, *le Roux*.

(d) Et il donna ce même nom à l'ainé de ses enfans.) Il eut huit enfans de la princesse Lanassa. Pyrrhus étoit l'ainé ; mais étant mort fort jeune , son frere Piélus , qui étoit le second , succéda à son père.

nommé en langage du pays *Aspetos*, (*inimitable.*)

(a) Après les premiers rois de cette branche, ceux qui les suivirent immédiatement devinrent si barbares, & leur puissance & leurs vies tomberent dans une telle obscurité, qu'on n'en trouve aucun vestige dans l'histoire. Le premier, dont elle fait mention, (b) c'est *Tarrutas*, qui ayant le premier orné ses villes de mœurs Grecques, fit re-fleurir les lettres & les arts, établit des loix pleines d'humanité & de justice, & se rendit célèbre.

De ce *Tarrutas* fut fils *Alcétas*; d'*Alcétas*, *Arrubas*; d'*Arrubas*, & de la princesse

(a) *Après les premiers rois de cette branche.*) C'est-à-dire, après *Néoptolème* & son fils *Pielus*, les treize ou quatorze rois qui suivirent jusqu'à *Tarrutas*, sont entièrement inconnus dans l'histoire: à peine a-t-elle conservé les noms de quelques-uns.

(b) *C'est Tarrutas qui ayant le premier orné ses villes de mœurs Grecques.*) Justin n'attribue pas ceci à Tarru-

tas, mais à *Arrybas*, fils d'*Alcétas I*, qui fut envoyé à *Athènes* pour y être instruit, & dont il dit que, *Quand dodior majoribus suis, tantò & gratior populo fuit. Primus itaque leges & senatum annuosque magistratus, & reipublicæ formam composuit. Et ut à Pyrrho sedes, sic vita cultior populo ab Arryba statuta.* Lib. XVII. Voici la généalogie telle qu'on peut la ramasser.

Tarrutas ou Tharymbas.

Alcétas I.

Néoptolème & Arrubas.

Alcétas II, & Eacide.

Pyrrhus II, & deux filles, *Déïdamie* & *Troïade*.

Troïade, naquit Eacide. Cet Eacide épousa Phthia, fille de Ménon le Theffalien, qui acquit beaucoup de réputation dans la guerre Lamiaque, & qui, après Léosthene, fut celui de tous les alliés qui eut le plus d'autorité. De sa femme Phthia il eut deux filles, Deïdamie & Troïade, & un fils nommé Pyrrhus. Les Molosses se souleverent (a), le chasserent de son royaume, appellerent les fils de Néoptoleme, frere d'Arrubas, & s'étant rendus maîtres de tous les amis d'Eacide, ils les firent mourir. Pyrrhus encore à la mammelle fut sauvé des mains des meurtriers qui le cherchoient, par deux fideles serviteurs de son pere, nommés Androclide & Angelus, qui l'ayant enlevé assez à tems, prirent la fuite avec quelques domestiques, & quelques nourrices pour donner du lait à l'enfant.

Tout ce train rendoit leur fuite difficile & lente; aussi furent-ils bientôt atteints. Dans cette extrémité ils remettent l'enfant entre les mains d'Androcléon, d'Hippias, & de Néander, trois jeunes hommes très-fideles, très-robustes, & très-dispos, leur ordonnent de courir, sans s'arrêter, pour gagner la ville de Mégare, qui étoit de la Macédoine (b), & cependant ils s'attachent à ceux qui les poursuivent, & moitié priant, moitié combattant, ils les amusent & les arrêtent jusqu'à nuit close. Ainsi s'étant à

(a) Au commencement de l'olympiade CXIV.

(b) Car il y avoit une autre ville de ce nom près d'Eleusine.

grand'peine défaits d'eux , ils coururent rejoindre ceux qui emportoient le jeune prince.

Ceux-ci vers le coucher du Soleil se croyoient déjà au but de leurs espérances ; mais tout-à-coup ils s'en trouverent bien éloignés , car ils rencontrèrent devant eux une grande riviere qui baigne les murailles de la ville , & qui est si rapide , qu'elle en est horrible à voir. Ils voulurent la sonder pour chercher un gué , mais ils la trouverent impraticable ; car outre qu'elle est naturellement roide & profonde ; elle étoit alors extrêmement enflée par les torrens dont les pluies avoient grossi son cours , joint que l'obscurité de la nuit rendoit toutes choses plus effroyables. Ils désespéroient donc absolument de pouvoir jamais sans autre secours passer l'enfant & ses nourrices , lorsque de l'autre côté de la riviere ils entendirent le bruit de quelques gens du pays qui passaient ; ils se mirent à les prier de leur aider à ce passage , & leur montrant le jeune prince autant que la nuit le pouvoit permettre , ils crioient & les conjuroient de les secourir. Mais ces gens-là ne les entendoient point , à cause du bruit causé par la rapidité du fleuve. Ils s'arrêtoient donc là tous , les uns criant , & les autres prêtant l'oreille sans pouvoir entendre.

Enfin quelqu'un de la troupe de Pyrrhus s'avisa de prendre une écorce de chêne , où avec l'ardillon d'une agraffe il écrivit la fortune du prince , & le pressant besoin qu'il

avoit d'être secouru. Ensuite roulant cette écorce autour d'une pierre qui servoit comme de lest à son jet , il la lança à l'autre rive du fleuve. D'autres disent que l'ayant lardée au bout d'un javelot , il la darda de cette maniere.

Ceux qui étoient de l'autre côté ayant lu cette écorce, & voyant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, se mirent à couper des arbres qu'ils lierent ensemble , & dont ils firent des radeaux , sur lesquels ils passerent la riviere. Il arriva par hazard que celui qui passa le premier , avoit nom Achille ; il se chargea du prince & le passa , ses compagnons passerent les autres comme ils se rencontrerent.

Ce jeune prince & ceux de sa suite ayant ainsi passé la riviere , & étant échappés par ce moyen à la poursuite de leurs ennemis ; continuerent leur route , traverserent la Macédoine , & arriverent en Illyrie à la cour du roi Glaucias. (a) Ils trouverent ce prince assis auprès de sa femme dans son palais ; ils approchent , & se prosternant , ils mettent l'enfant à terre au milieu de la salle , & implorent sa protection. Le roi qui craignoit Cassandre , mortel ennemi d'Eacide , demeure tout rêveur , & garde le silence fort longtemps , pensant au parti qu'il avoit à pren-

(a) *Ils trouverent ce prince assis auprès de la reine sa femme dans son palais.* Justin appelle cette princesse *Béroa* ,

& il dit qu'elle étoit de la race des Eacides. Voilà pourquoi on choisit la cour de Glaucias pour l'asyle de Pyrrhus.

dre. Dans ce moment Pyrrhus se traînant de lui-même, & avec ses petites mains prenant le bord de la robe de Glaucias, se leva sur ses pieds, & embrassa ses genoux. Cette action fit d'abord rire le prince, & enfin elle le toucha de pitié; car il crut voir un suppliant qui se refugioit chez lui, & qui le conjuroit avec larmes. D'autres disent qu'il ne se traîna pas vers Glaucias, mais vers l'autel des dieux domestiques, qui étoit dans la salle, & que se levant il étendit ses petits bras le long de l'autel comme pour l'embrasser; & que par-là cette aventure parut à Glaucias une affaire de religion qui intéressoit les dieux. C'est pourquoi prenant le petit Pyrrhus, il le remit entre les mains de la reine, & lui ordonna de l'élever (a) avec ses propres enfans. Peu de tems après ses ennemis le redemanderent; & Cassandre, pour le ravoir, offrit au roi deux cens talens; mais le roi refusa de le rendre; (b) & dès que cet enfant eut atteint la douzième année de son âge, il le ramena lui-même en Epire avec une puissante armée, & le rétablit dans ses états.

(a) Justin ajoute qu'il l'adopta.

(b) *Et dès que cet enfant eut atteint la douzième année de son âge, il le ramena lui-même en Epire.* C'est-à-dire, dès qu'il fut entré dans sa douzième année, & cela s'accorde avec Justin, qui dit que Pyrrhus avoit onze

ans quand il fut remis sur le trône. Mais le même Justin ne dit pas que Glaucias le ramena en Epire; il dit que les Epirotes ayant changé leur haine en compassion, le rappellerent & lui donnerent des tuteurs pour administrer son royaume jusqu'à ce qu'il fût en âge.

Pyrrhus avoit sur son visage un air de majesté plus terrible que vénérable. Ses dents de la mâchoire supérieure n'étoient point distinctes & séparées ; ce n'étoit qu'un os continu, qui avoit seulement de petites coches marquées dans les endroits où les dents doivent être divisées. Il passoit pour avoir la vertu de guérir les rateux, en sacrifiant un coq blanc, & en pressant doucement de son pied droit le viscere des malades couchés sur le dos. Il n'y avoit point d'homme si pauvre ni si abject auquel il ne fît ce remède quand il en étoit prié ; & pour récompense, il ne prenoit que le coq même qui avoit été sacrifié, & ce présent lui étoit très-agréable. On dit aussi que le gros orteil de son pied droit avoit une vertu divine, comme cela parut après sa mort ; car son corps ayant été brûlé sur le bûcher & réduit en cendres, on trouva ce gros doigt entier, & sans aucune marque qu'il eût été endommagé par le feu, comme on le verra dans la suite (a).

A l'âge de dix-sept ans, se croyant assez affermi sur le trône, il quitta sa ville capitale, & alla faire un voyage en Illyrie pour se trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avoit été élevé. Les Molosses, profitant de son absence, se révolterent encore, chassèrent tous ses amis, pillèrent ses biens, & se donnerent à Néoptoleme. Pyrrhus ayant ainsi perdu son royaume, & se voyant dénué de tout secours, se retira auprès de son beau-

(a) Mais Plutarque a oublié d'en parler.

frere Démétrius, fils d'Antigonos, qui avoit épousé sa sœur Déïdamie, qui encore fort jeune, avoit été accordée à Alexandre, fils d'Alexandre le Grand & de Roxane, & étoit déjà appelée sa femme. Mais toute cette maison ayant péri malheureusement, Démétrius épousa cette princesse qu'on regardoit comme veuve, & qui n'étoit plus dans la premiere jeunesse.

(a) A la bataille qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus (b), & où tous les rois de la terre combattirent, Pyrrhus, quoiqu'encore fort jeune, accompagna toujours Démétrius, renversa tout ce qui se trouva devant lui, & se distingua parmi les plus braves. Démétrius ayant été défait, il ne l'abandonna point, il lui conserva les villes Grecques qui lui avoient été confiées; & après le traité de paix qu'il fit avec Ptolémée, il alla pour lui en ôtage en Egypte.

Pendant qu'il fut à la cour de ce prince, & dans les chasses, & dans tous les exercices, il donna des preuves de sa force, de son adresse, & de sa grande patience dans tous les travaux. Et voyant que de toutes les femmes de Ptolémée, Bérénice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir, & qui surpassoit toutes les

(a) A la bataille qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus, & où tous les rois de la terre combattirent.) Il dit que tous les rois de la terre y combattirent, parce qu'il étoient Lyfimachus, Séleucus, Pto-

lemée, Cassandre, Antigonos, Démétrius. Je crois que cette bataille fut donnée la troisième année de l'olympiade CXIX, 300 ans avant l'ere chrétienne.

(b) Dans la Phrygie.

autres en esprit & en sagesse, il s'attacha à elle particulièrement ; car autant qu'il savoit mépriser ceux qui étoient au-dessous de lui , autant savoit-il faire sa cour à ceux qui étoient au-dessus , & s'insinuer auprès de ceux qui pouvoient lui être utiles. Et comme il étoit sage & modéré dans ses mœurs & dans toute sa conduite, il fut préféré à beaucoup de jeunes princes, qui poursuivoient en mariage la princesse Antigone , que Bérénice avoit eue de son premier mari Philippe, avant que d'être mariée à Ptolémée.

Après ses noces il brilla encore davantage , & fut encore plus estimé ; & par le secours de sa femme Antigone , qui avoit beaucoup de vertu , il obtint des troupes & de l'argent pour aller se rétablir dans son royaume d'Epire. Il y fut reçu avec joie, à cause de la haine que l'on avoit pour Néoptoleme, qui gouvernoit avec beaucoup de violence & de dureté. Mais Pyrrhus, craignant que ce prince n'allât solliciter le secours de quelques autres rois, aima mieux traiter avec lui & l'associer à son royaume.

Quelque tems après il se trouva des gens qui les aigriront l'un contre l'autre , & qui firent entr'eux des jalousies & des soupçons. Ce qui anima & irrita davantage Pyrrhus , naquit de cet accident : de toute ancienneté les rois d'Epire avoient accoutumé de tenir une assemblée dans un lieu de la Molosside , appelé *Passaron*. Là , après avoir fait un sacrifice à Jupiter Martial, ils prenoient serment

ment à leurs sujets , & recevoient le ferment d'eux. Les rois juroient *de gouverner selon les loix* , & les sujets juroient *de maintenir & de défendre selon les loix , leur royaume & leur couronne*. Les deux rois étant donc assemblés avec leur sujets & leurs amis dans ce lieu pour cette cérémonie , & les sermens prêtés de part & d'autre , ils se firent de grands présens.

Il se trouva là un homme , nommé Gélon , qui étoit un des meilleurs & des plus fideles serviteurs de Néoptoleme. Ce Gélon , en rendant ses respects à Pyrrhus , (*a*) lui fit présens de deux paires de bœufs pour le labourage. Myrtilé , un des échançons de ce prince , demanda à son maître ces bœufs. Pyrrhus les lui ayant refusés , & les ayant donnés à un autre , Myrtilé en fut au désespoir. (*b*) Gélon , qui s'aperçut de sa douleur & de son ressentiment , (*c*) le pria à souper. Il y a

(*a*) *Lui fit présent de deux paires de bœufs pour le labourage.*) C'étoit la coutume.

Ce jour-là les sujets faisoient des présens à leur roi ; & dans ce présent de deux paires de bœufs donnés à un roi , on reconnoît la simplicité de ces anciens tems. Le bœuf étoit très-considéré , comme le principal instrument de l'agriculture. C'est pourquoi Hésiode ne l'oublie pas dans les préceptes qu'il donne à Persa. *Il faut avoir d'abord* , dit-il , *une maison , une femme &*

des bœufs pour le labourage.

(*b*) *Gélon qui s'aperçut de sa douleur & de son ressentiment.*) Ce même homme qui vient de donner à Pyrrhus ces deux paires de bœufs , le voilà qui cherche à faire empoisonner ce prince ? & au contraire celui qui vient d'être refusé , lui demeure fidele.

(*c*) *Le pria à souper.*) Dans le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés , on lit à la marge en cet endroit , Εὐγέσσι , Μυρτίλῃ , τῷ Πύρρῳ. Mais

même des auteurs qui ajoutent qu'échauffé par le vin, il eut avec lui un commerce infame ; car ce Myrtilé étoit jeune , beau & bien fait.

Après le souper il lui jetta quelque propos contre Pyrrhus , & le sollicita d'embrasser le parti de Néoptoleme , & d'empoisonner Pyrrhus. Myrtilé fit semblant de mordre à l'hameçon , & loua ce complot , comme s'il étoit véritablement gagné ; mais il ne fut pas plutôt forti , qu'il alla tout découvrir à son maître. Pyrrhus lui ordonna de mener Alexicrate , chef des échançons , chez Gélon , comme un homme prêt à entrer dans la conspiration ; car il vouloit avoir plus d'un témoin d'une si noire entreprise. Gélon étant trompé par ce moyen , Néoptoleme , qui étoit trompé comme lui , & qui pensoit que l'affaire alloit son train , & qu'elle étoit sur le point d'être exécutée , ne put se retenir ; l'excès de sa joie le porta à découvrir cette trame à ses amis. Un soir étant allé faire collation chez sa sœur Cadmie , il en lâcha quelques mots , croyant n'être entendu de personne ; car il n'y avoit ame vivante dans la chambre , que Phénarete , femme de Samon , intendant des troupeaux de Néoptoleme.

ces paroles ne sont nullement du texte de Plutarque , c'est une exclamation d'un lecteur , homme de bien , qui ravi de la fidélité de Myrtilé , s'écrie & écrit à la marge , *Eté eoi* , &c. *Bien te soit , Myrtilé , pour cette fidélité*

que tu as eue pour ton maître. On a souvent été trompé à ces sortes de notes marginales , & on les a reçues dans le texte fort mal-à-propos , en ne distinguant pas ce qui est de l'auteur de ce qui est du lecteur.

Cette Phénarete étoit couchée sur un petit lit , le visage tourné contre la muraille , & faisoit semblant de dormir. Ayant donc tout entendu sans qu'on s'en doutât , dès le lendemain matin elle alla chez Antigone , femme de Pyrrhus , & lui détailla tout ce que Néoptoleme avoit dit à sa sœur en sa présence.

Pyrrhus en fut d'abord informé , & n'en fit rien paroître sur l'heure. Mais à un sacrifice qu'il fit aux dieux , il pria Néoptoleme de venir souper chez lui , & le tua , sentant bien que les principaux d'Epire étoient pour lui ; car de longue main ils le pressoient de se défaire de Néoptoleme , de ne pas se contenter d'une partie du royaume qui lui appartenoit tout entier , & de suivre ses hautes destinées qui l'appelloient à une plus grande gloire. Avec cette bonne volonté des principaux de son royaume , cet attentat venu encore par-dessus , le déterminâ ; il ne balança point , il prévint Néoptoleme & s'en défit.

Le souvenir qu'il conservoit des obligations qu'il avoit à Bérénice & à Ptolémée , fit qu'il donna le nom de *Ptolémée* au premier fils qu'il eut de sa femme Antigone , & qu'il appella *Bérénice* la ville qu'il fit bâtir dans la Chersonese d'Epire. Depuis ce tems-là , ne concevant que de grands & vastes desseins , & dévorant déjà par ses espérances tout ce qui étoit autour de lui , il se trouva d'abord engagé dans une guerre contre les Macédoniens , dont voici le prétexte : Antipater ,

l'ainé des enfans de Cassandre , avoit tué sa mere Theffalonique , & chassé son frere Alexandre. Celui-ci envoya vers Démétrius le prier de le secourir , & implora aussi le secours de Pyrrhus. Démétrius remettant de jour à autre à cause des affaires qu'il avoit sur les bras , Pyrrhus fut plus diligent ; il se rendit auprès de lui , & lui demanda pour prix de son assistance , (a) la ville de Nymphéa , toute la côte maritime de la Macédoine & de tous les pays conquis , qui n'étoient pas de l'ancien royaume de Macédoine. Il demanda encore l'Ambracie , l'Acarmanie , & l'Amphilochie. Le jeune Alexandre lui ayant abandonné toutes ces places , il les retint pour lui en y mettant de bonnes garnisons , & alloit conquérant les autres pour ce jeune prince , en chassant devant lui son frere Antipater.

Le roi Lyfimachus avoit bonne envie de marcher au secours d'Antipater , mais les embarras d'affaires où il se trouvoit engagé ne lui en donnant pas le loisir : comme il favoit que Pyrrhus conservoit chèrement le souvenir des obligations qu'il avoit à Pto-

(a) *La ville de Nymphéa.*) Près d'Apollonie , dans le pays des Taulantiens , sur la côte de la mer Adriatique. On peut croire aussi que c'est Appollonie même , qui étoit ainsi appelée à cause de la célèbre roche , dite *Nymphæum* , qui étoit dans son voisinage , & qui est si bien décrite dans la

vie de Sylla & dans Dion ; liv. XLI. Aulieu de *Nymphea* , le savant Palmérius a cru qu'il falloit lire *Tymphea* ; car dans ces quartiers-là il y avoit une ville de ce nom. Stephanus. Τυμψή ἔπος Θεσπρωτικόν , καὶ Τυμψαία πύλις. *Tymphé* , montagne de la Theffprotie , & la ville *Tymphea*.

lémée , & qu'il ne pouvoit ni ne vouloit lui rien refuser , il lui écrivit de fausses lettres sous le nom de Ptolémée , qu'il pressoit de retirer ses troupes , & de recevoir pour prix de cette complaisance trois cens talens d'Antipater. Pyrrhus n'eut pas plutôt ouvert les lettres , qu'il reconnut la fourberie de Lyfimachus ; car la suscription de la lettre n'étoit pas celle dont Ptolémée avoit accoutumé de se servir quand il lui écrivoit , *à mon fils Pyrrhus , salut ;* mais il y avoit *le roi Ptolémée au roi Pyrrhus , salut.* Irrité de cette fraude , dans le moment il vomit mille injures contre le roi Lyfimachus , & bientôt après il ne laissa pas d'écouter des propositions d'accommodement. On en vint jusques-là que les trois princes s'abouchèrent pour jurer sur les sacrifices les articles de la paix dont ils étoient convenus. Quand on eut avancé les trois victimes , qui étoient un bouc , un taureau & un béliet , il arriva que le béliet tomba mort de lui-même avant qu'on l'approchât de l'autel. Tous les assistans ne firent que rire de cette aventure ; (a) mais le devin Théodotus empêcha Pyrrhus de jurer , en lui déclarant que par ce signe le dieu prédisoit la mort à l'un des trois princes. Ainsi Pyrrhus

(a) *Mais le devin Théodotus empêcha Pyrrhus de jurer , en lui déclarant que par ce signe le dieu prédisoit la mort à l'un des trois princes.*) On ajoutoit alors beaucoup de foi aux explications que les devins donnoient aux signes

& aux prodiges. Cependant ici de trois princes il n'y en a qu'un de superstitieux. Pyrrhus refuse de jurer la paix , les deux autres la jurent. La prédiction du devin eut son effet , le jeune Alexandre fut tué.

se désista de cette paix. Les deux autres ne laisserent pas de passer outre.

Les affaires d'Alexandre étant donc pacifiées & assez bien rétablies , cela n'empêcha pas que Démétrius ne se rendît auprès de lui. Il parut bien d'abord qu'il venoit sans en être prié , & il fit grand'peur à son hôte. A peine eurent-ils été quelques jours ensemble , que leurs soupçons augmentant & se défiant l'un de l'autre , ils se tendoient réciproquement des embûches ; mais Démétrius , profitant d'un moment favorable , prévint Alexandre , le tua , & se fit proclamer roi de Macédoine.

Il avoit déjà depuis assez long-tems quelques sujets de plainte contre Pyrrhus ; car il se souvenoit des courses qu'il avoit faites dans la Thessalie ; d'ailleurs la maladie naturelle des princes & des rois , le desir de s'étendre & de s'agrandir , rendoit leur voisinage suspect & redoutable à l'un & à l'autre. Cette défiance augmenta encore infiniment après la mort de Déidamie (a). Enfin ayant occupé chacun une partie de la Macédoine , comme ils eurent le même royaume à disputer , ils tirèrent de-là de nouveaux prétextes de faire éclater leur haine.

Démétrius mena son armée contre les Etoliens , & les ayant soumis , il laissa Pantauchus dans le pays avec des troupes pour les contenir ; & avec le reste de ses forces , il marcha contre Pyrrhus. Pyrrhus , averti de sa marche , se mit incontinent en

(a) Femme de Démétrius.

campagne pour aller à sa rencontre , mais s'étant égarés dans le chemin , ils se manquèrent. Démétrius se jetta sur l'Épire , d'où il emmena un grand butin , & Pyrrhus tombant sur Pantauchus en Étolie , lui livra bataille (a) ; le combat fut très-rude & très-opiniâtre entre l'infanterie , & sur-tout entre les deux chefs. Car Pantauchus , qui en courage , en force & en adresse pour les coups de main , passoit sans contredit , pour être au-dessus de tous les capitaines de Démétrius , & qui avoit beaucoup de fierté , d'ambition & d'audace , défioit Pyrrhus & le provoquoit à en venir aux mains avec lui. Pyrrhus , qui de son côté en force , en courage & en soif d'honneur , ne cédoit à aucun prince , ni roi , & qui aimoit beaucoup mieux s'approprier la gloire d'Achille par sa vertu , que de se l'arroger seulement par la naissance , fendoit les bataillons pour aller à la rencontre de Pantauchus.

En s'abordant , ils commencèrent par lancer leurs javelots. Après quoi en étant venus aux coups de main , ils se servirent de leurs épées avec autant d'adresse que de force. Pyrrhus reçut une blessure , & blessa son ennemi en deux endroits , près du cou & à la cuisse , lui fit tourner le dos , & le renversa par terre , mais il ne put l'achever ; car les amis de Pantauchus le lui arracherent & l'enleverent. Les Epirotes , fiers de cette victoire de leur

(a) Cette bataille fut donnée l'an 287 avant
la quatrième année de l'olym. Pere chrétienne.

roi, & pleins d'admiration pour son courage ; firent de si grands efforts, qu'ils rompirent & taillèrent en pieces la phalange des Macédoniens, & que se mettant à poursuivre les fuyards, ils en tuerent encore un grand nombre, & firent environ cinq mille prisonniers.

Cette défaite n'inspira pas tant de colere & de haine aux Macédoniens contre Pyrrhus, qu'elle augmenta la bonne opinion qu'on avoit de lui, & l'admiration dont on étoit déjà pénétré pour sa valeur, & qu'elle fournit de nouveaux sujets de parler & de s'entretenir de son courage & de son audace avec tous ceux qui le virent dans l'action, & qui éprouverent dans le combat la force de ses armes. Ils crurent voir le regard, la vitesse, & les mouvemens d'Alexandre, & appercevoir en lui une imitation & une ombre de cette force, de cette violence & de cette impétuosité avec lesquelles il chargeoit les ennemis, & renversoit tout ce qui osoit lui faire tête. Les autres rois n'imitoient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs gardes, par leur penchement de cou, & par une maniere de parler fiere & hautaine ; Pyrrhus étoit le seul qui le représentât par ses exploits d'armes, & par ses grands coups de main. Et pour ce qui est de sa science & de sa grande habileté dans l'art de mener des troupes, & de ranger des armées en bataille, on en peut tirer les preuves des traités mêmes qu'il a composés sur ce sujet. Aussi dit-on

qu'Antigonus , interrogé qui étoit le plus grand capitaine , répondit , *Pyrrhus , pourvu qu'il vieillisse* ; faisant entendre par-là que de tous les capitaines de son tems , c'étoit le seul qui méritât ce nom. (a) Mais Annibal disoit que de tous les capitaines en général, Pyrrhus étoit le premier en expérience & en capacité , Scipion le second , & lui le troisième , comme nous l'avons écrit dans la vie de Scipion. Aussi n'avoit-il d'autre application, ni d'autre étude que la science de la guerre , & ne parloit d'autre chose dans toutes ses conversations ; regardant cette science comme la plus grande & la seule digne d'un roi , & toutes les autres comme des gentilleses , dont il ne faisoit nul compte. L'on dit à ce propos que quelqu'un lui ayant demandé dans un festin, lequel lui paroissoit le meilleur joueur de flûte , de Python , ou de Cæphisias , il répon-

(a) *Mais Annibal disoit que de tous les capitaines en général, Pyrrhus étoit le premier en expérience & en capacité , Scipion le second , & lui le troisième , comme , &c.* Je ne fais pas ce que Plutarque avoit écrit dans la vie de Scipion. On pourroit croire qu'il y a ici deux fautes de mémoire ; l'une d'avoir dit qu'il avoit écrit dans la vie de Scipion ce que nous voyons qu'il a écrit effectivement dans la vie de Flamininus ; & l'autre , qu'il a rapporté ce jugement d'Annibal tout autrement qu'il est ici. Car il dit qu'Anni-

bal & Scipion l'Africains'étant abouchés à Ephese , & la conversation étant tombée sur les généraux d'armée , Annibal avança que de tous les capitaines Alexandre étoit le premier , Pyrrhus le second , & lui le troisième. Ce qu'il dit ici est bien différent ; car Pyrrhus , qu'il n'a mis-là que le second , il le met ici le premier , place qu'il avoit donnée à Alexandre , & il nomme Scipion le second , dont il n'avoit point parlé. Annibal auroit il jugé & parlé différemment en deux différentes rencontres ?

dit, *Polyperchon est meilleur capitaine* ; voulant dire par-là que c'étoient-là les choses dont il étoit féant à un roi de s'instruire pour les connoître & en bien juger.

Il étoit doux & affable à ses amis , & très-lent à se mettre en colere , mais très-prompt & très-ardent à rendre les plaisirs qu'on lui avoit faits. De-là vint qu'il fut si affligé de la mort d'Æropus, qui lui avoit rendu de grands services. Ce n'étoit pas sa mort qui l'affligeoit, car il disoit , *qu'il avoit payé le tribut à la nature* ; mais il se reprochoit & se blâmoit d'avoir trop différé à lui marquer sa reconnaissance , & d'avoir par ces délais perdu l'occasion de lui rendre les plaisirs qu'il en avoit reçus. Car il n'en est pas des plaisirs comme des dettes ; les dettes peuvent toujours se payer aux héritiers des créanciers , mais les plaisirs , si on ne les rend à leurs auteurs pendant qu'ils sont en vie , chagrinent & affligent dans la suite celui qui les doit , s'il est honnête homme , & qu'il ait de la justice & de la générosité.

Un jour qu'il étoit en Ambracie, comme ses amis lui conseilloyent d'en chasser un certain homme qui disoit beaucoup de mal de lui , il répondit : *Laissons-le plutôt ici mal parler de nous parmi peu de gens , que de l'envoyer semer ses médisances par tout le monde*. Une autre fois on lui amena des gens , qui à table avoient dit contre lui mille choses outrageuses , & que l'on avoit pris sur le fait ; il leur demanda , *s'il étoit vrai qu'ils lui eussent dit toutes ces*

injures. Oui , seigneur , répondit un de ces jeunes gens , & nous en aurions bien dit d'autres , si le vin ne nous eût manqué. Pyrrhus se prit à rire & les renvoya.

Après la mort d'Antigone , il épousa plusieurs femmes , pour accommoder ses affaires , & augmenter sa puissance par les grandes alliances qu'il contractoit. Car il épousa la fille d'Autoléon , roi des Péoniens ; Bircenna , fille de Bardullis , roi des Illyriens , & Lanassa , fille d'Agathoclès de Syracuse , qui lui apporta en dot l'isle de Corcyre dont son pere s'étoit emparé. De sa premiere femme Antigone il eut un fils appelé Ptolémée ; de Lanassa , il eut Alexandre , & de Bircenna , il eut Hélénius qui fut le plus jeune. Tous ces princes étoient naturellement guerriers ; mais il fomenta & augmenta encore en eux cette ardeur martiale , en les élevant dans les armes dès leur enfance , & en aiguissant ainsi de bonne heure leur courage pour ce métier. On dit qu'un de ces jeunes princes encore enfant , lui ayant demandé auquel il laisseroit son royaume , il répondit , *à celui qui aura l'épée la plus pointue.* (a) Parole qui ne differe pas beau-

(a) Parole qui ne differe pas beaucoup de l'imprécation tragique de ce pere.) Il parle de l'affreuse imprécation qu'Ædi-

pe fait contre ses enfans , & il a en vue ce passage des Phéniciennes d'Euripide , où Jocaste dit de ce prince , v. 67.

Ἄρ' ἀρ' αὖται παῖσιν ἀνοσιωτάτας

Θνητῷ σιδέρεω δῶμα διαλαχέιν τόδε.

Il fait contre ses enfans les imprécations les plus impies & les plus terribles , il prie qu'ils

se mettent en possession de ses états à la pointe de l'épée.

coup de l'imprécation tragique de ce pere , qui demande aux dieux *que ses enfans fassent leurs partages avec l'épée* , tant l'ambition est une passion brutale & ennemie de toute société !

Après le gain de la bataille contre Pantauchus , Pyrrhus de retour chez lui , couvert de gloire , jouissoit avec plaisir de sa réputation , & de la grandeur où il s'étoit élevé par son courage. Les Epirotes lui ayant donné en cette occasion le surnom d'*Aetos*, (*Aigle*) : *C'est donc par vous que je le suis* , leur dit-il , *car vos armes ont été les ailes qui m'ont élevé , & qui m'ont soutenu dans un vol si haut.*

Quelque tems après , sur les nouvelles que Démétrius étoit dangereusement malade , (a) il se jeta tout-d'un-coup sur la Macédoine pour y faire une course , & pour en emmener du butin. Et il fut bien près de se rendre maître de tout le royaume , & de s'emparer même sans combat du palais du roi ; car il poussa jusqu'à Edesse , qui étoit la capitale , sans trouver personne qui s'opposât à lui ; & au contraire plusieurs naturels du pays venoient se rendre dans son camp , & grossir ses troupes.

Ce pressant danger réveilla Démétrius , & le força de se lever malgré sa grande foiblesse. Et ses amis & ses capitaines ayant ramassé une armée en très-peu de tems , marcherent contre Pyrrhus avec autant d'ardeur que de

(a) La troisième année de l'olympiade CXXIII, 284 ans avant l'ère chrétienne.

diligence. Mais Pyrrhus, qui étoit venu pour piller, & non pour combattre, ne les attendit point & se retira. Il perdit une grande partie de ses gens dans sa retraite, les Macédoniens ayant toujours été à ses trousses, & l'ayant continuellement chargé sur le chemin.

Démétrius, pour avoir chassé de son pays cet ennemi avec tant de facilité, ne l'en méprisâ pas, & ne l'en négligea pas davantage. Mais comme il avoit de grands desseins dans la tête, & qu'il songeoit à se remettre en possession du royaume (a) de son pere avec une armée de cent mille hommes & une flotte de cinq cens vaisseaux, il ne jugea à propos ni de s'arrêter & de faire la guerre à Pyrrhus, ni de laisser après son départ à la Macédoine, un ennemi si voisin & si dangereux. Il fit donc la paix avec lui, pour marcher avec plus de sûreté contre les autres rois (b).

Les grands préparatifs de Démétrius, & le traité qu'il venoit de conclure ayant fait découvrir son véritable dessein, les autres rois fort alarmés, envoyèrent des couriers à Pyrrhus avec des lettres, par lesquelles ils lui témoignoiient leur étonnement, de ce qu'au lieu de profiter de l'occasion qui lui étoit si favorable, il la livroit à Démétrius, & qu'il attendoit la commodité de son ennemi pour aller lui faire la guerre. Ils lui reprochoient que pouvant facilement le chasser de la Macédoine, pendant qu'il faisoit de si

(a) Du royaume d'Asie.

(b) Contre Seleucus, Ptolemée & Lyfimachus.

grandes entreprises , & qu'il se jettoit dans de si grands embarras , il remettoit jusqu'à ce qu'il n'eût plus d'affaires , & qu'il se fût agrandi & fortifié , pour aller le combattre , & défendre contre lui dans le pays des Molosses , les temples des dieux , & les tombeaux de ses peres ; & cela , après s'être vu enlever tout fraîchement par ce prince sa femme avec l'isle de Corcyre. Car la reine Lanassa , mal satisfaite de ce que Pyrrhus lui préféroit ses autres femmes , quoique Barbares , s'étoit retirée à Corcyre ; & voulant se remarier à quelqu'autre roi , elle avoit appelé Démétrius , bien informée que de tous les rois , c'étoit celui qui se portoit le plus facilement à faire des noces. Et Démétrius étant passé à Corcyre , l'avoit épousée , & avoit laissé une bonne garnison dans l'isle.

Ces rois ne se contenterent pas d'écrire ces lettres , ils se mirent en même tems en campagne pour inquiéter par leurs divers mouvemens Démétrius , qui différoit de jour à autre , & qui travailloit à ramasser tout ce qui étoit nécessaire pour son expédition. Car Ptolemée s'étant embarqué avec une grosse armée de mer , vint en Grece où il fit révolter plusieurs villes. Lyfimachus traversant la Thrace , tomba sur la haute Macédoine , qu'il courut & ravagea ; & Pyrrhus de son côté ayant aussi pris les armes , marcha contre la ville de (a) Béroé , s'attendant bien , comme cela arriva , que Démétrius iroit à la rencontre

(a) Ville de l'Emathie , province de la basse Macédoine.

de Lyſimachus, & laiſſeroit la baſſe Macédoine ſans déſenſe.

La nuit avant ſon départ, il lui ſembla en ſonge qu'Alexandre le Grand l'appelloit; qu'étant allé à lui, il le trouva couché dans ſon lit, qu'il le reçut très-favorablement, & avec des propos très-gracieux, & lui promit qu'il le ſecourroit de très-bon cœur; & que lui Pyrrhus s'étant enhardi, lui avoit demandé: *Mais, ſeigneur, comment pourrez-vous me ſecourir, malade comme vous êtes?* & qu'Alexandre lui avoit répondu, *Je te ſecourrai de mon ſeul nom*; qu'en même tems il étoit monté (a) ſur un cheval de Niſée, & avoit marché devant lui comme pour lui montrer le chemin.

Cette viſion ne laiſſa pas de l'encourager & de le fortifier. Uſant donc de diligence, & traversant la Theſſalie, il arriva devant Béroé, s'en empara, & y ayant logé la plus grande partie de ſon armée, il ſoumettoit toutes les autres villes par ſes lieutenans.

Démétrius ayant reçu ces nouvelles, & s'appercevant qu'il y avoit quelque eſprit de révolte dans le camp des Macédoniens, craignit que s'il les menoit plus avant, ces

(a) *Sur un cheval de Niſée.*) C'étoient des chevaux d'un certain canton au-deſſous des portes Caſpiennes, dont le terroir étoit très-propre à nourrir des chevaux. Strabon rapporte qu'il y avoit-là une prairie qui, à cauſe de cela, étoit appellée *Hippobote*, c'eſt-à-dire, qui

nourrit des chevaux, car on y tenoit d'ordinaire juſqu'à cinquante mille jumens au pâtreage. Les grands & excellens chevaux de Niſée, dont les rois de Perſe ſe ſervoient, venoient de là; d'autres diſent qu'ils venoient d'Arménie. Strabon, liv. XI.

troupes se trouvant en présence d'un roi Macédonien (a), & qui avoit une grande réputation, ne se tournassent de son côté. C'est pourquoi renonçant au dessein de marcher contre Lyſimachus, il tourna contre Pyrrhus, qui étoit étranger, & haï des Macédoniens, & alla planter son camp près de Béroé. Ce voisinage fit que beaucoup de gens sortis de la place alloient dans son armée, où ils combloient d'éloges Pyrrhus, disant qu'il étoit invincible dans les combats, le plus magnanime & le plus généreux de tous les hommes, & celui qui traitoit avec le plus d'humanité & de douceur ceux qui tomboient en son pouvoir. Outre ces habitans du pays, il y en avoit encore d'autres que Pyrrhus envoyoit sous main, & qui faisant semblant d'être Macédoniens, alloient disant que c'étoit-là le tems favorable pour se délivrer de la cruauté de Démétrius, & pour embrasser le parti de Pyrrhus, prince très-populaire, & qui aimoit particulièrement les soldats.

Ces discours ébranlerent & exciterent la plus grande partie de l'armée de Démétrius; de sorte que la plupart promenoient les yeux sur le camp ennemi pour voir s'ils ne découvroient point Pyrrhus, afin de s'aller rendre à lui. Par hazard dans ce moment il avoit ôté son casque, & avoit la tête nue; mais bientôt s'étant ravisé, & ayant fait réflexion que cela l'empêchoit d'être reconnu, il remit son

(a) De Lyſimachus.

casque, & sur le moment on le reconnut au pennache éclatant qui l'ombrageoit, (a) & aux cornes de bouc qui en faisoient le cimier. Aussi-tôt il y eut des Macédoniens qui coururent à lui par troupes, & qui lui demanderent le mot comme à leur général, & d'autres se couronnerent de branches de chêne, parce qu'ils voyoient que ses soldats en étoient couronnés. Il y en eut même qui eurent l'insolence de dire à Démétrius en face, que le meilleur parti qu'il avoit à prendre, c'étoit de se retirer, & de céder tout à Pyrrhus. Démétrius voyant que le mouvement de l'armée étoit d'accord avec ces discours, plein de frayeur, il se coula doucement, & prit la fuite, enveloppé d'un méchant manteau, & la tête couverte d'un bonnet à la Macédonienne. Un moment après Pyrrhus arrive dans son camp, s'en rend le maître sans coup férir, & se fait proclamer roi de Macédoine (b).

Sur ces entrefaites survient le roi Lyfimachus, qui prétend d'abord (c) qu'il n'a

(a) *Et aux cornes de bouc qui en faisoient le cimier.*

Dans le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, au lieu de τοῖς τρυγικοῖς κέρασιν, & aux cornes de bouc, il y a τοῖς στρατηγικοῖς κέρασιν, aux cornes de commandant; mais j'ose assurer que c'est une faute de copistes, qui ignorant les usages de ces tems-là, & ne comprenant pas ce que signifioient ces cornes de bouc, a écrit τοῖς

στρατηγικοῖς, qu'il ne comprenoit pas davantage. Ces princes ornoient leurs casques de figures de différentes bêtes; le casque de Pyrrhus avoit des deux côtés deux cornes de bouc; dans les médailles on voit la tête d'Alexandre avec un casque de même.

(b) La quatrième année de l'olympiade CXXIII, 283 ans avant l'ère chrétienne.

(c) *Qu'il n'a pas moins con-*

pas moins contribué que Pyrrhus à la fuite de Démétrius ; & que par conséquent il doit avoir sa part du royaume de Macédoine. Pyrrhus, qui ne s'assuroit pas entièrement encore de la fidélité des Macédoniens, & qui la tenoit pour suspecte, donna les mains aux prétentions de Lyfimachus ; ainsi ils partagerent entr'eux les villes & les provinces. Cet accord leur parut avantageux à l'un & à l'autre dans la conjoncture où ils se trouvoient ; car il étouffa la guerre qui alloit s'élever entr'eux. Mais bientôt après ils s'aperçurent que ce partage, bien loin d'être la fin de leur haine, fut au contraire le commencement de leurs plaintes réciproques & de leurs divisions. Car, ceux dont les mers, les montagnes, les déserts inhabitables ne fauroient terminer l'avarice & l'ambition & dont les bornes qui séparent l'Europe, & l'Asie, ne fauroient borner la cupidité, com-

tribué que Pyrrhus à la fuite de Démétrius. Comment y avoit-il contribué, puisque tout étoit fait quand il arriva ? Il prétendoit que le bruit de sa marche avoit hâté les Macédoniens d'abandonner Démétrius, & Démétrius de se dérober & de quitter la partie. Cette prétention étoit sans doute très-frivole, & n'auroit pas été écoutée dans un autre tems ; mais la conjoncture fut un excellent titre pour la faire valoir. Lyfimachus arrivoit avec une armée, & il étoit Macédonien. Pyrrhus

craignoit donc avec raison, que cette armée qui venoit de quitter Démétrius, ne le quittât de même pour ce prince Macédonien. Ce fut ce qui le déterminà à donner les mains à la prétention de Lyfimachus, & à partager avec lui le royaume de Macédoine, de peur de le perdre entier. Dans les plus grandes affaires de la politique, c'est d'ordinaire le moment qui décide & qui donne la loi ; l'histoire en fournit mille exemples. Ce qui arriva bientôt après justifia la crainte de Pyrrhus.

ment, étant voisins & limitrophes, pourroient-ils se tenir en repos & s'empêcher de commettre des injustices pour envahir un bien qui est si près d'eux & si fort à leur bienséance ? Cela n'est pas possible ; il faut qu'ils soient toujours en guerre, ayant toujours en eux ces malheureuses semences d'envie & d'usurpation. La guerre & la paix, ces noms si respectables, sont pour eux deux sortes de monnoie qui ont cours, dont ils se servent toujours pour leurs intérêts, & jamais pour la justice. Encore sont-ils plus louables quand ils font une guerre ouverte, que quand ils déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié & de paix, ce qui n'est qu'une treve & qu'une surseance de leurs injustices. Pyrrhus est une grande preuve de cette vérité. Car s'élevant encore contre Démétrius, qui avoit un peu rétabli ses affaires, & s'opposant à sa puissance, qui revenoit de son affoiblissement comme d'une grande maladie, il marcha au secours des Grecs, & alla en personne à Athenes. Là étant monté à la citadelle, il fit un sacrifice à la déesse ; & étant redescendu dans la ville le jour même, il témoigna aux Athéniens, *qu'il étoit très-satisfait de l'affection qu'ils lui avoient marquée, & de la confiance qu'ils avoient en lui, (a) mais que s'ils étoient sages, ils ne permettroient plus à*

(a) *Mais que s'ils étoient sages, ils ne permettroient plus à aucun roi d'entrer dans leur ville.* Il leur parloit ainsi pour les empêcher de se join-

dre à Démétrius ; ce qui l'auroit fort incommodé. Les Athéniens profiterent si bien de cet avis, qu'ils chasserent la garnison de Démétrius.

*aucun roi d'entrer dans leur ville , & qu'ils
fermeroient leurs portes à tous ceux qui se
présenteroient.*

Depuis ce tems-là il fit encore la paix avec Démétrius. Et bientôt après Démétrius étant passé en Asie , Pyrrhus , à l'instigation de Lyfimachus , lui débaucha la Theffalie , & attaqua les garnisons Grecques qu'il avoit dans les places , trouvant les Macédoniens plus souples & plus soumis quand il les menoit à la guerre , que quand il les tenoit en repos , & n'étant pas lui-même d'une nature fort tranquille & qui pût longuement supporter la paix.

Enfin Démétrius ayant été défait en Syrie , Lyfimachus , qui se vit libre de toute crainte de ce côté - là , & dans un grand repos d'ailleurs , marcha d'abord contre Pyrrhus , qui étoit alors dans la ville d'Edeffe. En arrivant aux environs , il trouva les convois qu'on menoit au roi , s'en rendit maître , & affama presque le prince dans sa place avec son armée. D'un autre côté par ses lettres & par ses discours il corrompit les principaux des Macédoniens ; car il les accabloit de reproches , & leur faisoit honte de ce qu'ils s'étoient choisi pour maître un étranger , dont les ancêtres avoient toujours été soumis aux Macédoniens , & qu'ils tenoient éloignés de la Macédoine les amis & les familiers d'Alexandre.

Ces reproches entraînerent la plupart des Macédoniens. Pyrrhus , qui craignit les suites ,

se retira avec ses Epirotes & les troupes de ses alliés, & perdit la Macédoine de la même manière qu'il l'avoit gagnée. C'est pourquoi les rois n'ont pas raison de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti selon leurs intérêts; car ces particuliers ne font en cela que suivre leur exemple, & pratiquer les leçons d'infidélité & de trahison, qu'ils leur donnent par toute leur conduite, & en ne se montrant que trop souvent persuadés, que celui-là avance le plus ses affaires & travaille le mieux pour son utilité, qui dans tous ses desseins consulte & suit le moins la justice.

Pyrrhus s'étant donc alors retiré en Epire, & ayant absolument abandonné la Macédoine, la fortune lui ouvroit les moyens de jouir de son état sans aucun trouble, & de vivre en paix en gouvernant justement ses peuples. Mais lui, estimant que de ne faire de mal à personne, & de n'en recevoir de personne, c'étoit une vie languissante, & pleine d'un dégoût mortel; comme Achille, il ne pouvoit supporter l'inaction, *Il dévorait son cœur, demeurant dans son quartier, (a) & soupirant après les alarmes & les combats.* Pressé donc par cette humeur bouillante & inquiète, il embrassa la première occasion que la fortune lui offrit, de se jeter dans de nouvelles affaires.

Les Romains faisoient la guerre aux Tarentins. Ceux ci ne pouvant ni la soutenir ni la

(a) Passage du premier livre de l'Illiade.

terminer à cause de l'audace & de la méchanceté de ceux qui les gouvernoient, délibérèrent d'appeller Pyrrhus, & de le faire leur général, comme celui de tous les princes qui jouissoit d'un plus grand loisir, & qui étoit un très-grand capitaine. Des plus anciens des citoyens & de ceux qui avoient le plus de sens, les uns s'opposèrent à cette délibération, mais ils furent vaincus par les cris & par la violence du peuple; & les autres voyant ce désordre se retirèrent, & renoncèrent à ces assemblées tumultueuses.

Il y avoit alors dans la ville un citoyen fort honnête homme, & d'un esprit doux, appelé Méton. Le jour que l'on devoit faire passer le decret pour appeller Pyrrhus, le peuple étant déjà assemblé, Méton ceignant sa tête d'une couronne de fleurs fanées, prenant un flambeau à la main, comme ceux qui ont fait la débauche, & qui sont ivres, & faisant marcher devant lui une ménétrière, s'en alla ainsi en masque jusqu'au milieu de l'assemblée. Là, comme cela arrive dans une populace qui est la maîtresse & où la démocratie est mal réglée, les uns se mettent à battre des mains, les autres à rire de toute leur force; personne ne s'oppose à lui, au contraire on ordonne à la ménétrière de jouer de sa flûte, & à lui de chanter, en s'avancant au milieu de l'assemblée. Comme on croyoit qu'il se disposoit à obéir, il se fit un grand silence. Alors Méton, au lieu de chanter, éleva la voix, & dit : *Hommes de Tarente, vous faites fort bien de*

ne pas empêcher ceux qui veulent se réjouir & aller en masque pendant qu'ils le peuvent encore ; & si vous étiez sages vous-mêmes , vous vous réjouiriez aussi , & vous vous hâteriez de jouir d'une liberté , qui sera de peu de durée ; car je vous avertis que dès que Pyrrhus sera ici , vous aurez bien d'autres affaires , il faudra changer de manieres & de mœurs , & mener une autre vie.

Ces paroles touchèrent la plupart des Tarentins , & il s'éleva un bruit qui courut toute l'assemblée , qu'il disoit la vérité. Mais ceux qui craignoient d'être livrés aux Romains , si la paix venoit à se faire , grondoient le peuple , & l'accabloient d'injures de ce qu'il souffroit si doucement qu'on se moquât de lui avec tant de licence & d'indignité ; & se jettant tous sur Méton , ils le chassèrent de l'assemblée. Ainsi le decret étant passé , ils envoyèrent en Epire des ambassadeurs (a) , non-seulement des Tarentins , mais de tous les Grecs d'Italie , avec de magnifiques présens pour Pyrrhus. Ils eurent ordre de dire à Pyrrhus , *qu'ils n'avoient besoin que d'un capitaine sage , expérimenté & de réputation , qu'ils ne manquoient pas de bonnes troupes , & qu'en rassemblant seulement les forces des Lucaniens , des Messapiens , des Samnites & des Tarentins , ils mettroient sur pied une armée de vingt mille chevaux , & de trois cens cinquante mille hommes de pied.* Cette

(a) La quatrième année de l'olympiade CXXIV , 279 ans avant l'ere chrétienne.

grande promesse n'éleva pas seulement le courage à Pyrrhus, elle inspira encore aux Epirotes un violent desir, & une forte passion de marcher à cette guerre.

Il y avoit alors à la cour de Pyrrhus un Theffalien, nommé Cynéas, homme d'un grand sens, & qui ayant été disciple de Démosthene, passoit pour celui des orateurs de ce tems-là qui pouvoit mieux le rappeler dans l'esprit de ses auditeurs, comme l'ombre & l'image de la force & de l'éloquence de ce grand maître. Il s'étoit attaché à Pyrrhus, & ce prince s'en feroit pour l'envoyer en ambassade vers les villes avec lesquelles il avoit quelque chose à traiter. Dans tous ces emplois, Cynéas confirma la vérité de ce mot d'Euripide, que (a) *l'éloquence emporte tout ce que le fer ennemi pourroit emporter*. Aussi Pyrrhus disoit-il que l'éloquence de Cynéas lui avoit gagné plus de villes, qu'il n'en avoit conquis par les armes; c'est pourquoi il avoit beaucoup de considération pour lui, le combloit d'honneurs, & l'employoit à toutes ses plus grandes affaires.

Cynéas, voyant donc Pyrrhus se préparer à passer en Italie, & le trouvant un jour d'assez bonne humeur & assez de loisir, il entra avec lui en conversation, & l'attaquant, il lui dit : *Seigneur, les Romains passent pour de grands hommes de guerre, & ils commandent à plusieurs nations très-belliqueuses & très-aguerries; si Dieu nous fait la grace de les*

(a) C'est un vers des Phéniciennes d'Euripide.

vaincre , quel avantage tirerons-nous de notre victoire ? Pyrrhus lui répondit : *Cynéas , tu me demandes-là une chose qui parle d'elle-même. Les Romains une fois vaincus , il n'y aura dans leur pays ni ville Barbare , ni ville Grecque qui ose nous résister ; nous serons d'abord maîtres de toute l'Italie dont la grandeur , la force & la puissance doivent être moins ignorées de toi que d'homme du monde. A ces mots , Cynéas fut quelques momens sans parler ; enfin il continua : Mais , Seigneur , quand nous serons maîtres de l'Italie , que ferons-nous ?* Pyrrhus qui ne voyoit pas encore où il en vouloit venir : *Voilà , lui dit-il , la Sicile qui nous tend les bras , isle abondante en toutes sortes de biens , très-peuplée & très-facile à prendre ; car depuis la mort d'Agathocle , tout y est en combustion ; il n'y a point de chef dans leurs villes , & tout y est gouverné par des orateurs , esprits remuans & vénaux. Tout ce que vous dites-là , répondit Cynéas , est très-vraisemblable ; mais la Sicile prise , sera-ce la fin de nos expéditions ?* Au contraire , repartit vivement Pyrrhus , *si Dieu nous accorde la victoire & que nous réussissions , ce ne seront-là que les préludes de plus grandes entreprises. En effet , de la Sicile , qui est-ce qui pourroit s'empêcher de passer en Afrique & à Carthage ? Il n'y a qu'un pas. Agathocle (a) lui-même étant parti secrètement de Syracuse , & ayant traversé ce petit trajet de*

(a) Il y avoit alors trente-un ans de cette expédition d'Agathocle.

mer avec peu de vaisseaux , pensa bien s'en rendre maître. Or l'Afrique soumise , quelqu'un osera-t-il ni dire ni penser qu'aucun de tous ces ennemis qui nous font aujourd'hui de la peine & qui nous harcelent de toutes parts , ose seulement lever la tête ? Non certainement , répondit Cynéas en l'interrompant : *(a) Car , continua Pyrrhus , tu vois bien qu'avec une si grande puissance il nous sera bien aisé de recouvrer la Macédoine & de regner tranquillement sur toute la Grece. Cela est évident ,* répondit Cynéas ; *mais quand nous aurons tout conquis , que ferons-nous ? Ce que nous ferons ! nous vivrons en repos , nous passerons les jours entiers en banquets , en conversations , en fêtes , nous ne penserons qu'à nous réjouir. Alors Cynéas l'arrêtant , Eh ! Seigneur , lui dit-il , qui est-ce qui nous empêche dès aujourd'hui de vivre en repos , de faire des banquets , de célébrer des fêtes , de nous réjouir ? (b) Nous avons dès maintenant en notre*

(a) Car, continua Pyrrhus, *tu vois bien.*) Les interpretes s'étoient fort trompés sur ce passage , en donnant ces paroles à Cynéas ; c'est Pyrrhus qui doit parler ici : ce n'est pas à Cynéas à fournir des raisons à Pyrrhus : c'est donc Pyrrhus qui continue. La faute est venue de ce qu'on ne s'est pas apperçu que Plutarque supprime les *dit-il , répondit-il* , c'est la matiere qui conduit , cela est assez sensible.

(b) Nous avons dès main-

tenant en notre puissance , sans aucune peine , sans aucun soin.) Ceci renferme une grande leçon , si nous en savions profiter. Quoique ce soit un sentiment que le bon sens peut inspirer seul , je croirois qu'Horace avoit en vue cette réponse de Cynéas , quand il dit dans l'épître XI du livre premier : « Toute la » peine que nous prenons » est inutile , ce n'est qu'une » laborieuse oïiveté ; nous » cherchons le bonheur par » mer & par terre. Ce que

puissance, sans aucune peine, sans aucun soin, ce que vous voulez aller acheter par tant de travaux, par tant de périls & par tant de maux que nous souffrirons & que nous ferons souffrir aux autres.

Ce discours de Cynéas affligea Pyrrhus sans le corriger ; il voyoit bien qu'il abandonnoit une félicité sûre, mais il n'avoit pas la force de renoncer à des espérances qui flattoient ses desirs & son ambition. Il envoya donc d'abord Cynéas aux Tarentins avec trois mille hommes de pied ; & bientôt après quantité de vaisseaux plats, de galeres & toutes sortes de bateaux de passage étant arrivés de Tarente, il y embarqua vingt éléphants, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille archers & cinq cens frondeurs.

Tout étant prêt il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva hors de saison un vent de nord si impétueux qu'il l'emporta ; d'abord le vaisseau où il étoit fut obligé de céder à sa violence. Enfin ses pilotes & ses mariniers firent de si grands efforts, qu'il résista & aborda à la côte d'Italie avec des peines infinies & un très-grand danger ; mais le reste de sa flotte ne put tenir sa route, tous ses vaisseaux furent dispersés ; les uns furent poussés loin des rivages d'Italie dans les mers

» vous cherchez est ici ; il est » avez un esprit tranquille &
 » même à Ulubres, si vous » égal ».

*Strenua nos exercet inertia : navibus atque
 Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hic est,
 Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.*

O ij

de Lybie & de Sicile , les autres ne pouvant doubler le cap de Iapygie , furent surpris par la nuit ; & la mer , qui étoit fort haute & fort irritée , les battant très-violemment de ses vagues amoncelées , les poussa contre la côte en des endroits difficiles & hérissés de rochers où ils furent fort maltraités.

Pendant que la galere capitaineſſe où étoit Pyrrhus n'eut à combattre que les flots qui venoient de la haute mer , elle réſiſta à tous leurs coups , parce qu'elle étoit grande & forte ; mais un vent de terre s'étant élevé , alors cette galere battue par la proue fut en très-grand danger de s'entrouvrir par les grandes ſecouſſes qu'elle ſouffroit. Car de l'expoſer encore à une mer ſi furieuſe & à un vent qui n'avoit point de tenue & qui changeoit à tout moment , de tous les maux dont on étoit menacé , celui-là paroſſoit le plus terrible.

Dans cette extrémité Pyrrhus ne balançoit point , il ſe jetta à la mer ; ſes amis & ſes gardes ſe jetterent après lui , faiſant à l'envi tous leurs efforts pour le ſecourir & le ſauver. Mais la nuit qui étoit fort noire , & les vagues qui étoient pouſſées impétueuſement contre la côte & repouſſées avec un grand mugiſſement , rendoient le ſecours très-difficile. Enfin après avoir lutté toute la nuit contre les vents & les vagues , le lendemain le jour étant déjà grand , & le vent conſidérablement baiſſé , ce prince fut jetté ſur le rivage , le corps entièrement foible & abattu , mais le

courage toujours grand , toujours invincible , qui seul l'empêchoit de succomber.

En même tems les Messapiens , sur la côte desquels le flot l'avoit jetté , accoururent pour lui donner tous les secours qui étoient en leur pouvoir. Ils allerent aussi au-devant de quelques-uns de ses vaisseaux qui étoient échappés , & dans lesquels il se trouva peu de cavalerie ; mais deux mille hommes de pied & deux éléphants. Pyrrhus les ayant rassemblés , marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cynéas fut averti de son arrivée , il sortit au-devant de lui avec ses troupes. Pyrrhus , arrivé dans Tarente , ne voulut d'abord rien faire par la force & malgré les Tarentins , jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles que ses vaisseaux étoient sauvés , & que la plus grande partie de son armée l'eût rejoint. Mais quand toutes ses troupes furent arrivées , alors voyant les habitans de Tarente si amollis , qu'on ne pouvoit les obliger à se mettre en état ni de se secourir eux-mêmes , ni de secourir les autres , qu'en leur faisant une très-grande violence , & qu'ils comptoient que , pendant qu'il combattroit pour eux , ils demeureroient tranquillement dans leurs maisons à se baigner , à se parfumer & à faire l'amour , il commença par fermer tous les lieux d'exercice & tous les parcs où ils avoient accoutumé , en se promenant de s'entretenir de nouvelles & de régler toutes les affaires de la guerre dans leurs discours ; & il leur ôta leurs festins , leurs momens & leurs assemblées pour ces

conversations hors de saison. Il leur fit prendre les armes ; & dans les montres & les revues il se rendit très-sévère & très-inexorable pour tous ceux qui y manquoient , de sorte qu'il y en eut plusieurs qui , n'étant pas accoutumés à une discipline si exacte , quitterent la ville , appellent une servitude insupportable , de ne pouvoir plus vivre à leur fantaisie dans les délices & les voluptés.

Dans ce tems-là (a) il reçut nouvelles que le consul Lévinus s'avançoit contre lui avec une puissante armée , & qu'il étoit déjà dans la Lucanie où il brûloit & saccageoit tout. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu les secours de ses alliés , comme il trouvoit très-honteux de souffrir que les ennemis s'approchassent davantage & vinssent faire le dégât jusqu'à sa vue , il se mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit. Mais il envoya devant un héraut aux Romains pour leur demander si , avant que de commencer la guerre , ils ne voudroient pas consentir à terminer à l'amiable les différends qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie , en le prenant pour juge & pour arbitre. Le consul Lévinus répondit au héraut *que les Romains refusoient Pyrrhus pour arbitre , & ne le craignoient point pour ennemi.*

Cette réponse reçue , Pyrrhus s'avança , alla camper dans la plaine qui est entre les villes de Pandosie & d'Héraclée ; & sur l'avis que les Romains étoient fort près de lui ,

(a) La première année de l'olympiade CXXXV , 278 ans avant l'ère chrétienne.

& (a) qu'ils étoient campés de l'autre côté du fleuve de Siris, il monta à cheval & s'approcha de la rive pour reconnoître leur situation. Quand il vit la belle ordonnance de leurs troupes, leurs gardes avancées, le bel ordre qui regnoit par-tout & la bonne assiette de leur camp, il en fut émerveillé; & s'adressant à un de ses amis qui se trouva près de lui: *Mégaclês*, lui dit-il, *cette ordonnance des Barbares n'est nullement barbare : nous verrons si le reste y répondra.* Et déjà inquiet de l'avenir, il résolut d'attendre l'arrivée de ses alliés, se contentant d'avancer un corps de troupes sur la rivièrè pour s'opposer aux Romains, s'ils vouloient tenter le passage. Mais les Romains, qui vouloient prévenir les secours qu'il vouloit attendre, se hâterent de passer. L'infanterie passa à gué, & la cavalerie par-tout où elle pouvoit : de sorte que le corps avancé de Pyrrhus, craignant d'être enveloppé, se retira vers le gros de l'armée.

A cette nouvelle, Pyrrhus tout troublé ordonne aux capitaines de son infanterie de mettre promptement leurs troupes en bataille, & d'attendre ses ordres sous les armes; & avec toute sa cavalerie qui étoit d'environ trois mille chevaux, il s'avança

(a) *Qu'ils étoient campés de l'autre côté du fleuve de Siris.* C'est ainsi qu'il faut lire du fleuve de Siris, & non pas du fleuve de Liris; car le Liris est de la Cam-

panie, & le Siris est de la grande Grece, & passe près d'Héraclée. Strabon les a fort bien distingués; en un mot c'est du Siris qu'il s'agit ici.

en diligence , espérant qu'il surprendroit encore les Romains embarrassés au passage & dispersés çà & là sans aucun ordre. Mais quand il vit en decà de la riviere , briller quantité de boucliers Romains , & leur cavalerie marcher contre lui en belle ordonnance ; alors il serra ses rangs & commença l'attaque , se faisant d'abord remarquer à la beauté & à l'éclat de ses armes qui étoient très-riches , & donnant à connoître par ses actions que la réputation qu'il avoit acquise n'étoit pas au-dessus de sa vertu. Car se livrant & s'abandonnant au combat sans s'épargner en aucune maniere , & renversant tout ce qui se trouvoit devant lui , il ne perdoit pas un moment sa prudence ordinaire ; & au milieu des plus grands dangers il conservoit tout son bon sens , donnoit ses ordres comme s'il eût été fort loin du péril , & couroit çà & là pour rétablir les affaires , & pour soutenir ceux qui étoient les plus pressés.

Dans le fort de la mêlée , Léonatus de Macédoine vit un cavalier Italien qui s'attachoit à Pyrrhus , qui piquoit toujours à lui , qui changeoit de poste quand il en changeoit , & qui régloit tous ses mouvemens sur les siens. Il dit au roi : *Seigneur , voyez-vous ce Barbare qui monte un cheval noir aux pieds blancs ? Il paroît avoir quelque grand dessein dans la tête ; car il a toujours les yeux sur vous , il n'en veut qu'à vous , & plein d'ardeur , de fierté & de colere , il néglige tous les autres*

pour ne s'attacher qu'à vous. C'est pourquoi donnez-vous de garde de cet homme. Pyrrhus lui répondit : Léonatus, il n'y a personne qui puisse éviter sa destinée ; mais je t'assure que ni cet Italien ni aucun autre ne se réjouira aujourd'hui de m'avoir approché.

Comme il finissoit ces mots , le cavalier Italien , prenant sa pique par le milieu & faisant tourner son cheval , poussa droit à Pyrrhus & lui porta un grand coup qui ne blessa que son cheval. En même tems Léonatus perça de sa pique le cheval du cavalier. Les deux chevaux étant tombés , Pyrrhus fut d'abord environné d'une foule de ses amis qui l'enleverent & qui tuerent le cavalier Italien qui combattit avec beaucoup de courage. Il étoit de la ville de Farentum , commandoit une compagnie d'hommes d'armes , & avoit nom Oplacus.

Cette aventure enseigna à Pyrrhus à se précautionner davantage & à prendre plus garde à lui. Voyant sa cavalerie qui plioit , il envoya ordre à son infanterie d'avancer , la mit promptement en bataille ; & après avoir donné ses armes & son manteau à un de ses amis , nommé Mégaclês , & s'être déguisé sous les siennes , il chargea impétueusement les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut long-tems disputé , & la victoire long-tems douteuse ; on dit que les uns & les autres plierent sept fois & revinrent sept fois à la charge. Le changement d'armes de Pyrrhus

fut bien fait à propos pour lui sauver la vie , mais il pensa lui être funeste & lui arracher la victoire des mains ; car les ennemis se jetterent en foule sur Mégacles qu'ils prenoient pour le roi. Le premier qui le blessa & qui le jeta par terre , ce fut un cavalier nommé Dexoïs. Cet homme , lui arrachant son armet & son manteau , & poussant à toute bride vers le consul Lévinus , il lui montra cet armet & ce manteau , lui criant *qu'il avoit tué Pyrrhus*. Ces dépouilles étant portées dans tous les rangs comme en triomphe , ce fut une joie inexprimable dans toute l'armée des Romains , tout y retentit de cris de victoire ; & dans l'armée des Grecs ce fut une consternation générale & un découragement universel.

Pyrrhus , qui s'aperçut du terrible effet de cette méprise , parcourut diligemment toutes les lignes la tête nue , tendant la main à ses soldats , & se faisant connoître à sa voix & à son geste. Le combat étant rétabli , ce furent enfin les éléphants qui décidèrent principalement du gain de la bataille ; car Pyrrhus , voyant que les Romains étoient rompus par ces animaux épouvantés & que leurs chevaux , avant même que de les approcher , en étoient effrayés & emportoient leurs maîtres , mena promptement contr'eux sa cavalerie Thessalienne pendant qu'ils étoient en désordre , & les mit en fuite avec un grand meurtre.

Denys d'Halicarnasse écrit qu'il mourut à cette bataille près de quinze mille Romains ,

& Hiéronymus n'en met que sept mille. Et du côté de Pyrrhus, le même Denys compte treize mille morts, & Hiéronymus un peu moins de quatre mille. Mais c'étoient tous les plus braves des amis & des capitaines de Pyrrhus, & ceux auxquels il avoit le plus de confiance, & dont il se servoit dans les occasions les plus périlleuses.

Pyrrhus, sans perdre tems, s'empara du camp des Romains qu'il trouva abandonné; retira plusieurs villes de leur alliance, ravagea tout le pays & s'approcha jusqu'à trois cens stades de Rome. Les Lucaniens & les Samnites l'ayant joint après le combat, il les gronda fort de leur retardement; mais on voyoit bien à son air qu'il étoit ravi & que sa fierté en étoit augmentée d'avoir défait avec ses seules troupes & celles des Tarentins, sans le secours de ses alliés, cette armée des Romains si nombreuse & si aguerrie.

Les Romains, de leur côté, eurent tant de courage & de magnanimité, qu'après une si grande perte ils ne rappellerent point le consul Lévinus, quoique l'on rapporte que Fabricius dit en cette occasion, *que les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que Pyrrhus avoit vaincu Lévinus*; voulant dire par-là que cette défaite étoit l'ouvrage du grand sens & de la bonne conduite du général, & non de la valeur & de la supériorité de ses troupes. Faisant donc de nouvelles levées pour remplir les légions, & tenant sur cette guerre des discours pleins de fierté & d'audace,

comme n'ayant le courage nullement abattu , ils causerent quelque sorte d'étonnement & de surprise à Pyrrhus. C'est pourquoi il jugea à propos de leur envoyer le premier une ambassade pour les fonder , & voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voie d'accommodement , pensant bien que de prendre la ville de Rome & de s'en rendre maître , ce n'étoit pas là une petite affaire , ni qui pût être exécutée avec les forces qu'il avoit ; au lieu que , s'il pouvoit les obliger à faire la paix , cela serviroit infiniment à augmenter sa réputation après une si grande victoire.

Cynéas , étant donc envoyé à Rome , s'aboucha avec les premiers de la ville , & leur envoya à tous & à leurs femmes des présens de la part du roi. Il n'y en eut pas un seul qui les reçût ; ils répondirent tous & leurs femmes mêmes : *Que , quand Rome auroit fait publiquement un traité avec le roi , ils seroient disposés à lui obéir & à lui donner des marques de leur amitié & de leur reconnaissance.*

Cynéas , introduit dans le sénat pour son audience publique , fit une harangue où avec beaucoup de douceur il proposa des conditions très-avantageuses & très-capables de tenter & de persuader. Mais le sénat , sans paroître seulement ébranlé , les rejetta toutes , quoique Pyrrhus offrit de leur rendre sans rançon les prisonniers qu'il avoit faits à cette bataille , qu'il promît de leur aider à conquérir toute l'Italie ; & qu'il ne demandât autre chose

que leur amitié & une entière sûreté pour les Tarentins. Il y en avoit pourtant plusieurs qui paroiffoient incliner à faire la paix, difant qu'ils avoient été déjà vaincus dans un grand combat, & qu'ils étoient à la veille d'en voir un plus grand encore, les forces de Pyrrhus étant confidérablement augmentées par la jonction de plusieurs peuples d'Italie, fes confédérés.

Il y avoit alors un personnage illuftre, nommé Appius Claudius, qui, à caufe de fa grande vieilleffe & de la perte de fes yeux, s'étoit retiré des affaires & vivoit en repos. Ce grand homme ayant appris les offres qu'on faisoit au fénat de la part de Pyrrhus, & entendu le bruit fourd qui couroit que le fénat étoit difpofé à les accepter, il ne put fe retenir; mais plein d'impatience, il ordonna à fes efclaves de le prendre, & fe fit porter au travers de la grande place au lieu où le fénat étoit aflemblé. Quand il fut à la porte, fes fils & fes gendres le prenant & le foutenant l'introduifirent dans la falle. Le fénat le voyant entrer garda le filence pour marquer fon refpect & pour faire honneur à un personnage fi confidérable.

Dès qu'il fut à fa place, fans fe donner le tems de s'affeoir, il parla en ces termes : *Romains, jufqu'ici j'ai regardé comme un malheur d'avoir perdu la vue, (a) mais*

(a) *Mais aujourd'hui je regarde comme un plus grand malheur de n'avoir pas perdu* *auffi l'ouïe.*) Car s'il y a des chofes qu'on eft malheureux de voir, il y en a auffi qu'on

aujourd'hui je regarde comme un plus grand malheur de n'avoir pas perdu aussi l'ouïe, & d'entendre les honteuses résolutions que vous prenez, & les malheureux traités que vous allez faire, qui vont détruire & ruiner toute la gloire que Rome s'est acquise par ses travaux. Que sont donc devenus ces propos hautains que vous teniez & qui ont retenti par toute la terre, que, si cet Alexandre le Grand étoit venu en Italie du tems de notre jeunesse & de la vigueur de l'âge de nos peres, il ne conserveroit plus aujourd'hui la réputation d'invincible, mais que par sa fuite ou par sa mort il auroit ajouté un nouveau lustre à la gloire de Rome? Vous faites bien voir maintenant que tous ces grands discours n'étoient que vaine vanterie & folle présomption; vous qui craignez aujourd'hui les Chaoniens & les Molosses qui ont toujours été la proie des Macédoniens; vous qui tremblez au seul nom de Pyrrhus qui a passé sa vie à faire la cour à un des gardes de ce même Alexandre. Présentement il erre comme un bandit par l'Italie, bien moins pour secourir les Grecs de cette contrée, que pour fuir les ennemis qu'il a dans son pays. Et il a l'insolence de vous promettre la conquête

est malheureux d'entendre. Avant lui Œdipe avoit dit dans la piece de Sophocle: Ne me dites pas que j'ai mal fait de me priver de la lumière, &c. Ah! si l'on pouvoit aussi se priver de l'ouïe, je ferois ce double sacrifice à mon déses-

poir; & pour fermer la porte à la connoissance des maux dont je suis environné, je serois bientôt aussi sourd qu'aveugle. Mais Appius n'a pu prendre ce sentiment dans Sophocle, qu'il ne connoissoit point; il l'a pris dans la nature.

de l'Italie avec ces mêmes troupes qui n'ont pu le mettre en état de conserver une petite partie de la Macédoine. Ne vous flattez donc pas qu'en faisant amitié & alliance avec lui, vous en ferez débarrassés; vous ne ferez que vous attirer tous ses alliés qui ne manqueront pas de vous tomber sur les bras, vous méprisant & vous regardant comme des gens aisés à vaincre par quiconque voudra vous attaquer, si Pyrrhus se retire, non-seulement sans porter la peine de son insolence, mais encore après avoir obtenu les Tarentins & les Samnites pour salaire & pour prix de s'être moqué des Romains.

Après qu'Appius eut ainsi parlé, tous les vœux se déclarerent pour la guerre, & on renvoya Cynéas avec cette réponse : *Que Pyrrhus sortît promptement de l'Italie, & que s'il vouloit ensuite il envoyât demander la paix; mais que, tant qu'il seroit en armes dans leur pays, les Romains lui feroient la guerre de toutes leurs forces, quand même il auroit battu dix mille Lévinus.*

On dit que, pendant que Cynéas travailloit à faire cet accommodement, il prit un soin particulier de s'instruire des mœurs & des coutumes des Romains, d'examiner leur maniere de vivre, tant publique que particuliere, & d'étudier la forme de leur gouvernement; & qu'ayant été bien informé de tout dans les conversations qu'il eut avec les principaux, il en fit un fidele rapport à Pyrrhus, & lui dit entr'autres choses que *le*

sénat lui avoit paru une assemblée de plusieurs rois. Et sur la grande quantité de peuple qu'il avoit vue, il lui dit qu'il craignoit qu'ils ne combattissent contre une autre hydre. Car déjà le consul Lévinus avoit une armée deux fois plus grande que la première, & il laissoit encore à Rome une infinité de Romains capables de porter les armes & de faire plusieurs armées aussi nombreuses que celle qu'il venoit de lever.

Le retour de Cynéas à Tarente fut suivi de l'arrivée des ambassadeurs que les Romains envoyoit à Pyrrhus pour traiter de la rançon ou de l'échange des prisonniers. Du nombre de ces ambassadeurs étoit Fabricius, dont Cynéas dit à Pyrrhus que les Romains faisoient un très-grand cas, le regardant comme un homme de bien & comme un grand capitaine, mais qu'il étoit d'une extrême pauvreté. Pyrrhus le reçut avec une très-grande distinction, lui fit toutes sortes d'honneurs & le pressa de recevoir quantité d'or qu'il lui offrit, non pour le porter à aucune chose indigne de lui, mais comme un simple présent qui devoit être le gage de leur amitié & de leur hospitalité. Fabricius ayant refusé ses offres, il ne lui en parla pas davantage ce jour-là ; mais le lendemain voulant le surprendre & l'étonner, comme il n'avoit encore jamais vu d'éléphant, il ordonna au capitaine de ses éléphants d'en armer le plus grand, de le mener dans le lieu où il seroit en conversation avec Fabricius, & de le tenir-là derrière une tapisserie pour le

faire paroître quand il l'ordonneroit. Cela étant exécuté & le signal donné, on retira la tapisserie, & cet animal énorme parut tout-à-coup levant sa trompe sur la tête de Fabricius, & jettant un cri horrible & épouvantable. Fabricius, s'étant tourné tout doucement sans témoigner ni crainte ni surprise, dit à Pyrrhus en souriant : *Seigneur, ni votre or ne m'émut hier, ni votre éléphant ne m'émeut aujourd'hui.*

Le soir, quand ils furent à table, on parla de beaucoup de choses ; & après avoir parcouru les affaires de la Grece & discoursu des philosophes, Cynéas fit tomber la conversation sur Epicure (a), & détailla ce que les Epicuriens pensent des dieux & du gouvernement des états. Il dit qu'ils faisoient consister la fin & le souverain bien de l'homme dans la volupté ; qu'ils fuyoient les dignités & les charges comme la ruine & la peste du bonheur ; qu'ils ne donnoient à la divinité ni amour, ni haine, ni bénignité, ni colere, qu'ils soutenoient qu'elle n'avoit aucun soin des hommes, & qu'ils la reléguoient dans une vie tranquille où elle passoit tous les siècles sans affaires & plongée dans toutes sortes de délices & de voluptés.

Pendant que Cynéas parloit encore, Fabricius, à qui cette doctrine étoit nouvelle, s'écria de toute sa force : *O grand Hercule ! que Pyrrhus & les Samnites épousent cette secte*

(a) Epicure vivoit encore, & il ne mourut que douze ans après cette conversation.

pendant qu'ils feront la guerre aux Romains.

Pyrrhus , admirant la grandeur d'ame de cet homme , & charmé de la sagesse de ses mœurs , desira encore avec plus de passion de traiter amitié & alliance avec sa ville , au lieu de lui faire la guerre. Et le prenant en particulier , il le conjura qu'après avoir moyenné un accommodement entre lui & Rome , il voulût bien s'attacher à lui & vivre dans sa cour où il seroit le premier de tous ses amis & de tous ses capitaines. Fabricius lui répondit tout bas : *Seigneur , vous ne pensez pas à ce que vous me demandez ; cela ne vous seroit ni avantageux ni utile : car ceux qui vous honorent & qui vous admirent présentement , s'ils m'avoient une fois connu , m'aimeroient beaucoup plus pour leur roi que vous-même. Voilà quel étoit Fabricius.*

Pyrrhus ne se fâcha point de cette réponse & ne la reçut pas en tyran ; au contraire , il apprit à ses amis la magnanimité de ce Romain , & ne confia qu'à lui ces prisonniers , afin que , si le sénat ne vouloit pas lui accorder la paix , ils lui fussent renvoyés après qu'ils auroient embrassé leurs parens & leurs amis , & célébré la fête des Saturnales , comme en effet ils lui furent renvoyés après la fête , le sénat ayant ordonné la peine de mort contre tous ceux qui demeureroient & qui ne se rendroient pas auprès de lui.

L'année suivante , (a) Fabricius ayant pris

(a) La troisième année de l'olympiade CXXV , 277 ans avant l'ere chrétienne.

le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans son camp & lui rendit une lettre du médecin du roi qui lui offroit d'empoisonner Pyrrhus si les Romains lui promettoient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendroit en terminant une si terrible guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius, détestant l'injustice & l'atroce méchanceté de cet homme, & faisant entrer son collègue Emilius dans ses sentimens, écrivit promptement à Pyrrhus pour l'avertir de se précautionner contre cette malheureuse trame. Sa lettre étoit conçue en ces termes :

CAIUS FABRICIUS ET QUINTUS
EMILIUS, Consuls,

AU ROI PYRRHUS,

SALUT.

Il paroît que vous vous connoissez mal en amis & en ennemis ; & vous en tomberez d'accord quand vous aurez lu la lettre qu'on nous a écrite. Car vous verrez que vous faites la guerre à des gens de bien & d'honneur, & que vous donnez toute votre confiance à des méchans & à des perfides. Ce n'est pas pour l'amour de vous que nous vous donnons cet avis, c'est pour l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne donne point une occasion de nous calomnier ; & que l'on ne croye pas que nous avons eu recours à la trahison & à la fraude, parce que nous désespérions de terminer heureu-

sement cette guerre par notre courage & par notre vertu.

Pyrrhus, ayant lu cette lettre, & ayant bien avéré la conspiration, fit punir son médecin; & pour témoigner à Fabricius & aux Romains sa reconnoissance, il lui renvoya tous ses prisonniers sans rançon, & lui dépêcha encore Cynéas pour tâcher de convenir de la paix avec lui.

Les Romains, qui ne vouloient recevoir de leur ennemi ni grace, ni récompense pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injustices, ne dédaignerent pas de recevoir de lui les prisonniers, mais ils lui en renvoyerent un pareil nombre des Tarentins & des Samnites. Et pour ce qui regardoit le traité d'amitié & de paix, ils ne permirent pas seulement à Cynéas d'en parler, que Pyrrhus n'eût vuïdé l'Italie avec son armée, & qu'il n'eût regagné l'Epire sur les mêmes vaisseaux qui l'avoient porté. Mais, comme ses affaires demandoient un second combat, il assembla son armée, se mit en marche & attaqua les Romains près de la ville d'Asculum.

Là il fut aculé dans des lieux impraticables à la cavalerie, & contre une riviere très-difficile, & dont le rivage étoit marécageux; de sorte que ses éléphants n'ayant point de passage ni d'espace pour se joindre à son infanterie, il y eut de son côté beaucoup de morts & beaucoup de blessés. La nuit seule, qui sépara les combattans, le sauva d'une entière défaite. Le

lendemain cherchant à avoir sa revanche dans un lieu plus uni & plus égal , où ses éléphants pussent jouer & se mêler avec les ennemis , il envoya de grand matin quelques troupes se saisir de ces postes difficiles où il avoit combattu le jour précédent , mit son armée en bataille & mêla beaucoup de piquiers & d'archers parmi ses éléphants. En cet état il s'ébranla & marcha avec beaucoup d'impétuosité & de roideur contre les Romains , ses rangs bien ordonnés & bien ferrés.

Les Romains , n'ayant plus le secours de ces lieux favorables qui donnoient le moyen d'éviter l'ennemi & de l'enfermer sans qu'il pût s'étendre , furent obligés d'en venir aux mains de fond & de plein pied. D'abord ils se hâtèrent de repousser & de renverser l'infanterie de Pyrrhus avant l'arrivée des éléphants ; & ce fut là qu'ils firent de merveilleux efforts , en donnant de grands coups d'épée contre les piques des ennemis sans épargner leurs personnes , ne visant qu'à frapper , & ne se mettant point en peine de se couvrir & de parer les coups qu'on leur portoit. Mais enfin après une longue résistance , ils furent obligés de plier , & la déroute commença par l'endroit que Pyrrhus attaquoit , si forte fut l'impression qu'il fit avec sa phalange. Les éléphants acheverent de renverser & de dissiper le reste , les Romains ne pouvant se servir de leur courage contre ces animaux féroces , mais étant forcés de céder comme à l'effort d'une vague impétueuse qui menace d'accabler , ou comme à

un tremblement de terre, plutôt que d'attendre d'être écrasés, sans pouvoir combattre ni se donner le moindre secours, & que de mourir ainsi pour rien dans des tourmens & des douleurs insupportables. Leur fuite ne fut pas longue pour gagner leur camp, car il étoit fort proche.

Hiéronymus écrit qu'il n'y fut tué du côté des Romains que six mille hommes, & que du côté de Pyrrhus, dans les listes mêmes du roi, on ne comptoit que trois mille cinq cents morts. Mais Denys d'Halicarnasse (a) soutient qu'il n'y eut pas deux combats près de la ville d'Asculum, & que la défaite des Romains ne fut ni bien claire ni bien nette; qu'il n'y eut qu'un seul combat qui dura jusqu'au coucher du soleil; que les deux armées eurent beaucoup de peine à se séparer; qu'elles ne se séparèrent qu'après que la nuit fut venue, & qu'après que Pyrrhus eut été blessé au bras d'un coup d'épieu, & que son bagage eut été pillé par les Samnites; & qu'il y fut tué environ quinze mille hommes des deux côtés. Les uns & les autres s'étant retirés, comme quelqu'un félicitoit Pyrrhus de sa victoire, on dit qu'il lui répondit : *Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes perdus.*

En effet il avoit perdu à cette bataille la plus grande partie des troupes qu'il avoit amenées d'Epire, & tous ses amis & tous ses capitaines, excepté un bien petit nombre; il n'en avoit pas d'autres pour les faire venir &

(a) Ce livre de Denys d'Halicarnasse est perdu.

pour remplacer les morts , & il trouvoit ses alliés refroidis & découragés. Au lieu qu'il voyoit que les Romains rétabliſſoient très-facilement & très-prompement leurs légions ; car tous les hommes dont ils avoient beſoin , ils les tiroient ſans peine de Rome , comme d'une fontaine inépuisable dont ils avoient la ſource dans leurs maiſons ; & que , bien loin de perdre courage & de ſe laiſſer abattre par tant de pertes , au contraire , la colere aiguifiant leur courage , (a) ils tiroient de leurs déſaites mêmes de nouvelles forces & une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

Pyrrhus, ayant la tête remplie de ces penſées ſi affligeantes , retomba pourtant bientôt dans ces vaines eſpérances qui le flattoient ; car voilà tout-à-coup de nouvelles entrepriſes qui ſe préſentent à lui , qui tiennent ſon eſprit en balance , & qui l'embarraſſent pour le choix. D'un côté, il arrive des députés de Sicile qui viennent lui remettre entre les mains Syracuſe , Agrigente & la ville des Léontins , & le prier de venir chaffer les Carthaginois de leur iſle & la délivrer des tyrans ; & de l'autre côté , (b) il arrive dans le même tems de Grece des

(a) *Ils tiroient de leurs déſaites mêmes de nouvelles forces.* La louange que Pirrhus donne ici aux Romains , eſt la même qu'Annibal leur donna bientôt après ; comme Horace l'explique dans l'ode IV du quatrième livre.

*Per damna , per cædes , ab ipſo
Ducit opes animumque ferro.*

« Cette nation tire de nouvelles forces & une nouvelle vigueur de ſes pertes & de ſes bleſſures ». C'en eſt point une exagération du poëte, la poëſie parle-là comme l'hiſtoire.

(b) *Il arrive dans le même tems de Grece des couriers qui*

courriers qui viennent lui donner avis que Ptolémée, surnommé *Céraunus* (*foudre*), avoit été tué à une bataille qu'il avoit donnée contre les Gaulois dans la Macédoine; & que dans cette conjoncture il se présenteroit fort à propos aux Macédoniens qui avoient besoin d'un roi.

Pyrrhus commença d'abord par se plaindre de la fortune, de ce qu'elle rassembloit en un seul & même moment deux occasions si différentes de faire de grandes choses. Ensuite affligé de ce qu'en embrassant l'une, il falloit nécessairement abandonner & perdre l'autre, il fut long-tems flottant & irrésolu, pensant profondément à laquelle il devoit se déterminer. Enfin il lui parut que les affaires que les Siciliens avoient sur les bras, étoient plus grandes à cause du voisinage de l'Afrique, & qu'elles lui promettoient une plus ample moisson de gloire. Il pencha donc de ce côté-là; & sans perdre un moment il dépêcha Cynéas, comme il avoit accoutumé pour parler aux villes & pour les avertir de son arrivée. Cependant il mit une grosse garnison

viennent lui donner avis que Ptolémée surnommé Céraunus, avoit été tué à une bataille.) Ptolémée Céraunus, frere de Ptolémée Philadelphie, avoit été tué sous le consulat de Lévinus, trois ans avant que Pyrrhus reçut ces courriers; bien loin que les Macédoniens manquaient de roi, il y en avoit déjà eu trois ou quatre depuis la bataille. D'abord

Méléagre succéda à Ptolémée, Antipater à Méléagre, Sosthène à Antipater, & Antigonus qui avoit succédé à Sosthène, regnoit actuellement, dans le tems que Pyrrhus reçut ces courriers. Plutarque veut dire apparemment qu'on faisoit entendre à Pyrrhus que les Macédoniens le préféreroient à Antigonus, à cause de sa grande réputation.

dans

dans Tarente malgré les habitans qui lui représentoient qu'il devoit demeurer avec eux pour exécuter les choses pour lesquelles il étoit venu , qui étoient de faire la guerre aux Romains ; ou que , s'il vouloit abandonner leur pays , il devoit leur laisser leur ville en l'état où il l'avoit trouvée. Mais il leur répondit très-rudement , & leur ordonna de se tenir en repos jusqu'à son retour , & s'embarqua.

Dès qu'il fut abordé en Sicile , il trouva toutes choses disposées comme il l'avoit espéré ; les villes se livroient à l'envi entre ses mains ; & de tout ce où il falloit employer les armes & la force , rien ne lui résistoit d'abord. Avec trente mille hommes de pied , deux mille cinq cens chevaux & une flotte de deux cens voiles , il alloit chassant les Carthaginois devant lui , & renversoit leur domination. La plus forte place qu'ils eussent , & la mieux pourvue de gens de défense , c'étoit la ville d'Eryx (a) ; Pyrrhus résolut de la forcer. Quand son armée fut prête à donner l'assaut , il s'arma de toutes pieces ; & s'avancant vers les murailles , il fit un vœu à Hercule , & lui promit un sacrifice & des jeux publics pour honorer la valeur , si dans cette journée par de grandes actions il se montroit aux Grecs de Sicile digne de ses ancêtres & de l'armée qu'il commandoit. En même tems il fait donner le signal par les trompettes , fait écarter les Barbares de la

(a) Ville située sur une haute montagne près de Drépanum.

muraille à coups de traits , & les échelles étant plantées , il monte le premier.

Là il est assailli par une foule d'ennemis , mais il chasse les uns de la muraille , ou les précipite en bas , & à grands coups d'épée il fait mordre la poussière aux autres , & se fait autour de lui un rempart de morts. Dans ce grand péril il ne reçut pourtant pas la moindre blessure ; car il paroissoit si terrible aux Barbares , qu'ils n'osoient soutenir sa vue ; & en cette occasion il prouva par ses grands exploits qu'Homere a bien jugé de la valeur , & qu'il en a parlé avec grande connoissance , quand il a fait voir que c'est la seule de toutes les vertus qui a des mouvemens , des transports divinement inspirés ; & des saillies de fureur , qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même.

La ville étant prise , il accomplit son vœu ; il fit un magnifique sacrifice à Hercule , & donna le spectacle de toutes sortes de jeux & de combats.

De tous les Barbares , ceux qui habitoient la ville de Messine , & qu'on appelloit *Marmertins* , étoient ceux qui incommodoient le plus les Grecs ; car ils les avoient faits la plupart leurs tributaires , & les accabloient d'impôts , étant plus forts , en plus grand nombre , & d'ailleurs très-belliqueux. C'est pourquoi même ils eurent le nom de *Marmertins* , qui dans la langue Latine signifie *Martiaux*. Pyrrhus , ayant pris leurs collecteurs qui levoient les impôts , les fit tous mourir ; & les ayant défaits eux-mêmes

dans un grand combat , il rasa toutes leurs forteresses.

Les Carthaginois , voyant ses grands progrès , commencerent à le rechercher , & lui envoyerent offrir de l'argent & des vaisseaux , s'il vouloit leur accorder la paix & son amitié. Mais , comme il aspiroit à de plus grandes choses , il leur répondit qu'ils n'avoient d'autre moyen d'obtenir son amitié & la paix qu'en abandonnant la Sicile & qu'en mettant la mer de Lybie pour bornes entre les Grecs & eux. Et le courage enflé de ses prospérités & des forces qu'il avoit en main , il ne pensoit qu'à poursuivre les grandes espérances qui l'avoient attiré en Sicile.

La premiere & la principale étoit la conquête de l'Afrique. Il avoit assez de vaisseaux pour ce grand dessein , mais il manquoit de matelots ; & pour en ramasser il ne ménagea pas beaucoup les villes , mais les traita en maître avec beaucoup de rigueur , en les forçant de lui en fournir , & en les châtiât très-sévèrement quand elles n'obéissoient pas à ses ordres. Ce n'étoit pas-là la conduite qu'il avoit tenue d'abord ; car en arrivant il avoit tâché de gagner l'affection des peuples ; il étoit gracieux à tous , témoignoit avoir en eux une entiere confiance , & ne leur caufoit aucune peine ni le moindre chagrin. Etant donc devenu , d'homme doux & populaire , un insupportable tyran , sa grande sévérité le fit passer non-seulement pour ingrat , mais encore pour infidele ; cependant ils four-

nissoient tout ce qu'il demandoit ; car c'étoit une nécessité indispensable, quoique d'ailleurs ils fussent fort indisposés contre lui , à cause de ce qu'il venoit de faire à Thonon & à Sostrate, les deux capitaines qui avoient le plus de pouvoir dans la ville de Syracuse. C'étoit eux qui lui avoient persuadé de venir en Sicile, qui à son arrivée lui avoient remis la ville entre les mains , & qui avoient été les principaux instrumens de tout ce qu'il avoit fait dans cette isle. Malgré toutes ces obligations, on s'aperçut de son refroidissement pour eux , car il ne vouloit ni les mener avec lui, ni les laisser dans la ville en son absence , parce qu'il s'en défioit. Sostrate, craignant quelque mauvais tour, prit le parti de s'éloigner ; Thonon , qui ne fut pas si prudent, fut seul sa victime ; car Pyrrhus l'accusa d'être dans les sentimens de Sostrate & le fit mourir. Cet injuste procédé déranger ses affaires, non petit à petit & l'une après l'autre, mais tout à la fois. La haine, que les villes concurent pour lui, fut si grande, que les unes se liguerent avec les Carthaginois, & les autres avec les Mamertins, pour le détruire.

Dans le tems qu'il ne voyoit par-tout que révoltes contre lui, que nouvelles entreprises & qu'un soulèvement général, il reçut des lettres des Samnites & des Tarentins qui lui mandoient qu'ils ne pouvoient plus suffire à soutenir la guerre dans leurs villes, étant chassés de toute la campagne, & qui le con-

juroient de venir très-promptement les secourir. Ces lettres arriverent bien à propos pour donner à son départ un prétexte honnête, & pour faire croire que ce n'étoit ni une fuite ni un abandonnement de la Sicile, comme s'il eût désespéré d'y réussir. Mais la vérité étoit que, ne pouvant se rendre maître de l'isle, comme d'un vaisseau agité par la tourmente, il chercha à en descendre & se jetta en Italie pour la seconde fois (a). On dit qu'étant embarqué & ayant fait voile, il tourna la vue vers l'isle, & dit à ceux qui étoient autour de lui : *Mes amis, (b) quel beau lieu d'exercice nous laissons-là aux Carthaginois & aux Romains !* & cela arriva bientôt après comme il l'avoit conjecturé.

A son embarquement il fut attaqué par les Barbares, de sorte qu'il fut obligé de combattre dans le port même contre les Carthaginois. Dans ce combat il perdit plusieurs de ses navires. Il gagna pourtant l'Italie avec ceux qui lui restoiient ; & à son arrivée il trouva les Mamertins qui avoient passé avant lui, au nombre d'environ dix mille. Ils n'osèrent pas lui présenter la bataille en pleine campagne, mais ils l'attendirent dans des passages difficiles, & tombant sur lui ils mirent toute son armée en désordre. Il perdit là deux de ses éléphants, & la plus grande partie de son arriere-garde qui fut taillée en pieces. Il

(a) La premiere année de l'olympiade CXXVI, 274 ans avant l'ere chrétienne.

(b) *Quel beau lieu d'exercice.* Le Grec dit, *quelle palestra.*

y marcha de l'avant-garde pour la secourir & pour en sauver les restes, il fit des efforts prodigieux en combattant , sans se ménager , contre ces Barbares qui étoient très-aguerris & pleins de courage ; mais ayant été blessé à la tête d'un coup d'épée , il fut obligé de s'éloigner un peu du lieu du combat.

Cette retraite éleva encore davantage le courage des ennemis. L'un d'eux remarquable par sa taille avantageuse & par l'éclat de ses armes, s'avancant bien loin devant ses compagnons, défia le roi avec une voix pleine de fierté & d'audace , & lui cria *qu'il se montrât s'il étoit encore en vie.*

Pyrrhus , irrité & piqué de ce défi , retourne au combat malgré ses gens , accompagné de ses gardes & plein de colere , tout couvert du sang qui couloit de sa plaie & le visage affreux à voir : il pousse au travers de ses bataillons droit au Barbare ; & le prévenant , il lui décharge sur le milieu de la tête un si grand coup de son cimenterre , que par la force du bras , aidée de l'excellente trempe du cimenterre , le tranchant descendit jusqu'à la selle & le fendit en deux ; de sorte que dans le même moment les deux moitiés tomberent chacune de leur côté. Ce grand exploit arrêta les Barbares qui le regardoient avec étonnement & avec admiration , non comme un homme , mais comme un Dieu.

Pyrrhus , continuant donc sa marche plus tranquillement , arriva à Tarente avec vingt mille hommes de pied & trois mille chevaux ;

& prenant d'abord les meilleures troupes qu'il trouva dans la place, il s'avança à grandes journées contre les Romains qui étoient campés dans le pays des Samnites. Les affaires de ces Samnites étoient en très-mauvais état, & leur courage très-abattu, parce qu'ils avoient été défaits en plusieurs rencontres par les Romains. D'ailleurs ils avoient un secret ressentiment contre Pyrrhus, de ce qu'il les avoit abandonnés pour courir en Sicile; de-là vint qu'il y en eut très-peu qui se joignissent à lui. Quoique privé de leur secours, il ne laissa pas de partager son armée en deux corps; il envoya l'un dans la Lucanie pour s'opposer à l'un des consuls, (a) & pour l'empêcher de secourir son collègue, & lui avec l'autre corps il marcha contre l'autre consul Manius Curius qui s'étoit retranché dans un lieu avantageux près de la ville de Benevent pour attendre le secours qui lui venoit de la Lucanie; & parce que les devins, par les signes des oiseaux & des sacrifices, le détournoient de rien entreprendre, & le forçoient de se tenir en repos.

Pyrrhus, se hâtant donc d'attaquer ce dernier avant que l'autre l'eût pu joindre, choisit ce qu'il avoit de meilleur dans ses troupes, & ses éléphants les mieux dressés & les plus aguerris, & se mit en marche sur la brune pour le surprendre dans son camp. Mais, comme il avoit de grands circuits à faire par

(a) A. Cornélius Lentulus, collègue de Manius Curius Dentatus.

des chemins fourrés & couverts de bois , les torches , dont il se servoit pour s'éclairer , vinrent à lui manquer , & la plupart de ses soldats s'égarèrent , ce qui apporta beaucoup de retardement pour les rallier. Cependant la nuit finit , & le jour venant à paroître le découvrit aux ennemis comme il descendoit les montagnes , ce qui excita d'abord dans leur camp beaucoup de mouvement & de trouble. Mais Manius , ayant eu les sacrifices favorables , & voyant que le tems pressoit , sortit de ses retranchemens avec quelques troupes , & tomba sur les premiers qui étoient descendus ; & les ayant renversés & mis en fuite , il effraya tous les autres ; de sorte qu'il y en eut beaucoup de tués , & qu'il y eut même quelques éléphans pris.

Ce succès donna à Manius la hardiesse de sortir de son fort avec toute son armée pour combattre en platte campagne. La bataille étant donc engagée , il eut d'abord l'avantage à l'une de ses ailes & poussa les ennemis ; mais à l'autre aile il fut renversé par les éléphans & poussé jusqu'à son camp. Dans cet état il appella à son secours les troupes qu'il avoit laissées pour garder ses retranchemens , & qui étoient en armes & toutes fraîches. Ces troupes descendirent promptement de ces lieux avantageux , & à coups de piques & de dards elles forcèrent les éléphans à tourner le dos & à se renverser sur leurs propres bataillons , ce qui y causa une telle confusion & un si grand désordre , que les

Romains remportèrent enfin la victoire , & avec la victoire l'avantage de regner sur toutes les nations. Car le courage qu'ils avoient témoigné dans cette journée , & les grandes choses qu'ils avoient faites dans tous ces combats , augmentèrent leur fierté , accrurent aussi leurs forces & leur acquirent la réputation d'invincibles ; de sorte que bientôt ils se rendirent maîtres de toute l'Italie & ensuite de la Sicile.

C'est ainsi que Pyrrhus se vit déchu des espérances qu'il avoit conçues de conquérir l'Italie & la Sicile , après avoir employé à toutes ces guerres six années entières , & ruiné ses affaires entièrement. Il est vrai que dans toutes ces défaites il conserva un courage invincible , & qu'en expérience pour la guerre , en audace & en valeur , il passa toujours pour le premier de tous les rois & capitaines de son tems. Mais ce qu'il avoit acquis par ses grands exploits , il le perdoit par ses vaines espérances ; car le desir de courir après ce qu'il n'avoit pas l'empêchoit de conserver & de mettre en sûreté ce qu'il avoit. C'est pourquoi Antigonus le comparoit à un homme qui joue aux dés & qui amene de grands coups , mais qui ne fait pas profiter de ce que le dé lui donne.

Il repassa en Epire avec huit mille hommes de pied & cinq cens chevaux ; & comme il n'avoit point de fonds pour nourrir ces troupes , il cherchoit la guerre pour fournir à leur entretien. Ayant donc reçu le renfort

de quelques Gaulois qui se joignirent à lui, il se jetta dans la Macédoine où regnoit Antigonus, fils de Démétrius. Son dessein étoit de la piller & d'en emmener un grand butin; mais s'étant rendu maître de plusieurs villes sans aucune peine, & ayant débauché à Antigonus deux mille soldats, il se livra à de plus hautes espérances, marcha contre Antigonus même, l'attaqua dans des défilés. & mit toute son armée en désordre. Les Gaulois, qui faisoient l'arrière-garde d'Antigonus, en assez grand nombre, soutinrent courageusement ses efforts. Le combat fut fort rude, mais enfin la plupart furent taillés en pièces; & ceux qui commandoient les éléphants ayant été enveloppés, se rendirent & livrerent les éléphants.

Après ce grand avantage, (a) Pyrrhus, donnant plus à la fortune qu'au raisonnement, poussa contre la phalange Macédonienne qui étoit remplie de trouble & de frayeur, à cause

(a) *Pyrrhus, donnant plus à la fortune qu'au raisonnement.* Je ne vois pas pourquoi Plutarque accuse ici Pyrrhus d'avoir plus donné à la fortune qu'au raisonnement, quand après avoir battu l'arrière-garde d'Antigonus & pris ses éléphants, il alla attaquer la phalange Macédonienne, que la défaite de cette arrière-garde avoit jetée dans le trouble & dans la frayeur; il se semble au contraire qu'il suivit en cela les règles de la prudence, comme la suite

même le justifia. Apparemment Plutarque a cru que Pyrrhus, foi le comme il étoit, & affoibli encore par la perte qu'il venoit de faire à ce combat, devoit se contenter de ce premier avantage, & ne pas s'exposer à en perdre tout le fruit, en allant attaquer cette phalange, qui, si elle avoit voulu se défendre, l'auroit mis en grand danger. Notre histoire du dernier siècle pourroit nous fournir des exemples pour justifier ce jugement de Plutarque.

de la défaite de son arriere-garde. Mais voyant qu'elle refusoit de combattre & d'en venir aux mains avec lui , il tendit la main à tous les capitaines & chefs des bandes , les appellant tous par leur nom , & attira à lui toute cette infanterie d'Antigonus , qui fut obligé de prendre la fuite pour tâcher de conserver dans l'obéissance quelques places maritimes.

Au milieu de ces grands succès , Pyrrhus , persuadé que rien ne contribueroit tant à sa réputation , que ce qu'il venoit de faire contre les Gaulois , fit choisir les plus belles & les plus riches de leurs dépouilles , (*a*) & les consacra dans le temple de Minerve Itonienne , avec cette inscription en vers élégiaques : *Pyrrhus , roi des Molosses , consacre à Minerve Itonienne ces boucliers des fiers Gaulois , après avoir défait l'armée entière d'Antigonus ; & ce n'est pas merveille qu'il ait remporté une si grande victoire : les Eacides sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois , les plus vaillans hommes du monde.*

Après ce combat , il reprit toutes les villes de Macédoine , & s'étant rendu maître (*b*) d'Egues , il traita fort durement ses habitans , & laissa en garnison dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avoit dans ses troupes. Or les Gaulois sont les plus avarés

(*a*) *Et les consacra dans le temple de Minerve Itonienne.*) Minerve avoit deux temples sous ce nom ; l'un dans la Thessalie près de Larisse , & l'autre dans la Béotie , près de

Coronée. Plutarque parle ici du premier. Minerve fut appelée Itonienne du nom d'Itonus , fils d'Amphiçtyon.

(*b*) Ville de la Macédoine , sur le fleuve Aliacmon.

& les plus avides de tous les hommes ; ils n'eurent pas plutôt pris possession de la ville , qu'ils commencèrent à fouiller dans les tombeaux des rois qui avoient là leur sépulture , enleverent toutes les richesses qui y étoient enfermées , & par une insolence sacrilege ils dissipèrent & jetterent aux vents les ossemens de ces princes. Il parut que Pyrrhus passa légèrement cet attentat , & qu'il s'en mit fort peu en peine ; soit que les grandes affaires , qu'il avoit alors sur les bras , l'obligeassent d'en différer la recherche , soit que craignant ces Barbares , il n'osât en faire la punition ; mais cette connivence le décria fort parmi les Macédoniens.

Quoique ses affaires ne fussent pas encore dans un état de consistance & de sûreté , qui dût lui faire attendre la durée de sa fortune , il laissa encore aller son esprit à de nouvelles espérances ; & se moquant d'Antigonus , il l'appelloit *effronté* , & disoit *qu'il avoit toute honte bue d'oser encore porter la pourpre , au lieu de prendre l'habit d'un simple particulier.*

Dans ce tems-là , Cléonyme le Spartiate arriva auprès de lui pour le solliciter de passer à Lacédémone avec son armée. Pyrrhus prêta très-volontiers l'oreille à cette proposition. Cléonyme étoit de la race royale ; mais , comme il paroissoit homme violent , & qui penchoit vers la monarchie , il n'étoit point aimé à Sparte ; on n'avoit aucune confiance en lui , & Aréus regnoit tranquillement à sa place. C'étoit-là l'ancien sujet de plainte qu'il

avoit généralement contre tous ses citoyens. Sur ses vieux jours il avoit épousé une très-belle femme, appelée Chélidonide, fille de Léotychidas. Cette jeune femme étant devenue éperduement amoureuse d'Acrotatus, fils du roi Aréus, qui étoit beau, bien fait & dans la fleur de sa jeunesse, rendit son mariage non-seulement très-triste, mais encore très-honteux pour son mari Cléonyme que l'amour & la jalousie transportoient également; car sa honte étoit publique, & il n'y avoit pas un Spartiate qui ne sût le mépris que sa femme avoit pour lui. Ainsi ces chagrins domestiques s'étant joints à ceux qui lui venoient du dehors par rapport à sa fortune, aigri par la colere & par le ressentiment, il mena (a) contre Sparte Pyrrhus avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux & vingt-quatre éléphants.

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connoître que Pyrrhus venoit moins pour rendre Cléonyme maître de Sparte, que pour se rendre lui-même maître du Péloponèse. Il est vrai que dans ses discours il le nia fortement aux Lacédémoniens qui lui envoyèrent des ambassadeurs à Mégalopolis; car il les assura qu'il n'étoit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigonus occupoit dans le pays; & il leur témoigna même qu'il avoit dessein d'envoyer les plus jeunes de ses enfans à Sparte s'ils vouloient bien le permettre,

(a) La quatrième année de l'olympiade CXXVI, 271 ans avant l'ère chrétienne.

afin qu'ils fussent élevés dans les mœurs & dans la discipline des Spartiates, & qu'ils eussent ce grand avantage, par-dessus tous les autres princes & rois, d'avoir été nourris en bonne école.

En faisant ces beaux semblans, & en amusant de ces belles paroles tous ceux qui venoient à sa rencontre pendant sa marche, il ne fut pas plutôt entré dans les terres de Sparte, qu'il se mit à les ravager & à les piller. Et comme les ambassadeurs se plaignoient à lui de ce qu'il faisoit contr'eux ces actes d'hostilité, sans leur avoir auparavant déclaré la guerre: *Bon*, leur répondit-il, *eh ne savons-nous pas que vous autres Lacédémoniens, vous ne declarez jamais ce que vous avez résolu de faire?* Un de ceux qui étoient présens, nommé Mandricidas, lui dit en son langage laconique: *Si tu es un Dieu, tu ne nous feras point de mal; car nous ne t'en avons point fait; mais si tu n'es qu'un homme, nous en trouverons quelqu'autre qui sera plus vaillant que toi.*

En s'entretenant ainsi, il arriva le soir même devant Lacédémone. Cléonyme vouloit qu'il l'attaquât sans différer un moment; mais Pyrrhus, à ce qu'on dit, craignant que ses soldats ne pillassent la ville, s'ils s'en rendoient maîtres la nuit, se retint & dit qu'il remettoit au lendemain à donner l'assaut quand il seroit jour. Car il étoit bien informé qu'il y avoit peu d'hommes de défense dans la ville; que cette irruption si soudaine ne leur avoit pas donné le tems de se préparer, & que le

roi Aréus lui-même étoit absent , étant allé en Crete au secours des Gortyniens. Et voilà ce qui fut la principale cause du salut de la ville , le mépris qu'on eut pour la grande foiblesse où elle se trouvoit , & pour le peu de gens qu'elle avoit pour la défendre. Car Pyrrhus , dans la confiance que personne ne prendroit seulement les armes , au lieu de l'attaquer d'abord , s'amusa à asséoir son camp devant ses murailles , pendant que dans la place les Ilotes & les amis de Cléonyme s'empressoient à orner & à préparer sa maison , ne doutant point que Pyrrhus n'y vînt souper avec lui le soir même.

Dès que la nuit fut venue , les Lacédémoniens délibérèrent d'envoyer les femmes en Crete , mais elles s'y opposèrent. Et il y en eut une , nommée Archidamie , qui , ayant pris une épée , entra dans le sénat ; & portant la parole au nom de toutes les autres , elle fit ses plaintes & demanda à tous ces hommes qui étoient-là assemblés : *Pourquoi ils avoient si mauvaise opinion d'elles , que de s'imaginer qu'elles pussent aimer ou souffrir la vie après la ruine de Sparte.*

Dans ce même conseil il fut résolu de tirer une tranchée parallele au camp des ennemis , & d'y enfoncer aux deux bouts des chariots jusqu'au moyeu des roues , afin qu'ayant une assiette ferme & inébranlable , ils arrêtaient les éléphants & les empêchassent de passer. Comme ils étoient occupés à ce travail , les femmes & les filles vinrent se joindre à eux ,

les unes les robes trouffées dans leurs jupes , & les autres en simple tunique , pour leur aider ; & après avoir exhorté ceux qui devoient combattre à se reposer pendant la nuit , elles mesurerent la longueur de la tranchée , & en prirent pour leur tâche la troisiéme partie qu'elles eurent achevée avant le jour ; elle avoit six coudées de largeur , quatre de profondeur & huit cens pieds de long , selon Phylarque ; & un peu moins , selon Hiéronymus.

Dès que le jour parut , les ennemis commençant à se mettre en mouvement , elles présentèrent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens ; & leur quittant la tranchée qu'elles avoient faite , elles les exhorterent à la bien garder , & leur représentèrent vivement , *quelle douceur ce seroit pour eux de vaincre aux yeux de leur patrie , ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs meres , de leurs femmes , après s'être montrés dignes de Sparte par leur valeur.* Pour Chélidonide , s'étant retirée en son particulier , elle prépara un cordon , fatal instrument de sa mort , si la ville venoit à être prise , pour ne pas tomber entre les mains de son mari.

Pyrrhus marcha donc à la tête de son infanterie pour attaquer de front les Spartiates qui l'attendoient de l'autre côté de la tranchée , les boucliers bien ferrés. Cette tranchée n'étoit pas seulement difficile à passer , les soldats de Pyrrhus ne pouvoient même s'approcher du bord & s'y tenir ferme , à cause

que la terre, qui ne venoit que d'être remuée, s'ébouloït facilement. Ce que voyant son fils Ptolemée, il prit deux mille Gaulois & l'élite des Chaoniens, courut le long de la tranchée, & tâchoit de s'ouvrir un passage à l'endroit des chariots. Mais ils étoient enfoncés si avant en terre & si serrés, que non-seulement ils leur fermoient le passage, mais ils empêchoient même les Lacédémoniens d'en approcher pour les défendre; cependant les Gaulois s'avisèrent de relever & de dégager les roues pour traîner les chariots dans la riviere voisine.

Le jeune Acrotatus s'aperçut le premier de ce danger, traversa promptement la ville avec trois cens soldats qu'il prit avec lui; & faisant un grand circuit, il alla prendre Ptolemée par les derrieres sans être découvert, parce qu'il marcha par des chemins creux. Dès qu'il se montra, il tomba brusquement sur les derniers & les força de tourner tête pour combattre contre lui. Dans ce désordre ils s'entre-poussoient les uns les autres & tomboient la plupart dans le fossé & sous les chariots. Enfin, après un long combat & une grande effusion de sang, ils furent repoussés & obligés de prendre la fuite. Les vieillards & la plupart des femmes étoient de l'autre côté de la tranchée, & voyoient ces grands faits d'armes d'Acrotatus qui, l'affaire finie, traversa encore la ville & s'en retourna à son poste, couvert de sang, joyeux & fier de sa victoire. En cet état il parut plus grand

& plus beau aux yeux de toutes ces femmes , & il n'y en eut pas une qui ne portât envie à Chélidonide d'avoir un amant si généreux. Il y eut même des vieillards qui le suivirent, en criant : *Continue , brave Acrotatus , jouis des amours de ta Chélidonide , & fais seulement de beaux enfans à Sparte.*

Le combat fut encore plus opiniâtre du côté de Pyrrhus. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage ; plusieurs s'y distinguèrent : entr'autres Phyllius qui , après avoir résisté long-tems & tué de sa main tous ceux qui s'étoient présentés devant lui pour forcer le passage , enfin sentant ses forces lui manquer par le grand nombre de blessures qu'il avoit reçues , & la quantité de sang qu'il avoit perdu , il appella un des officiers qui commandoit à ce poste , lui céda sa place & alla tomber mort au milieu des siens , pour ne pas laisser son corps aux ennemis.

La nuit vint séparer les combattans. Pyrrhus couché dans sa tente, eut en songe cette vision : il lui sembla qu'il lançoit des foudres sur Lacédémone , & qu'il la mettoit toute en feu , dont il étoit très-aise. La joie qu'il en eut le réveilla. Sur l'heure même il fit venir tous ses officiers , leur ordonna de tenir son armée en bataille , & retint ses principaux amis auxquels il raconta ce songe ; ne doutant point que le lendemain il n'emportât la ville d'assaut.

Tous ceux qui étoient-là , émerveillés du songe , entroient dans son opinion ; il n'y eut

que le seul Lyſimachus qui n'en jugea pas de même. Ce ſonge lui déplut, & il dit que comme tous les endroits qui ont été frappés de la foudre, ſont conſacrés par la religion, & demeurent fermés afin que perſonne n'y paſſe, (a) il craignoit que par ce ſonge, Dieu ne l'avertît que Lacedémone lui ſeroit fermée, & qu'il n'y mettroit pas le pied.

Pyrrhus, qui ſentit ſans doute la vérité & la force de cette explication, l'éluſa en diſant que c'étoit-là une matière très-propre à être agitée dans les aſſemblées du peuple aux portes des villes, & qu'il n'y avoit qu'obſcurité & incertitude dans ces ſortes de viſions; mais que ce qu'il y avoit de certain, c'étoit qu'il falloit que chacun prît les armes, & qu'il ſe dît à lui-même, (b) le meilleur de tous les augures, c'eſt de combattre pour Pyrrhus. En finiſſant ces mots il ſe leva, & à la pointe du jour il commença l'attaque.*

Les Lacédémoniens ſe défendirent avec un

(a) *Il craignoit que par ce ſonge, Dieu ne l'avertît que Lacedémone lui ſeroit fermée.*) Cette explication eſt ſi naturelle & ſi heureuſe, qu'elle pourroit preſque autorifer ceux qui prétendent qu'il y a effectivement un art d'expliquer les ſonges; mais il ne laiſſe pas d'être certain que cet art n'eſt que pure illuſion. Il eſt vrai que comme les Payens avoient la tête remplie de ces ſortes d'images empruntées de leurs ſacrifices ou de leurs dieux, & toutes chimériques,

ils s'étoient fait un faux art de les expliquer, & il ſe trouvoit quelquefois par hazard que leurs explications étoient heureuſes.

(b) *Le meilleur de tous les augures, c'eſt de combattre pour Pyrrhus.*) C'eſt une parodie d'un vers célèbre, que Hector dit à Polydamas dans le douzième livre de l'Iliade. *Le meilleur de tous les augures, c'eſt de combattre pour la patrie.* Il n'y a qu'un mot de changé, Pyrrhus au lieu de patrie.

courage & une ardeur au-delà de leurs forces. Les femmes ne les abandonnoient point, elles se tenoient toujours près d'eux à fournir des armes, à donner à boire & à manger à ceux qui en avoient besoin, & à retirer les blessés. Les Macédoniens travailloient avec une merveilleuse diligence à combler le fossé par quantité de bois & d'autres matieres qu'ils jettoient par-dessus les armes & les morts; & les Lacédémoniens de leur côté redoubloient leurs efforts & leur résistance pour les empêcher.

Tout-à-coup ils voyent Pyrrhus, qui ayant forcé l'endroit où étoient les chariots, & s'étant ouvert un passage, pouffoit à toute bride contre la ville. Ceux qui étoient commandés pour défendre ce poste, jettent de grands cris; les femmes y répondent avec des hurlemens effroyables, & se mettent à courir. Pyrrhus s'avance, & renverse tout ce qui s'oppose à lui. Il étoit déjà bien près de la ville, lorsque son cheval percé d'un trait Crétois, & effarouché par la douleur, l'emporta bien loin de la mêlée, & en mourant le jeta à terre dans un lieu fort penchant & fort périlleux. Pendant que ses amis s'empressent autour de lui, les Spartiates accourent, & à coups de traits ils repoussent les Macédoniens au-delà de la tranchée.

En même tems Pyrrhus fit cesser le combat dans tous les endroits, se flattant que les Lacédémoniens se relâcheroient, ou même qu'ils se rendroient, parce qu'ils avoient eu

beaucoup de gens tués dans ces deux combats, & qu'ils étoient presque tous blessés. Mais la bonne fortune de la ville, soit qu'elle eût assez éprouvé par elle-même toute la vertu de ses habitans, ou qu'elle se piquât de montrer en cette occasion combien elle a de pouvoir dans les choses les plus désespérées, sur le moment que les Lacédémoniens voyoient mourir toutes leurs espérances, amena à leur secours, de Corinthe, Amyntas le Phocéan, un des généraux d'Antigonos, avec des troupes étrangères. Et ceux-ci ne furent pas plutôt entrés dans la ville, qu'on vit arriver de Crète le roi Aréus avec deux mille hommes de pied. En même tems toutes les femmes se retirèrent dans leurs maisons, voyant qu'on n'avoit plus besoin de leur secours, & qu'il n'étoit plus nécessaire qu'elles se mêlassent de la guerre. Tous les vieillards, que la nécessité avoit forcés malgré leur âge à prendre les armes, furent renvoyés, & on mit les nouveaux venus à leur place.

Ces deux renforts arrivés aux Lacédémoniens dans le même jour, ne firent qu'animer Pyrrhus davantage & rallumer son ambition. Il trouvoit qu'il lui seroit plus glorieux de prendre la place malgré ses nouveaux défenseurs, & de l'enlever à son roi. Après quelques essais, comme il vit qu'il n'en remportoit que des blessures, il se déporta de cette entreprise, & se mit à ravager le plat pays, dans la résolution d'y passer l'hyver. Mais la destinée est inévitable. Il s'étoit allumé à

Argos une grande sédition entre deux des principaux citoyens, Aristeas & Aristippe. Ce dernier paroissoit vouloir s'appuyer de la faveur & de la protection d'Antigonus ; & Aristeas pour le prévenir se hâta d'appeller Pyrrhus.

Pyrrhus , qui rouloit incessamment espérances sur espérances , qui se servoit de ses succès comme d'une occasion de nouvelles entreprises , & qui tâchoit toujours par de nouvelles tentatives de réparer ses malheurs , ne prenoit jamais ses défaites ni ses victoires pour la fin des maux & des peines qu'il caufoit aux autres , & qu'il se faisoit à lui-même. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courier d'Aristeas , qu'il se mit en marche pour Argos. Le roi Aréus lui dressa plusieurs embuscades dans le chemin ; & ayant occupé les passages les plus difficiles , il tailla en pieces les Gaulois & les Molosses qui faisoient son arriere-garde.

Le jour de son départ , sur les entrailles des victimes , dont le foie se trouva sans tête , le devin avoit prédit à Pyrrhus la perte de quelqu'un de ceux qui lui étoient les plus chers. Mais Pyrrhus dans le tumulte & le désordre de ce combat oubliant cette menace , & faisant peu d'usage de sa raison , envoya son fils Ptolemée avec quelques troupes au secours de cette arriere-garde , qui étoit fort maltraitée , & marchant le plus diligemment qu'il lui fut possible , il dégagea son armée de ces pas si dangereux. Le combat devint furieux

autour de Ptolémée ; car cette arriere-garde étoit attaquée par les plus braves des Lacédémoniens conduits par un capitaine de réputation , nommé Evalcus.

Dans la mêlée , un Crétois de la ville d'Aptere , qui avoit nom Oroïfus , homme de main , & très-léger à la course , se coulant à côté du jeune prince , qui combattoit avec une extrême valeur , lui donna un grand coup d'épée dans le flanc , & le renversa mort par terre. Ptolémée tombé , ses troupes se débanderent , & prirent la fuite. Les Lacédémoniens se mirent à les poursuivre , & les menerent battant avec tant de chaleur , que sans s'en appercevoir , ils étoient déjà dans la plaine , & fort éloignés de leur infanterie , qui n'avoit pu suivre.

Pyrrhus , qui venoit d'apprendre la mort de son fils , & qui en ressentoit une vive douleur , mena promptement contre eux sa cavalerie de Molosses , & se jettant le premier au milieu , dans un moment il fut tout couvert de sang par le meurtre qu'il fit des Lacédémoniens , car il étoit toujours invincible & terrible dans les batailles ; mais dans cette occasion , où la vengeance & la douleur aiguïsoient son courage , il se surpassa lui-même ; & par sa force & par son audace il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Il cherchoit par-tout Evalcus dans la mêlée , & l'ayant apperçu , il poussa son cheval contre lui. Evalcus lui gagne le flanc , & lui déchargeant un grand coup d'épée , il pensa lui

abattre la main qui tenoit la bride. Mais le coup ne porta que sur les rênes qu'il coupa. Et Pyrrhus profitant de ce moment, le perce de sa javeline, & sautant en même tems à terre, il combat à pied, & fait un carnage effroyable de tous ces braves Lacédémoniens qu'il renverse sur le corps d'Evalcus. Et ce fut la seule ambition des capitaines qui causa à Sparte cette grande perte sans aucune nécessité, car la guerre étoit déjà finie. Mais Pyrrhus, après avoir fait ce sacrifice aux mânes de son fils, & après avoir comme honoré de ce grand combat ses funérailles, & soulagé en quelque maniere son affliction en assouvissant sa colere & sa vengeance dans le sang de ses ennemis & de ses meurtriers, continua sa route vers Argos.

En arrivant il apprit qu'Antigonus occupoit les hauteurs qui bordent la plaine. Il planta son camp près de la ville de Nauplia (a), & le lendemain matin il envoya un héraut à Antigonus, avec ordre de l'appeller méchant & perfide, & de le défier de descendre dans la plaine, & de venir disputer le royaume, & vuider leur querelle par un combat. Antigonus lui fit réponse, *qu'il faisoit la guerre moins avec les armes qu'avec le tems ; & que si Pyrrhus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort.* En même tems il leur vint à tous deux des ambassadeurs d'Argos, pour les prier de se retirer, & de permettre que leur ville ne fût assujettie à

(a) Ville voisine d'Argos, sur le golfe Argolique.

aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre. Antigonus reçut volontiers cette proposition, & donna aux Argiens son fils en ôtage. Pyrrhus promit aussi de se retirer; mais comme il ne donnoit aucun gage de sa parole, il fut soupçonné de mauvaise foi.

Sur ces entrefaites, il arriva à Pyrrhus & aux Argiens des signes & des présages très-effrayans. Pyrrhus venoit de faire un grand sacrifice, les têtes des bœufs qui avoient été immolés, étant coupées & séparées, on vit tout d'un coup ces têtes tirer la langue & lécher leur propre sang. Et dans Argos la prophétesse d'Apollon Lycien, appelée Apollonide, sortit comme forcenée, (a) criant qu'elle voyoit la ville pleine de sang & de morts, & un aigle qui venoit fondre sur la mêlée, & qui disparoissoit dans le moment.

La nuit venue, Pyrrhus s'approcha des murailles, & ayant trouvé la porte, appelée *Diamperes*, ouverte par Aristeas, il eut le tems de faire entrer ses Gaulois, & de se saisir de la place avant que d'être apperçu. Mais quand il voulut faire entrer ses éléphans, la porte se trouva trop basse, de sorte qu'il fallut leur ôter les tours qu'ils avoient sur le dos, & quand ils furent entrés, les remettre; ce qui dans l'obscurité ne put se

(a) *Criant qu'elle voyoit la ville pleine de sang & de morts.*) Voici l'histoire qui parle comme la poésie. Dans le

vingtième livre de l'Odyssée d'Homere, on voit des signes tout semblables qui arrivent aux poursuivans.

faire fans beaucoup d'embarras , de désordre & de bruit , & fans une perte de tems considérable , ce qui les fit découvrir. Les Argiens voyant les ennemis dans leur ville , (a) courent à la forteresse appelée *Aspis* , se retirent dans les lieux les plus avantageux pour s'y défendre , & envoient Antigonus le prier de venir les secourir. Antigonus s'approche des murailles , mais il n'entre point , & demeure en dehors aux aguets pour observer ce qui se passera , & pour profiter de l'occasion , & se contente d'envoyer son fils avec ses officiers & ses meilleures troupes.

En même tems arrive aussi dans Argos le roi Aréus avec mille Crétois & les plus dispos des Spartiates. Toutes ces troupes s'é-

(a) *Courent à la forteresse appelée Aspis.* A Argos on célébroit toutes les années , en l'honneur de Junon , une fête appelée *Ἡραια* , *Junonia* , où l'on immoloit cent bœufs , & qui par cette raison étoit aussi appelée *Hecatombæa* , la fête de l'Hécatombe. A cette fête tous les jeunes gens s'exerçoient pour gagner un prix qui étoit proposé. Audessus du théâtre il y avoit un quartier fort d'assiette ; à l'endroit le plus difficile on clouoit un bouclier d'airain , de maniere qu'il étoit fort difficile à arracher. Tous les

jeunes gens éprouvoient à cela leurs forces , & celui qui parvenoit à l'arracher étoit déclaré vainqueur , & pour prix de sa victoire il recevoit une couronne de myrte & un bouclier d'airain. De-là le lieu où se faisoit ce combat étoit appelé *Aspis* , c'est-à-dire , *le bouclier*. Ce prix n'étoit pas seulement proposé à la jeunesse d'Argos , les étrangers étoient aussi reçus à le disputer , comme cela paroît par l'ode VII des Olympioniques de Pindare , où Diagoras , de l'isle de Rhodes , est loué d'avoir remporté ce prix :

Ο τ' ἐν Ἀργεὶ χαλκὸς ἔργω μιν.

Le bouclier d'airain d'Argos l'a connu ; c'est-à-dire , à

Argos il a remporté le prix du bouclier d'airain.

tant jointes , chargent avec furie les Gaulois , & les mettent en désordre. (a) Pyrrhus , qui venoit le long du gymnase , appelé *Cyllarabis* , accourt avec des cris pleins de fierté & des clameurs de victoire. Ses Gaulois lui répondent ; mais voyant que leurs cris n'étoient pas des cris de fierté , d'audace & de confiance , mais des cris de frayeur , comme de gens qui ne font plus bonne contenance , & qui font fort pressés , il poussa à eux avec sa cavalerie , qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine & de danger à cause des trous , des canaux & des égoûts dont la ville est pleine. D'ailleurs on ne pouvoit ni voir ce qui se passoit à cause de l'obscurité , ni entendre les ordres à cause de la confusion & du tumulte qui regnoient par-tout. Les troupes se séparoient & s'égaroient deçà & delà dans des rues étroites ; & les officiers ne pouvoient remédier à ce désordre , ni apporter aucune discipline dans ces ténèbres au milieu de ces cris confus , & dans ces détours étroits , où il étoit difficile d'entendre & impossible d'obéir. Ainsi , les uns & les autres attendoient le jour sans rien entreprendre.

Dès que le jour eut paru , Pyrrhus fut fort troublé de voir la citadelle Aspis remplie d'ennemis ; mais ce qui augmenta infiniment

(a) *Pyrrhus qui venoit le long du gymnase appelé Cyllarabis.* C'étoit un gymnase près d'une des portes d'Argos. Il en est parlé dans Pausanias ,

qui dit qu'il étoit ainsi appelé du nom d'un fils de Sténélus. Il ajoute que dans ce gymnase il y avoit une statue de Minerve surnommée *Pania*.

son trouble , c'est qu'étant arrivé sur la place , parmi les ouvrages excellens dont elle est embellie , il vit un loup & un taureau de bronze qui vont se charger & combattre. A cette vue il rappella dans son esprit un ancien oracle qu'il avoit reçu , qui lui prédisoit , *que sa destinée étoit de mourir lorsqu'il verroit un loup combattre contre un taureau.* Les Argiens racontent que ces deux figures de bronze furent faites & mises dans leur place publique en mémoire d'un ancien accident , qui étoit arrivé dans leur pays. Ils disent que lorsque Danaüs entra pour la première fois sur leurs terres , comme il passoit dans la contrée (a) Thyréatide , par le chemin de Pyramia qui mene à Argos , il vit un loup qui attaquoit un taureau ; frappé de cette vue , (b) il supposa d'abord en lui-même que le loup étoit pour lui , que c'étoit son image ; car lui étranger , il venoit attaquer les naturels habitans du pays , de même que le loup attaquoit ce taureau. Il s'arrêta donc à voir ce combat ; & le loup ayant été le plus fort , il fit ses prières à Apollon Lycien , & continua son entreprise où il réussit ; car son parti ayant pris le dessus , il fit chasser Gélantor , qui regnoit alors sur les Argiens.

(a) Le territoire de la ville de Thyréa , entre les terres des Argiens & celles des Lacédémoniens.

(b) Il supposa d'abord en lui-même que le loup étoit pour lui. Il n'y a rien de plus naturel ni

de plus ordinaire , que de rapporter les choses qu'on voit à l'état présent de sa fortune. Le loup est étranger , & le bœuf est un animal domestique. Ces sortes de contes sont des contes faits après coup.

Voilà quelle fut l'origine de ces deux figures.

Pyrrhus les voyant , & s'appercevant d'ailleurs que rien de tout ce qu'il avoit espéré n'avançoit , abattu & désespéré , ne pensoit plus qu'à se retirer. Mais comme il craignoit les portes de la ville qui étoient trop étroites , il manda à son fils Hélénius , qu'il avoit laissé dehors avec la meilleure partie de son armée , de démolir un pan de la muraille , & de recueillir ses gens qui fortiroient par là , en cas que les ennemis voulussent leur faire obstacle. Celui qu'il envoyoit , n'ayant pas bien entendu cet ordre à cause de la hâte qu'il avoit , & du bruit qu'on faisoit autour de lui , fit un rapport tout contraire. Le jeune prince prenant ce qui lui restoit d'éléphants & sa meilleure infanterie , entra dans la ville pour aller secourir son pere.

Comme il entroit , Pyrrhus commençoit à se retirer ; & pendant que la place lui peut donner du terrain , il se battoit en retraite , & tournant souvent visage , il devenoit assaillant & repoussoit avec courage ceux qui le poursuivoient. Mais après qu'il eut été poussé hors de la place , & qu'il se fut engagé dans la rue étroite qui menoit à la porte , il se trouva embarrassé dans les troupes que son fils Hélénius menoit à son secours. Il avoit beau leur crier qu'ils reculaissent pour dégager la rue , ils ne l'entendoient point dans le tumulte ; & quand les plus avancés , & les plus disposés à exécuter ses ordres , l'auroient entendu , ils auroient

été empêchés de lui obéir par ceux qui les suivoient en foule , & qui venoient incessamment les uns sur les autres. D'ailleurs un des plus grands éléphants étoit tombé tout de travers au milieu de la porte , où il bramoit effroyablement sans qu'on pût le relever ; de sorte qu'il auroit seul fermé le chemin à ceux qui auroient voulu reculer.

Parmi les éléphants qui étoient entrés , il y en avoit un , appelé Nicon ; cet éléphant cherchant à relever son maître , qui avoit été abattu par les blessures qu'il avoit reçues , donna de front contre ceux qui reculoient sur lui , & renversa pêle-mêle amis & ennemis , jusqu'à ce qu'il eût trouvé le corps de son maître. Il le releva avec sa trompe , & le portant sur ses deux dents , il retourna en arriere vers la porte , comme forcené , culebutant & foulant aux pieds tous ceux qui se rencontroient devant lui. Etant donc tous ainsi pressés & ferrés les uns contre les autres , aucun ne pouvoit s'aider lui-même ; mais toute cette multitude , étant comme une seule masse & un seul corps bien uni & bien emboîté , ne pouvoit ni reculer ni avancer , ni faire aucun mouvement que toute ensemble. Ils rendoient peu de combats contre ceux qui les harceloient , & qui les suivoient en queue ; & ils se faisoient eux-mêmes plus de maux , qu'ils n'en recevoient de leurs ennemis ; car s'il y en avoit quelqu'un qui trouvant un moment favorable , tirât l'épée , ou

baissât la pique , il ne pouvoit plus ni la retirer , ni la relever ; mais l'une & l'autre alloient nécessairement donner dans le corps des premiers qui se rencontroient , de sorte qu'ils périssent misérablement les uns par les mains des autres.

Pyrrhus voyant cette tempête & cette tourmente de ses gens poussés & repoussés comme par des flots , ôta l'éclatante aigrette qui distinguoit son casque , & qui le faisoit reconnoître , la donna à un de ses amis ; & se confiant en la bonté de son cheval , il se jeta au milieu des ennemis qui le poursuivoient. Comme il combattoit en désespéré , un des ennemis l'approcha , & lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuirasse ; la blessure ne fut ni grande , ni dangereuse. Pyrrhus tourné aussitôt contre celui qui l'avoit frappé , & qui n'étoit qu'un simple soldat , fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mere regardoit le combat de dessus le toit d'une maison , comme toutes les autres femmes. Voyant donc son fils s'attacher à Pyrrhus , hors d'elle-même & saisie de frayeur pour le grand péril auquel il s'exposoit , elle prit à deux mains une grosse tuile , & la jeta contre Pyrrhus. Cette tuile lui tomba justement sur la tête , qui n'avoit que le simple armet tout dégarni , & coulant sur le chignon du cou , elle lui rompit les vertebres. Sur le moment d'épaisses ténèbres lui couvrent les yeux , ses mains lâchent les rênes , & il tombe de son cheval

près du tombeau de Lycimnius fans être reconnu de personne.

Par hazard un certain Zopyre, qui servoit dans les troupes d'Antigonus, & deux ou trois autres soldats étant accourus en cet endroit, le reconnurent; & l'ayant traîné sous une porte, comme il commençoit à revenir de sa défaillance, Zopyre tira son cimeterre d'Illyrie, & alloit lui couper la tête. Dans ce moment il ouvrit les yeux, & le regarda d'un air si menaçant & si terrible, que Zopyre effrayé, les mains tremblantes, & voulant pourtant exécuter son dessein, ne put bien assener son coup, tant il étoit éperdu de trouble & d'effroi, mais le frappa au-dessous de la bouche, lui fendit le menton; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il lui sépara enfin la tête du corps.

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigonus, vint aussi-tôt demander la tête pour la reconnoître; & l'ayant prise, il poussa à toute bride vers son pere, qu'il trouva assis avec quelques-uns de ses amis, & la jetta à ses pieds. Antigonus l'ayant regardée & reconnue, chassa son fils à grands coups de bâton, l'appellant impie & barbare; & mettant son manteau devant ses yeux, il se mit à pleurer, en se souvenant de la mort de son ayeul (a) Antigonus & de celle de son pere (b) Démé-

(a) De son ayeul Antigonus premier, qui fut tué à la bataille d'Ipsus.

(b) De son pere Démétrius

premier, qui fut retenu prisonnier par son gendre Seleucus, & mourut en prison.

trius , deux exemples qu'il avoit dans sa maison des changemens de la fortune. Et après avoir magnifiquement orné le corps & la tête de Pyrrhus , il les mit sur le bûcher , & les fit brûler honorablement. Bientôt après Alcyonée ayant rencontré Hélénus , fils de Pyrrhus , en pauvre état , & couvert d'un méchant manteau , il le traita très-humainement , & le mena à son pere. Antigonus , ravi , lui dit : *Mon fils , cette dernière action vaut mieux que la première ; mais elle n'est pas encore telle qu'elle devoit être , car tu ne lui as pas ôté ces méchans habits , qui sont plus de honte aux vainqueurs , qu'au vaincu.* Ayant ainsi parlé , il embrassa Hélénus , lui fit toutes sortes d'honneurs , le remit en équipage , & le renvoya en Epire. Et après s'être rendu maître du camp & de toute l'armée de Pyrrhus , il traita ses amis & ses serviteurs avec beaucoup d'humanité , de générosité & de courtoisie.

Fin de la vie de Pyrrhus.





CAIUS MARIUS.

Nous ne saurions dire quel étoit le troisième nom de Caius Marius, non plus que celui de Quintus Sertorius, qui tint long-tems l'Espagne, ni celui de Lucius Mummius, qui détruisit Corinthe. Car le nom d'*Achaicus*, d'Achéen, qu'on donna à ce dernier, fut un surnom tiré de sa victoire, comme celui d'*Africain*, qui fut donné à Scipion, & celui de *Macédonien*, qui fut donné à Métellus. Posidonius a voulu se servir sur-tout de cet argument pour réfuter ceux qui ont cru que le troisième nom des Romains étoit leur nom propre, comme *Camillus*, *Marcellus*, *Caton*; car si cela étoit, dit-il, il s'ensuivroit delà que ceux qui n'avoient que deux noms, n'en auroient point eu de propre. (a) Mais Posidonius ne prend

♦ a) Mais Posidonius ne prend pas garde que par ce raisonnement.) Posidonius avoit condamné ceux qui croyoient que le troisième nom des Romains étoit le nom propre. Et il les avoit condamnés sur cette unique raison, qu'il s'ensuivroit de-là que ceux qui n'avoient que deux noms n'en avoient point de propre, puisqu'ils n'avoient pas ce

troisième, qui étoit seul le nom propre selon leur sentiment. Et Plutarque condamne à son tour Posidonius sur ce que si le premier nom étoit le nom propre, comme il le soutenoit, les femmes étoient donc sans nom propre, puisque jamais on n'a donné aux femmes le premier des trois noms qu'on a donnés aux hommes. Mais je ne fais si

pas garde que par ce raisonnement il fait d'un autre côté que les femmes sont sans nom propre ; car il n'y a jamais eu de femme à qui on ait donné le premier des trois noms qu'on donne aux hommes , & que Posidonius prétend être leur véritable nom , & que des deux autres le premier est le nom commun , le nom de famille , comme les *Pompeïens* , les *Manliens* , les *Cornéliens* ; car c'est comme on dit les *Héraclides* , les *Pélopides* , & que le dernier est un nom de distinction , un surnom qui sert comme d'épithète , & qui est tiré du naturel , des actions , des passions , des aventures , ou de la figure du corps de ceux auxquels on l'a donné , comme *Macrinus* , *Torquatus* , *Sylla* ; car ces surnoms sont comme ceux de *Mnémon* , d'*Aigle* , de *Callinicus*. (a) Mais sur cela la

cela est absolument vrai ; il me semble avoir vu dans l'antiquité des femmes appelées *Caïa* , *Lucia* , *Publia* , & Valere Maxime dit expressément , *antiquarum mulierum frequenti in usu prænomena fuerunt* , *Rutilia* , *Cesellia* , *Rodocilla* , *Mutrulla* , *Burra* , à colore dicta. *Ista prænomena à viris tracta sunt* , *Caïa* , *Lucia* , *Publia* , *Mærea*.

(a) Mais sur cela la diversité de l'usage fourniroit de grands sujets de dissertation.) Cela est certain ; car , comme Ruauld le remarque , autre a été l'usage des premiers tems de la république , & autre celui des derniers sous les em-

pereurs. Posidonius avoit raison par rapport à son tems ; car alors , dit-il , c'étoit le premier des trois noms qui étoit le nom propre. Et Plutarque a aussi raison par rapport au sien , car alors on faisoit le nom propre du troisième. Cette matiere des noms & surnoms des Romains , a été traitée par de très-savans hommes. Ceux qui voudront s'enfoncer dans cette discussion très-ennuyeuse & très-peu utile , n'ont qu'à lire Sigonius , Robortellus , Brodæus , Politien & autres. Pour moi j'ai toujours cru que des trois noms , *Marcus Furius Camillus* , le second étoit le nom

diversité de l'usage fourniroit de grands sujets de dissertation.

Pour ce qui est de l'air & de la figure de Marius, nous avons vu de lui à Ravenne dans les Gaules, une statue de marbre, qui représente parfaitement tout ce que l'on rapporte de la sévérité & de la rudesse de ses mœurs. Car étant né robuste, courageux, & uniquement propre aux armes, & ayant eu une éducation plus guerrière que civile, il apporta dans le commerce des hommes un naturel sauvage & rebours, & quand il fut en autorité, il se montra toujours intraitable & féroce; on dit même qu'il ne voulut jamais ni apprendre les lettres Grecques, ni se servir de cette langue dans aucune affaire sérieuse & importante, trouvant qu'il étoit ridicule d'apprendre & d'employer la langue d'un peuple assujetti.

Après son second triomphe, donnant au peuple des jeux à la manière des Grecs, pour la dédicace d'un temple, il entra dans le théâtre, mais il ne fit que s'asseoir, & sortit un moment après. On rapporte que Platon disoit souvent au philosophe Xénocrate, dont les mœurs lui paroissoient trop farouches & trop sauvages : *Mon ami, sacrifie aux Graces*. Si quelqu'un avoit pu persuader de même à Marius de sacrifier aux Muses & aux Gra-

général de la famille, la famille des Furiens; le premier, le nom propre qui distinguoit les branches, & ceux qui les composoient; & le

troisième étoit un surnom & comme un nom de guerre, qui enfin devenoit le nom propre, comme nous le voyons encore parmi nous.

ces Grecques , jamais il n'auroit ajouté à tant de commandemens d'armée si glorieux , à tant de charges si honorables une fin si honteuse & si malheureuse , s'étant abandonné à une colere implacable , à une ambition importune & déplacée , & à une avarice insatiable , qui , comme des vents impétueux , le jetterent dans une vieillesse pleine d'injustices & de cruautés horribles , où il périt misérablement , comme on va le voir dans le détail de sa vie.

Il étoit né de parens entièrement inconnus , pauvres , & qui étoient obligés de travailler de leurs mains pour gagner leur vie. Son pere avoit nom *Marius* , comme lui , & sa mere s'appelloit *Fulcinie*. Il ne vint que tard à la ville , & par conséquent il ne commença que tard à connoître les mœurs & les manieres de Rome , & à avoir commerce avec les gens polis. Jusques-là il avoit toujours vécu (a) dans un bourg appelé *Cirrhajaton* , dans le pays des *Arpinates* , où il mena une vie très-grossiere , si on la compare à la vie douce & polie des villes , mais tempérante , sage

(a) Dans un bourg appelé *Cirrhajaton*.) Il y a de l'apparence que ce nom est corrompu , & qu'il faut lire *Cernetum* , comme *Xylander* l'a corrigé sur ce passage de *Pline* , liv. III, chap. 5 , ou en décrivant la première région de l'Italie , il parle de *Cernetum* , & ajoute *Cernetani* , qui *Mariani cognominantur*. « Les habitans de *Cernetum* à qui on » donnoit le surnom de *Mariani* ». Il y a de l'apparence qu'on les nommoit ainsi , pour faire entendre qu'ils étoient compatriotes de *Marius*. C'est une chose assez étonnante , qu'on ne sache pas plus certainement dans quel lieu précisément étoit né un homme comme *Marius* , qui a tant fait parler de lui dans le plus grand théâtre du monde.

& très-semblable à celle des anciens Romains.

Sa première campagne fut contre les Celtibériens (a), lorsque Scipion l'Africain assiégeoit Numance. Son capitaine ne fut pas long-tems sans s'appercevoir qu'en force, en courage, & autres qualités pour la guerre, il étoit fort au-dessus de tous ceux de son âge; & que la nouvelle discipline que Scipion avoit introduite dans les armées, en substituant une vie dure & frugale à la vie molle & somptueuse qui les corrompoit, il l'avoit embrassée sans peine, comme y étant déjà formé & habitué.

On dit qu'un jour il combattit un des ennemis à la vue de son général, & le tua. C'est pourquoi Scipion tâchoit de se l'attacher en lui faisant toutes sortes d'honneurs, & en l'appellant souvent à sa table; & l'on raconte qu'un soir, que Marius avoit l'honneur de souper avec lui, la conversation étant tombée par hazard sur les capitaines qui vivoient alors, quelqu'un de la compagnie demanda à Scipion, soit qu'il doutât véritablement, ou qu'il voulût lui faire sa cour, *quel capitaine le peuple Romain auroit après lui qui pût le remplacer.* Scipion frappant doucement de la main sur l'épaule de Marius, qui étoit assis au-dessous de lui : *Ce sera à l'aventure celui-ci,* répondit-il; tant ces deux hommes étoient heureusement nés, l'un pour marquer dès sa jeunesse combien il seroit grand

(a) La troisième année de l'olympiade CLXI, 133 ans avant l'ère chrétienne.

un jour, & l'autre, pour bien connoître & conjecturer les grandes & glorieuses suites qu'auroit un tel commencement. Il est certain que ce mot de Scipion fut pour Marius comme une voix divine qui l'éleva à de hautes espérances. Ce fut ce mot, qui, plus que toute autre chose, le porta à se jeter dans le gouvernement de la république. Il fut d'abord tribun du peuple (a) par la faveur & par la protection de Cécilius Métellus, à la maison duquel il étoit attaché de pere en fils.

Dans son tribunat il voulut faire passer une loi sur la maniere de donner les voix & les suffrages. Comme cette loi paroïsoit diminuer l'autorité des nobles dans les jugemens, le consul Cotta s'y opposa, & persuada au sénat de la rejeter, & de citer Marius devant lui pour venir rendre raison de la proposition qu'il en avoit faite. Le décret étant donné, Marius entra dans le sénat, non avec l'embarras & l'étonnement d'un jeune homme, qui avant que d'avoir fait aucune action d'éclat, s'ingéroit de réformer la république, mais avec l'assurance & la confiance que lui donnoient par avance les grandes actions qu'il devoit faire un jour. D'abord il menaça Cotta de le traîner en prison, si tout-à-l'heure il ne révoquoit son décret. Cotta s'étant tourné vers Métellus, lui demanda son avis. Métellus se levant appuya l'avis du consul. En

(a) La seconde année de l'olympiade CLXV, 117 ans avant Pere chrétienne.

même tems Marius fit appeller un liéteur qui étoit à la porte , & lui commanda de mener en prison Métellus. Celui-ci en appella aux autres tribuns ; mais aucun d'eux ne vint à son secours , de sorte que le sénat abandonna & annulla son décret. Marius sortit du sénat tout glorieux , & alla à la place , à l'assemblée du peuple , & fit passer & autoriser sa loi.

Ce commencement le fit passer d'abord pour un homme roide , qui seroit inaccessible à la crainte , qui ne démordroit jamais de rien par honte ni par respect , & qui seroit toujours prêt à s'opposer & à résister au sénat pour soutenir les intérêts du peuple. Mais par une action toute contraire il effaça bientôt cette opinion , que l'on avoit conçue de lui. Quelqu'un ayant proposé une loi , qui portoit que l'on distribueroit gratuitement du bled aux citoyens , Marius s'y opposa de toutes ses forces ; & l'ayant emporté , il se fit honorer & respecter également des uns & des autres , comme un homme incapable de favoriser l'un des deux partis contre l'utilité publique.

Après le tribunat il demanda la grande éditilité. Car il y a deux rangs d'édiles ; le premier est celui des édiles curules , ainsi appelés de certains sièges à bâtons courbés sur lesquels ils sont assis quand ils rendent la justice ; & l'autre , qui est beaucoup moindre , c'est celui des édiles , qu'on appelle du peuple. On élit les édiles curules les premiers , &

ensuite dans le même jour on procède à l'élection des autres.

Marius voyant donc clairement qu'il alloit être refusé pour la première édilité, se borna d'abord à demander la seconde; mais comme cette poursuite parut trop insolente & trop opiniâtre, il ne réussit pas mieux à celle-ci. Et bien qu'il eût essuyé ainsi deux refus dans le même jour, ce qui n'étoit jamais arrivé qu'à lui, il ne rabattit pourtant rien de sa fierté & de son audace.

Peu de tems après il poursuivit la préture, & pensa encore être refusé. Enfin il fut élu le dernier, mais on l'accusa d'avoir brigué contre les loix, & d'avoir corrompu ses juges. Et ce qui le rendit le plus suspect, (a) ce fut un domestique de Cassius Sabacon, que l'on vit dans l'enclos où l'on fait les élections, parmi ceux qui donnoient leurs suffrages. Or ce Sabacon étoit un des plus intimes amis de Marius. Il fut donc appelé devant les juges & interrogé; il répondit, que brûlant de soif à cause de l'excessive chaleur, il avoit demandé de l'eau fraîche; que son valet lui en avoit apporté dans une tasse, & s'étoit retiré après qu'il eut bu. Ce Sabacon bientôt après, fut chassé du sénat par les censeurs de la nomination suivante, (b) & il parut mériter cette note d'infamie, ou

(a) Ce fut un domestique de Cassius Sabacon. Ce Sabacon avoit fait aller son valet pour donner sa voix parmi les autres; ce qui étoit

défendu, car les esclaves n'avoient point de suffrage.

(b) Et il parut mériter cette note d'infamie, ou à cause de cette fausse déposition, ou à

à cause de cette fausse déposition , ou à cause de son intempérance.

Caius Hérennius fut encore appelé en témoignage contre Marius ; mais il répondit , que ce n'étoit pas la coutume à Rome que l'on témoignât contre ses cliens , & que les loix déchargeoient de cette nécessité les patrons ; c'est ainsi que les Romains appellent les protecteurs ; & la famille de Marius , & Marius lui-même avoient toujours été sous la clientèle de la maison des Hérenniens. Les juges ayant reçu cette excuse d'Hérennius , (a) Marius lui-même s'y opposa , disant que la première charge publique , à laquelle il avoit eu l'honneur d'être nommé , l'avoit délivré & dégagé de cette condition de client , ce qui n'étoit pas absolument vrai ; car toute charge de magistrature ne délie pas les cliens qui en sont revêtus , des devoirs envers leurs patrons , & ne les dispense ni eux ni leur race du respect & de la soumission qu'ils leur doivent , mais seulement celle à laquelle la loi attache le droit du siège curule. Cependant , malgré toutes ces raisons , l'affaire de Marius alloit fort mal les premiers jours ; & il étoit en grand danger

cause de son intempérance.) Car si ce qu'il disoit de son valet , & qu'il étoit allé lui chercher un verre d'eau , & s'étoit retiré ensuite , étoit faux , il méritoit d'être chassé du sénat à cause de cette fausse déposition ; & s'il étoit vrai , il le méritoit de même à cause de

son intempérance de n'avoir pu résister à la soif pendant l'élection.

(a) *Marius lui-même s'y opposa.*) Il aimoit mieux essuyer le danger de cette accusation de brigue , & se tirer de la condition de client qui lui paroissoit honteuse.

d'être condamné , tant les juges lui étoient contraires ; mais le dernier jour il fut absous contre l'attente de tout le monde , les juges s'étant trouvés partagés & les suffrages égaux. Il se gouverna passablement dans sa préture.

L'année suivante on tira au sort les provinces , & l'Espagne ultérieure lui échut. On dit qu'il la purgea de ses voleries & de ses pirateries ; car cette province étoit encore alors barbare & sauvage , & les Espagnols ne trouvoient presque rien de plus beau , que de vivre de brigandages & de vols.

Quand il fut de retour à Rome , & qu'il voulut se mêler des affaires publiques , il se trouva qu'il n'avoit ni les richesses ni l'éloquence ; les deux moyens , dont ceux qui étoient alors les plus avancés & les plus considérés se servoient pour mener le peuple. Mais ses citoyens mettant en ligne de compte la grandeur de son courage , sa patience & sa persévérance dans les travaux , & sa manière de vivre simple & populaire , il fut bientôt élevé aux honneurs , & par ces honneurs il parvint à de grandes richesses & à une grande puissance , jusques-là qu'il fit un très-grand mariage , car il épousa Julie , qui étoit de la maison des Césars , & qui fut tante de Jule-César , qui devint le plus grand des Romains. (a) Cette parenté fit que César se porta avec

(a) Cette parenté fit que César se porta avec ardeur à ressusciter les honneurs de Marius.) Ce passage doit être expliqué par ce que Plutarque dit dans la vie de César , qu'à son convoi ce prince eut l'audace de produire les images de Marius , qu'on voyoit alors pour la première fois depuis

ardeur à ressusciter les honneurs de Marius , qui étoit son oncle , comme nous l'avons écrit dans sa vie.

La tempérance de Marius étoit accompagnée d'une fermeté & d'une constance admirables dans les plus grandes douleurs. En voici une belle preuve. Il avoit ses deux jambes pleines de varices, & ne pouvant supporter la difformité qu'elles caufoient , il résolut de se mettre entre les mains des chirurgiens. Il donna une de ses jambes sans vouloir être lié, & souffrit les incisions les plus douloureuses sans faire le moindre mouvement , sans jeter le moindre soupir , avec un visage égal & assuré, & dans un profond silence. Mais quand le chirurgien eut travaillé sur la première jambe , & qu'il demanda l'autre , Marius refusa de la donner, disant, que *l'amendement qu'il lui promettoit , ne valoit pas la douleur qu'il venoit de lui faire.*

(a) Environ ce tems-là le consul Quintus Cécilius Métellus , nommé général pour aller faire la guerre contre Jugurtha , prit Marius pour un de ses lieutenans , & le mena en Afrique. Marius , qui vit que c'étoit-là

la victoire de Sylla , & que le peuple témoigna l'admiration qu'il avoit pour son courage d'avoir , après un si long-tems , revêtu dans la ville les honneurs de Marius , en les arrachant comme des enfers où ils étoient ensevelis. Voyez la vie de César.

(a) Environ ce tems-là

le consul Quintus Cécilius Métellus.) C'est Quintus Cécilius Métellus qui fut consul avec M. Junius Silanus , la quatrième année de l'olympiade CLXVII , 107 ans avant l'ère chrétienne , & qui de cette expédition , remporta le surnom de Numidicus.

une occasion à fouhait pour livrer de beaux combats, & pour faire de grandes actions, dédaigna de fuivre l'exemple de ses collègues, de servir à l'élévation de Métellus, & de rapporter toutes ses actions à augmenter sa réputation & sa gloire. Il crut qu'il ne devoit travailler qu'à sa propre grandeur, & se flattant que ce n'étoit pas Métellus qui l'avoit pris pour son lieutenant, mais que c'étoit la fortune qui l'avoit conduit à ce tems favorable, & qui l'avoit amené en Afrique, comme dans un grand & magnifique théâtre où il pourroit faire voir ce qu'il étoit; il donna des preuves signalées de son courage, de sa valeur & de toutes ses autres qualités guerrières. Car la guerre étant toujours accompagnée de dangers infinis & d'extrêmes difficultés, jamais, ni par crainte, il ne refusa aucune grande fonction, quelque péril qui l'accompagnât; ni par hauteur, il n'en dédaigna aucune, quelque petite & basse qu'elle pût être; mais surpassant toujours ses égaux en bon sens & en prévoyance, & disputant toujours de frugalité, de tempérance & de patience avec ses inférieurs, il acquit les bonnes grâces des uns & des autres; car chacun trouve un grand soulagement & une grande consolation dans ses travaux & dans ses peines, à voir ses compagnons les partager volontairement avec lui. Il semble que cela ôte du service la nécessité & la contrainte, & lui donne un air de liberté. Et le plus agréable spectacle pour le soldat Romain,

(a) c'est de voir son capitaine manger le même pain que lui à la vue de tout le monde, couché comme lui sur une simple paille, & mettre comme lui la main à l'œuvre, lorsqu'il faut tirer une tranchée & fortifier un camp. Car il n'estime & n'admire point tant les capitaines, qui lui distribuent de l'argent ou des charges, que ceux qui partagent ses périls & ses travaux, & il aime beaucoup mieux ceux qui travaillent avec lui, que ceux qui le laissent vivre dans le relâchement & dans la paresse.

C'est ce que faisoit Marius; par-là il gagna tous les soldats, & remplit toute l'Afrique & Rome même du bruit de son nom & de sa

(a) *C'est de voir son capitaine manger le même pain que lui à la vue de tout le monde.* Je ne fais si j'oserais dire ici ma pensée; je vais la hasarder. Ces derniers mots, *à la vue de tout le monde*, me sont suspects; de voir son capitaine dit tout, & il ne me paroît pas nécessaire d'ajouter, *à la vue de tout le monde*. Au lieu de ces mots, ἐσθίων ἐν ὄψει κοινὸν ἄρτον, je crois que Plutarque avoit écrit, ἐσθίων ἐν ὄψει κοινὸν ἄρτον, mangeant le même pain que lui, le pain le plus commun, trempé dans du

vinaigre. Car c'étoit-là une grande marque de la tempérance & de la frugalité de Marius, de manger du pain commun, & au lieu de viande & d'autres mets, de ne prendre que du vinaigre pour le tremper. Il paroît par quelques passages de l'antiquité, que les soldats, les esclaves & ceux qui travailloient aux champs, n'avoient ordinairement pour leur nourriture que du pain, du sel & du vinaigre, où ils trempoient leur pain. En voici un de Plaute, dans le Rudens, acte IV, scèn. 2.

Sed hic rex cum aceto pransurus est, & sale sine bono pulmento.

« Mais ce beau roi, qui
» vient de faire de si grands
» projets, n'aura pour toute
» sauce ce soir à son sou-

» per qu'une petite pincée
» de sel & un peu de vinaigre, où il trempera son
» pain ».

grande réputation, ceux qui étoient à l'armée écrivant à Rome à leurs parens & à leurs amis, *qu'on ne verroit jamais la fin de cette guerre contre les Barbares, & qu'on n'en seroit jamais délivré que quand on auroit élu Marius consul, & qu'on lui en auroit donné la conduite*, ce qui fâchoit & affligoit beaucoup Métellus; mais ce qui l'affligea encore davantage, ce fut ce qui arriva à Turpilius. Cet homme étoit ami de Métellus, & lié avec lui de pere en fils par les liens de l'hospitalité, il l'avoit suivi à cette guerre & avoit dans son armée (a) l'emploi de capitaine des ouvriers. Métellus lui confia la garde de Vacca, grande & grosse ville. Turpilius crut s'assurer de ses habitans en ne leur faisant aucune injustice, & en les traitant avec beaucoup de douceur & d'humanité; mais il se trompa, & il ne se donna pas de garde qu'il se trouva entre les mains des ennemis, (b) car les habitans reçurent Jugurtha dans leur ville. Il est vrai qu'ils ne firent aucun mal à Turpilius, & qu'ils obtinrent la permission de le renvoyer sain & sauf à son armée. D'abord il fut accusé de trahison & mis au conseil. Marius fut un

(a) *L'emploi de capitaine des ouvriers.* Il y a dans le texte, Τετρίων ἀρχὴν: mais les interpretes ont bien vu que les Teutons ne peuvent avoir place ici, & qu'au lieu de Τετρίων il falloit lire Τετρίων. Or cet emploi de capitaine des ouvriers étoit un emploi considérable; & on le voit bien, puis-

que Métellus confia à ce Turpilius la garde d'une place aussi importante que Vacca.

(b) *Car les habitans reçurent Jugurtha dans leur ville.* Ils tuèrent la garnison Romaine; il n'y eut que ce Turpilius qui commandoit la garnison, qui échappa; & ce fut ce qui le rendit suspect.

de ses juges ; il ne se contenta pas de lui être très-contraire , il aigrit encore la plupart des autres contre lui , de sorte que Métellus fut forcé malgré qu'il en eût à la pluralité des voix de le condamner à la mort.

(a) Peu de tems après son innocence fut reconnue , & on avéra la fausseté de l'accusation ; tous les autres juges partageoient la douleur de Métellus , qui étoit très-affligé d'avoir fait mourir un innocent. Marius seul en tiroit un sujet de triomphe ; il s'en vantoit comme d'une belle action , & il n'avoit pas de honte d'aller disant par-tout , que *c'étoit lui qui avoit attaché à la conscience de Métellus* (b) *une furie vengeresse , qui le punissoit à tous momens d'avoir fait mourir son hôte.*

Depuis ce moment ils furent ennemis déclarés ; & l'on rapporte qu'un jour Métellus lui dit à lui-même en se moquant & en le raillant , *Eh bien , mon brave , tu penses donc à nous quitter & à t'embarquer pour aller briguer à Rome le consulat ? car tu ne serois pas content d'attendre que tu fusses consul avec mon fils.* Or ce fils de Métellus étoit encore alors très-jeune.

Cependant Marius ne laissoit pas de poursuivre son congé avec beaucoup d'instance ;

(a) *Peu de tems après son innocence fut reconnue.*) Cette innocence n'étoit pas encore reconnue quand Salluste écrivoit.

(b) *Une furie vengeresse*

qui le punissoit à tous momens d'avoir fait mourir son hôte.) L'expression Grecque est remarquable , προσετρίμμενος ἀλάστορα τῷ Μετέλλῳ ξενικόνον.

Métellus

Métellus y apportoit toujours de nouveaux délais. (a) Enfin comme il n'y avoit plus que douze jours jusqu'à l'élection des consuls, il le laissa partir. Marius fit une diligence inouïe ; car en deux jours & une nuit il arriva du camp à Utique qui est sur la mer. Là il fit un sacrifice avant que de s'embarquer ; & l'on dit que le devin l'assura *que le Dieu lui promettoit non-seulement de très-grandes prospérités , mais des prospérités au-dessus de toutes ses espérances.* Fier de cette magnifique promesse il s'embarqua , & eut le vent si favorable , qu'en quatre jours il traversa la mer & arriva à Rome.

Le peuple le reçut avec beaucoup de marques de joie ; & un des tribuns l'ayant mené à la place où se tenoit l'assemblée , après avoir proposé plusieurs chefs d'accusation contre Métellus , il demanda le consulat , se faisant fort que bientôt il tueroit Jugurtha , ou qu'il l'ameneroit à Rome pieds & poings liés ; il fut élu consul (b) tout d'une voix. Il se mit d'abord à lever des troupes , & contre les loix & les coutumes Romaines , (c) il enrôla les esclaves & les pauvres qui n'avoient ni feu ,

(a) *Enfin comme il n'y avoit plus que douze jours.*) Car il crut qu'il n'arriveroit pas à temps pour se trouver à Rome à l'élection des consuls , mais il se trompa.

(b) La seconde année de l'Olympiade CLXVIII, 105 ans avant l'ère chrétienne.

(c) *Il enrôla les esclaves*

& les pauvres qui n'avoient ni feu ni lieu.) Florus se contente de dire , *quum pro obscuritate generis sui capite censos sacramento adegisset ,* les Romains appelloient *capite censos* ceux qui n'ayant aucun bien étoient compris dans le cens par leur seul nom.

ni lieu. Les généraux qui avoient été avant lui, n'avoient jamais reçu ces sortes de gens dans leurs troupes ; mais ils avoient toujours confié les armes , comme tous les autres honneurs , à ceux qui en étoient dignes , & dont le bien étoit connu. Car par ce moyen chacun laissoit à la république son bien comme un gage de sa fidélité , & de l'application qu'il auroit à bien faire. Mais ce ne fut pas là ce qui décria le plus Marius , & qui le fit le plus haïr ; ses discours hautains & pleins de mépris & d'insolence offenserent les premiers de Rome ; car il eut la folie de dire publiquement *que son consulat étoit une dépouille qu'il remportoit sur la mollesse & sur la lâcheté des riches & des patriciens. Et que pour lui il s'enorgueillissoit & faisoit parade devant le peuple de ses propres blessures , & non pas de vains tombeaux & d'images étrangères.* Souvent même en parlant des autres généraux , qui avoient été battus en Afrique , comme un Bestia , un Albinus , il lui échappoit de dire , *qu'ils descendoient véritablement de maisons illustres , mais que c'étoient des lâches & des ignorans , qui s'étoient attiré leurs malheurs par leur incapacité & par leur peu de courage.* Après quoi , poussant l'orgueil jusqu'à l'excès de la démence , il demandoit à ceux qui l'écoutoient , *s'ils ne pensoient pas que les ancêtres de ces deux hommes auroient bien mieux aimé laisser des descendans qui lui ressemblassent , que de laisser ces malheureux , vu même que ce n'étoit pas par leur noblesse*

que ces grands hommes s'étoient illustrés , mais par leur vertu , & par leurs grands exploits , aussi glorieux pour eux , qu'utiles à la république. Et tous ces discours il ne les tenoit pas en vain par présomption seulement & par sotte gloire , ni dans la vue de s'attirer pour néant la haine des nobles ; mais il étoit incité & aiguillonné par le peuple , qui charmé de voir le sénat méprisé & bafsoié , & prenant un singulier plaisir à entendre ces paroles hautaines , car il ne mesure le courage qu'à la vanité , le pouffoit à n'épargner pas les plus nobles & les plus puissans pour plaire à la multitude.

Quand il fut arrivé en Afrique , Métellus vaincu par l'envie , & très-affligé de ce que la guerre étant presque terminée , & ne lui restant plus que Jugurtha seul à prendre , Marius venoit lui ravir la couronne qui lui étoit due , & lui enlever le triomphe qu'il avoit mérité , sans s'être jamais signalé que par son ingratitude , n'eut pas la force de l'attendre , ni de le voir , & lui céda la place. Ce fut Rutilius , un de ses lieutenans , qui remit l'armée entre les mains de Marius. Mais avant la fin de cette même guerre , la déesse de la Vengeance eut soin de punir cet acte perfide ; car Sylla vint enlever à Marius la gloire d'avoir fini cette guerre , comme Marius l'avoit enlevée à Métellus. Je raconterai ici en peu de mots comment cela arriva ; car dans la vie de Sylla j'ai fait au long le détail de cette aventure.

Bocchus , roi de la Numidie supérieure , étoit beau-pere de Jugurtha ; & s'il ne lui donna pas de grands secours dans cette guerre , c'est parce que d'un côté il détestoit son infidélité , & que de l'autre , il redoutoit l'agrandissement de sa puissance. Mais après que Jugurtha , fugitif , vagabond , & réduit par la nécessité à n'avoir que lui pour dernière ressource , se fut réfugié dans son palais , il le reçut plus par honte comme son suppliant , que par affection comme son gendre ; & le tenant entre ses mains , il faisoit semblant en public d'intercéder pour lui auprès de Marius , & de lui écrire ouvertement & franchement qu'il ne le livreroit jamais ; & en secret il prenoit des mesures pour exécuter la trahison qu'il avoit méditée. Il manda à Sylla , qui étoit questeur de l'armée de Marius , & de qui il avoit reçu de grands services dans cette guerre , de le venir trouver. Sylla ne craignit point de se mettre à la discrétion du Barbare , & y alla.

Dès qu'il fut arrivé , Bocchus changea de sentiment , & fut frappé de quelque repentir ; mais bientôt il reprenoit son premier dessein. Il fut plusieurs jours dans cette incertitude , tantôt résolu de livrer Jugurtha , & tantôt de retenir Sylla. Enfin sa première résolution fut la plus forte , il remit Jugurtha tout en vie entre les mains de Sylla. Et ce fut là l'origine & la semence de cette haine implacable & cruelle qui éclata entre Sylla & Marius , & qui pensa ruiner de fond en comble

la ville de Rome ; car la plupart , par envie contre Marius , disoient que la prise de Jugurtha étoit l'ouvrage de Sylla seul , & Sylla lui-même , pour appuyer ce bruit , avoit fait faire un anneau qu'il portoit toujours , où il étoit représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus ; & il s'en servit toujours pour son cachet , irritant & désespérant par-là Marius , qui étoit homme ambitieux & jaloux , & qui ne pouvoit souffrir que personne voulût entrer en partage de sa gloire & de ses hauts faits. Sylla étoit encore poussé & excité à cela par les ennemis de Marius , qui attribuoient les premiers & les plus grands succès de cette guerre à Métellus , & les derniers avec l'honneur de l'avoir terminée , à Sylla , afin que le peuple cessât d'admirer Marius , & de l'élever au-dessus de tous les autres capitaines.

Mais cette envie & cette haine , dont on étoit animé contre Marius , ces plaintes & ces calomnies que l'on feroit contre lui , tout cela fut bientôt calmé & dissipé par le grand danger qui vint tout-à-coup du côté du couchant menacer l'Italie. Car la ville n'eut pas plutôt vu qu'elle avoit besoin d'un grand capitaine , & commencé à chercher quel seroit le pilote qui pourroit la défendre contre cette affreuse tempête de guerre qui la venoit assaillir , qu'aucun de toutes les maisons les plus nobles & les plus puissantes n'osa se présenter pour briguer le consulat , & que tous d'une commune voix le défére-

rent à Marius (a), quoiqu'il fût absent.

On avoit à peine reçu à Rome la nouvelle de la prise de Jugurtha, qu'on y apprit la descente des Cimbres & des Teutons. D'abord on eut de la peine à croire ce qu'on disoit du nombre & de la force de ces armées, mais bientôt après on connut que tout ce qu'on en rapportoit, étoit encore au-dessous de la vérité; car il y avoit trois cens mille hommes portant les armes, & ils étoient suivis d'un plus grand nombre de femmes & d'enfans, tous demandant des terres capables de nourrir cette multitude innombrable, & des villes pour s'y établir, comme ils avoient oui dire que les Celtes avoient fait avant eux, s'étant emparés de l'Italie la meilleure & la plus fertile qu'ils ôterent aux Toscans (b).

(c) Le peu de commerce que ces peuples avoient avec leurs voisins, & le grand éloignement de pays qu'ils occupoient, font qu'on ne fait au vrai ni quelles nations c'étoient, ni d'où elles étoient parties pour venir se répandre comme un gros nuage sur la Gaule & sur l'Italie. On conjecturoit seu-

(a) La première année de l'olympiade CLXIX, 102 ans avant l'ère chrétienne.

(b) Sous le règne de Tarkinus Priscus.

(c) *Le peu de commerce que ces peuples avoient avec leurs voisins.* Ces peuples ont été si peu connus, qu'on a fait sur cela des fables infinies. On peut voir le septième livre de Strabon, qui ap-

prouve la conjecture de Pothonius, qui croit que les Cimbres étoient des peuples errans & des bandits qui ne faisoient que piller, & qui s'étendirent par les armes jusqu'aux Palus Méotides, & donnerent au bosphore le nom de *Cimmérien*, comme *Cimbrien*, les Grecs donnant le nom de Cimmériens aux Cimbres.

lement que c'étoient quelques nations de la Germanie , à cause de leur grande taille , & de leurs yeux pers , (a) & parce que les Germains appellent les voleurs & les bandits , *des Cimbres*.

D'autres disent que la Celtique , à cause de la profondeur & de la vaste étendue de son continent , qui s'étend depuis la mer Océane & les climats septentrionaux vers le levant jusqu'aux Palus Méotides , touche d'un côté à la Scythie Pontique , & qu'à cause du voisinage ces deux nations se mêlèrent ensemble , & sortirent de leur pays , non pas tout-à-la-fois ni tout de suite , mais chaque année vers le printems , & que gagnant ainsi peu à peu du terrain par les armes , enfin après plusieurs années elles eurent traversé ce grand continent de l'Europe , & arriverent en Italie. C'est pourquoi , bien qu'elles eussent plusieurs noms différens selon la diversité des peuples qui les composoient , toute leur armée fut pourtant comprise sous un nom général , & appelée les *Celto-Scythes*.

D'autres enfin prétendent que ces nations étoient une partie de ces Cimmériens , connus des anciens Grecs , & que cette petite partie ayant pris la fuite , ou ayant été chas-

(a) *Et parce que les Germains appellent les voleurs & les bandits , des Cimbres.*) Festus dit que ce sont les Gaulois qui leur donnent ce nom. *Cimbri lingua Gallica latrones dicuntur.* Mais l'ancienne langue Gauloise est

la même que la Germaine. Il y a de l'apparence que ce mot *Cimbre* n'est point Gaulois ; mais que les Gaulois l'ont emprunté de la nation même pour le donner aux voleurs & aux bandits. Voyez les Remarques sur Festus.

fée par les Scythes après quelque fédition , elle passa des Palus Méotides en Asie sous la conduite d'un chef appelé Lygdamis. Mais les autres , qui étoient le plus grand nombre , & ce qu'il y avoit de plus belliqueux , habitoient à l'extrémité de la terre près de l'Océan Septentrional , dans un pays toujours couvert d'épaisses ténèbres , & si rempli de bois , que le soleil ne le pénètre jamais de ses rayons à cause de la hauteur & de l'épaisseur de ces forêts , qui sont d'ailleurs si vastes & si profondes , qu'elles s'étendent jusqu'à la forêt Hercinienne. Ils étoient sous cette partie du ciel où l'élévation du pôle est si haute à cause de la déclinaison des cercles paralleles , qu'elle fait presque le point vertical de ces peuples , & que les nuits égales aux jours , partagent le tems en deux parties égales. (a) Et c'est ce qui a donné à Homere l'idée de la fable de ses enfers , qu'il place dans le pays des Cimmériens.

Voilà donc d'où partirent ces Barbares pour venir en Italie. D'abord ils furent appelés *Cimmériens* , & enfin *Cimbres* , sans que leurs mœurs eussent aucune part à cette appellation. Mais quant à ces choses , on les

(a) Et c'est ce qui a donné à Homere l'idée de la fable de ses enfers , qu'il place dans le pays des Cimmériens.) Il est vrai que les ténèbres du pays des Cimmériens ont donné à Homere l'idée de la fable de ses enfers , tels qu'il les représente dans l'onzième

livre de l'Odyssée. Mais il ne les place pas dans le pays des Cimmériens Scythiques , il les place dans la Campanie près du lac Averno , de Baïes & de Cumes. On peut voir Strabon , livre v , & les Remarques sur Festus , au mot *Cimmerii*.

devine plutôt par conjecture , qu'on ne les fait avec certitude par le témoignage de l'histoire. Il est toujours constant , & la plupart des historiens en conviennent , que leur nombre , bien loin d'être moindre , étoit encore plus grand que nous ne l'avons dit. Et pour le courage , l'audace , la vivacité & la force qu'ils témoignent dans les combats , on peut les comparer à l'impétuosité & à la violence de la foudre ; rien ne pouvoit tenir devant eux , ni résister à leurs efforts ; par-tout où ils passoient , les peuples étoient entraînés comme des troupeaux dont ils faisoient leur proie.

Plusieurs armées Romaines , & plusieurs capitaines (a) de réputation qu'on avoit envoyés pour défendre la Gaule de delà les monts , furent enlevés honteusement ; & ce fut même la mauvaise résistance qu'ils firent à ces premiers efforts , qui donna à ces Barbares l'assurance de dresser leur chemin vers Rome ; car ayant si facilement vaincu ceux qu'ils avoient rencontrés , & amassé de grandes richesses , ils résolurent de ne s'arrêter & de ne s'établir nulle part , qu'ils n'eussent ruiné Rome & saccagé toute l'Italie.

Les Romains , informés de tous côtés de cette résolution , appellerent Marius au commandement de l'armée ; & il fut élu consul pour la seconde fois , quoique la loi défendît de nommer un absent , & celui qui n'auroit

(a) Cassius Longinus , Aurélius , Scaurus , Cæpion & n. Mallius.

pas laissé le tems ordonné entre le premier & le second consulat , & qu'il y eût des gens qui s'opposoient à son élection en vertu de cette loi ; mais le peuple les renvoya bien loin , disant que ce n'étoit pas la première fois que la loi avoit cédé à l'utilité publique ; & que la nécessité où l'on se trouvoit alors , n'étoit ni moins forte , ni moins pressante que celle qui avoit autrefois obligé le peuple de nommer Scipion consul (a) contre les loix ; car les Romains le nommerent , non par la crainte de perdre leur ville , mais par l'envie d'aller détruire Carthage.

L'élection fut donc faite ; & Marius ayant ramené son armée d'Afrique , prit possession du consulat le premier de Janvier , dont les Romains font le commencement de leur année , & entra en triomphe dans Rome , faisant voir aux Romains un spectacle qu'ils avoient de la peine à croire , même en le voyant ; Jugurtha captif , pendant la vie duquel aucun Romain ne pouvoit espérer de voir la fin de cette guerre , & de venir à bout de ses ennemis , tant le caractère de cet homme étoit divers & propre à s'accommoder à tous les états de la fortune , & à se plier à tous les accidens , & tant son courage étoit mêlé de ruse & de finesse. On dit que dans la marche du triomphe il perdit le sens ; qu'après la cérémonie il fut mené en prison , & que les sergens se hâtant d'avoir sa dé-

(a) Il fut nommé consul avant l'âge de trente ans , & il en falloit quarante-deux.

pouille , lui déchirerent toute sa robe , & lui arracherent les deux bouts des oreilles pour avoir les bagues qu'il y portoit. En cet état il fut jetté tout nud & plein de trouble dans une fosse profonde ; & comme on l'y jettoit , il dit en fouriant : *Par Hercule , que vos études sont froides !* Après avoir été six jours entiers dans cette fosse à lutter contre la faim , & à se flatter toujours de l'espérance de la vie , qu'il desiroit ardemment , enfin il reçut le salaire que méritoient ses forfaits.

(a) On dit qu'il fut porté dans ce triomphe trois mille sept livres pesant d'or , cinq mille sept cent soixante-quinze d'argent , & dix-sept mille vingt-huit drachmes en espèces.

Après le triomphe , Marius rassembla le sénat dans le capitolé ; & soit par mégarde , ou par une ostentation incivile & grossière , (b) il y entra avec sa robe triomphale ; mais s'étant d'abord apperçu que le sénat en étoit

(a) On dit qu'il fut porté dans ce triomphe trois mille sept livres pesant d'or.) Selon le calcul qui a déjà été fait plusieurs fois , la livre d'or à cinq cens livres , & la livre d'argent à cinquante , ces trois mille sept livres pesant d'or , faisoient quinze cens trois mille cinq cens livres de notre monnoie , & les cinq mille sept cens soixante-quinze livres d'argent montoient à la somme de deux cens quatre-vingt-huit mille sept cens cinquante livres , & les dix-

sept mille vingt-huit drachmes faisoient huit mille cinq cens quatorze livres ; de sorte que tout l'or & l'argent de ce triomphe faisoit dix-huit cens mille sept cens soixante-quatre livres.

(b) Il y entra avec sa robe triomphale.) Ce que jamais triomphateur n'avoit fait avant lui. Ce fut la marque d'un orgueil insupportable , & comme d'un homme qui vouloit insulter en quelque façon le sénat.

scandalisé, il se leva, alla reprendre sa robe bordée de pourpre, & revint se mettre à sa place.

Etant parti avec l'armée, il exerçoit les troupes jusques dans leur marche même, accoutumant le soldat à faire toutes sortes de courses & de longues traites, à porter tout son bagage, & à préparer lui-même ce qu'il falloit pour sa nourriture; de sorte que long-tems encore après lui, tous ceux qui se portoitent volontiers au travail, & qui exécutoient doucement & sans mot dire, ce qui leur étoit ordonné, (a) on les appelloit *les mulets de Marius*. On donne aussi une autre raison de ce proverbe; on dit que Scipion assiégeant Numance, voulut visiter non-seulement les armes & les chevaux de ses troupes, mais les mulets & les chariots, pour voir comment chacun avoit soin de tenir en état tout son équipage. Marius produisit à cette montre son cheval, qu'il pansoit lui-même, & qui étoit très-gras & très-bien tenu, & son mulet, qui étoit en si bon point, si doux & si fort, qu'il effaçoit tous les autres. Scipion fut ravi de voir ces bêtes de Marius; & comme il en parloit fort souvent, il arriva delà qu'en parlant d'un homme

(a) On les appelloit *les mulets de Marius*.) Festus donne une raison plus vraisemblable pourquoy les soldats furent appellés *mulets de Marius*. D'abord on donna ce nom par plaisanterie aux soldats même de Marius, parce qu'il les avoit accoutumés à porter tout leur bagage sur leurs épaules, & ensuite ce nom-là passa aux soldats que l'on voyoit ainsi chargés comme des mulets.

laborieux , assidu & patient dans le travail , pour lui donner une louange mêlée de raillerie , on l'appelloit *mulet de Marius*.

Il semble qu'en cette rencontre il arriva un insigne bonheur à Marius ; car les Barbares ayant tourné leur marche vers l'Espagne , qu'ils inonderent (a) comme par une sorte de reflux , il eut le tems d'exercer ses soldats & de les endurcir au travail , de leur élever & fortifier le courage ; & ce qui est encore plus considérable , de se faire connoître à eux , & de les accoutumer à sa discipline. Car ses manieres rudes & farouches , qu'ils ne pouvoient supporter d'abord , & sa sévérité inflexible dans les punitions & les châtimens , dès qu'ils furent accoutumés à ne plus faillir & à bien obéir , leur parurent non-seulement justes , mais salutaires. La violence de son naturel , ses emportemens dans sa colere , la rudesse étonnante de sa voix , la fierté de son regard , & l'air farouche de son visage , quand ils furent un peu nourris avec lui , ne leur parurent plus redoutables pour eux , mais terribles pour leurs ennemis.

Mais ce qui plaisoit plus aux troupes , c'étoit sa droiture dans ses jugemens , & en voici une belle preuve : il avoit avec lui un neveu , appelé Caius Lusius , capitaine d'une

(a) *Comme par une sorte de reflux.* D'abord ils vont pour inonder l'Italie , voilà le flux ; mais ils changent ensuite , & au lieu de pousser vers l'Italie , ils se rabattent sur l'Espagne. Voilà pourquoi Plutarque dit , *comme par une sorte de reflux.*

compagnie d'hommes d'armes. Ce n'étoit point un mauvais sujet d'ailleurs ; mais il avoit ce vice qu'il aimoit les beaux garçons. Etant donc devenu amoureux d'un jeune homme , appelé Trébonius , qui étoit dans sa compagnie , il le sollicita plusieurs fois , & tâcha de le gagner , mais il n'en put jamais rien obtenir. Enfin lassé de ses refus , une nuit il lui envoya par un de ses domestiques un ordre de le venir trouver sur l'heure. Le jeune homme y alla ; car il n'étoit pas permis à un subalterne de désobéir à son officier. Il ne fut pas plutôt entré dans sa tente , que Lusius se mit en devoir de le forcer. Ce que voyant Trébonius , il tira son épée & le tua. Cela se passa pendant l'absence de Marius.

A son retour dans le camp il apprit la mort de son neveu , & en même tems il fit citer Trébonius pour venir être jugé devant lui. Il comparut. Beaucoup de gens se présentèrent pour l'accuser , & personne ne se présenta pour le défendre. Le jeune homme ne se découragea point ; il s'avança hardiment , déduisit le fait tel qu'il s'étoit passé , & nomma plusieurs témoins qui savoient & avoient vu que Lusius l'ayant sollicité plusieurs fois de répondre à son infame desir , il l'avoit toujours refusé ; & que lui ayant souvent offert de grands dons , il les avoit toujours rejettés , préférant l'honnêteté à toutes les richesses. Marius , ravi & plein d'admiration , commanda qu'on lui apportât

la couronne , dont Rome récompensoit les plus grands exploits ; & l'ayant prise , il en couronna lui-même Trébonius , comme celui qui avoit fait une très-belle action dans un tems qui demandoit de grands exemples.

La nouvelle de ce jugement portée à Rome , n'aida pas peu Marius à lui faire obtenir son troisième consulat ; outre que comme on attendoit les Barbares le printems suivant , les soldats Romains refuserent de marcher à cette guerre , & de combattre des ennemis si terribles sous un autre général. Cependant ils n'arriverent pas si-tôt qu'on le croyoit ; & ce troisième consulat de Marius se passa encore sans qu'on vît les Barbares.

Comme le tems de la nouvelle élection approchoit , & L. Aurélius , collègue de Marius au consulat , étant venu à mourir , Marius laissa son armée sous les ordres de Manius Aquilius , & vint à Rome. Il se présentoit beaucoup de gens de bien qui briguoient le consulat ; mais L. Saturninus , celui de tous les tribuns qui avoit le plus de crédit & d'autorité sur le peuple , ayant été gagné par Marius , tâchoit par toutes ses harangues de porter le peuple à le nommer consul pour la quatrième fois. Et comme Marius faisoit le difficile , & disoit ouvertement qu'il ne vouloit plus de cette charge , Saturninus l'appelloit traître à la patrie , de refuser le commandement de l'armée dans un si pressant danger. Il n'y avoit personne qui ne vît que c'étoit un jeu joué , & que Saturninus étoit

aposté par Marius pour faire rejeter son refus qui n'étoit qu'une feinte. Mais le peuple voyant que c'étoit un tems où l'on avoit besoin & de la grande capacité de Marius & de sa bonne fortune, lui décerna ce quatrième consulat, & lui donna pour collègue Catulus Lutatius, homme honoré des nobles, & bien voulu du peuple.

Marius ayant appris que les ennemis étoient déjà fort proche, passa promptement les Alpes, alla planter son camp sur le bord du Rhône où il se fortifia, & y amassa de très-grandes provisions de bouche, afin que faute de vivres, il ne pût être forcé d'en venir à un combat mal-à-propos & malgré lui. Mais comme le transport de ces vivres, dont il avoit besoin pour son armée, étoit fort long, très-dangereux, & de grande dépense par mer, il trouva le moyen de le rendre très-prompt & très-facile. Les embouchures du Rhône étoient remplies de vase & de gravier par les courans de la mer; & toute sa rive, couverte d'une bourbe profonde que le flot y entassoit, en rendoit l'entrée très-difficile & impraticable aux vaisseaux de charge. Marius menant-là son armée, qui n'avoit rien à faire, creusa un grand fossé où il détourna une grande partie du fleuve; & conduisant ce fossé jusqu'à un endroit commode de la côte, il eut soin de le rendre assez profond pour recevoir de grands bateaux, & de tourner son embouchure de manière qu'elle fût plate, facile, & à l'abri des vagues & des

vents. Ce fossé porte encore aujourd'hui son nom , & est appelé *fossa Mariana* , le fossé de Marius.

Les Barbares s'étant partagés en deux corps d'armée; l'un , qui étoit celui des Cimbres, prit par le haut du pays des Noriciens (a), pour aller forcer les passages que gardoit Catulus; & l'autre , qui étoit celui des Teutons & des Ambrons, prit par la Ligurie (b), le long de la mer , pour attaquer Marius. Les Cimbres furent plus long-tems à se préparer & à se mettre en marche; mais les Teutons & les Ambrons étant partis d'abord , & ayant traversé fort diligemment la Ligurie & les Alpes , se trouverent bientôt devant Marius , & présentèrent à son armée un nombre infini d'ennemis , tous affreux à voir , dont la voix ne tenoit rien de la voix des autres hommes , & dont les cris jettoient la terreur dans l'ame des plus assurés. Ils embrassèrent une grande étendue de pays ; & après s'être campés , ils défioient Marius , & l'appelloient à une bataille. Marius , peu touché de toutes leurs bravades , tenoit ses gens bien resserrés dans son camp , reprenant aigrement ceux qui faisoient les fiers & qui parloient témérairement ; & pour ceux qui se laissant emporter à la colere vouloient sortir pour en venir aux mains avec l'ennemi , il les appelloit *traîtres à la patrie* , & leur disoit , *qu'il ne s'agissoit point-là de satisfaire leur ambition , d'élever des trophées , & de*

(a) Au-dessus de la Baviere.

(b) Par le pays de Genes.

gagner des triomphes , mais de chasser de dessus leur tête cette nuée grosse d'orages , & de sauver l'Italie.

C'est ce qu'il représentoit en particulier aux capitaines & aux principaux officiers ; & pour les soldats , il les faisoit tenir long-tems sur les remparts de son camp les uns après les autres , pour les accoutumer à soutenir la vue de la terrible figure des ennemis , à entendre , sans s'effrayer , leur ton de voix brutal & sauvage , & à n'être point étonnés de leur armure & de leurs mouvemens , en se rendant peu à peu ordinaire & familier par l'habitude de le voir , ce qui d'abord avoit paru le plus étrange & le plus formidable. Car il étoit persuadé que dans les choses terribles la nouveauté ment beaucoup à l'imagination , & lui fait paroître des choses qui ne sont point , & que l'accoutumance au contraire fait perdre aux choses naturellement les plus terribles , la plus grande partie de ce vain épouvantail qui fait notre effroi.

Il arriva de-là que cette vue non-seulement diminua de jour en jour leur étonnement & leur surprise , mais encore qu'aux menaces des Barbares & à leurs bravades excessives leur colere se réveillant , échauffa & enflamma leur courage. Car les ennemis ne se contentoient pas d'enlever , d'emporter , de facager tout ce qui étoit aux environs , ils venoient même les insulter dans leurs retranchemens avec une insolence & une audace mortifiante & insupportable. Les soldats s'en

plaignoient hautement , & leurs plaintes & leurs murmures allerent jusqu'aux oreilles de Marius : *Quelle lâcheté Marius a-t-il donc reconnue en nous , disoient-ils , pour nous empêcher de combattre , & pour nous tenir ainsi comme des femmes sous la clef & sous la sévère garde de portiers ? Allons , faisons-lui voir que nous sommes hommes & hommes libres. Allons lui demander s'il attend d'autres soldats qui combattent pour la liberté , & s'il veut nous garder comme ses prisonniers pour se servir de nous quand il faudra creuser des tranchées , nettoyer des boursiers , & détourner des rivières ? C'est sans doute pour ces beaux ouvrages qu'il nous a exercés si long-tems par tant de travaux & tant de fatigues , & il s'en retourne à Rome présenter à ses citoyens les beaux fruits de ses consulats ? Que craint-il donc ? Craint-il le malheur de Carbon & de Cæpion , que les ennemis ont battus ? Mais Carbon & Cæpion étoient bien inférieurs à Marius en réputation & en valeur , & leur armée étoit bien plus foible que la sienne. Encore seroit-il plus glorieux de hazarder & de perdre quelque chose en combattant , que de nous tenir-là , tranquilles spectateurs des dégâts que les terres de nos alliés souffrent de ces Barbares.*

Marius , ravi d'entendre leurs plaintes , les adoucissoit & les appaisoit en leur disant que ce n'étoit point qu'il se défiât de leur courage , mais qu'averti par quelques oracles des dieux , il attendoit l'occasion & le lieu fa-

vorable pour la victoire. (a) Car il menoit par-tout avec lui une femme Syrienne, nommée *Marthe*, qui passoit pour une grande prophétesse. On la portoit en litiere avec de grands honneurs & de grands respects, & il ne faisoit des sacrifices que quand elle l'ordonnoit. D'abord elle avoit demandé audience au sénat pour lui communiquer ses prophéties, & le sénat l'avoit rebutée sans vouloir l'écouter. (b) Mais s'étant adressée aux femmes, elle leur donna des preuves de sa science dans l'avenir. Et un jour dans l'amphithéâtre, s'étant trouvée assise aux pieds de la femme de Marius, pour voir le combat de deux célèbres gladiateurs, elle lui nomma heureusement celui qui remporteroit la victoire. La femme de Marius charmée l'envoya à son mari, qui témoigna une grande admiration & une espece de vénération pour elle. On la voyoit tous les jours se promener en litiere dans le camp; & quand elle alloit assister aux sacrifices, elle avoit une grande mante de pourpre qui s'attachoit à sa gorge

(a) *Car il menoit par-tout avec lui une femme Syrienne nommée Marthe.*) Nous savons par l'Evangile que *Marthe* étoit un nom de femme dans ce pays-là. Presque dans tous les tems, on trouve des exemples de pareilles fourberies, que les plus grands hommes ont employées pour se concilier le respect des peuples, en leur persuadant que Dieu avoit d'eux un soin

tout particulier. Dans ces occasions le mensonge une fois reçu, fait le même effet que la vérité même.

(b) *Mais s'étant adressée aux femmes.*) C'est presque toujours par les femmes que commencent à gagner créance les devins, les sorciers, les diseurs de bonne aventure, & autres tels charlatans, & la raison n'en est pas bien cachée.

avec des agraffes , & elle portoit à la main une pique environnée de bandelettes & de couronnes de fleurs.

Cette comédie (a) donna à la plupart des gens sujet de douter si Marius produisoit cette femme , véritablement persuadé qu'elle avoit le don de prophétie , ou s'il faisoit semblant de le croire pour aider à une fourberie dont il espéroit tirer de grands secours. (b) Ce qu'il y a de certain , c'est que l'histoire des vautours , telle (c) qu'Alexandre de Myndes la raconte , est véritablement digne d'admiration. Il dit que deux vautours

(a) *Donna sujet de douter si Marius produisoit cette femme , véritablement persuadé.*) En effet il y a lieu à ce doute. D'un côté la crédulité de Marius pour les devins , & sa superstition outrée sur les signes & sur les présages , peuvent fort bien faire croire qu'il étoit la dupe de cette Syrienne , & qu'il la prenoit pour une véritable prophétesse. N'avons-nous pas vu des hommes d'un excellent esprit , abusés par des femmes de ce caractère ? Et de l'autre côté , la fable qu'il inventa pour rassurer ses compagnons , de cette aire d'aigle qui étoit tombée sur sa robe avec sept aiglons , & ces vautours apprivoisés dont il se servoit si habilement , comme Sertorius se servit de sa biche peu d'années après , jettent un grand air de manège & de fourberie politique sur tout ceci. Pour

moi , je croirois que Marius étoit en même tems & superstitieux & fourbe.

(b) *Ce qu'il y a de certain , c'est que l'histoire des vautours.*) Plutarque , quelquefois superstitieux , voudroit par cette histoire , ou plutôt par cette fable des vautours , accréditer celle de Marthe , & faire passer cette femme pour une véritable prophétesse , en qui Marius avoit une extrême confiance. Voilà le sens de ces parolés , *ce qu'il y a de certain.*

(c) *Alexandre de Myndes.*) Je ne fais si cet Alexandre de Myndes n'est pas plutôt Alexon de Myndes dont parle Diogene Laërce , & qui avoit fait des livres intitulés *Contes fabuleux*. Je crois qu'il faut corriger , ou Plutarque par Diogene Laërce , ou celui-ci par Plutarque.

avoient accoutumé de se faire voir dans son camp toutes les fois qu'il devoit gagner quelque bataille. On les reconnoissoit à leurs colliers d'airain ; car les soldats , les ayant pris un jour , leur avoient mis ces colliers & les avoient relâchés ensuite. Depuis ce jour-là ils s'étoient apprivoisés & familiarisés avec ces soldats , & leur faisoient comme des caresses ; & les soldats , de leur côté , étoient ravis quand ils les voyoient , ne doutant point qu'ils n'eussent quelque succès favorable.

En cette occasion il arriva plusieurs signes & prodiges , qui , pour la plupart , parurent ordinaires & communs ; mais d'Amerie & de Tuderte , villes d'Italie , on eut nouvelles qu'une nuit on avoit vu dans le ciel des lances de feu & des boucliers qui étoient d'abord partagés en deux bandes , & qui , bientôt après s'étant mêlés , avoient parfaitement représenté la disposition & les mouvemens de deux armées qui combattent , & que les uns ayant plié , & les autres s'étant opiniâtrés à les poursuivre , enfin ils avoient tous disparu & s'étoient perdus vers le couchant. Dans le même tems arriva de (a) Pessinonte (b) Batabacès , le grand-prêtre de la mere des dieux , qui annonça que la déesse lui avoit parlé du fond de son sanctuaire , & lui

(a) Ville sur la frontiere de la Phrygie. La déesse Cybele y avoit un beau temple , où elle étoit par-

ticulièrement honorée.

(b) Batabacès.) Ce grand-prêtre est nommé Batacès dans un manuscrit.

avoit dit , que la victoire & tous les avantages de cette guerre demeureroient aux Romains.

Le sénat ajouta foi à ce rapport, & ordonna qu'on bâtiroit un temple à la grande déesse pour la remercier de la victoire. Mais, quand Batabacès voulut se représenter au peuple pour lui faire part de la même promesse, (a) le tribun Aulus Pompéïus l'en empêcha, l'appella charlatan & le chassa outrageusement de la tribune ; mais ce fut là justement ce qui fit ajouter encore plus de foi à sa prédiction ; car l'assemblée congédiée, (b) Aulus Pompéïus ne fut pas plutôt rentré dans sa maison, qu'il fut surpris d'une fièvre si violente, que l'on vit manifestement & que le bruit se répandit dans toute la ville qu'il mourroit avant le septième jour.

Marius se tenant donc ainsi en repos sans rien entreprendre, les Teutons tenterent de le forcer dans son camp ; mais ayant été accablés d'une grêle de traits qu'on leur tiroit

(a) *Le tribun Aulus Pompéïus l'en empêcha.*) Cela étoit bien hardi après ce que le sénat venoit de faire & d'ordonner. Apparemment ce tribun étoit ennemi de Marius, & vouloit lui faire envoyer un successeur.

(b) *Aulus Pompéïus ne fut pas plutôt rentré dans sa maison.*) Plutarque dit cela comme si ce tribun n'eût pu mourir dans cette conjoncture, sans que la déesse s'en fût mêlée, & sans qu'elle eût

voulu le punir de l'outrage fait à sa prédiction & à son grand-prêtre. Mais c'est la coutume des hommes : un accident qui arrive naturellement dans une occasion remarquable, leur paroît arrivé par des raisons qu'ils tirent de la circonstance, & qui le plus souvent n'y a aucune part. Outre cela, combien de fois n'est-il pas arrivé que pour justifier une prophétie, on a commis le crime nécessaire pour qu'elle s'accomplît.

des retranchemens , & ayant perdu beaucoup de monde , ils résolurent d'aller en avant , dans la confiance qu'ils passeroient les Alpes tranquillement & sans aucune affaire. Ils plient donc bagage & passent le long du camp des Romains. Ce fut alors qu'on reconnut mieux que jamais leur nombre effroyable à la longueur du tems que dura leur marche ; car on dit qu'ils furent six jours entiers à défilér devant les retranchemens de Marius en marchant continuellement. Comme ils passaient fort près des Romains , ils leur demandoient par moquerie , *s'ils ne vouloient rien mander à leurs femmes , car ils seroient bientôt auprès d'elles.*

Quand les Barbares eurent achevé de passer , & qu'ils furent un peu avancés , Marius leva son camp & les suivit en queue , se postant toujours près d'eux , choisissant toujours des lieux forts d'affiette , & se retranchant pour passer les nuits sans rien craindre. Les Barbares , qui s'avangoient toujours , arrivèrent en un lieu qu'on appelle *Aquæ Sextiæ* (1), d'où ils n'avoient plus que très-peu de chemin à faire pour arriver aux Alpes. C'est pourquoi Marius , résolu de leur livrer bataille en cet endroit , se posta dans un lieu très-avantageux , mais qui manquoit d'eau , ce qu'il fit exprès pour aiguiser par-là le courage de ses troupes. Car , comme plusieurs témoignaient leur mécontentement de ce qu'on avoit choisi un camp si incommode ,

(1) La ville d'Aix.

où ils mourroient tous de soif, Marius, leur montrant de la main une grosse riviere qui couloit le long du camp des Barbares, leur dit, *que c'étoit-là qu'ils devoient acheter leur boisson au prix de leur sang : Pourquoi donc, lui répondirent-ils, ne nous y menez-vous pas pendant que nous avons encore du sang dans les veines?* Alors il leur repartit avec douceur : *Je vous y menerai aussi, mais avant toutes choses il faut fortifier notre camp.* A ces mots ces soldats, quoique très-fâchés, s'appaisèrent. Mais les valets de l'armée, n'ayant point d'eau pour eux ni pour les équipages, coururent en foule à la riviere, portant les uns des cognées, les autres des haches, ceux-ci des épées, ceux-là des piques, avec leurs cruches pour puiser, & être en état de combattre si les Barbares vouloient les en empêcher.

Il n'y eut d'abord qu'un petit nombre d'ennemis qui tomberent sur eux, car c'étoit justement l'heure que les uns dînoient après le bain, & que les autres se baignoient encore, le lieu fournissant quantité de sources d'eaux chaudes; ce qui fut cause que les Romains surprirent une partie de ces Barbares, qui, attirés par ces bains délicieux, s'amusoient à se donner du bon tems, à faire bonne chere & à se livrer à la volupté. Mais les cris des premiers en ayant attiré plusieurs autres, il ne fut plus au pouvoir de Marius de retenir ses soldats qui craignoient pour leurs valets. Outre que les meilleures troupes

des ennemis, celles qui avoient déjà défait Manlius & Cœpion, (on les appelloit Ambrons, & ils faisoient seuls plus de trente mille hommes) se leverent promptement & coururent aux armes. Ils avoient le corps chargé & appesanti par la bonne chere qu'ils avoient faite, mais ils n'en avoient que plus de résolution & plus de fierté; & rendus plus gais par le vin qu'ils avoient bu, ils s'avançoient, non point en désordre, ni en courant comme des furieux, ni en jettant des cris confus & inarticulés; mais en frappant leurs armes de mesure & en marchant tous ensemble en cadence à ce bruit, & en répétant à tout moment leur nom, *Ambrons, Ambrons*, soit pour s'appeller les uns les autres, soit pour étonner d'avance leurs ennemis, en leur apprenant à qui ils alloient avoir à faire.

Les Liguriens, qui, de tous les peuples d'Italie dont l'armée de Marius étoit composée, furent les premiers qui commencerent la charge, ayant entendu les cris des ennemis, leur répondirent par le même cri, *Ambrons, Ambrons*, qui étoit leur ancien nom. Car le nom d'Ambrons est le nom général que les Liguriens donnent à leur nation. De sorte que ce cri retentit également dans les deux armées avant qu'elles en vinssent aux mains; tous les officiers des deux partis, le répétant à l'envi, & s'efforçant de se surpasser les uns les autres en force de voix, tous ces cris redoublés irritèrent & allumerent les courages. Mais les Ambrons avoient la riviere à

passer ; cela rompit leur ordonnance ; & avant qu'ils pussent se remettre en bataille , les Liguriens chargerent avec furie les premiers & commencerent le combat. Les Romains accoururent en même-tems pour soutenir les Liguriens, & descendant des lieux avantageux qu'ils occupoient, ils tomberent si rudement sur les Barbares , qu'ils les renverserent. La plupart furent tués sur le bord du fleuve où ils s'entre-pouffoient les uns les autres , & qui fut bientôt rempli de sang & de morts. Les Romains font main-basse sur tous ceux qui sont passés & qui n'osent se rallier pour faire tête, (a) & ils les menent battant jusqu'à leur camp & à leurs chariots.

Là, les femmes, venant contr'eux avec des épées & des haches, grinçant les dents de rage & de douleur , & jettant des cris horribles , frappent également sur ceux qui fuient & sur ceux qui poursuivent, sur les premiers comme traitres , & sur les autres comme ennemis , se jettent au milieu de la mêlée , saisissent avec les mains nues les épées des Romains , leur

(a) *Et ils les menent battant jusqu'à leur camp & à leurs chariots.* Voici les Ambrons qui passent la riviere ; ils sont culebutés par les Romains , & ensuite les Romains les poursuivent jusqu'à leur camp & à leurs chariots. Ces troupes qui sont attaquées au passage de la riviere , n'ont pas encore de camp en-deçà. Apparemment ce passage ne doit pas être entendu du

camp des Ambrons , mais de celui des Teutons qui étoient en-deçà de la riviere , quoique Plutarque n'en parle point. Cela est si vrai , que dans un moment nous allons voir les Teutons aller attaquer les Romains sur la hauteur où Marius les avoit postés. Mais comment ces Teutons étoient-ils passés ? Cette action n'est pas assez détaillée.

arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voient mettre en pieces sans se rebuter, & témoignent jusqu'à la mort un courage véritablement invincible. Voilà comme on raconte que ce combat sur le bord de la riviere se donna plutôt par hazard que de propos délibéré, & par ordre du général.

Les Romains, après avoir taillé en pieces la plus grande partie des Ambrons, se retirerent; & la nuit étant venue incontinent, on n'entendit point leur armée retentir de chants de victoire, comme cela étoit naturel après un si grand succès; ils ne se mirent point à boire, à faire bonne chere & à se réjouir dans leurs tentes; & le doux sommeil, qui est le plus agréable rafraîchissement que puissent recevoir des hommes fatigués, & qui ont heureusement combattu, ne ferma point leurs paupieres; mais ils passerent toute la nuit dans la frayeur & dans le trouble. Car leur camp n'étoit ni fermé ni retranché; ils avoient encore devant eux plusieurs milliers de Barbares qui n'avoient pas combattu; & tous ceux qui étoient échappés de la défaite des Ambrons, s'étant mêlés avec eux, ils jettoient toute la nuit des cris affreux qui ne ressembloient point à des clameurs & à des gémissemens d'hommes, mais qui étoient comme des hurlemens & des mugissemens de bêtes, mêlés de menaces & de lamentations, & qui, poussés en même tems par cette quantité innombrable de Barbares, faisoient retentir les montagnes des environs & tout le canal du

neuve. Toute la plaine mugissoit de ce bruit épouvantable , le cœur des Romains étoit saisi de crainte , & Marius lui-même frappé d'étonnement , car ils s'attendoient tous à un combat de nuit plein de désordre & de tumulte. Les Barbares ne sortirent pourtant point cette nuit ni le lendemain , mais ils passèrent tout ce tems-là à se préparer & à se mettre en bataille.

Cependant Marius sachant qu'au-dessus du camp des Barbares il y avoit des creux & des ravins couverts de bois , y envoya Claudius Marcellus avec trois mille hommes d'infanterie pour s'y mettre en embuscade & prendre les ennemis par derriere quand le combat seroit engagé. Il donna ordre aux autres de repaître de bonne heure & de reposer. Le lendemain au point du jour , il les mit en bataille sur la hauteur devant son camp , & envoya devant sa cavalerie dans la plaine. Ce que voyant les Teutons, ils n'eurent pas la patience d'attendre que les Romains fussent aussi descendus afin de les combattre de plein pied & avec un égal avantage pour le terrain ; mais, transportés de colere , ils prennent leurs armes & vont de furie attaquer sur la hauteur. Marius envoie par-tout ses officiers leur donner l'ordre d'attendre l'ennemi sans branler ; & dès qu'il se seroit avancé à la portée du trait , de lancer leurs javelots , de mettre ensuite l'épée à la main , & de le repousser en le heurtant avec leurs boucliers ; car les lieux étant glissans à cause de leur pente , ni

les coups , que ces Barbares donneroient , n'auroient de roideur , ni leur ordonnance ferrée ne pourroit se maintenir , leurs corps étant toujours dans un branle inégal & continuél comme dans une tourmente , à cause du penchant & de l'inégalité du terrain.

En donnant ces ordres , il étoit le premier à les exécuter. Car il n'y avoit point d'homme qui fût plus adroit aux armes , ni qui eût le corps mieux exercé que lui , & il surpasseoit tous les autres en courage & en audace. Les Romains faisant donc tête aux Barbares , & les arrêtant tout court comme ils tâchoient de monter , ceux-ci pressés commencèrent à reculer peu-à-peu & à regagner la plaine. Les premiers bataillons commençoient à se rallier & à se remettre en bataille ; mais les clameurs , la confusion & le désordre regnoient parmi les derniers : car Marcellus , attentif à ce qui se passoit , avoit saisi le moment. Le cri de la charge ayant retenti jusqu'aux côteaux voisins sous lesquels il étoit en embuscade , il s'étoit levé avec sa troupe ; & courant impétueusement avec de grands cris de victoire , il étoit tombé sur les derniers , les prenant par derrière & les taillant en pièces. Ceux-ci poussés avec cette furie attirèrent à eux les premiers & les obligent à faire face pour les soutenir. Dans un moment toute leur armée fut remplie de trouble ; vivement pressés à la tête & à la queue , ils ne purent long-tems soutenir ce double choc ,

ils se débandèrent & prirent la fuite (a).

Les Romains les poursuivirent, en tuèrent ou firent prisonniers plus de cent mille; & s'étant rendus maîtres de leurs tentes, de leurs chariots & de tout leur bagage, hors de ce qui fut pillé, ils donnerent tout à Marius d'un commun consentement; & ce présent si grand & si magnifique parut encore inférieur au service qu'il avoit rendu dans un si pressant danger. Il y a d'autres historiens qui ne sont d'accord avec les premiers, ni sur ce présent des dépouilles, ni sur le nombre des morts; ils disent seulement que depuis cette bataille les Massiliens fermerent leurs vignes de clôtures faites des ossemens de ceux qui y avoient été tués; & que ces corps morts, qui pourrissent & qui furent consumés dans leurs champs, & les pluies de l'hiver qui survinrent, engraisserent tellement la terre, la pénétrèrent & l'imbiberent si fort, que l'été suivant elle porta une quantité étonnante de toutes sortes de fruits, & confirma ce que dit Archiloque, *que rien n'engraisse plus la terre que le sang*. On assure aussi, avec beaucoup de vraisemblance, qu'après de grandes batailles il tombe ordinairement de grandes pluies, soit que quelque bon démon veuille purger la terre en l'inondant par des eaux pures & descendues du ciel, soit que le sang & la corruption exhalent une vapeur humide &

(a) Marius gagna cette bataille dans son quatrième consulat, la seconde année de l'olympiade CLXXIX; 100 ans avant l'ere chrétienne.

forte , qui condense & altere l'air , très-aisé de sa nature à changer pour la moindre petite cause.

Après la bataille, Marius , parmi les armes & les dépouilles des ennemis , choisit les plus riches , les plus entieres & celles qui pouvoient orner le plus son triomphe , & faire plus de plaisir à voir , les mit à part ; & ayant entassé toutes les autres sur un grand bûcher , en fit aux dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée étoit autour du bûcher , couronnée de branches de laurier ; (a) & lui vêtu de la robe de pourpre & ceint à la maniere Romaine , il prit un flambeau allumé , & l'élevant vers le ciel avec ses deux mains , il alloit mettre le feu au bûcher , lorsque tout-à-coup on vit quelques-uns de ses amis venir vers lui à toute bride. Il se fit d'abord un profond silence dans l'attente de ce qu'apportoient ces courriers.

Dès qu'ils furent près de Marius , ils mirent pied à terre ; & courant le saluer & l'embrasser , ils lui annoncerent la bonne nouvelle qu'il étoit consul pour la cinquième fois , & lui rendirent ses lettres. Une si grande joie étant donc survenue par-dessus celle qu'on avoit déjà d'une victoire si complete , toute l'armée , pour témoigner le plaisir qu'elle en

(a) *Et lui vêtu de la robe de pourpre , & ceint à la maniere Romaine.*) C'est ce que Virgile a compris dans ce vers du septième livre de l'Enéide :

*Ipsè Quirinali trabeâ , cinctuque Gabino
Insignis*

ressentoit, se mit à jeter de grands cris de triomphe, qu'elle accompagnoit du bruit guerrier de ses armes; & tous les officiers mirent sur la tête de Marius de nouvelles couronnes, & dans ce moment il mit le feu au bûcher & acheva son sacrifice.

Mais celle qui ne permet jamais qu'aucune des grandes prospérités soit pure, & qui varie la vie de l'homme par le mélange des biens & des maux, soit qu'on l'appelle Fortune, ou Vengeance divine, ou Nécessité naturelle, & attachée à toutes les choses humaines, peu de jours après cette grande joie, fit recevoir à Marius la terrible nouvelle de ce qui étoit arrivé à son collègue Catulus, & assembla contre Rome une nouvelle terreur & une nouvelle tempête, comme un autre nuage noir au milieu de la bonace & d'un air serein; car Catulus, qui étoit opposé aux Cimbres pour leur fermer les passages, renonçant à garder les pas des Alpes, de peur que, forcé par-là de séparer son armée en plusieurs postes, il n'en fût trop affoibli, prit le parti de descendre en Italie, mit la rivière d'Athésis (a) devant lui, fit aux deux côtés des retranchemens & de bons forts pour défendre les gués, & y bâtit un pont pour pouvoir porter du secours aux places qui étoient au-delà, si les Barbares, après avoir franchi les détroits, entreprenoient de les forcer; mais ces Barbares avoient tant de mépris pour leurs ennemis, & étoient si pleins

(a) L'Adige.

de folle arrogance , que plus pour montrer leur force & leur audace , que pour aucun service utile & nécessaire , ils s'exposoient à la neige tout nuds , grimpoient au sommet des montagnes au travers des monceaux de neige & de glace ; & quand ils étoient au haut , mettant leurs boucliers sous eux , ils s'abandonnoient ainsi au penchant de ces monts , & se laissoient couler le long de ces rochers dont la pente étoit fort roide , qui étoient fort coupés & qui avoient sous eux des fondrières & des abîmes épouvantables.

Enfin , après qu'ils se furent campés près des Romains , & qu'ayant fondé la rivière ils eurent vu qu'ils ne pouvoient la passer , ils entreprirent de la combler ; & coupant des tertres entiers , comme autrefois les géans , déracinant les plus gros arbres , détachant d'énormes masses de rochers , & roulant de grosses buttes de terre , ils les traînoient dans le fleuve dont ils resserroient par-là le cours. Et pour ébranler les poutres qui servoient comme de fondement au pont des Romains , ils jettoient au-dessus de grosses masses qui , étant rapidement entraînées par le fil de l'eau , battoient rudement le pont , & lui donnoient des secouffes si terribles , qu'il ne pouvoit résister long-tems.

La plupart des soldats Romains , saisis de frayeur à cette manœuvre , abandonnerent leur grand camp & se retirèrent. Là , Catulus se montra tel que doit être un grand & parfait capitaine ; il fit voir qu'il préféroit à sa gloire

particuliere la gloire de son pays. Car voyant qu'il ne pouvoit persuader à ses troupes de demeurer, & qu'elles plioient bagage dans un grand effroi, il ordonna qu'on levât l'aigle pour marcher; & courant à la tête des premiers qui marchaient déjà, il se mit à les conduire, (a) afin que toute la honte de cette retraite tombât sur lui plutôt que sur sa patrie, & qu'il parût que ses soldats, bien loin de prendre la fuite, suivaient leur général.

Les Barbares attaquèrent le fort au-delà de l'Athésis; & s'en étant rendus maîtres, pleins d'admiration pour les Romains qui l'avoient défendu avec beaucoup de valeur, & qui s'étoient glorieusement exposés pour leur patrie, ils les renvoyerent en leur accordant une honnête capitulation, (b) qu'ils jurèrent sur leur taureau d'airain. On dit que ce taureau fut pris ensuite après la bataille, & porté dans la maison de Catulus comme une glorieuse dépouille & comme une marque éclatante de sa victoire. Après la prise du fort, tout le pays des environs étant sans défense,

(a) *Afin que toute la honte de cette retraite tombât sur lui plutôt que sur sa patrie.*

On a vu des capitaines se mettre à la tête de leurs troupes qui fuyoient, mais c'étoit pour les tromper en quelque sorte, en faisant accroire par ce moyen à la plupart que ce n'étoit pas une fuite, mais un effet de leur ordre. Mais il est rare de voir un général vouloir attirer sur lui seul

la honte d'une retraite pour l'épargner à son pays. C'est-là le dernier degré de la vertu.

(b) *Qu'ils jurèrent sur leur taureau d'airain.* Je n'ai rien trouvé nulle part de ce taureau d'airain, sur lequel les Cimbres juroient: Plutarque en parle pourtant comme d'une chose connue. Les Cimbres adoroient-ils un taureau?

les Barbares se répandirent par-tout & le pillèrent.

Dans cette extrémité, Marius fut appelé à Rome. Dès qu'il y fut arrivé, tout le monde crut qu'il auroit les honneurs du triomphe, & le sénat les lui décerna avec un très-grand plaisir ; mais il les refusa, soit qu'il ne voulût pas priver de la part de cette gloire ses soldats qui avoient eu tant de part à ses grands exploits, (a) ou qu'il voulût rassurer le peuple contre le danger présent, en déposant entre les mains de la Fortune de Rome la gloire de ses premiers succès, jusqu'à ce qu'il l'eût rendue plus éclatante par les derniers ; & après avoir parlé au sénat & au peuple, & dit tout ce qui convenoit en telle occasion, il alla joindre Catulus ; il le fortifia par sa venue, & fit venir encore son armée des Gaules.

Dès qu'elle fut arrivée, il passa le Pô pour tenir les Barbares éloignés de la partie de l'Italie qui est en-deçà. Mais les Barbares différoient de hasarder la bataille, attendant toujours les Teutons avec impatience ; & fort étonnés de leur retardement, soit qu'ils ignorassent véritablement leur défaite, ou qu'ils voulussent faire semblant de ne le pas

(a) *Ou qu'il voulût rassurer le peuple contre le danger présent, en déposant entre les mains de la Fortune de Rome la gloire de ses premiers succès.* Cela est pensé profondément. Rien n'étoit en effet plus capable de rassurer le

peuple, que de voir Marius différer son triomphe, & le mettre comme en dépôt entre les mains de la Fortune de Rome, comme une dépositaire fidelle, qui ne manqueroit pas de le bien garder & de le rendre en tems & lieu.

croire , car ils battoient outrageusement tous ceux qui leur en portoient les nouvelles. Enfin ils envoyèrent à Marius des ambassadeurs lui demander , pour eux & pour leurs freres, des terres & des villes suffisantes pour les loger & pour les nourrir.

Marius demanda à ces ambassadeurs *qui étoient ces freres dont ils parloient ;* & les ambassadeurs ayant répondu que *c'étoient les Teutons* , toute l'assemblée se mit à faire des éclats de rire ; & Marius , en se moquant , leur dit : *Laissez-là désormais vos freres & ne vous en mettez point en peine ; ils ont la terre que nous leur avons donnée & qu'ils garderont éternellement.* Les Barbares, sentant l'ironie , se mirent à l'accabler d'injures & le menacerent qu'il alloit être puni de ses brocards , présentement par les Cimbres , & bientôt après par les Teutons , dès qu'ils feroient arrivés. *Mais ils le sont* , leur repliqua Marius , *les voici* , & *il ne seroit pas honnête que vous nous quittassiez avant que d'avoir salué & embrassé vos freres.* En même tems il ordonna qu'on amenât les rois des Teutons chargés de chaînes ; car ils avoient été pris par les Séquaniens (a) , comme ils s'enfuyoient dans les Alpes.

Dès que les ambassadeurs eurent fait ce rapport aux Cimbres , ils prirent les armes , & sans perdre un moment , ils marcherent contre Marius qui ne bougeoit & qui se contentoit de garder son camp. On dit que ce

(a) Les Francomtois.

fut en cette occasion que Marius introduisit le changement qu'il fit aux piques. Jusqu'à lui, la hampe qui entroit dans le fer, & le fer qui recevoit la hampe, étoient cloués avec deux chevilles de fer. Marius n'en laissa qu'une; & ôtant l'autre, il en mit à sa place une de bois fort mince, & par conséquent aisée à rompre; il imagina cela très-prudemment, afin que la pique lancée contre le bouclier de l'ennemi, & s'y attachant, n'y demeurât pas toute droite, mais que la cheville de bois venant à se rompre, la hampe pliât à l'endroit du fer; & qu'ainsi la hampe, tenant encore à la cheville de fer, traînât à terre & embarrassât l'ennemi.

Bojorix, roi des Cimbres, à la tête d'une petite troupe de cavalerie, s'approcha du camp de Marius; & l'appellant à haute voix, il le défioit à prendre le jour & le lieu pour descendre en bataille & décider qui demeureroit maître du pays. Marius lui répondit, *que jamais les Romains ne prenoient conseil de leurs ennemis sur le combat, mais que cependant il vouloit bien faire ce plaisir-là aux Cimbres.* Ils convinrent donc que ce seroit le troisième jour après celui-là, & dans la plaine de Verceil qui paroïsoit commode aux Romains pour y déployer leur cavalerie, & aux Barbares pour y étendre leurs nombreux bataillons.

Ni les uns ni les autres ne manquèrent au rendez-vous. Ils se mettent en bataille. Catulus avoit sous lui vingt mille trois cens

hommes d'infanterie , & Marius trente-deux mille. Catulus fut mis au centre , & les troupes de Marius furent partagées sur les deux ailes , (a) comme l'écrivit Sylla qui se trouva à cette bataille. Et l'on dit que Marius rangea ainsi l'armée malicieusement , dans l'espérance qu'avec les deux ailes il tomberoit sur ses ennemis & les romproit ; & qu'ainsi la victoire seroit entièrement due à ses troupes , sans que Catulus y eût aucune part & qu'il se fût seulement mêlé avec les Barbares ; car toutes les fois qu'un front de bataille est fort large & fort étendu , il arrive ordinairement que les ailes sont avancées & le centre enfoncé ; & ce qui confirme ce fait , ajoute-t-on , c'est l'apologie que Catulus même fut obligé de faire , dans laquelle il se plaignit hautement de la malice de Marius , & du mauvais tour qu'il lui avoit joué.

Les Cimbres faisoient sortir leur infanterie de leurs forts doucement & sans bruit , & les rangeoient en bataille en leur donnant autant de profondeur que de front ; de sorte que c'étoit une bataille quarrée dont chaque face occupoit trente stades (b) de terrain. Leur cavalerie , qui étoit de quinze mille chevaux , marchoit en superbe équipage. Tous les cavaliers avoient des casques en forme de gueules

(a) *Comme l'écrivit Sylla.*) mourut auparavant. Plutarque en parle dans la vie de Sylla & dans celle de Lucullus.
 Sylla avoit fait plusieurs livres de ses actions , car on en trouve le vingt-unième livre cité. L'ouvrage ne fut pas même achevé , car il

(b) Trois mille sept cents cinquante pas.

ouvertes, & de muſles de toutes ſortes de bêtes étranges & épouvantables; & les rehauffant par des pennaches faits comme des ailes, & d'une hauteur prodigieufe, ils paroifſoient encore plus grands. Ils étoient armés de cuiraffes de fer très-brillantes, & couverts de boucliers tout blancs. Ils portoient chacun deux javelots à darder de loin; & quand ils avoient joint l'ennemi, ils ſe ſervoient de grandes & fortes épées. En cette rencontre ils n'allèrent pas heurter les Romains de front; mais prenant à droite ils avançoient peu-à-peu, cherchant à les enfermer entr'eux & leur infanterie qui étoit à la gauche.

Les généraux Romains ſ'apperçurent incontinent de cette rufe, mais ils ne purent retenir leurs ſoldats, l'un d'eux ſ'étant mis à crier que les ennemis fuyoient, tous les autres ſe mirent auſſi-tôt à courir pour les pourſuivre. Cependant l'infanterie des Barbares ſ'avanzoit comme les flots de la vaſte mer. Dans ce moment, Marius, ſ'étant lavé les mains, les éleva vers le ciel, & voua aux dieux une hécatombe; & Catulus, élevant auſſi ſes mains, (a) fit vœu de conſacrer la Fortune de ce jour, en lui dédiant un temple. Et l'on dit que Marius, ayant fait ſon ſacrifice, on ne lui eut pas plutôt montré les entrailles des victimes, qu'il ſ'écria, *la victoire eſt à moi.*

(a) *Fit vœu de conſacrer la Fortune de ce jour, en lui dédiant un temple.* Ce temple fut dédié à la Fortune ſous ce titre, *A la Fortune de ce jour, FORTUNÆ hujus diei*: ce qui paroît bien remarquable.

Mais, quand on se fut ébranlé pour donner, il arriva un accident qui, comme l'écrivit Sylla, (a) parut un effet de la vengeance divine contre Marius. Il s'éleva, comme cela est vraisemblable, une si grande poussière, (b) que les deux armées en furent couvertes & cachées. Marius, qui s'étoit ébranlé le premier pour charger avec ses troupes, eut le malheur de manquer l'ennemi dans cette obscurité où les deux armées étoient ensevelies; & ayant poussé fort loin au-delà de leur bataille, il fut long-tems errant dans la plaine sans pouvoir se retrouver. Cependant le bonheur de Catulus fit que les Barbares tomberent sur lui, & que, contre l'intention de Marius, il n'y eut que lui & ses soldats, au nombre desquels étoit Sylla, qui soutinssent tout l'effort de cette bataille. La chaleur du jour, qui étoit fort grande, & le soleil, qui donnoit dans le visage des Cimbres, aiderent beaucoup aux Romains. Car ces Barbares, naturellement endurcis à supporter les plus grandes gelées, & nourris dans des lieux froids & couverts de bois, ne pouvoient

(a) *Parut un effet de la vengeance divine contre Marius.* En effet Marius avoit rangé malicieusement son armée pour avoir seul la gloire du succès, & pour en priver son confrere Catulus, & voilà Catulus qui soutient seul tout l'effort des Barbares, pendant que Marius s'est égaré.

(b) *Que les deux armées en furent couvertes & cachées.*

Voilà ce qui a donné lieu à Homere de parler si souvent d'une nuit qui couvre les combattans, & qui les empêche de se voir. Ce poète peint toujours la nature. Il semble au reste que Plutarque entre en lice contre lui dans la description qu'il fait de cette bataille, tant ses images sont nobles & poétiques, & pourtant vraies.

résister au chaud, mais fondoient tout en eau, étoient tout haletans, & n'avoient que la force de mettre leurs boucliers devant leur visage pour se garantir du soleil; car ce combat se donna après le solstice d'été, trois jours avant la nouvelle lune du mois d'Août, qui étoit alors appelé *Sextilis*. La poussiere ne fut pas moins favorable que le soleil aux troupes de Catulus; & elle servit beaucoup à augmenter leur audace & leur confiance, en leur cachant la plus grande partie de leurs ennemis; car il s'en fallut beaucoup qu'ils ne vissent leur nombre infini. Mais chaque corps ayant couru de vitesse charger ce qui étoit devant lui, ils en étoient aux mains avant que d'avoir pu être effrayés par cette vue. D'ailleurs ils étoient si endurcis par la fatigue & au travail, si exercés & si aguerris, qu'on ne vit pas un seul Romain suant ou haletant, quoique la chaleur fût extrême, l'attaque vive, & qu'ils eussent couru de toute leur force pour charger. Car c'est (a) ainsi que Catulus lui-même l'a écrit, en relevant beaucoup la force & le courage de ses troupes.

La plupart donc des ennemis & tous les plus braves furent taillés en pieces; car tous

(a) *Ainsi que Catulus lui-même l'a écrit.* Catulus avoit écrit l'histoire de son consulat & de tout ce qu'il avoit fait; Cicéron en fait l'éloge dans son Brutus, où il dit qu'il avoit imité le style de Xénophon, & qu'il l'avoit adressée au poëte Furius son

ami particulier. C'est grand dommage que cette histoire se soit perdue. Ce Catulus étoit aussi un poëte très-élégant, & deux épigrammes qui restent de lui, marquent l'agrément de son esprit, & en même tems la dépravation de ses mœurs.

ceux des premiers rangs, afin qu'ils ne pussent rompre leur ordonnance, (a) étoient liés les uns aux autres par de longues cordes qui tenoient à leurs baudriers; tous les autres furent renversés & poussés jusqu'à leur camp. Là, on vit les choses du monde les plus tragiques & les plus épouvantables. Les femmes, vêtues de robes noires, étoient sur leurs chariots, & tuant les fuyards; les unes leurs maris, les autres leurs frères, celles-là leurs pères, celles-ci leurs fils; & prenant leurs petits enfans, elles les étouffoient de leurs propres mains, & les jettoient sous les roues des chariots & sous les pieds des chevaux, & se tuoient ensuite elles-mêmes. On dit qu'il y en eut une qui se pendit au bout de son timon, après avoir attaché par le cou à ses deux talons deux de ses enfans, l'un deçà, l'autre delà. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettoient au cou un nœud coulant qu'ils attachoient aux cornes ou aux jambes des bœufs; & piquant ces bêtes pour les faire marcher, ils périssoient misérablement, ou étranglés ou foulés aux pieds. Cependant, quoiqu'ils périssent ainsi par tant de différentes voies, on ne laissa pas de faire plus de soixante mille prisonniers.

Le nombre des morts monta à plus de six-vingt mille. Les soldats de Marius pillèrent

(a) *Etoient liés les uns aux autres par de longues cordes.*) Ridicule invention pour obliger les soldats à garder leurs rangs, & pour les empêcher de rompre leur ordonnance. Ces cordes étoient aussi pour leur servir à lier leurs prisonniers après la victoire.

les bagages; mais les dépouilles, les enseignes & les trompettes furent portées, dit-on, dans le camp de Catulus qui ne manqua pas de se servir de cela, comme d'une preuve que c'étoit à lui seul que la victoire étoit dûe. Sur quoi il s'éleva une grande dispute entre ses troupes & celles de Marius. Pour les accorder & pour en prévenir les suites, on prit pour arbitres les ambassadeurs de Parme qui se trouverent présens. Les soldats de Catulus les menerent sur le champ de bataille visiter les morts; & ils leur firent voir qu'ils étoient tous percés des piques de Catulus qui étoient très-reconnoissables, parce que Catulus avoit eu soin de faire graver son nom sur le bois de toutes les piques de ses soldats. Cela n'empêcha pas que toute la gloire de cette action ne fût donnée à Marius, tant à cause de sa première victoire, que de sa dignité. Bien plus, le peuple lui donna le magnifique titre de troisième fondateur de Rome, estimant que le danger, dont il venoit de les délivrer, n'étoit pas moins grand que celui dont les Gaulois les avoient autrefois menacés. (a) Dans leurs maisons, en faisant bonne chere & en se réjouissant avec leurs femmes & leurs

(a) Dans leurs maisons, en faisant bonne chere & se réjouissant avec leurs femmes & leurs enfans, ils offroient à Marius les prémices de leur souper, & lui faisoient des libations.) Rien ne marque tant les sentimens d'un respect & d'une vénération

véritable & sincere, que ces actions qui se passent dans l'intérieur des familles. Ce que les Romains font ici pour Marius, c'est ce qu'Horace dit qu'ils faisoient de son tems pour Auguste. Voyez l'ode v & l'ode xv du livre 4.

enfans , ils offroient à Marius les prémices de leur souper , & lui faisoient des libations en même tems qu'à leurs dieux ; & ils vouloient qu'il fît son entrée publique dans la ville pour ses deux triomphes , ce qu'il ne voulut jamais. Mais il triompha avec Catulus , voulant montrer de la modération dans des prospérités si grandes , & craignant peut-être aussi les troupes de Catulus , qu'il voyoit très-résolues de s'opposer à son triomphe , s'il n'associoit leur général à cet honneur.

Il passa ainsi son cinquième consulat , & aspira au sixième qu'il désira avec plus d'ardeur & plus d'empressement que personne n'en avoit jamais témoigné pour le premier. Il faisoit sa cour au peuple & tâchoit de lui complaire en tout , non-seulement contre sa dignité , mais encore contre son naturel , s'efforçant de paroître doux , facile & populaire. Mais on dit que , dans tout ce qui regardoit le gouvernement , dans toutes les brigues & cabales , l'excès de son ambition le rendoit très-timide ; & que l'intrépidité & l'audace , qu'il témoignoit dans les combats , l'abandonnoient dans les assemblées du peuple , où le moindre blâme , la moindre louange le mettoient si fort hors de lui-même , qu'il ne se possédoit plus. On dit pourtant qu'ayant donné le droit de bourgeoisie tout à la fois à mille habitans de (a) Caméries , qui avoient parfaitement bien servi dans une guerre , comme cela parut contraire à la loi , & que

(a) Ville de la Marche d'Ancone.

quelques-uns voulurent s'en plaindre, (a) il dit que le bruit des armes l'avoit empêché d'ouïr la loi. Cependant il paroît que son penchant le portoit davantage à redouter & à craindre les cris du peuple dans les assemblées. Dans les armées il conservoit sa dignité & sa grandeur par nécessité ; au lieu que dans les assemblées, dès qu'on lui refusoit le premier degré d'honneur, il avoit recours à la bienveillance & à la faveur du peuple, sacrifiant toujours la vertu à la fortune, & se souciant fort peu d'être estimé le plus généreux & le plus noble, pourvu qu'il devînt le plus grand. Par ce procédé il heurta toute la noblesse ; mais celui qui étoit le plus odieux & qu'il craignoit davantage, c'étoit Métellus (b) qu'il avoit déjà traité avec beaucoup d'ingratitude, & qui, étant naturellement plein de vertu & aimant la vérité, étoit l'ennemi déclaré de tous ceux qui se glissoient dans les bonnes grâces du peuple par de méchantes voies, & qui ne parloient que pour le flatter ; voilà pourquoi il résolut de le chasser de la ville. Pour cet effet il attira chez lui dans sa familiarité Glaucias & Saturninus, les deux hommes de Rome les plus insolens & les plus séditieux, & qui avoient à leur disposition toute la tourbe des nécessiteux &

(a) Il dit que le bruit des armes l'avoit empêché d'ouïr la loi.) C'est ce qui a fait dire avec raison, que parmi les armes les loix se taisent. INTER arma silent leges.

Quand les guerres ne feroient que ce mal, elles devroient être abhorrées.

(b) Métellus Numidicus ; dont il avoit été lieutenant.

des mutins ; il se servoit d'eux pour appuyer les loix qu'il vouloit faire passer ; & appellant secrettement les gens de guerre , il les mêla dans les assemblées du peuple , & fit chasser Métellus par sa faction.

(a) L'historien Rutilius , homme de bien & très-véritable , mais qui en son particulier étoit ennemi de Marius , écrit qu'il obtint ce sixième consulat en répandant beaucoup d'argent dans les tribus , qu'il l'acheta à beaux deniers comptans , que par ce moyen il fit refuser Métellus , & qu'à sa place il eut Valérius Flaccus , moins pour collègue que pour valet. Le peuple n'avoit jamais donné tant de consulats à aucun homme avant lui , (b) qu'au seul Valérius Corvinus , mais il y eut cette différence , qu'entre le premier & le sixième consulat de Corvinus il y eut quarante-cinq ans d'intervalle ; au lieu que Marius ayant été consul une première fois , deux ans après

(a) *L'historien Rutilius , homme de bien & très-véritable.*) C'est P. Rutilius Rufus qui avoit été consul l'année avant le second consulat de Marius. Il avoit écrit sa vie en latin , & une histoire Romaine en grec. C'étoit un homme d'une vertu & d'une probité consommées. Cicéron en fait l'éloge en plusieurs endroits. Il fut envoyé en exil six ou sept ans après ce sixième consulat de Marius. Sylla voulut ensuite le rappeler , mais il refusa de revenir. Cicéron lui reproche en quelque endroit d'être mort de douleur de ce

que son frere avoit été refusé pour le consulat.

(b) *Qu'au seul Valérius Corvinus , mais il y eut cette différence.*) Ce Valérius Corvinus fut consul pour la première fois à l'âge de vingt-trois ans , la seconde année de l'Olympiade CVIII , l'an de Rome 406 , 345 ans avant l'ère chrétienne ; & il le fut pour la sixième fois la quatrième année de l'Olympiade CXIX , l'an de Rome 452 , 299 ans avant l'ère chrétienne. Voilà les quarante-cinq ans entre son premier & son sixième consulat.

il le fut cinq fois de suite sans interruption & d'un même train de fortune. Mais à son dernier consulat il s'attira une grande haine par les énormes fautes qu'il commit pour favoriser ce Saturninus. Une des plus grandes fut la protection qu'il lui donna après le meurtre de Nonius que Saturninus tua , parce qu'il étoit son concurrent pour le tribunat. Ensuite ce Saturninus , nommé tribun du peuple , proposa la loi que Marius avoit dressée pour le partage des terres. (a) Il étoit porté expressément par cette loi : *Que le sénat viendrait jurer en pleine assemblée qu'il approuveroit & observeroit tout ce que le peuple auroit ordonné , & qu'il ne s'opposeroit à chose quelconque.*

Marius fit semblant dans le sénat de contre-

(a) Il étoit porté expressément par cette loi , que le sénat viendrait jurer en pleine assemblée , qu'il approuveroit & observeroit tout ce que le peuple auroit ordonné.) On ne pouvoit imaginer de loi plus inique ; car c'étoit soumettre le sénat au peuple , & rendre le peuple absolument le maître. Il y a sur cela dans le premier livre de l'Orateur de Cicéron un endroit admirable. Crassus avoit dit en pleine assemblée du peuple, *Nolite sinere nos cuiquam servire nisi vobis universis , quibus & possumus & debemus.* Sur cela Antigonus dit , *Quæ vero addidisti , non modo senatum servire posse populo , sed etiam debere , quis hoc*

philosophus tam mollis , tam languidus , tam enervatus , tam omnia ad voluptatem corporis , doloremque referens probare posset ? Senatum servire populo , cui populus ipse moderandi & regendi sui potestatem quasi quasdam habenas tradidisset ; itaque hæc cum à te divinitus & ego dida arbitrarer , P. Rutilius Rufus , homo doctus , & philosophiæ deditus non modo parum commodè , sed etiam turpiter & flagitiosè dida esse dicebat. Métellus n'étoit pas moins homme de bien que Rutilius ; ainsi Marius étoit bien sûr que jamais il ne consentiroit à cette loi , & qu'il refuseroit de prêter un serment si injuste.

dire

dire & de condamner cet article , disant hautement : *Que pour lui il ne prêteroit jamais ce serment si injuste , & qu'il ne pensoit pas qu'aucun homme sage pût le prêter. Car si la loi n'étoit point mauvaise & pernicieuse en elle-même , & étoit faire tort au sénat de le forcer à jurer une chose qu'il devoit plutôt faire par raison & de sa pure & franche volonté.*

Ce n'est pas qu'en parlant ainsi , il pensât ce qu'il disoit , mais il tendoit à Métellus un piège inévitable ; car faisant consister , d'un côté , la plus grande partie de la vertu & de l'habileté dans le mensonge , il savoit bien que pour lui il ne tiendrait aucun compte de tout ce qu'il auroit avancé dans le sénat ; & de l'autre côté , connoissant Métellus pour un homme ferme , & qui étoit persuadé que *la vérité* , comme dit Pindare , *est le fondement de la plus haute vertu* , il espéra que , prévenu & trompé par le refus qu'il venoit de faire dans le sénat de donner ce serment , il le refuseroit de même & n'en démordroit point , ce qui lui attireroit immanquablement la haine du peuple , & une haine implacable , comme cela arriva en effet. Car Métellus ayant protesté qu'il ne jureroit point , le sénat se leva , & peu de jours après , Saturninus ayant appelé les sénateurs à la tribune pour les obliger à prêter ce serment , Marius y vint comme les autres.

Dès qu'il parut il se fit un grand silence , tous les yeux étant attachés sur lui dans

l'attente de ce qu'il feroit. Alors Marius, envoyant promener toutes les belles choses qu'il avoit si fièrement dites du bout des levres dans le sénat, déclara en propres termes : *(a) Qu'il n'avoit pas le cou assez gros pour s'en tenir sur une affaire de telle conséquence, à ce qu'il avoit dit une fois ; que pour lui il jureroit & qu'il obéiroit à la loi si c'étoit une loi.* Il ajouta finement cette condition, comme une couverture qui cachoit sa honte, & jura en même tems.

Le peuple, ravi d'entendre son serment, battit des mains, & le combla de louanges. Mais les nobles en furent très-fâchés & détectèrent en leur cœur un changement si lâche. Tous les sénateurs jurèrent l'un après l'autre, de peur du peuple, jusqu'à ce qu'on fût venu à Métellus. Alors Métellus, quelques instances & quelques prières que lui fissent ses amis de jurer, & de ne pas s'exposer aux peines capitales dont Saturninus menaçoit ceux qui refuseroient ce serment, ne rabattit rien de sa fierté & de sa constance ordinaire, & ne jura point ; mais demeurant ferme dans ses principes, & prêt à tout souffrir pour ne rien faire de honteux, il se retira de la place, s'entretenant avec ceux qui l'accompagnoient, & leur disant : *Que de faire le mal, de quelque nature qu'il fût, c'étoit d'un méchant homme ;*

(a) Qu'il n'avoit pas le cou assez gros.) C'est-à-dire, qu'il n'étoit pas assez orgueilleux, assez présomptueux ; car le gros cou est

pris pour une marque d'arrogance & d'orgueil. C'est pour-quoi Job dit du superbe, *pingui cervice armatus est.* XV, 26,

que de faire le bien lorsqu'il n'y avoit nul danger & qu'on pouvoit le faire impunément , c'étoit d'un homme qui n'avoit rien au-dessus de l'ordinaire & du commun ; mais que de faire le bien avec de grands dangers , c'étoit-là le propre de l'homme véritablement vertueux & de l'honnête homme.

Dès ce moment , Saturninus fit un decret par lequel le peuple ordonnoit aux consuls de faire publier qu'on interdisoit le feu & l'eau à Métellus , & qu'on défendoit à tous les sujets de la république de le recevoir chez eux. La plus vile populace étoit même toute prête , & s'offroit à le tuer. Tous les gens de bien , compatissant à son malheur , se rendoient en foule chez lui , déterminés à le défendre ; mais il ne voulut pas que pour son intérêt on en vînt à une sédition : & il sortit de la ville , faisant ce raisonnement fort sage : *Ou les affaires changeront & deviendront meilleures , & le peuple se repentira , & alors je reviendrai , rappelé avec honneur ; ou elles demeureront au même état , & en ce cas-là le plus sûr & le meilleur est d'être éloigné.* Mais toutes les marques d'affection & d'estime que Métellus reçut par-tout , dans son exil , & comment il vécut à Rhodes entièrement appliqué à la philosophie , c'est ce qu'il sera mieux de détailler dans sa vie que nous nous proposons (a) d'écrire.

Après le grand service que Marius venoit

(a) On ne fait pas si Plutarque fit cette vie comme il se l'étoit proposé.

de recevoir de Saturninus, il se vit forcé de souffrir cet homme qui se portoit à toutes sortes d'insolences & de violences ; & il ne se donna pas de garde que par-là il fit à la république un très-grand mal : car il lâcha la bride à ce monstre qui, par armes & par meurtres, tendoit ouvertement à la tyrannie & à la ruine du gouvernement. Voulant donc ménager les nobles, & faire aussi sa cour au peuple, il fit une action très-indigne, & l'action d'un homme double. Un soir, les principaux de la ville étant allés chez lui pour le porter à se déclarer contre Saturninus, & Saturninus s'y étant rendu en même tems, il le fit entrer à leur insu par la porte de derriere. Ensuite, faisant semblant d'avoir un dévoyement, sous ce prétexte il alloit tantôt à l'un, tantôt aux autres, courant ainsi à plusieurs reprises dans sa maison ; & par tous ces voyages il ne fit que les animer & les aigrir davantage les uns contre les autres. Mais enfin le sénat & les chevaliers s'étant unis contre lui & se plaignant hautement, il fut obligé de faire venir des gens armés sur la place pour réprimer les séditieux qu'il favorisoit en secret & qu'il ne pouvoit plus défendre. Saturninus, Glaucias & ceux de leur cabale se retirèrent dans le capitolé. Ils y furent assiégés & enfin on les prit par la soif, car on rompit les conduits d'eau. Ne pouvant donc plus tenir, ils appellerent Marius, & se rendirent à lui sous la foi publique. Marius fit tout ce qu'il put pour les sauver,

mais inutilement ; (a) ils ne furent pas plutôt descendus dans la place qu'ils furent assommés.

Depuis ce moment , Marius fut si brouillé avec la noblesse & avec le peuple , que , quand le tems de faire de nouveaux censeurs fut arrivé , quoique tout le monde s'attendît qu'il se présenteroit , il n'osa le faire ; mais craignant d'essuyer un refus , il laissa nommer des censeurs qui étoient fort au-dessous de lui. Il est vrai qu'il mettoit cela en beau & qu'il s'en faisoit un mérite ; disant qu'il n'avoit pas voulu demander cette place pour ne pas s'attirer la haine du peuple en faisant une recherche exacte de ses vie & mœurs.

Un des tribuns du peuple ayant fait la requisition pour rappeler Métellus de son exil , Marius s'y opposa de toutes ses forces & par ses paroles & par ses actions ; mais voyant qu'il ne pouvoit l'empêcher , il s'en désista ; & le decret étant passé , comme il ne pouvoit supporter de voir Métellus de retour , il quitta la ville & s'embarqua pour la Cappadoce & la Galatie , alléguant pour prétexte qu'il alloit s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voués à la mere des dieux. Mais ce n'étoit pas-là le véritable sujet de son voyage ; il en avoit un autre bien différent , & qui étoit ignoré du peuple : c'est qu'étant de sa nature

(a) *Ils ne furent pas plutôt descendus dans la place , qu'ils furent assommés.* Le peuple les assomma & les déchira à coups

de bâtons & à coups de pierres : *Populus fuslibus saxisque coopertum Saturninum in ipsa quoque morte laceravit.* Flor.

peu né pour la paix , & peu propre au gouvernement politique , devant toute sa grandeur aux armes ; & voyant que , par l'inaction & par le repos , toute sa puissance & toute sa gloire se fanoient & se flétrissoient , il cherchoit à susciter aux Romains de nouvelles affaires ; car il espéroit qu'en excitant contr'eux les rois , & en animant sur-tout Mithridate qui paroissoit le plus disposé à prendre les armes , il obligeroit le peuple à le mettre à la tête de ses armées , & que par-là il rempliroit la ville de nouveaux triomphes , & sa maison des dépouilles du Pont & de toutes les richesses du roi.

Pendant qu'il fut à la cour de Mithridate , ce prince le traita avec toute sorte de considération & de marques d'estime ; mais pour toutes ces caresses & pour tous ces grands honneurs , Marius ne rabattit rien de sa fierté ordinaire , & ne lui parla jamais avec amitié & douceur ; mais il lui dit séchement : *Prince , il n'y a point-là de milieu , il faut que vous vous rendiez plus puissant que les Romains , ou que vous fassiez , sans mot dire , tout ce qu'ils vous commanderont.* Ces paroles hardies étonnerent Mithridate , qui avoit bien ouï parler plusieurs fois de la liberté ou plutôt de l'audace du langage Romain , mais qui ne l'avoit jamais éprouvée.

Marius , de retour à Rome , fit bâtir une maison près de la place , soit , comme il disoit lui-même , pour épargner à ceux qui l'accompagnoient tous les jours , la peine d'aller si

loin, soit qu'il crût que ce voisinage grossiroit sa cour, & que son éloignement étoit seul la cause de ce qu'il y avoit moins de gens à sa porte qu'à celle des autres, en quoi il se trompoit. La véritable cause de sa solitude étoit qu'ayant moins de douceur, de grace & de politesse que les autres, & étant moins propre aux affaires, on le laissoit-là en tems de paix, comme un instrument qui n'est bon que pour la guerre. Il n'étoit point si affligé de voir sa gloire & sa réputation effacées par celle des autres; mais il ne pouvoit supporter que Sylla s'agrandît par l'envie que les nobles lui portoient, & qu'il dût les commencemens de sa fortune aux querelles & aux dissensions ou il étoit entré contre lui. Mais après que Bocchus, roi de Numidie, ayant été déclaré allié des Romains, eut consacré dans le capitolé les victoires de Sylla chargées de trophées, & près d'elles toute l'histoire de Jugurtha en vingt statues d'or qui représentoient comme Bocchus livroit Jugurtha entre les mains de Sylla, cela mit Marius entièrement hors de lui-même, comme Sylla attirant à lui toute la gloire de ses exploits. Forcené de colere & de jalousie, il se préparoit à employer la force pour abattre ce monument qui lui étoit si injurieux; & Sylla se préparoit de son côté à faire tous ses efforts pour repousser cette violence.

(a) Comme cette sédition étoit sur le point

(a) Comme cette sédition guerre des alliés survint tout-
étoit sur le point d'éclater, la à-coup qui la réprima.) Cette

d'éclater , la guerre des alliés survint tout-à-coup , qui la réprima ; car les plus belliqueuses nations de l'Italie & les plus abondantes en hommes , s'éleverent contre les Romains , & penferent renverser leur empire , tant elles étoient redoutables , non-seulement par leur adresse aux armes & par la force du corps , mais encore par l'audace & par la grande capacité de leurs généraux (a) qui ne cédoient en rien aux plus grands capitaines de Rome.

Cette guerre , qui fut si variée par les divers accidens qui lui arriverent , & par les différens jeux que la fortune y joua , ajouta autant de gloire & de puissance à Sylla , qu'elle en ôta à Marius. Car Marius parut lent dans toutes ses entreprises , irrésolu , paresseux & plein de délais , soit que la vieillesse eût éteint l'activité & le feu qui étoient en lui , car il avoit soixante-cinq ans passés ; ou , comme il le disoit lui-même , qu'étant accablé de fluxions , & qu'ayant de la peine à se remuer , il ne soutînt le poids de cette guerre que par honneur & au-delà de ses forces ; cependant en cet état il ne laissa pas de gagner une grande bataille où il tua sur la place six mille des ennemis , & jamais il ne leur donna prise sur lui. Il souffroit qu'on l'environnât de tranchées ,

guerre des alliés qui fut aussi appelée la guerre des Marfes , s'alluma la troisième année de l'olympiade CLXXII , 662 ans depuis Rome bâtie , & 88 ans avant l'ère chrétienne. On peut

voir le dix-huitième chapitre du troisième livre de Florus , qui donne un grand jour à ce que Plutarque dit ici.

(b) Popédias , Afranius , Vettius , Télésinus.

qu'on l'accablât de brocards , qu'on le défiât tous les jours au combat , sans jamais se laisser aller à aucun mouvement d'impatience & de colere. On rapporte que Popédius Silo , qui , de tous les généraux des ennemis étoit le plus considérable & le plus autorisé & par sa réputation & par le grand nombre de troupes qu'il commandoit , lui cria un jour : *Si tu es si grand capitaine , Marius , descends en pleine campagne pour combattre contre nous ; & que Marius lui répondit : Et si tu es si grand capitaine toi-même , Popédius , force-moi à descendre & à combattre malgré moi.*

Une autre fois , les ennemis lui ayant donné une occasion de les attaquer avec avantage , & les Romains l'ayant laissé échapper par timidité , quand ils se furent retirés les uns & les autres , il appella ses soldats à une assemblée , & là il leur dit : *Je suis en doute lesquels je dois appeller les plus lâches , ou vos ennemis , ou vous ; car ni les ennemis n'ont osé vous regarder quand vous leur avez tourné le dos , ni vous n'avez osé regarder les ennemis quand ils vous ont prêté le flanc.* Enfin il fut obligé d'abandonner le commandement , comme ne pouvant plus s'aider de sa personne à cause de son extrême foiblesse.

Les troupes des alliés ayant été battues en plusieurs rencontres , leurs affaires étoient en si mauvais état , que l'on voyoit bien que cette guerre alloit bientôt être finie ; plusieurs des principaux faisoient déjà des brigues à Rome pour avoir la conduite de la guerre contre

Mithridate, & tâchoient de gagner le peuple par le moyen des orateurs, lorsque, contre l'attente de tout le monde, le tribun Sulpitius, homme très-hardi & très-insolent, mit en avant Marius, le nomma général de l'armée Romaine contre Mithridate avec le titre de proconsul.

Cela partagea le peuple; les uns prirent le parti de Marius, & les autres celui de Sylla. Ces derniers envoyoient Marius aux bains chauds de Baïes, & lui ordonnoient d'aller soigner & traiter son corps débilité par la vieillesse & par les fluxions, comme il le disoit lui-même; car Marius avoit près de Misene une maison de campagne très-magnifique, où il vivoit avec plus de luxe & de mollesse, qu'il n'étoit séant à un homme qui avoit été à la tête de si grosses armées, & qui avoit si glorieusement terminé tant de guerres. On dit que Cornélie l'avoit achetée soixante-quinze mille drachmes; (a) & peu de tems après Lucullus l'acheta deux millions cinq cens mille, tant le prix des choses & la dépense haussèrent très-promptement, & tant le luxe reçut d'accroissement dans ce peu d'années.

(a) *Et peu de tems après, Lucullus l'acheta deux millions cinq cens mille.*) On fait bien que le luxe n'a point de bornes, & que tout d'un coup il peut mettre aux choses un prix excessif; nous en voyons tous les jours des exemples. Cependant que cette maison de Marius ait monté en si

peu de tems de soixante-quinze mille drachmes à deux millions cinq cens mille, c'est-à-dire, de trente-sept mille cinq cens livres à un million deux cens cinquante mille livres, cela paroît impossible, ou du moins incroyable. N'y auroit-il point faute au nombre?

Cependant Marius , en homme ambitieux & en jeune homme , gourmandoit sa vieillesse & sa foiblesse ; car tous les jours il descendoit dans le champ de Mars , s'y exerçoit avec les jeunes gens les plus robustes , & montrait un corps léger & adroit aux armes , & très-propre à manier des chevaux , quoique dans cet âge avancé il fût devenu fort replet & fort pesant. Il y avoit des gens qui trouvoient cela admirable , & qui alloient exprès au champ de Mars pour le seul plaisir de voir ses combats & tous les efforts que le desir de surpasser les autres lui faisoit faire. Mais les plus honnêtes gens ne pouvoient le voir sans avoir pitié de cette avarice & de cette avidité insatiable de gloire , de ce qu'étant devenu de très-pauvre très-riche , & de très-petit très-grand , il ne favoit pas mettre des bornes à sa fortune , & n'étoit pas content de jouir en repos de l'estime & de l'admiration des hommes & des grands biens qu'il avoit acquis ; mais comme un homme qui manquoit de toutes choses , il s'en alloit en Cappadoce & à l'extrémité du Pont-Euxin , après tant de triomphes & tant de gloire , traîner les restes de sa vieillesse , & combattre contre Archélaüs & Néoptoleme , satrapes de Mithridate. Les raisons même , que Marius alléguoit pour se justifier , paroissent frivoles , car il disoit qu'il vouloit former lui-même son fils en le faisant servir sous lui.

Voilà ce qui fut sur le point de perdre Rome en faisant enfin crever l'apostume qu'elle cou-

voit depuis long-tems dans son sein : Marius ayant trouvé un instrument très-propre pour la ruine entiere de la république, l'audace effrénée de Sulpitius qui, admirant & se proposant pour modele Saturninus, ne trouvoit à redire que deux choses dans sa maniere de gouverner; l'une, sa trop grande timidité, & l'autre, ses remises. Ne voulant donc point l'imiter dans ses défauts, il avoit toujours autour de lui six cens hommes choisis dans l'ordre des chevaliers, comme ses gardes, & il les appelloit lui-même *l'Anti-Sénat*.

Un jour que les consuls Sylla & Pompeius Rufus tenoient leur assemblée dans la place, Sulpitius y survint en armes. Les deux consuls prirent d'abord la fuite; Sulpitius, se saisissant du fils de Pompeius, le tua sur le champ; & Sylla se sentant vivement poursuivi, comme il passoit devant la maison de Marius, il s'y jeta contre l'attente de tout le monde, & sans être apperçu de ceux qui le poursuivoient, qui courant toujours, passèrent outre. On dit que Marius lui-même le fit sortir par la porte de derriere & le renvoya en sûreté, de sorte qu'il arriva sain & sauf dans son camp. Mais Sylla, dans ses mémoires, ne dit point qu'il se fût retiré dans la maison de Marius; il dit qu'il y fut mené pour délibérer sur les choses que Sulpitius vouloit le forcer d'ordonner malgré lui, en l'environnant de tout côté d'épées nues, & qu'il fut entraîné ainsi chez Marius; & qu'enfin il en

fortit, & alla fur la place (a) où il cassa & annulla, comme ils le desiroient, la cassation de la justice que son collegue (b) & lui avoient ordonnée.

Alors Sulpitius, se voyant le plus fort, décerna à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate ; & Marius, se préparant à partir, envoya deux tribuns de soldats à Sylla lui ordonner de lui remettre son armée ; mais Sylla, au lieu de lui remettre cette armée qui étoit de trente mille hommes de pied & de cinq mille chevaux, la mena contre Rome, après avoir animé ses soldats à le venger. Ses soldats assommerent d'abord les deux officiers qui avoient porté cet ordre. Et Marius, de son côté, fit mourir à Rome plusieurs des amis de Sylla, & publia à son de trompe qu'il donneroit la liberté aux esclaves qui prendroient les armes pour le secourir. Mais on dit qu'il n'y en eut que trois qui se présentèrent : c'est pourquoi, après n'avoir fait qu'une légère résistance contre Sylla, comme il entroit dans Rome, il fut obligé de s'enfuir.

Il ne fut pas plutôt sorti de Rome, que tous ceux qui l'accompagnoient, l'abandonnerent & se retirèrent l'un deçà, l'autre delà ; & la nuit étant déjà toute noire, il se retira dans une petite maison qu'il avoit près de

(a) Où il cassa & annulla, comme ils le desiroient, la cassation de la justice que son collegue & lui avoient ordonnée.) S'il ne l'avoit pas

cassée, Sulpitius n'auroit jamais pu faire décerner à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate.

(b) Pompéius Rufus.

Rome, & qui étoit appelée *Salonium*, d'où il envoya son fils dans les terres de son beau-pere Mucius, qui n'étoient pas bien éloignées, pour y prendre les provisions dont il avoit besoin ; & continuant sa route il descendit à Ostie où un de ses amis, appelé Numérius, lui avoit préparé une barque ; il y monta sans attendre son fils, n'ayant avec lui que Granius que sa femme avoit eu d'un premier lit.

Le jeune Marius, arrivé dans les terres de son ayeul Mucius, s'empressoit à ramasser les provisions qui lui étoient nécessaires, & à les emballer. Le jour le surprit dans cette occupation, & pensa le découvrir à ses ennemis ; car quelques cavaliers poussèrent jusque-là, dans le soupçon que Marius pourroit y être. Celui qui avoit soin de ses terres les ayant apperçus d'assez loin, cacha promptement le jeune homme dans une charrette chargée de fèves ; & attelant en même tems ses bœufs, il alla au-devant de ces cavaliers, comme menant sa charrette à Rome. Cette ruse hardie sauva le jeune Marius qui fut conduit dans la maison de sa femme où il se pourvut de tout ce dont il avoit besoin ; & dès que la nuit fut venue, il se rendit sur le bord de la mer où, ayant trouvé un vaisseau prêt à partir pour l'Afrique, il s'y embarqua.

Cependant le vieux Marius porté par un vent favorable, côtoyoit l'Italie, mais comme il craignoit de tomber entre les mains d'un certain Géminius qui étoit un des plus puissans de Terracine, & son ennemi capital, il avoit

ordonné à ses mariniers de s'éloigner le plus qu'ils pourroient de ce port. Ses mariniers auroient bien voulu lui obéir , mais le vent s'étant changé tout-d'un-coup en vent de la haute mer , & ayant amené une violente tempête , ils crurent que le vaisseau ne résisteroit pas à ses coups & aux efforts des vagues qui le battoient avec furie. D'ailleurs , Marius se trouvoit très-mal de la mer , c'est pourquoi ils gagnèrent à grand'peine le rivage de Circéi. Comme la tempête augmentoit toujours & que les vivres leur manquoient , ils descendirent à terre , & furent errans çà & là sans avoir aucun but certain , mais seulement , comme cela arrive d'ordinaire dans les grandes extrémités où l'on ne voit aucun parti qui soit sûr , de fuir le mal présent comme le plus terrible , & de rejeter ses espérances sur ce qui ne paroît point. Car si la terre leur étoit contraire , la mer ne l'étoit pas moins ; & s'ils devoient craindre de rencontrer des hommes , ils devoient encore plus craindre de n'en rencontrer point , à cause de l'extrême disette où ils se trouvoient.

Sur le soir , ils rencontrèrent quelques bouviers qui malheureusement n'eurent rien à leur donner , mais qui , ayant reconnu Marius , l'avertirent de se retirer au plus vite , parce qu'il n'y avoit que quelques momens qu'ils avoient vu passer par-là plusieurs cavaliers qui battoient l'estrade pour le chercher. Réduit au désespoir par cette nouvelle , & voyant encore ceux qui l'accompagnoient mourir presque de

défaillance , il ne favoit que faire ni que devenir. Enfin il s'éloigna du grand chemin , & se jetta dans un bois épais où il passa la nuit avec beaucoup de travail & dans une grande détresse.

Le lendemain matin , ranimé par la nécessité , & voulant tenter encore quelques efforts avant que de s'abandonner entièrement , il se mit à marcher le long de la côte , encourageant & fortifiant ses compagnons , & les conjurant de ne pas se rebuter avant que d'avoir éprouvé la ressource de sa dernière espérance pour laquelle il se réservoit lui-même , s'assurant sur les anciens oracles qu'il avoit reçus ; car il leur dit qu'étant encore enfant & élevé à la campagne , il reçut un jour dans sa robe l'aire d'une aigle où il y avoit sept aiglons ; que son pere & sa mere , l'ayant vu & admirant cette aventure , allèrent consulter les devins , & que les devins répondirent que cet enfant seroit le plus célèbre de tous les hommes , & que les destinées lui promettoient qu'immanquablement il obtiendrait sept fois dans sa patrie la charge la plus éminente & de la plus grande autorité.

Les uns disent que ce prodige arriva véritablement à Marius , comme il est rapporté ; & les autres soutiennent que ceux qui étoient avec lui , le lui ayant ouï raconter en cette occasion & dans une autre de ses fuites , le crurent & le mirent par écrit , quoique ce ne fût qu'une fable inventée par Marius pour les rassurer. Car l'aigle ne fait jamais plus

de deux aiglons à la fois ; & l'on a accusé de mensonge Musée même pour avoir dit : *L'aigle pond trois œufs , elle en couve deux & n'en élève qu'un.* Mais que Marius , & dans sa fuite & dans les grandes extrémités où il s'est trouvé , ait souvent dit qu'il parviendrait au septième consulat , c'est ce qui est constant & avoué de tout le monde.

Comme Marius & sa troupe n'étoient plus qu'environ à vingt stades (a) de la ville de Minturnes, ils virent une troupe de cavaliers qui venoient à eux , & en même tems ils découvrirent deux barques qui passaient assez près du rivage. D'abord ils se mirent tous à courir de toute leur force vers la mer ; & se jettant dans l'eau , ils gagnèrent à la nage ces deux barques , & monterent sur l'une qui étoit justement celle où étoit Granius , sur laquelle ils passerent dans l'isle (b) d'Enaria qui étoit vis-à-vis. Pour Marius , comme il étoit fort pesant & qu'il ne pouvoit se remuer qu'avec beaucoup de peine , deux de ses esclaves le soulevant sur l'eau , le mirent enfin sur l'autre barque. Dans ce moment les cavaliers arriverent sur le rivage ; d'abord ils commanderent aux mariniers d'amener la barque à terre , ou de jeter Marius dans la mer & de continuer ensuite leur route ; & Marius se mit à les conjurer avec larmes de ne pas le trahir. Les maîtres de la barque , dans ce peu de momens , ayant changé souvent de résolu-

(a) Deux mille cinq cens pas.

(b) Isle près du rivage de la Campanie, vis-à-vis de Naples.

tion , & penché tantôt à le livrer , tantôt à le sauver , enfin ils répondirent qu'ils ne le livreroient point. Ce que ces cavaliers ayant entendu , ils se retirèrent pleins de dépit & de colere.

Dès qu'ils furent éloignés , ces mêmes mariniers changeant de pensée , aborderent à terre ; & ayant mouillé près de l'embouchure du Liris où ses eaux répandues font un marais , ils conseillèrent à Marius de descendre pour prendre quelque nourriture sur le rivage ; & pour se délasser un peu du travail de la mer qui l'avoit tout rompu , jusqu'à ce que le vent devînt bon pour repartir , ce qui arrivoit ordinairement quand le vent de mer venoit à s'amortir ; car alors il se levoit du marais un vent frais qui suffiroit pour les conduire. Marius les ayant crus , ils l'aiderent eux-mêmes à descendre. Dès qu'il fut à terre il se coucha sur l'herbe , bien éloigné de penser à ce qui le menaçoit ; & eux , remontant incontinent dans leur barque & retirant leurs ancres , ils s'enfuirent , comme n'étant ni honnête de livrer Marius , ni sûr pour eux de le sauver. Ainsi Marius , abandonné de tout le monde , demeura long-tems couché sur le rivage sans prononcer une seule parole. Reprenant courage ensuite , & ramassant à grand'peine le peu qui lui restoit de forces , il se mit à marcher à travers champs avec un travail infini.

Après avoir traversé des marais profonds & des fossés pleins d'eau & de bourbe , il

arriva à la cabane d'un pauvre vieillard qui travailloit à ces marais ; il se jette à ses pieds & le supplie *de secourir & de sauver un homme qui , s'il échappoit au danger dont il étoit menacé , le récompenseroit infiniment au-delà de ses espérances.* Le bon homme , soit qu'il le connût de longue main , ou que saisi de respect en voyant la majesté qui éclatoit sur sa personne , il le prît pour un personnage très-considérable , lui dit : *Que , s'il n'avoit besoin que de repos , sa cabane seroit assez bonne pour le recevoir ; mais que , s'il étoit ainsi errant pour se dérober à la poursuite de ses ennemis , il le cacheroit dans un lieu plus sûr & plus tranquille.* Marius , l'ayant prié de lui rendre ce service , il le mena au fond du marais , le fit coucher dans un lieu creux sur le bord du fleuve & le couvrit de roseaux & d'autres matieres légères qui pouvoient le cacher sans l'incommoder de leur poids. Il avoit à peine achevé qu'il entendit un grand bruit qui venoit du côté de sa cabane. Geminius avoit envoyé de Terracine plusieurs troupes de cavaliers à la poursuite de Marius , & une de ces troupes arriva par hazard dans ce moment auprès de ce bon homme qu'ils effrayerent d'abord en criant qu'il avoit reçu chez lui & qu'il recéloit un ennemi des Romains.

Marius , qui les entendoit & qui ne se croyoit pas en sûreté , se leva de sa cachette , & s'étant dépouillé , se jeta dans l'endroit du marais où l'eau étoit la plus épaisse & la

plus bourbeuse ; & ce fut ce qui le découvrit à ceux qui le cherchoient. Ils le retirèrent donc tout nud & tout couvert de fange , le menerent en cet état à Minturnes , & le remirent entre les mains des magistrats : car le decret du sénat qui ordonnoit à tout le monde de le poursuivre & de le tuer si on le prenoit, avoit été déjà porté dans toutes les villes.

Mais les magistrats de Minturnes , avant que d'obéir , jugerent à propos de s'assembler pour délibérer ; & cependant (a) ils mirent Marius en garde dans la maison d'une certaine femme, appelée Fannia, qui ne paroissoit pas de ses amies à cause d'une ancienne affaire qu'elle avoit eue devant lui. Cette Fannia avoit été mariée à un homme appelé Tinnius ; s'étant séparée d'avec son mari , elle avoit redemandé sa dot qui étoit très-considérable ; le mari, pour ne pas rendre cette dot, l'avoit accusée d'adultere , & Marius, qui étoit alors consul pour la sixième fois , fut son juge. L'affaire ayant été plaidée, il parut que Fannia avoit été de mauvaise vie avant son mariage , & que Tinnius, informé de ses débauches , n'avoit pas laissé de l'épouser & de vivre long-tems avec elle. C'est pourquoi Marius, les blâmant l'un & l'autre, condamna le mari à rendre la dot ; & pour noter d'infamie la

(a) *Ils mirent Marius en garde dans la maison d'une certaine femme nommée Fannia.*) Ils ne le mirent pas en prison, parce qu'ils ne savoient pas encore ce qu'ils devoient faire.

femme , il la condamna à une amende de quatre drachmes.

(a) Pour tout cela , Fannia n'entra point dans le ressentiment d'une femme offensée ; mais dès qu'elle vit Marius entre ses mains , bien loin de se ressouvenir de tout le mal qu'il lui avoit fait , elle eut grand soin de lui , l'aïda de tout ce qu'elle avoit , & l'encouragea & fortifia le mieux qu'il lui fut possible. Marius la loua de sa générosité & l'assura qu'il avoit fort bon courage ; car il avoit eu ce jour-là même un signe très-favorable qu'il lui raconta , & que voici. Comme on le menoit chez elle , & qu'il fut vis-à-vis de sa maison , dès qu'on eut ouvert la porte , il en sortit un âne qui , prenant sa course , alloit boire dans la fontaine voisine. Quand il fut devant Marius , il s'arrêta , le regarda d'une manière gaie & enjouée , jetta ensuite une voix claire , & par un excès de gaieté il se mit enfin à bondir autour de lui. (b) De-là Marius tiroit sa conjecture , & disoit que le dieu lui marquoit par-là que son salut viendrait plutôt de la mer que de la terre , parce que l'âne , sans

(a) *Pour tout cela Fannia n'entra point dans le ressentiment d'une femme offensée.*) Il y a bien de l'apparence que cette Fannia avoit plus de reconnoissance pour Marius , de ce qu'il lui avoit fait rendre sa dot , que de ressentiment pour l'affront qu'il lui avoit fait en la condamnant à une amende de quatre drachmes , ou de quarante sols.

(b) *De-là Marius tiroit sa conjecture , & disoit que le dieu lui marquoit par-là.*) Il faut être bien subtilement & bien ridiculement superstitieux , pour tirer de-là cet augure. Mais pour peu qu'on soit enclin à la superstition , les malheurs la rendent excessive , tout devient signe en cet état.

s'arrêter à sa pâture qui vient de la terre , l'avoit quittée pour boire à la fontaine. Ayant achevé de détailler son augure à Fannia , il dit qu'il vouloit reposer , & commanda qu'on le laissât seul & qu'on fermât la porte sur lui.

Cependant les magistrats & les assesseurs de Minturnes , qui étoient assemblés , après avoir long-tems délibéré sur cette affaire , résolurent qu'il falloit obéir au decret & tuer Marius ; mais il ne se trouva pas un seul des citoyens qui voulût se charger de cette exécution. Enfin il se présenta un cavalier Gaulois , d'autres disent Cimbre , qui entra dans sa chambre l'épée à la main. Comme l'endroit où il étoit couché ne recevoit pas beaucoup de lumière , on dit qu'il parut au cavalier que les yeux de Marius jettoient une flamme très-vive , & que , du fond de ce lieu obscur , il en sortit une voix terrible qui lui dit : *Oses-tu bien , malheureux , tuer Caius Marius ?* Le Barbare épouvanté prit la fuite , & ayant jetté son épée il sortit dans la rue , criant seulement , *Je ne puis tuer Marius.* Cela étonna tous ceux de la ville. A cet étonnement succéda la compassion & à la compassion le repentir & le blâme qu'ils se donnoient à eux-mêmes d'avoir pris une résolution pleine d'injustice & d'ingratitude contre un homme qui avoit sauvé l'Italie , & que c'étoit même un grand crime de ne pas secourir : *Qu'il s'en aille donc , dirent-ils , par-tout où il voudra , errant & fugitif épuiser ailleurs tout ce dont le menace sa destinée , & prions seulement*

que les dieux ne nous punissent point de ce que nous jettons hors de notre ville Marius nud & dénué de tout secours.

Après avoir tenu ces discours, ils entrent en foule dans sa chambre, se mettent tous autour de lui, & le font sortir pour le mener sur le rivage de la mer. Comme chacun s'empresse, & que les uns lui présentent une chose, les autres une autre, il se passe un assez long tems. Une autre chose encore les retarda : sur le chemin qui mene de Minturnes à la mer, (a) on trouve le bois sacré de la nymphe appelée Marica ; tous ceux du pays ont pour ce bois une singulière vénération, & ils observent sur-tout avec grand soin de n'en laisser rien sortir de tout ce qui y est entré. Il n'y avoit donc pas moyen de passer dans ce bois, & il falloit prendre un grand circuit, ce qui auroit été fort long.

Comme ils étoient dans cet embarras, un des plus vieux de la troupe se mit à crier, *qu'il n'y avoit point de chemin défendu, & par lequel on ne pût passer pour sauver Marius ;*

(a) On trouve le bois sacré de la nymphe appelée Marica.) Il est parlé de cette Marica dans le septième livre de l'Enéide.

Et nymphe genitum Laurente Marica.

Où Servius dit : *Est autem Marica dea littoris Minturnensium, juxta Lirim fluvium.* On prétend que c'est la même que Circé ; & ce qui pourroit en être une preuve, c'est la loi qui s'y observoit de ne rien laisser sortir de tout ce qui étoit entré dans ce bois sacré ; car c'étoit sans doute pour compatir à la douleur que la déesse avoit eue de ce qu'Ulysse l'avoit quittée.

& prenant lui-même quelque partie des provisions que l'on portoit au vaisseau, il marcha le premier au travers du bois. Tout ce dont il avoit besoin lui ayant été fourni avec la même affection, & un certain Béléus lui ayant donné un vaisseau, il s'embarqua. Quelques années après il fit faire un grand tableau de toute cette aventure, & le consacra dans le temple de Marica d'où il étoit descendu sur le rivage pour s'embarquer, & à la déesse, de laquelle il croyoit avoir l'obligation du bon vent qui l'accompagna dans son voyage.

Par bonne fortune il fut porté d'abord à l'isle d'Enaria où il trouva son beau-fils Granius, & ses autres amis avec lesquels il continua sa route vers l'Afrique. Mais l'eau étant venue à leur manquer, ils furent obligés de relâcher en Sicile vis-à-vis de la ville (a) d'Eryx. Là un questeur des Romains, qui gardoit cette côte, pensa prendre Marius, & tua seize de ceux qui étoient descendus avec lui pour faire de l'eau. Marius s'étant rembarqué avec beaucoup de diligence, traversa la mer & arriva à l'isle de Meninge (b), où il apprit que son fils étoit sauvé avec Céthégus, & qu'ils étoient allés vers Hiempsal, roi de Numidie, pour lui demander du secours.

Ranimé & flatté par cette bonne nouvelle, il eut l'audace de partir de Meninge dans le

(a) Vis-à-vis de Drepanum. que, au-dessous de la petite
(b) Isle près la côte d'Afrique.

dessein d'aller à Carthage où il aborda en effet. Celui qui commandoit pour les Romains en Afrique, c'étoit Sextilius. Marius, qui ne lui avoit jamais fait ni bien ni mal, espéroit que la compassion seule le porteroit à le secourir ; mais il ne fut pas plutôt descendu à terre avec un petit nombre de ses gens, qu'un des officiers de Sextilius vint à sa rencontre, s'arrêta vis-à-vis de lui, & lui adressant la parole, lui dit : *Marius, je viens de la part de Sextilius qui te défend de mettre le pied en Afrique, & qui te déclare que, si tu n'obéis, il obéira au decret du sénat, & te traitera en ennemi de Rome.*

Marius, entendant cet ordre, fut si saisi de douleur & de tristesse, qu'il ne put trouver de paroles pour s'exprimer. Il garda long-tems le silence, jettant des regards terribles sur l'officier qui lui portoit cet ordre. Cet officier, après avoir assez long-tems attendu, lui demanda enfin ce qu'il vouloit qu'il dît de sa part au gouverneur. Alors Marius lui répondit avec un grand soupir : *Mon ami, dis-lui que tu as vu Marius fugitif assis sur les ruines de Carthage, remettant devant les yeux par cette belle réponse la fortune de cette grande ville & la sienne, comme deux exemples terribles de la vicissitude des choses humaines.*

Cependant Hiempsal, roi des Numides, flottant dans ses résolutions, & jetté par ses raisonnemens tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, faisoit beaucoup d'honneurs au jeune

Marius & à Céthégus ; mais quand ils parloient de se retirer , il trouvoit toujours de nouveaux prétextes pour les retenir , & il étoit évident que ce n'étoit nullement pour rien de bon qu'il avoit recours à toutes ces remises. Dans cet embarras , il arriva une chose assez naturelle qui les sauva. Le jeune Marius étoit fort beau & fort bien fait : une des concubines du roi fut touchée de ses malheurs & en eut pitié ; cette pitié fut le commencement & le prétexte de l'amour qu'elle conçut pour lui ; elle lui déclara sa passion ; ce jeune homme l'éloignoit toujours. Enfin voyant qu'il n'y avoit point d'autre chemin ouvert pour sa fuite , & considérant d'ailleurs que les avances que cette femme lui faisoit , partoient plutôt du desir généreux & honnête de le servir , que de l'envie de satisfaire une passion brutale , il reçut les marques de son affection , & elle lui donna les moyens de s'enfuir avec ses amis.

Il arriva justement à l'endroit où étoit son pere. Quand ils se furent salués & embrassés , ils se mirent à marcher le long de la côte , & sur leur chemin ils trouverent deux gros scorpions qui se battoient. (*a*) Ce signe parut très-mauvais à Marius ; c'est pourquoi , montant sans différer sur un bateau de pêcheurs , ils passerent dans l'isle de Cercina (*b*) , peu

(*a*) *Ce signe parut très-mauvais à Marius.*) Marius étoit fort entêté des signes & des augures. Le voici frappé du combat de ces deux scorpions , il

l'explique en mauvaise part ; & ce qu'il y a de plaisant , l'événement semble justifier sa crainte & sa conjecture.

(*b*) Petite isle près de la

éloignée du continent. A peine avoient-ils quitté le rivage, qu'ils virent quelques cavaliers d'Hiempfal arriver à l'endroit d'où ils venoient de partir; & Marius trouva que, de tous les dangers auquel il avoit échappé, ce n'étoit pas-là le moindre.

Pendant que ces choses se passoient en Afrique; & que Sylla faisoit la guerre dans la Béotie contre les lieutenans de Mithridate, (a) à Rome les consuls Octavius & Cinna s'étant divisés avoient pris les armes & en étoient venus aux mains. Octavius, ayant eu l'avantage, avoit chassé de la ville Cinna qui vouloit gouverner avec trop de tyrannie, & substitué consul à sa place Cornélius Mérula. Et Cinna avoit ramassé des troupes de toute l'Italie, & menoit une formidable armée contre Rome.

Marius, ayant reçu ces nouvelles, trouva à propos de s'embarquer sans délai. Il prit donc avec lui quelques cavaliers Maurusiens & quelques-uns de ceux qui l'étoient venu trouver d'Italie, les uns & les autres faisant en tout environ mille hommes, & s'embarqua. Il aborda à un port de Toscane, appelé Télamon (b); & étant descendu à terre, il fit publier qu'il donneroit la liberté aux esclaves qui viendroient s'enrôler.

côte occidentale de la petite Syrie.

(a) *A Rome les consuls Octavius & Cinna s'étant divisés.* Cn. Octavius Népos, & L. Cornélius Cinna consuls l'an de Rome 666, &

85, avant l'ère chrétienne, se divisèrent. Cinna vouloit qu'on rappellât les bannis, & Octavius vouloit l'empêcher.

(b) Près du promontoire de même nom.

Les laboureurs & les bergers de la contrée, tous gens libres, accoururent sur la côte au nom & à la réputation de Marius qui gagna les plus robustes & les plus propres à la guerre, & qui ramassa en peu de jours des troupes si considérables, qu'il en remplit quarante vaisseaux.

Quand il fut question du parti qu'il devoit prendre, il fit cette réflexion, qu'Octavius étoit homme de bien qui vouloit gouverner dans la justice en obéissant aux loix; & que Cinna étoit suspect à Sylla, & ennemi déclaré du gouvernement. Il comprit donc que Cinna lui convenoit davantage, & résolut de s'aller rendre à lui avec toutes ses forces. Il envoya des gens devant, lui dire qu'il étoit prêt à obéir à ses ordres, comme au consul. Cinna le reçut à bras ouverts, le nomma d'abord proconsul, & lui envoya les faisceaux & les autres marques de sa dignité. Marius les refusa, disant que ces ornemens ne convenoient point à l'abaissement de sa fortune, & continua de porter une méchante robe & de laisser croître ses cheveux, comme il avoit fait depuis le jour qu'il avoit été banni, & marcha toujours lentement & pesamment comme un homme qui avoit plus de soixante-dix ans. Par cet abattement il vouloit exciter la compassion; mais au travers de cette humiliation on voyoit éclater cet air de fierté qui lui étoit naturel, & qui paroissoit plus terrible que pitoyable; & l'on démêloit fort bien que le changement de sa fortune avoit plus

aigri son courage qu'elle ne l'avoit abattu.

Dès qu'il eut salué Cinna & parlé aux soldats, il mit la main à l'œuvre, & fit que les affaires eurent bientôt changé de face. En premier lieu, coupant les convois avec ses vaisseaux, & pillant les marchands qui portoient des bleds & autres provisions à Rome, il se rendit maître des vivres; ensuite courant la côte il prit les villes maritimes. Enfin il prit Ostie même par trahison, la pilla, tua la plupart de ses habitans, fit un pont sur le Tibre pour empêcher que les ennemis ne pussent rien faire entrer à Rome par mer; & se mettant en marche avec son armée, il tira droit à Rome, & s'empara de la montagne appelée *le Janicule*; tout cela par la faute d'Octavius qui ne fit pas tant de tort aux affaires par son incapacité, qu'il leur nuisit par son trop grand attachement à la justice qui lui fit sacrifier à la lettre de la loi ce qui étoit expédient & utile. Car, comme on le pressoit d'appeler à la liberté les esclaves, il répondoit toujours, *qu'il ne donneroit jamais aux serfs de part à une patrie dont il tenoit éloigné Marius pour le maintien des loix & de la justice.*

Mais après que Cæcilius Métellus, fils de Métellus Numidicus, qui avoit commandé l'armée en Afrique contre Jugurtha, & qui avoit été supplanté par Marius, fut arrivé à Rome, il eut d'abord la réputation d'être plus propre à commander qu'Octavius; c'est pourquoi tous les gens de guerre abandon-

nerent Octavius & se rangerent auprès de Métellus, le priant de se mettre à leur tête & de sauver la ville ; & lui promettant qu'ils combattroient de toutes leurs forces, & qu'ils vaincroient leurs ennemis s'ils avoient un capitaine entendu, agissant, & qui les sût bien conduire. Métellus, irrité de cette désertion, les réprimanda durement & les renvoya à leur consul ; mais ils prirent le parti d'aller se rendre aux ennemis ; & Métellus lui-même fut obligé de se retirer, n'espérant plus de salut pour la ville.

Octavius, à la persuasion des Chaldéens, des devins & de ceux qui se mêloient d'expliquer les livres des Sibylles, demeura à Rome où ils lui promettoient que les choses changeroient bientôt en sa faveur. C'étoit véritablement un homme d'un très-bon sens, & qui soutenoit sur-tout sa dignité de consul avec beaucoup de majesté, sans se laisser jamais gagner par les flatteries, & se tenant toujours inviolablement attaché aux coutumes & aux loix de la patrie, comme à un formulaire dont on ne doit jamais s'écarter. Mais il avoit un grand foible pour la divination, (a) & il passoit bien plus de tems à consulter les pronostiqueurs, les devins & autres charlatans de

(a) *Et il passoit bien plus de tems à consulter les pronostiqueurs, les devins & autres charlatans de cette espece, qu'à s'entretenir avec des gens de guerre, ou de grands politiques & d'hommes d'état.*) Les véritables devins

pour un homme de guerre & pour un homme d'état, ce sont les grands capitaines & les grands politiques ; car, comme dit Euripide, *les sages deviennent plus sages par la fréquentation des sages.*

cette espece , qu'à s'entretenir avec des gens de guerre , ou de grands politiques & hommes d'état.

Avant que Marius entrât à Rome , il envoya devant quelques satellites qui , ayant traîné cet Octavius hors de son tribunal , l'égorgerent sur la place. (a) Et l'on dit qu'on trouva sur lui la figure de sa naissance qui avoit été dressée par un Chaldéen. Et voilà une contrariété assez remarquable de deux grands capitaines , Marius & Octavius , tous deux entêtés de la divination ; (b) l'un fut sauvé & l'autre perdu par la grande confiance qu'ils y avoient eue.

Les choses étant en cet état , le sénat assemblé envoya des députés à Cinna & à Marius , les prier d'entrer dans Rome & d'épargner les citoyens. Cinna , comme consul , leur donna audience assis sur son tribunal , & leur fit une réponse pleine de douceur & d'humanité. Marius , qui étoit debout derriere

(a) Et l'on dit que l'on trouva sur lui la figure de sa naissance dressée par un Chaldéen.) Les figures de la naissance dressées sur l'état du ciel au point de l'horoscope , sont bien anciennes. L'ignorance , entée sur l'envie naturelle à l'homme de pénétrer dans l'avenir & d'être instruit sur tout ce qui le regarde , a jetté dans cette imbécille superstition dont on commence à peine à se désabuser.

(b) L'un fut sauvé & l'autre

perdu par la grande confiance qu'ils y avoient eue.) Octavius & Marius étoient tous deux également entêtés de la divination. Octavius périt en s'abandonnant aux espérances qu'elle lui donna , car il resta dans Rome ; & Marius se sauva par la grande confiance qu'il y eut ; car cette confiance l'empêcha de s'abandonner au désespoir , & servit à retenir ses compagnons. Voilà comme une chose très-frivole & très-fausse produit par la persuasion des effets tout contraires.

son siège ne disoit mot ; mais la sévérité de son visage & ses regards farouches annonçoient qu'il rempliroit bientôt la ville de meurtre & de sang. Après l'audience ils s'acheminèrent vers Rome. Cinna y entra environné de ses gardes & de gens de guerre ; mais Marius , s'arrêtant sur la porte , dit , avec une ironie que la colere dictoit : *Qu'il étoit banni , & que les loix lui défendoient l'entrée de Rome ; que , si l'on y avoit besoin de sa présence , il falloit casser par une nouvelle loi celle qui l'avoit banni ;* comme s'il eût été homme bien attaché aux loix , & qu'il fût entré dans une ville libre.

Il fit donc assembler le peuple dans la place ; mais avant que trois ou quatre tribus eussent donné leurs suffrages , il leva le masque ; & renonçant à ce vain rappel , qu'il faisoit semblant de demander , il entra dans la ville environné de ses satellites , choisis sur tous les esclaves qui s'étoient venu rendre à lui , (a) & qu'il appelloit Bardiéens. Ces satellites

(a) *Et qu'il appelloit Bardiéens.*) J'avoue que je ne fais pas pourquoi Marius appelloit ainsi ses gardes , car *bardiéens* ne signifie rien. Le grand M. de Thou , comme je le vois à la marge de son Plutarque , croyoit qu'il falloit corriger le texte & écrire , *qu'il appelloit Bardytes* ou *Bardytes*. Car les Bardytes étoient une nation Espagnole très-sauvage & très-féroce. Ce qui auroit bien pu porter Ma-

rius à donner ce nom à ses gardes , pour épouvanter par ce nom le peuple , & lui faire redouter leur férocité. Cette conjecture est très-vraisemblable ; cependant j'oserais hasarder ici la mienne. Plutarque nous dit dans la suite , que ce qui affligeoit encore plus le peuple , c'étoit la luxure abominable de ces gardes qui violaient les femmes & les enfans. On peut donc croire que c'étoit de-là que Marius

sur la moindre parole que Marius leur disoit, ou sur le moindre signe qu'il leur faisoit, tuoient sans distinction tous ceux qu'il ordonnoit ; jusques-là qu'un sénateur, appelé Ancharius, qui avoit été préteur, s'étant approché de lui pour le saluer, comme Marius ne daigna ni lui parler, ni faire semblant de le voir, ils le tuerent à ses pieds, & depuis ce meurtre, ils tuerent de même tous ceux qui en abordant Marius, n'en recevoient ni une parole, ni un salut ; & c'étoit-là le signal quand il marchoit dans les rues ; de sorte que ses meilleurs amis ne l'approchoient jamais sans des frayeurs & des tranfes mortelles.

Enfin, après tant de meurtres, Cinna, rassasié de sang, commença à s'appaiser ; mais Marius plus altéré de jour en jour, & l'esprit plus aigri & plus irrité, vouloit achever de se défaire de tous ceux contre lesquels il lui restoit le moindre soupçon. Toutes les villes, tous les grands chemins fourmilloient de gens qui comme des limiers, poursuivoient & relançoient ceux qui s'enfuyoient, ou qui se cachotent. On reconnut en cette occasion que la fidélité due à l'hospitalité & à l'amitié, tient rarement contre la mauvaise fortune ;

avoit tiré le nom qu'il donnoit à ces infames, & qu'il les appelloit, non pas *Bardiéens*, mais *Bardéens*, du mot grec βαρδύν, qui dans le langage d'Ambracie signifioit violer les femmes. βαρδύν, dit Hefych.

τὸ βιάζεσθαι γυναῖκας, Ἀμβρακίται. Mais peut-être est-ce chercher trop de finesse. Au lieu de βαρδύνους, Plutarque n'auroit-il pas écrit Μαρτίους, les Mariens, pour dire les satellites de Marius.

car il y eut bien peu de gens qui ne décelassent leurs amis, ou qui ne livrassent leurs hôtes. C'est pourquoi il est d'autant plus juste de louer & d'admirer les esclaves de Cornutus, qui ayant caché leur maître dans un lieu fort secret de sa maison, prirent dans la rue un de ceux qui avoient été tués, le porterent dans la maison, le pendirent par le cou, lui mirent au doigt un anneau d'or, le montrèrent en cet état aux satellites de Marius qui venoient pour le tuer; & après l'avoir enseveli & orné magnifiquement comme leur maître, ils l'enterrèrent avec un grand deuil, sans que personne se doutât de cette feinte.

Cornutus, échappé par cette ruse de ses valets, se retira dans les Gaules. L'orateur Marcus Antonius avoit aussi trouvé un ami fidele, mais il fut plus malheureux que Cornutus. Cet ami étoit un homme du peuple & fort pauvre, qui lui ayant donné retraite, ravi d'avoir chez lui un des principaux de Rome, & voulant le bien traiter, envoya son valet chez un cabaretier du voisinage pour acheter du vin; ce valet ayant goûté avec plus d'attention que de coutume le vin qu'on lui donnoit, & ne le trouvant pas assez bon, en demanda de meilleur: *Qu'est-ce donc qui se passe chez vous?* lui dit le cabaretier, *que tu ne prends point comme à l'ordinaire, du vin nouveau & commun, & que tu en veux du plus excellent & du plus cher?* Ce valet lui découvrit sans façon, comme à un homme qu'il connoissoit & qui étoit son ami, que son

maître traitoit Marcus Antonius qu'il avoit caché chez lui.

Le valet ne fut pas plutôt forti, que ce cabaretier, qui se trouva un impie & un scélérat, alla tout droit chez Marius qui venoit de se mettre à table pour souper. Dès qu'on l'eut fait entrer, il annonça à Marius qu'il alloit lui livrer Marcus Antonius. A cette nouvelle on dit que Marius jetta un grand cri, & que sa joie fut si grande qu'il battit des mains. Il fut même sur le point de quitter la table & d'aller sur le lieu : mais ses amis l'en ayant empêché, il envoya un de ses officiers nommé Annus avec plusieurs soldats, & lui ordonna de lui apporter la tête d'Antonius.

Quand cette troupe fut arrivée à la maison où le cabaretier les mena, Annus demeura à la porte ; & ses soldats étant montés par un méchant petit escalier dans la chambre, & ayant envisagé Antonius, ils se renvoyoient les uns aux autres cette exécution, tant l'éloquence de ce personnage comme une firene enchanteresse, étoit pleine de douceur, de persuasion & de grace. Il n'eut pas plutôt commencé à parler & à les prier de lui sauver la vie, qu'il ne s'en trouva pas un qui eût le cœur assez dur pour mettre la main sur lui, ni qui osât le regarder en face ; mais baissant tous la vue, ils se mirent à pleurer.

Comme cela dura long-tems, Annus qui s'impatientoit, monta dans la chambre, & vit Antonius qui parloit à ses soldats, & ses sol-

daté si charmés & si enchantés de son éloquence, qu'ils en étoient attendris ; il les appelle lâches & traîtres ; & courant à Antonius , il lui coupa la tête de sa propre main.

Catulus Lutatius, qui avoit été collègue de Marius au consulat, qui avoit commandé avec lui l'armée, & qui avoit triomphé avec lui des Cimbres, ayant vu que ceux qui avoient intercédé pour lui auprès de Marius, n'en avoient reçu d'autre réponse sinon, *Il faut qu'il meure*, s'enferma chez lui dans une petite chambre où il fit allumer beaucoup de charbon, & se fit étouffer par cette vapeur. Les corps étoient jettés dans les rues sans tête, & foulés aux pieds, & la compassion étoit bannie de tous les cœurs ; car ce spectacle n'excitoit que la frayeur & le tremblement, chacun craignant pour soi-même. Mais ce qui affligeoit encore plus le peuple, c'étoit l'insolence & la luxure abominable de ces scélérats appelés *Bar-diéens*, qui, après avoir égorgé les maîtres dans leurs maisons, abusoient de leurs enfans, & violaient leurs femmes ; & on ne pouvoit réprimer leur dissolution, leur avarice, & leur cruauté. Enfin Cinna & Sertorius ayant pris ensemble leurs mesures, les surprirent une nuit dans le camp comme ils dormoient, & les égorgerent sans faire quartier à un seul.

Dans ce même tems, comme si ce vent de tempête eût changé tout-à-coup, il arriva de tous côtés des nouvelles que Sylla ayant terminé la guerre contre Mithridate, & recouvré

les provinces que ce prince avoit usurpées, revenoit à Rome avec une grosse armée. Cela donna une courte treve & un petit relâche à ces maux & à ces misères qu'on ne peut exprimer; parce qu'ils s'attendoient à tout moment d'avoir sur les bras une furieuse guerre; & c'est ce qui fit qu'on nomma Marius consul pour la septième fois. Comme il sortoit de sa maison le premier jour de Janvier, qui est le commencement de l'année, pour aller sur la place prendre possession de son consulat, il trouva sur son chemin Sextus Lucinus, & le fit précipiter de la roche Tarpéienne. Ce début atroce parut un signe évident & un présage sûr de tous les maux & de toutes les calamités qui alloient fondre encore sur leur parti & sur toute la ville. Et pour lui, affoibli par les travaux, l'esprit accablé d'inquiétudes, & travaillé de différentes pensées qui l'agitoient, & l'âme pénétrée de frayeur & de crainte à la seule pensée de la nouvelle guerre, des nouveaux combats & des nouvelles terreurs qui l'attendoient, & dont sa grande expérience lui faisoit voir tout ce qu'ils avoient de plus dangereux & de plus horrible, il n'avoit pas la force de résister aux chagrins & aux peines dont il étoit assailli de toutes parts.

Ces noirs chagrins augmentoient encore quand il venoit à faire réflexion que ce n'étoit pas contre un Octavius & un Merula, qui ne commandoient qu'une tourbe ramassée de féditieux & de mutins, qu'il alloit avoir af-

faire ; que c'étoit Sylla qui venoit à lui, Sylla qui l'avoit chassé autrefois, qui par ses victoires venoit de confiner Mithridate dans les rives du Pont-Euxin. Accablé par toutes ces pensées, il se remettoit encore devant les yeux son exil, ses fuites, les dangers qu'il avoit courus sur la terre & sur la mer, toutes les peines qu'il avoit essuyées, & il tomboit dans des détresses qui l'occupoient jour & nuit, & qui lui caufoient des frayeurs nocturnes, & des songes qui troubloient son repos. A tout moment il croyoit entendre une voix qui lui disoit :

(a) *Le gîte du lion, quoique absent, est terrible.*

Mais comme il craignoit encore davantage les veilles, il s'abandonna à des festins hors de saison, & se jetta dans des excès de vin, peu convenables à sa dignité & à son âge, cherchant un remède contre ses insomnies & ses chagrins.

Enfin, sur quelque nouvelle qu'il reçut du côté de la mer, & qui lui apprenoit sans doute l'approche de Sylla, il tombe dans de nouvelles alarmes. D'un côté la crainte de l'avenir, & de l'autre l'accablement & le poids des maux présents l'avoient réduit en tel état, que le moindre petit accident fut capable de le jeter dans la maladie dont il mourut. Il fut attaqué d'une

(a) *Le gîte du lion, quoique absent, est terrible.* Par ce proverbe, Marius se disoit à lui-même que bien que Sylla fût absent, tout étoit à craindre pour lui dans Rome, qui étoit la patrie de Sylla.

pleurésie, comme l'écrivit le philosophe Posidonius, qui dit qu'il l'alla voir dans son lit pour lui parler des affaires pour lesquelles il étoit envoyé en ambassade à Rome. (a) Mais Caius Piso, autre historien, écrit que Marius se promenant un soir après souper avec quelques-uns de ses amis, tomba sur le propos de ses aventures, qu'il leur fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis le commencement de sa vie; & qu'après leur avoir raconté les changemens & les inconstances de la fortune à son égard, tant en bien qu'en mal, il leur dit qu'il n'étoit pas d'un homme sage & de bon sens de se fier davantage à cette infidele. Après quoi il les embrassa, leur dit adieu, & alla se mettre dans son lit, où il mourut après sept jours de maladie.

Il y a des écrivains qui assurent que son ambition demesurée parut sur-tout dans sa maladie par un délire où il tomba; car il rêva qu'il commandoit l'armée Romaine contre Mithridate, & qu'il lui livroit bataille. Dans cette rêverie il faisoit les mêmes gestes & les mêmes mouvemens qu'il avoit accoutumé de faire dans les combats, & jettoit les mêmes cris d'exhortation & de victoire, tant son envie de commander & sa jalousie naturelle avoient empreint dans son cœur cette forte & violente passion d'avoir cette guerre à con-

(b) *Mais Caius Piso.*) Vossius a cru que c'étoit peut-être Caius Calpurnius Piso, qui fut consul vingt ans après la mort de Marius. Cicéron en

parle dans son Brutus; cependant il n'en parle, dit-il, que comme d'un orateur, & nullement comme d'un historien.

duire. C'est cette folle ambition qui faisoit qu'à l'âge de soixante-dix ans, après avoir été le premier de tous les hommes qui eût eu l'honneur d'être sept fois consul, & laissant une maison & des richesses si grandes, qu'elles auroient suffi à plusieurs rois, il se lamentoit encore & se plaignoit de la fortune, comme mourant pauvre, & avant que d'avoir obtenu ce qu'il avoit désiré.

Platon pensoit bien différemment; car se voyant sur le point de mourir, il remercia son bon démon & sa fortune, premièrement de ce qu'il étoit né homme, & non pas bête; en second lieu de ce qu'il étoit né Grec & non pas Barbare; & enfin de ce que sa naissance s'étoit rencontrée dans le tems de Socrate. On dit aussi qu'Antipater de Tarse fit de même; car un peu avant sa mort il repassa dans son esprit tous les honneurs qui lui étoient arrivés pendant sa vie, & il n'oublia pas même l'heureux voyage qu'il avoit fait par mer à Athenes, comme mettant en ligne de compte jusqu'aux moindres faveurs de la fortune, sans en oublier une seule, & les conservant chèrement jusqu'à la fin dans sa mémoire, qui est pour l'homme sage le plus assuré trésor où il puisse conserver & mettre en dépôt tous les biens qu'il a reçus; au lieu que les ingrats & les insensés laissent périr & couler avec le tems tout ce qui leur arrive de bon & d'agréable; delà vient que n'ayant rien mis en réserve, & ne retenant rien, ils sont toujours vuides de biens, & pleins de vaines espérances, qui leur

font abandonner le présent pour les jeter dans l'avenir. Or l'avenir dépend toujours de la fortune, & le présent ne peut nous être ôté. Cependant ils rejettent ces biens déjà reçus des mains de cette déesse, & soupirent toujours après ceux qu'elle promet, & qu'ils regardent comme leurs biens propres; & c'est avec justice qu'ils sont ainsi malheureusement abusés. Car avant que la raison & la bonne doctrine aient jetté dans leur ame les bons fondemens, & préparé une bonne assiette pour tous les biens extérieurs, ils travaillent avec empressement à les amasser & à les entasser; c'est pourquoi ils ne peuvent jamais remplir l'avidité insatiable qui les dévore.

Marius mourut le dix-septième jour de son septième consulat. D'abord ce fut une joie générale dans Rome, qui se flatta d'être délivrée de la plus cruelle & la plus insupportable de toutes les tyrannies. Mais peu de jours après, les Romains s'aperçurent qu'ils avoient changé un maître vieux & cassé contre un jeune maître plein de vigueur & de force, tant le jeune Marius exerça contr'eux d'inhumanités & de cruautés, en faisant mourir les plus gens de bien & les personnages les plus considérables. Comme on l'avoit cru hardi & intrépide dans les combats, on l'avoit appelé d'abord *fils de Mars*; mais le contraire ayant ensuite paru par ses œuvres, on l'appella *fils de Vénus*. Enfin enfermé dans Preneste par Sylla,

474 C A I U S M A R I U S.

après avoir tout tenté inutilement pour sauver sa vie, voyant que la ville étant prise, il n'avoit aucun moyen d'échapper, il se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur.

Fin de la vie de Caius Marius.





(☆) COMPARAISON DE PYRRHUS ET DE MARIUS.

APRÈS avoir recueilli tout ce qui nous a paru le plus digne de mémoire dans la vie de Pyrrhus & dans celle de Marius, il est tems de les comparer pour tâcher de découvrir ce qu'ils ont de semblable & de différent, & les avantages qu'ils ont l'un sur l'autre.

Il se présente d'abord du côté de la naissance une différence infinie, qui semble exclure toute sorte de comparaison. En effet comment peut-on comparer un homme comme Marius, issu de parens inconnus, pauvres, & obligés de gagner leur vie à la sueur de leur front, né dans un méchant petit bourg du pays des Arpinates, & qui n'a eu d'autre éducation qu'une éducation rustique & grossière; comment peut-on, dis-je, le comparer à un prince comme Pyrrhus, né sur le trône & doublement fils de Jupiter, & par son caractère de roi, car les rois sont appelés enfans de Jupiter, & par son origine, qui, par une longue suite de rois, remonte jusqu'à ce dieu?

Mais cette différence si grande & si sensible que la nature a mise entr'eux, on peut dire que la fortune l'a effacée, en accumulant sur

(*) La comparaison que Plutarque avoit faite de Pyrrhus & de Marius, est perdue. Le traducteur a suppléé celle-ci.

la tête de Marius plus d'honneurs & de puissance qu'elle n'en avoit jamais accordé à aucun Romain avant lui ; & cela même n'est pas un médiocre avantage pour Marius. Il n'est pas surprenant qu'un roi, si grand par tant de titres, ait reconquis ses états, & qu'il ait ajouté de nouvelles grandeurs à celle que la naissance lui a donnée. Il arrive rarement que des rois soient si abattus, qu'ils ne puissent trouver les moyens de se relever ; leur titre de roi paroît si saint & si vénérable à tous les hommes, que leur mauvaise fortune attire la pitié & les secours de la plupart, & sur-tout de ceux qui sont revêtus de ce sacré caractère. Mais qu'un homme du peuple parvienne de commencemens si misérables & si foibles à ce faîte de grandeur où Marius s'est élevé, qu'il ait mérité tant de charges si honorables, tant de commandemens d'armées si glorieux, c'est ce qui est admirable. Il faut que la fortune ait trouvé dans un homme de grandes qualités & de grands talens, pour en faire jusqu'à sa mort, l'objet de ses faveurs & de ses caprices.

La fortune n'est pas la seule qui ait égalé en quelque sorte Marius à Pyrrhus, la nature y a mis aussi beaucoup du sien, comme si elle avoit voulu réparer le tort qu'elle lui avoit fait du côté de la naissance.

Pyrrhus avoit toutes les qualités du corps & de l'esprit nécessaires à un grand capitaine ; la prudence, la tempérance, la force, la vivacité ; il étoit constant, patient, laborieux, & d'une santé capable de résister aux plus gran-

des fatigues , & il avoit un grand air de majesté , mais un air plus terrible que vénérable.

Marius étoit né de même , vif , frugal , laborieux , constant , patient , infatigable , & d'un esprit aussi présent , aussi net , & aussi tranquille dans l'action au milieu des dangers , que dans le repos. Il avoit ce même air de majesté , mais encore plus rude & plus terrible.

Pyrrhus en valeur , en courage , en audace ne cédoit à aucun prince ni roi. En le voyant dans les combats , on croyoit voir la vivacité , l'intrépidité , & cette valeur héroïque d'Alexandre , qui paroissoit moins l'effet du mouvement rapide des esprits , qu'un transport , qu'une fureur divinement inspirée.

Personne n'étoit supérieur à Marius dans ces mêmes qualités.

Ils commencerent tous deux de bonne heure à donner des marques de cette valeur & de cette audace. Pyrrhus à l'âge de dix-huit ans se distingua extrêmement à la bataille d'Ipsus où tant de rois combattirent ; & Marius aussi jeune se signala au siege de Numance , & il y acquit une grande réputation.

Il est vrai que Marius ne peut fournir aucun coup de main qui soit comparable à celui de Pyrrhus , lorsque tout blessé qu'il étoit d'un coup d'épée à la tête , il fendit en deux d'un seul coup de son cimeterre , un capitaine des Mamertins armé de pied-en-cap , & aussi remarquable par sa taille avantageuse , que par l'éclat de ses armes.

Marius n'a pas non plus d'action person-

nelle si éclatante que celle de Pyrrhus, lorsqu'à l'attaque de la ville d'Eryx en Sicile il monta le premier à l'assaut, soutint long-tems seul tout l'effort des Barbares, écarta les uns, précipita les autres, & faisant mordre la poussière aux plus opiniâtres, il se fit autour de lui un rempart de morts. Tel étoit Alexandre sur le mur de la ville des Oxydraques.

Mais ce n'est ni par les coups de main, ni par ces transports téméraires, qui soumettent la raison à la fortune, qu'on juge des généraux; ces actions sont les titres des soldats & des subalternes : encore pourroit-on opposer à la première action de Pyrrhus, le combat que Marius, jeune soldat, fit à sa première campagne à la vue de Scipion l'Africain, contre l'ennemi qu'il tua devant les murs de Numance. Et quelles actions de valeur ne faut-il pas qu'il ait faites à ce même siège, pour s'être attiré de ce général ce grand éloge, *qu'il pourroit le remplacer un jour ?*

Tous deux également nés pour la guerre, ils ne pouvoient supporter la paix, non pas même dans le sein de la prospérité, & au faite des honneurs, lorsque leur ambition devoit être le plus satisfaite. Or si c'est un défaut à un roi de haïr la paix, qu'on peut appeller la plus belle chose du monde, c'en est un encore plus grand à un particulier. Quelle horreur de vouloir toujours s'élever par les malheur publics à un plus haut degré de réputation & de gloire !

Pyrrhus avoit tant de science & de capacité

dans l'art de la guerre , & sur-tout pour mener des troupes & pour les ranger en bataille , qu'il ne se contenta pas d'en donner des preuves dans tous ses combats , il en laissa encore des traités où il en donnoit des préceptes.

Marius ne lui étoit nullement inférieur en ce point. Dans toutes les batailles qu'il donna , on voit éclater son habileté & sa grande prudence , soit pour la disposition des troupes , soit pour le choix du terrain , soit enfin pour prendre en tout ses avantages , & pour affaiblir & diminuer ceux de l'ennemi. Ce qu'il fit avant la bataille contre les Ambrons pour accoutumer peu-à-peu les Romains à la vue des Gaulois , montreroit seul un grand capitaine. Le changement qu'il apporta aux piques de ses soldats fait voir jusqu'où il portoit ses vues. Et s'il n'a rien écrit ni laissé aucun traité de l'art de la guerre , il a laissé un grand monument de sa capacité & de sa prudence dans ce qu'il fit à l'embouchure du Rhône pour faciliter ses convois.

Marius a encore , à mon avis , un grand avantage , c'est que dans toutes les guerres où il commanda , on ne trouve point qu'il ait fait une seule faute ; bien loin d'en avoir fait une pareille à celle que fit Pyrrhus devant Lacédémone. Il trouva cette ville sans défense ; & au lieu de l'attaquer en arrivant , comme cela lui étoit très-facile , il s'amusa à camper , & donna aux Lacédémoniens une nuit. Et rien ne peut mieux faire voir que cet

exemple, de quelle conséquence il est à la guerre de profiter des momens, & de ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Une occasion perdue non-seulement ne se répare point, ou ne se répare que très-rarement, mais elle a souvent encore des suites funestes. Cette seule nuit donna le tems aux Lacédémoniens de se fortifier & de se couvrir d'une bonne tranchée, ce qui ne fit pas seulement manquer à Pyrrhus son entreprise, mais entraîna encore tous les malheurs qui lui arriverent ensuite, & sur le chemin d'Argos où il perdit son fils, & dans Argos même, où il fut si malheureusement tué; ce qui ne seroit point arrivé s'il s'étoit rendu maître de Lacédémone.

Pour ce qui est de leurs exploits, & des batailles qu'ils ont données, il faudroit être grand capitaine pour les bien peser, & pour décider quelles ont été les plus difficiles, les plus accompagnées de grands dangers, & par conséquent les plus glorieuses. Mais on peut dire en général que dans toutes les actions de Pyrrhus il ne paroît rien de si grand, ni de si éclatant que ce que Marius fit contre les Ambrons, les Teutons & les Cimbres. Jamais l'Italie, ni Rome même, n'avoient été menacées d'une ruine si prochaine; trois cens mille hommes, comme un torrent impétueux, inondoient les campagnes; rien ne pouvoit résister à leur fureur: redoutables non-seulement par leur nombre & par la force étonnante de leur corps, mais aussi par leur
audace,

audace , par leur violence & par leur opiniâtreté , ils s'étoient rendus encore plus terribles par les premiers succès de leurs armes. Ils avoient déjà défait plusieurs armées Romaines , & plusieurs capitaines de réputation ; & Rome ne trouva d'autre pilote que Marius , qui pût la défendre contre cette affreuse tempête qui venoit l'assaillir.

Que l'on examine tout ce que Marius fit dans cette grande occasion , la constance avec laquelle il supporta les bravades & les insultes des Barbares , qui vouloient l'attirer au combat , & les murmures de ses troupes , qui vouloient combattre ; la maniere sage & précautionnée dont il les suivit quand ils eurent décampé ; les bons ordres qu'il donna quand le hazard eut engagé le combat contre les Ambrons , en faisant d'abord charger par les Liguriens , & en faisant ensuite soutenir ces Liguriens par les Romains ; la prudence & la valeur qu'il fit paroître le lendemain dans la bataille contre les Teutons , dont le gain fut uniquement dû à sa bonne conduite & à son courage ; on avouera qu'il n'y a point d'action où toutes les parties d'un grand capitaine paroissent dans un plus grand jour.

On opposera peut-être à cette bataille de Marius , celle que Pyrrhus gagna en Italie contre les Romains conduits par le consul Lævinus ; car pour bien juger de deux actions , il faut comparer les ennemis contre lesquels elles ont été faites. Or cette armée des Romains , que Pyrrhus battit , n'étoit pas comme

cette multitude innombrable de Barbares , qu'une fureur aveugle , qui se nuit souvent à elle-même , conduisoit ; c'étoient des troupes disciplinées & aguerries ; ce n'étoit pas un corps qui pliât au premier choc , & qui étant rompu , ne pût se rallier & faire encore tête , c'étoit un corps ferme , bien ferré , & bien uni , dont toutes les parties se foutenoient l'une l'autre , & qui rompu & poussé sept fois , revint sept fois à la charge , repoussa autant de fois le vainqueur , & étoit sur le point de gagner la bataille, lorsque Pyrrhus , qu'on avoit cru mort , venant à reparoître , rétablit le combat , lâcha ses éléphants contre les Romains , & les ayant mis en désordre , il chargea si à propos avec sa meilleure cavalerie , qu'il les défit entièrement , & remporta cette victoire, dont la gloire fut d'autant plus grande qu'elle lui avoit été opiniâtrément disputée , & que les Romains eux-mêmes avouerent qu'elle étoit l'ouvrage de son grand sens & de sa bonne conduite.

On dira à l'avantage de Marius , qu'il ne fut jamais battu , au lieu que Pyrrhus le fut deux fois par ces mêmes Romains qu'il venoit de vaincre ; la première fois près d'Asculum , où il le fut même par sa faute pour avoir mal pris son terrain. Mais je ne fais si on peut imputer à un général une faute , qui fut aussi-tôt réparée que faite. Dès le lendemain Pyrrhus eut sa revanche , il défit les Romains , & remporta une seconde victoire aussi glorieuse que la première. Il n'en fut pas de même à

la seconde fois près de Bénévent, où il perdit un grand combat contre Manius Curius ; & sa défaite fut si considérable, qu'elle l'obligea d'abandonner l'Italie, & de renoncer à tous les desseins ambitieux qui l'y avoient amené. Mais on peut dire que dans cette occasion la fortune voulut faire voir qu'elle fait quelquefois triompher de la prudence & de la sagesse. Il n'y avoit rien de mieux pris & de mieux concerté que le dessein de Pyrrhus, d'aller attaquer l'un des consuls avant que l'autre l'eût pu joindre. Les contre-tems qui lui arriverent la nuit dans sa marche, furent la principale cause du grand échec qu'il reçut en cette occasion.

Mais Marius eut la fortune favorable dans toutes ses expéditions, comme si elle eût pris à tâche de se faire honneur des grands succès qu'il s'assuroit par son grand sens & par sa bonne conduite.

Après qu'il eut défait les Ambrons & les Teutons, il marcha au secours de son collègue Lutatius Catulus, répara la faute qu'il avoit faite de quitter les pas des Montagnes, le fortifia par sa présence, passa le Pô, défit les Cimbres en bataille rangée, & acheva de sauver Rome par ce grand exploit.

Mais ce qui relève encore infiniment les victoires de Marius au-dessus de celles de Pyrrhus, c'est le fruit qu'elles produisirent. Les grands succès de Pyrrhus ne servirent de rien à son pays ; s'il gagna la Macédoine, il fut obligé de la partager, & il la perdit

ensuite. Toutes ses plus grandes expéditions furent entreprises pour secourir les Tarentins, pour chasser les Carthaginois de Sicile, ou pour rétablir dans Sparte un roi chassé, & il ne réussit à aucune. Au lieu que Marius par ses exploits délivra Rome de la frayeur de Jugurtha, le plus terrible ennemi qu'elle eût eu après Annibal, & sauva toute l'Italie de l'inondation des Ambrons & des Cimbres. Ce n'est pas qu'il ne soit glorieux aux princes de secourir les opprimés; mais ils doivent moins à leurs voisins, qu'à leurs peuples, dont le salut & l'avantage doivent être leur suprême loi. Pyrrhus ne rétablit point les affaires de ceux qu'il alla secourir, & ruina entièrement les siennes.

Si les exploits de Marius ont l'avantage sur ceux de Pyrrhus par leur fin, ils l'ont encore par les honneurs qu'ils lui procurerent. Tous les éloges & toute la réputation que Pyrrhus s'attira par ses armes, & la magnifique inscription qu'il fit mettre dans le temple de Minerve, ne sauroient contre-peser le moindre des honneurs que Marius acquit par les siennes.

Quand Pyrrhus auroit réussi dans tous ses desseins, quels honneurs auroit-on pu lui rendre qui eussent égalé le glorieux titre qui fut donné à Marius, de troisième fondateur de Rome? Et ce n'est pas encore là le faite de la gloire où Marius se vit élevé; ce sentiment intérieur de reconnoissance qui obligeoit les Romains quand ils étoient retirés dans

leurs maisons avec leurs femmes & leurs enfans , à l'associer à leurs dieux dans leurs repas domestiques , à lui offrir , comme à eux , les prémices de leur table , & à lui faire les mêmes libations , est sans contredit l'honneur le plus grand & le plus flatteur où un mortel puisse parvenir.

Mais si pour bien juger des plus belles actions des hommes , il faut ne les considérer ni par elles-mêmes , ni par la fin qu'elles ont eue , ni par les honneurs qu'elles ont attirés à leurs auteurs , mais seulement par les motifs qui les ont produites ; il est certain que ni les exploits de Pyrrhus , ni ceux de Marius ne méritent de grandes louanges , déstitués de ce qui doit seul les faire louer , je veux dire d'un motif juste & honnête , qui est l'ame des grandes actions. Il n'y a que les travaux entrepris pour la justice & pour le bien des hommes , qui soient véritablement louables. Or ce n'a jamais été le but de Pyrrhus , ni de Marius. L'un & l'autre n'ont jamais rien fait que pour satisfaire leur ambition particulière , & pour remplir ce desir insatiable de gloire qui les dévorait. Pyrrhus , courant après tout ce qui le flattoit , rouloit espérances sur espérances , toujours prêt à perdre ce qu'il avoit , pour courir après ce qu'il n'avoit pas , toujours incapable de souffrir le repos ; & quand la fortune lui offroit en même tems deux occasions de faire de grandes choses , toujours plus affligé de perdre l'une , que content de profiter de l'autre.

L'ambition de Marius n'étoit ni moins excessive, ni moins blâmable. Né pauvre & de bas lieu, ni les immenses richesses qu'il avoit acquises, & qui auroient suffi à des rois, ni tant de batailles gagnées, ni deux triomphes, ni sept consulats, que personne n'avoit jamais eus avant lui, ni enfin les honneurs divins qu'on lui rendoit en particulier, & qui devoient être d'autant plus flatteurs, qu'ils étoient éloignés de l'ostentation, & par conséquent de la flatterie, ne pouvoient le rassasier; il se sentoit aussi vuide que s'il n'avoit encore rien obtenu de tout ce qu'il avoit désiré. A l'âge de soixante-dix ans il ne pouvoit se consoler qu'un autre fût nommé pour aller faire la guerre contre Mithridate; il vouloit alloit traîner sa vieillesse en Asie, & la commettre avec les satrapes de ce roi. Et il avoit l'esprit si rempli de cette pensée, que dans les rêveries de sa dernière maladie il en étoit travaillé, & qu'il mourut effectivement en se battant en songe contre Mithridate.

On pourroit dire peut-être pour le justifier, qu'ayant encore gagné, à l'âge de soixante-cinq ans, une grande bataille contre les alliés, & fait voir dans cette guerre que la foiblesse du corps, dont il se plaignoit, n'avoit pas diminué la vigueur de son esprit, il ne doit pas paroître étrange que peu d'années après il se crût encore capable de servir son pays, & en état de marcher contre Mithridate, sur-tout puisqu'à cet âge il soutenoit encore

les fatigues du champ de Mars , & qu'il montroit un corps agile & propre aux armes. Combien de capitaines ont servi utilement leur patrie , & fait des actions glorieuses dans un âge plus avancé ! mais cette excuse seroit inutile ; car si Marius n'avoit eu d'autre vue que de consacrer sa vieillesse à sa patrie , il devoit attendre que le peuple le nommât , & ne point faire de brigues , moins encore se servir d'un tribun hardi & séditieux , & aller heurter Sylla , ce qui pensa perdre Rome.

Cette ambition si outrée , qui fut le fondement de toute la conduite de Marius , comme de celle de Pyrrhus , fait assez connoître que les vertus morales n'étoient le fort ni de l'un , ni de l'autre. Cependant on peut dire que de ce côté-là Marius étoit infiniment au-dessous de Pyrrhus. Ce prince avoit des qualités aimables ; il étoit reconnoissant , conservoit toujours le souvenir de ce qu'on avoit fait pour lui , étoit très-diligent à rendre les plaisirs qu'il avoit reçus ; & quand la mort trop prompte de ceux qui l'avoient servi , lui ravissoit les moyens de les reconnoître , il regardoit cela comme une perte qui ne pouvoit se réparer. Il est vrai qu'il fut accusé d'ingratitude & d'infidélité envers les villes de Sicile qui l'avoient reçu , & envers les deux officiers Sostrate & Thonon , qui lui avoient rendu de si grands services ; & il seroit difficile de le justifier , car il traita ces villes en tyran. Il fit mourir Thonon , & il auroit traité de même Sostrate , si Sostrate ,

qui s'apperçut de son refroidissement à son égard, ne s'étoit dérobé par la fuite. Mais on doit regarder ces actions moins comme un manque de reconnoissance, que comme un excès d'ambition. Le violent desir d'aller conquérir l'Afrique, bannit de son ame le souvenir de tous les services que lui avoient rendus ces villes & ces deux amis; car dans le cœur d'un ambitieux toutes les vertus sont subordonnées à cette ambition sans bornes. Et ce fut la seule occasion où Pyrrhus peut être regardé comme ingrat; par-tout ailleurs il remplit toujours les devoirs de la reconnoissance. Mais ce qui est bien remarquable & une grande leçon pour les princes & les gouverneurs, c'est que cette seule ingratitude lui fit perdre la Sicile; car pour l'en chasser les Siciliens se liguerent avec les Carthaginois même, contre lesquels ils l'avoient appelé.

Il n'en est pas de même de Marius, jamais il ne donna aucune marque de reconnoissance; ce qu'il fit contre Hérennius son patron, qui pour le servir, refusoit de porter témoignage contre lui, comme contre son client, & la conduite qu'il eut contre Métellus, dès le lendemain que Métellus eut jetté les fondemens de sa fortune, en le prenant pour son lieutenant, en est une preuve sensible.

Pyrrhus étoit doux, & lent à se mettre en colere; & Marius étoit très-violent, & ne pardonnoit jamais. Il est vrai que Pyrrhus tua chez lui dans un festin Néoptoleme, après l'avoir associé au royaume de Macédoine;

mais en cela il ne fit que prévenir Néoptolème, qui avoit conspiré contre lui. Au lieu que Marius étoit toujours prêt à faire périr non-seulement ses ennemis & ses concurrens, mais les plus inconnus & les plus innocens même. Lutatius Catulus avoit été son collègue au consulat, il avoit commandé avec lui l'armée, & il avoit triomphé avec lui; c'étoit d'ailleurs un homme de bien, & qui avoit sacrifié sa propre gloire à celle de son pays; Marius ne lui pardonna point le bonheur qu'il avoit eu de contribuer plus que lui à la défaite des Cimbres; il résolut sa mort, & il fallut que Catulus se fît mourir lui-même. Ce qu'il fit contre Turpilius, accusé d'avoir livré à Jugurtha la ville de Vacca, où il commandoit, est encore plus horrible; il fut de ses juges, & il le fit condamner à mort, & son innocence ayant été reconnue ensuite, tous ses juges furent au désespoir d'avoir fait mourir un innocent; Marius seul en fut ravi, il s'en vantoit comme d'une belle action, & alloit disant par-tout que c'étoit lui qui en forçant le consul Métellus à prononcer cet arrêt injuste, avoit attaché à sa conscience une furie vengeresse qui le puniroit à tous momens; insensé, de croire une furie vengeresse pour Métellus, qui, comme consul, n'avoit fait que prononcer un arrêt passé contre son avis, & de n'en pas craindre une plus terrible pour lui-même qui en avoit été l'auteur.

Bientôt après cette action si atroce, il en fit

une toute contraire, qu'on ne peut s'empêcher de louer & d'admirer. Trébonius avoit tué son neveu. Il n'y avoit personne qui ne crût que d'avoir tué, même avec grande raison, le neveu d'un général comme Marius, si emporté, si vindicatif, & si injuste, ne fût de tous les crimes le crime le plus capital ; cependant Marius ne se contenta pas d'absoudre Trébonius, il le couronna de sa main. Heureux s'il avoit sacrifié ainsi son propre sang à la vertu & à la sagesse, & non à sa propre ambition & à ses vues d'intérêt.

On ne trouve dans la vie de Pyrrhus aucun acte de justice si éclatant, mais on y trouve beaucoup d'amour pour la vertu & pour la sagesse ; & c'est un grand mérite à un prince d'aimer les hommes vertueux. L'admiration que Pyrrhus témoigna pour Fabricius, la distinction avec laquelle il le traita, & les offres magnifiques qu'il lui fit pour se l'attacher, montrent combien il étoit frappé de la vertu, de la magnanimité, & de la sagesse, dont Marius faisoit si peu de cas.

Que s'il faut rechercher la cause de la différence infinie qui étoit entr'eux sur ce point, il n'est pas difficile de la trouver ; elle se présente d'elle-même, c'est l'éducation. Pyrrhus avoit été bien élevé, il avoit été à Athenes, on voit qu'il avoit l'esprit fort cultivé, & on ne peut pas douter que la philosophie qui avoit éclairé le monde, ne lui eût prêté son secours ; la conversation qu'il eut à table avec Cynéas & avec Fabricius en est une

preuve. Au lieu que Marius avoit passé sa première jeunesse à la campagne sans aucune éducation ; ce qui lui donna une si grande aversion pour les lettres Grecques , qu'il ne put jamais les souffrir. Or c'est une règle sûre , qu'on ne hait point les muses impunément. Il fut comme les terres fortes , qui demeurant sans culture , produisent plus de méchantes herbes que de bonnes. Cette rudesse , cette férocité , cette ignorance du bien , qui l'accompagnèrent toute sa vie , furent le fruit de cette malheureuse aversion. C'est ce qui lui causa cette audace effrénée dans l'autorité , cette lâcheté , & cette timidité dans les assemblées du peuple , où il sacrifioit toujours la vertu à la fortune , pour plaire à celui qui pouvoit l'élever & l'abaisser , & tous ces autres vices qui le rendirent si malheureux au faite même de la grandeur.

Le mensonge étoit sa qualité favorite. Il faisoit consister dans le mensonge la plus grande partie de l'habileté & de la vertu , & il le porta jusques dans le sanctuaire de la justice ; ce qu'il fit en plein sénat pour surprendre Métellus , est une action qui suffiroit seule pour flétrir la vie d'un homme sage d'ailleurs , si la sagesse pouvoit jamais être sans la justice.

Il est vrai que Pyrrhus n'a pas été entièrement exempt de ce vice ; car on peut lui reprocher ce qu'il dit aux ambassadeurs des Lacédémoniens , lorsqu'entré à main armée dans le Péloponèse , il les assura qu'il ne

venoit que pour mettre en liberté les villes qu'Antigonus avoit occupées, & qu'il avoit dessein d'envoyer à Lacédémone les plus jeunes de ses enfans, afin qu'ils y fussent élevés. Ce mensonge ne peut être excusé en aucune maniere. Platon a bien enseigné qu'il étoit permis aux magistrats & aux généraux de mentir à leurs ennemis, mais c'est à des ennemis déclarés; & il ne veut parler que des mensonges que la guerre autorise. Il enseigne aussi qu'ils peuvent mentir à leurs citoyens, mais c'est comme un médecin ment à son malade.

De toutes les méchantes actions de Marius, la plus odieuse & la plus criminelle, c'est d'être allé en Asie pour exciter les rois contre Rome, & pour lui attirer de nouvelles guerres, afin que dans ce pressant danger elle fût forcée de l'élire encore pour son général. Tous les crimes sont renfermés dans ce seul crime. Quelle malheureuse soif de gloire, & quelle rage, d'immoler sa patrie à son ambition!

Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme si emporté, si féroce & uniquement possédé du desir de dominer, ait plongé sa vieillesse dans toutes sortes d'injustices & de cruautés. Ces naturels atroces, dès qu'ils ont une fois franchi les bornes de la justice, ne trouvent plus rien qui soit capable de les arrêter; les plus grands excès d'iniquité leur deviennent nécessaires, car ils ne peuvent s'assurer l'impunité de leurs premiers crimes que par les

derniers. De-là vint ce déluge de sang qui inonda Rome pendant les derniers jours de la vie de Marius ; & de quel sang ! les principaux du sénat , & les plus gens de bien furent les victimes de cette rage effrenée ; le fer des Cimbres n'auroit pas été si cruel.

On ne trouve rien d'approchant dans la vie de Pyrrhus ; & si malgré sa valeur il est inférieur à Marius en exploits de guerre , il lui est fort supérieur dans tout ce qui regarde la vie civile & les mœurs. Ils ont eu d'ailleurs tous deux des conformités fort grandes , avec cette différence , que l'un commença sa vie par des malheurs , & que l'autre la finit.

Le commencement de la vie de Pyrrhus fut d'un fugitif porté dans la cour d'un prince étranger , où l'on cherchoit pour lui un asyle , & redemandé par ses ennemis qui vouloient le faire périr. Marius éprouva les mêmes revers dans ses dernières années après son sixième consulat.

A douze ans Pyrrhus fut rétabli sur le trône de ses peres , & cinq ans après il le perdit par sa faute , & retomba dans ses premiers malheurs , ayant quitté ses états pour une occasion très-frivole. Marius , quoique bien moins instruit que Pyrrhus , n'auroit jamais fait une faute si opposée à la bonne politique.

On peut dire que tous les hommes sont entêtés des présages , des songes , en un mot de la divination. C'est un sentiment qui naît du fond de leur nature toujours curieuse & avide

de connoître l'avenir ; mais cet entêtement paroît encore plus dans les grands personnages, & dans ceux qui jouent les premiers rôles, soit qu'ils aient véritablement ce foible comme les autres, ou qu'ils en fassent semblant par politique, pour faire servir cet art à leurs desseins. Pyrrhus se sentit fortifié par le songe où il lui sembla qu'Alexandre lui étoit apparu, & lui promettoit de l'aider. Sur un autre songe qu'il fit, où il lui sembloit qu'il lançoit des foudres sur Lacédémone, il croyoit fermement que le lendemain il prendroit la ville d'assaut. Mais ce songe avoit un sens tout contraire, comme l'événement le justifia. D'un autre côté il fut fort allarmé du présage qui lui arriva devant Argos, lorsque les têtes des bœufs qu'il avoit immolés, & qui étoient entassées à terre, tirèrent leurs langues & léchèrent leur propre sang. Et dans Argos il n'eut pas plutôt vu ce taureau & ce loup de bronze qui se battoient, que rappelant un ancien oracle qui le menaçoit d'une mort prochaine dès qu'il verroit ces deux animaux s'acharner l'un contre l'autre, il pensa à se retirer & à renoncer à son entreprise.

Marius ne fit pas paroître moins de crédulité. Il menoit par-tout avec lui une prophétesse Syrienne, pour laquelle il témoignoit beaucoup d'admiration & de vénération. Les deux vautours qui se faisoient voir à son camp toutes les fois qu'il devoit remporter quelque victoire, le flattoient agréablement. Pour se rassurer dans ses malheurs les plus extrêmes, il

rappelloit l'explication que les devins avoient donnée au prodige qui lui étoit arrivé dans son enfance , lorsqu'une aigle laissa tomber sur sa robe son aire où il y avoit sept aiglons ; & sur les côtes d'Afrique , la rencontre de deux scorpions qui se battoient , lui parut présager que le chemin qu'il tenoit , lui seroit funeste. C'est pourquoi il le quitta , & monta fort à propos sur un bateau de pêcheurs. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a dit que Marius avoit été sauvé par la confiance qu'il avoit eue à la divination. Pyrrhus , qui n'y en avoit pas moins , auroit été sauvé de même , s'il avoit eu le tems de se retirer comme il le vouloit , après qu'il eut vu le taureau & le loup de bronze. Mais les signes qu'il avoit eus , étoient des signes trop décisifs , ils ne pouvoient s'éluder ; & comme il le dit lui-même en une autre occasion , *on n'évite point sa destinée.*

Cet air terrible que la nature leur avoit donné , parut sur-tout dans des conjonctures presque semblables , mais avec un effet bien différent. Le soldat Gaulois , envoyé pour tuer Marius dans sa chambre à Minturnes , vit des éclairs sortir de ses yeux , jetta son épée , & renonça à son entreprise.

Pyrrhus revenant de la défaillance causée par le coup de tuile qu'il avoit reçu , & ouvrant les yeux , effraya tellement d'un seul regard le soldat , qui dans ce moment levoit l'épée pour lui couper la tête , qu'il ne put assener son coup , & qu'il ne l'acheva

qu'en tremblant & avec beaucoup de peine.

Leur mort fut fort différente. Pyrrhus périt malheureusement dans un combat au milieu de la ville d'Argos , blessé par une femme , & achevé par un foldat qui lui coupa la tête. Et Marius , après toutes les cruautés qu'il avoit exercées , & avide encore de sang , mourut dans son lit. Mais cette mort , qui paroît tranquille , fut plus tragique que celle de Pyrrhus ; car les derniers jours de sa vie , il les passa dans des inquiétudes & dans des frayeurs , qui ne le laissoient reposer ni nuit , ni jour ; & il mourut également tourmenté par le souvenir du passé , par la vue du présent , & par la crainte de l'avenir. La furie vengeresse , à laquelle il avoit voulu livrer Métellus , commença à le punir de ses forfaits dès cette vie , & à faire la vengeance de tout le sang qu'il avoit répandu. Tant il est vrai , comme dit Platon , que les scélérats & les impies , quand ils approchent de la mort , commencent à craindre tout ce dont ils s'étoient le plus moqués pendant leur vie. Alors les frayeurs & les soupçons les saisissent , les remords les tourmentent , & ils n'ont pour compagnon , soit qu'ils veillent , ou qu'ils dorment , que le désespoir. Au lieu que celui qui n'a rien à se reprocher , & dont la vie est innocente , est toujours accompagné de la douce espérance que Pindare appelle *la bonne nourrice des vieillards*. Ceux qui ont passé , dit-il , leur vie dans les voies de la sainteté & de la justice , ont toujours auprès d'eux la douce espérance qui réjouit leur cœur , cette

*douce espérance qui est la bonne nourrice de la
vieillesse, & qui gouverne sur-tout l'esprit chan-
geant des mortels. Car c'est une vérité cons-
tante, que l'heureuse vieillesse est une cou-
ronne de gloire & de confiance qui ne se
trouve que dans les sentiers de la justice.*

*Fin de la comparaison de Pyrrhus
& de Caius Marius ,
& du Tome IV.*

